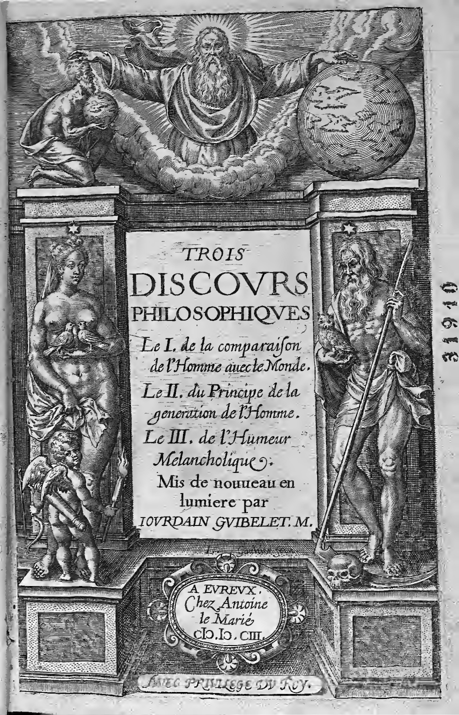

TROIS
DISCOVRS
PHILOSOPHIQVES
Le I. de la comparaiſon de l'Homme auec le Monde.
Le II. du Principe de la generation de l'Homme.
Le III. de l'Humeur Melancholique.
Mis de nouueau en lumiere par
IOVRDAIN GVIBELET. M.
A EVREVX,
Chez Antoine le Marié
CIↃ.IↃ.CIII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.
31910



A
REVEREND PERE EN DIEV, MESSIRE IACQVES Dauy Eueſque d'Eureux, Conſeiller du Roy en ſon Conſeil d'Eſtat, & ſon premier Aumoſnier.

MONSEIGNEVR,

Combien que ce petit diſcours ayt beſoing que vous inſpiriez ſur luy voſtre faueur, tant pour le fortifier contre le blaſme des enuieux & reietter la honte ſur leur viſage, que pour luy donner cours entre les doctes: Toutefois pour vous declarer ingenüement la verité, l'importance du ſubiect m'a plus inuité à le vous dédier que toute autre conſide-

ration. Il eſt icy queſtion d'vne comparaiſon de l'Homme auec le Monde, de prouuer que l'Homme eſt vn Mõde racourcy, & que le grand Monde n'a rien qui ne ſoit repreſenté dans cet epitome. Or eſtant impoßible de déduire cete matiere cõme elle merite, pource qu'elle n'a eſté expliquee iuſques icy, & qu'elle cõſiſte en la deſcription de deux Mondes; Il faut de neceßité employer à la teſte de cete diſpute, quelque rare & ſignalé perſonnage, l'excellẽce duquel ſupplee à ce defaut & rẽpõde à la grãdeur de l'vniuers. Ie me ſuis efforcé en ce diſcours, pour mõſtrer que ces deux Mondes ſont égaulx, de repreſenter les plus notables marques de leur reſſemblãce, par la cõference de leurs plus belles parties. Mais attẽdu que le grãd Mõde (qui peut-eſtre ne jette l'œil que ſur le vulgaire) ſemble encore ſe preualoir, à l'occaſion de ſa

grandeur & de ſa beauté; ſi i'euſſe eu autant de luſtre & de ſplendeur comme vous, i'euſſe volontiers imité l'Amour d'Anacreon, qui ſe jetta luymeſme dans le cœur de ce Poëte, voyant que toutes ſes fleches n'auoient peu le rendre obeiſſant. Car m'oppoſant moy-meſme ie luy euſſe exhibé le reſte des pieces qui n'ont peu eſtre mentionnees dans le plaidoyé, ie luy euſſe monſtré plus de beauté qu'il n'en peut auoir, & que noſtre petiteſſe eſt plus admirable & plus capable que ſa grandeur, de ſorte qu'il ſe fuſt rangé à la raiſon. Mais me ſentant du tout indigne de cete charge, à qui pouuois-je auoir recours ſinon à vous, qui eſtez autant eſleué par deſſus le cõmun des hommes, comme il y a de difference entre vn grand Monarque & quelqu'vn qui repreſenteroit la perſonne d'vn Roy en vne tragedie. Ie ne doubte point ſi

nous estions priuez de vostre presence, que nous ne fußions empeschez comme Diogenes à trouuer vn homme, & ne croy point qu'il fust aisé entre tant de millions, d'en recouurer vn autre qui peust auec autant de grace & de splendeur mettre en euidence tant de merueilles, pour contrequarre à tãt de particularitez qui sont au Monde. Ie m'asseure que ce grand globe se voyãt assailly de telles armes, confessera aussi tost que l'Hõme va du pair auecque luy, auouëra la ressemblance fraternelle, & sera contrainct de rapporter en partage le nom de Monde. Comme Pythagoras anciennement recogneut Hercules *surpasser en grandeur les hommes de son siecle, par la conference du stade Olympique auec les autres stades: Ainsi par la comparaison de voz perfectiõs auec les perfections de plusieurs notables*

perſonnages que i'ay peu cognoiſtre, vous m'auez ſemblé pouuoir mieux que tout autre, monſtrer au Mõde que toutes les ſingularitez qu'il contient ne ſont que le modele des voſtres. Autant de fois que i'ay eu l'heur de vous ouyr diſcourir entre les plus ſçauants, i'ay veu voſtre eſprit rẽdre quelque clairté plus que les autres, & m'eſt touſiours ſouuenu du tableau de Timanthe, où vn Geant eſtoit depeint, & autour de luy plusieurs petits cyclopes, qui luy meſuroient le poulce auec vne aulne. Partant j'eſpere ſi nous ſommes ſecondez de voſtre faueur, que nous emporterons la victoire contre le Monde, & que ce liuret en ſera mieux receu d'vn chaqu'vn, de maniere que ie pourray dire auec Heraclite, quoy qu'il ſoit petit & peut-eſtre mal en ordre, que les Dieux neantmoins l'aſſiſtent de leur preſence,

Ὃ καὶ ἐνταῦθα θεός. *Ce sera vn bien que vous ferez en general à tous les Hommes, & à moy particulierement vn nouueau suject de prier Dieu,*

MONSEIGNEVR,

Qu'il luy plaise vous donner longue & heureuse vie.

Vostre tres-humble & tres-affectionné seruiteur
IOVRDAIN GVIBELET.



AV LECTEVR.

IL ME semble que l'Architecte qui promit à Alexandre de tailler le mont Athos à sa semblance, tenant en ses deux mains deux grandes Villes, estoit plus supportable qu'Alexandre mesme, qui reietta cete entreprise comme prodigieuse: Parce que si ce grand monarque eust cognu que l'Homme a esté formé sur le modele du Monde, il eust plustost blasmé la vanité du desseing, que pensé qu'il y eust de la disproportion entre luy & cete masse de terre. Il a donc en cela procedé d'vn mauuais jugement, & faute d'auoir eu la cognoissance de sa nature. Science toutefois qui pouuoit mieux qu'aucune des autres aduancer le train de ses victoires, & luy tirer ce déplaisir de l'âme de n'auoir peu conquerir la moitié d'vn monde; Attendu qu'en dontât ses ambitieuses passions, & se rendant maistre de soy-mesme, il eust obtenu vne victoire plus grande, que s'il eust planté ses enseignes par toute la terre. Ie te propose icy (Amy Lecteur) vne entreprise beaucoup plus hardie, veu que sans rabaisser en rien la grandeur de l'vniuers, Ie te monstre par ce discours que le Mõde est semblable à l'Hõme, & l'Homme égal au Monde, sans rien adiouster à ce petit globe. Et croy neantmoins que ie trouueray peu d'Alexãdres, par ce que l'Architecte est irreprehensible, qui a voulu bastir ces deux Mondes comme deux freres, qui rapportent entierement l'vn à l'autre. Si tu veus donner quelques heures à la lecture de ce petit œuure, tu paruiendras à la cognoissance de toy-mesme, & par mesme moyen à l'intelligence de choses plus hautes. Sans sortir hors de toy, tu pourras contempler toutes les magnificences du Monde, de maniere que tu n'auras occasion de te repentir d'y auoir em-

ployé ton loisir. Les deux autres discours que i'ay adioustez pour accompaigner ce premier, entāt qu'ils traictent aussi de la nature de l'Homme, ayderont encore à te conduire à cete science, quoy qu'ils soient inferieurs, à raison qu'ils ont esté façonnez en vn autre temps, & que le loisir ne m'a permis de les limer comme j'eusse desiré. Ie te prie toutefois de prendre le tout en bonne part, comme ie le te presente de bonne affection. Ie sçay que plusieurs fautes se sont coulées à l'impression, pour n'auoir peu tousiours estre present lors de la correction des épreuues: Mais ie te mettray hors de doute en corrigeāt icy deux ou trois des plus notables. En la page 86. lignes 18. 19. 20. Il faut lire Hippocrate dict ἰθυσκόλιον ῥάχιν. Salomon la nomme a. f. En la page. 91. ligne 15. au lieu d'Alexandre faut remettre Agesilaüs. En la page 202. ligne 23. au lieu de faux germes faut lire décharges, & ligne 27. la décharge au lieu de le faux germe. Pag. 225. b. 13. & seche auec peu de parties froides. Ie crains aussi que tu ne trouues estrange que i'aye inseré dans le texte plusieurs lieux Grecs & Latins, ce que i'ay fait toutefois pour te soulager, & n'estre point accusé de citer à faux comme plusieurs de ce temps. Ioint qu'il estoit impossible sans confusion de les comprendre en la marge. Tu noteras pourtant qu'en quelque embarassement d'authoritez que tu te trouues, tu nez obligé de t'arrester au Grec ny au Latin si tu ne veux, d'autant qu'il n'y a rien cité qui ne soit interpreté peu apres ou au parauant. Adieu.

NOus soubz-signez Docteurs en la Sacrée faculté de Theologie à Paris, certifions auoir veu & leu ce present liure intitulé, *Trois discours Philosophiques, Le I. de la comparaison de l'Homme auec le Monde, Le II. du Principe de la generation de l'Homme, Le III. de l'humeur Melancholique*, Et ny auoir rien trouué qui soit cōtraire à la doctrine de l'Eglise Catholique Apostolique & Romaine. Faict à Eureux ce 8. de Iuillet, 1603.

M. CARRÉ.

N. YVELIN.

EXTRAICT DV PRIVILEGE DV ROY.

PAR lettres patentes du Roy données à Roüen le 28. jour d'Aoust 1603. signées par le Roy en son Conseil, du Pont, & seellées du grand seau en cire jaune, est permis à Anthoine le Marié Marchand Libraire & Imprimeur demeurant à Eureux, d'imprimer vendre & distribuer ce present liure intitulé, *Trois discours Philosophiques, &c.* Et defenses sont faictes à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, vendre ou distribuer ledit liure sans la permission dudit le Marié; & ce pour le temps & terme de dix ans, sur peine de confiscation desdits liures & de trois cents escus d'amende: Ainsi que plus à plein est contenu esdictes lettres patentes.

TABLE DES CHAPITRES
DV PREMIER DISCOVRS.



DISCOVRS PREMIER DE LA COMPARAISON DE *l'homme auec le monde.*

PREFACE.

LEs PERSES qui adoroient le Soleil, durant le cours du Paganiſme, ont, à mon aduis erré auec plus d'apparence de raiſon, que le reſte des Gentils: d'autãt qu'il y a entre Dieu & ceſte creature, quelque traict de reſſemblance, qui imprime natutellemẽt en nos eſprits, ie ne ſçay quelle opinion de Diuinité. Mais les [a] Ægyptiens qui comparoient à Dieu, le

[a] *Leg. Plutarch. lib. de Iſid. & oſirid.*

Crocodile, l'Escarbot, & autres bestes sales & immondes, me semblẽt au contraire, plus dignes de mocquerie que d'xcuse; Par ce que leurs comparaisons estoient mal prises, & n'auoient que peu, ou point de proportion pour fondemẽt. Dieu (disoient-ils) qui sans voix & sans parole, peut exprimer sa volonté, & declarer ses commandements, nous est representé par le Crocodile, qui n'a point de lãgue. Et l'Escarbot, qui forme & meut en rond ses excrements, contrefait par ceste action, le tournoyement des cieux & imite la premiere cause de leur mouuement, qui est Dieu. N'est-ce pas, ie vous prie, vne ignorance lourde & grossiére, de faire le Ciel, qui est d'vne substãce pure & simple, semblable à l'ordure de ce fangeux animal, [a] σχηματουργεῖν οὐρανὸς ἐκ κο-

a Geor. Pisid. de mund. opific.

ωρίας? N'eſt-ce point auoir l'áme autant ou plus bazanée que le corps, prendre pour fondement de comparaiſon, de ce ſerpent du Nil auec Dieu, le default d'vne partie, qui eſt imperfection en ceſt animal, & de là encores tirer vne conſequence d'adoration? [a] Apion, Porphyre, & qulques autres ont approuué telles reſſemblãces, mais ie ne croy point que l'on puiſſe rien imaginer plus éloigné de toute raiſon & d'apparẽce. Il n'y a point de doute que les comparaiſons ne ſe pratiquent fort bien de petit à grand, & qu'vn ou pluſieurs points d'égalité, en choſes inegales; quelque traict de reſſemblance en ſuiects diſſemblables, ne ſoient le fondement des comparaiſons. Mais il faut que ceſte baſe ſoit bien aſſiſe, & que la diuerſité ou inegalité des ſujets, ne

a Apud Plin. cap. 11. lib. 30. Nat. hiſt.

ſoit point tāt hors de ligne, qu'elle puiſſe rendre la comparaiſon odi-
a Iliad. ν. euſe ou deſagreable. [a] Homere a eſté blaſmé d'auoir faict comparaiſon de fleches auec des febues, &
b Lib. de elocut. repris par [b] Demetrius d'auoir rapporté le tōnerre du ciel, au ſon d'vne trompette, ἠχοῦσι σάλπιγγι. Et à bon droict, peut eſtre, d'autant que telles choſes rapportées, ne ſe répondēt aſſez de proportion. Mais quād
c Il. λ. ce meſme Poëte compare [c] Mene-
d Iliad. ρ. laüs à vne mouche, & [d] Ajax à vn aſne: Quand Virgile, l'autre œil de
e Lib. 4. Æneid. la poëſie, faict reſſembler [e] Mercu-
f 2. Æneid. re à vn plongeon, [f] Pirrhus à vne
g 12. Aeneid. couleuure, [g] Iuturna à vne hiron-
h Aeneid. 10 delle, [h] le bouclier d'Æneas à vne comete; Ce ſont autant d'actions notables repreſentées par d'autres ſemblables, auec vne ſi heureuſe induſtrie, qu'il eſt impoſſible d'y

rien recognoiſtre de faſcheux, ou de ridicule. La comparaiſon que nous pretendons examiner, en ce preſent diſcours, qui eſt de l'homme auec le monde, & du monde auec l'homme, ne reſſent en rien les foles imaginations des Ægyptiens; Car il y a entre ces deux mõdes tant de conuenances, d'affinitez, & de proportions, que leur comparaiſon peut eſtre dite à bon droict, vn monde de comparaiſons. En la conference de leurs parties, beautez, proprietez, priuileges, ils ſe trouuent du tout egaulx, & laiſſent le iugement en ſuſpens, comme quand deux choſes d'vn meſme poix, miſes à la balance, demeurent entre deux fers, & retiennent les baſſins en vne égale hauteur. Ie ne nie pas, qu'il n'y ayt quelque difference en la matiere, ordre,

& situation de leurs parties : Mais tant s'en fault que cela puisse effacer ce qu'ils ont de conuenance, que plustost leur comparaison est establie sur telle diuersité. Et partant ie m'asseure que quiconque voudra considerer attentiuement & l'vn & l'autre, il entrera plustost en admiration, qu'il ne recognoistra du default en leur ressemblance. Ie doute beaucoup plus, qu'en traictant ceste matiere, il y ayt du manquement de ma part: Toutesfois cela pourra estre excusable, car si Alexandre le Grand plora son impuissance, ne pouuant conquester la moytié d'vn monde seul : A tort & en vain me voudrois-je promettre la cognoissance de deux.

QVEL COMMENCEMENT ET QVEL progrez a eu entre les Philosophes, la comparaison de l'homme auec le monde. Raisons diuerses de diuers Autheurs, pourquoy il est appellé Monde. Icelles reiettées comme defectueuses. De l'ordre gardé en ce discours.

DISCOVRS. I.

CHAPITRE. I.

LEs PHILOSOPHES qui ont à bon escient contemplé la nature de l'homme, ont appris en l'échole de la verité, qu'il tient le premier rang, entre les ouurages de la nature. Ils ont recogneu tant de perfections en sa fabrique, & tant de miracles en ses effects, qu'ils n'ont peu trouuer en tout le monde, à qui dignement le comparer, sinon le monde mesme. De façon qu'ils l'ont nommé PETIT MONDE, qualité seule, qui répond à ses merites. Mais comme toute inuention & toute doctrine s'accroissent peu à peu, ceste comparaison a esté debile en son origine, & premiere ouuerture; Puis auec le temps ayant acquis de nouuelles forces, elle

ſ'eſt fortifiée, & a en fin atteint quelque degré de perfection. Pluſieurs entre les anciens & premiers [a] Philoſophes, comparerent au monde vniuerſel, la partie principale de l'homme ſeulement, qui eſt l'áme, & fondoient leur rapport ſur ceſte maxime, que le ſemblable eſt cogneu par le ſemblable, γινώσκεσθαι τὸ ὅμοιον τῷ ὁμοίῳ. Puis donc, diſoient-ils, que l'áme cognoiſt toutes choſes, il fault qu'elle ſoit conſtituée des principes de toutes choſes [b] ἐκ πάντων συγκρίνεσθαι τὴν ψυχήν, pour communiquer par ce moyen, auec toutes les parties du monde. Ie ne m'arreſteray point icy à examiner ceſte Philoſophie; car qu'elle ſoit fondée ſur de faulx principes ou non, il me ſuffit que ces premiers Sages ayent eſté de ceſt aduis, que l'áme eſt aucunemẽt tout, puis que tout ce qui eſt, peut entrer en ſa cognoiſſance. Et de faict il appert, qu'il y a vne belle proportion entre l'áme & le monde, ſi nous conſiderons diligemment l'exellence de ceſte diuine partie. Le monde contient tout, dans la rondeur de ſon eſtenduë. L'áme pareillement, qui a tout le monde pour appennage, reçoit dans

[a] *Empedocles Timæus & alij. leg. Ariſt. cap. 2. l. 1. de anim.*

[b] *Crantor apud Plutarch. lib. de anim. gen. ex Platon. Tim.*

le cercle de ſon intellect, tout ce qui eſt au monde, & n'y a rien qu'elle ne puiſſe comprendre, ſinon Dieu, lequel infiny ſurpaſſe infinimẽt, & les limites du monde & les bornes de nos conjectures. Elle eſt comme la premiere matiere, entant qu'elle peut apprehender toutes ſortes de formes intelligibles. Elle eſt ſemblable à Dieu, entant qu'elle eſt tout; ſemblable au ciel entant qu'elle faict tout. Par la raiſon, elle communique auec les Anges. Par la faculté du ſentiment, & du mouuement, auec les beſtes; pa la vegetatiue, auec les plantes.[a] Ariſtote ſemble ſ'accorder à ceſte verité, quand il dit que l'âme eſt aucunement toutes choſes, ἡ ψυχὴ τὰ ὄντα πῶς ἐστι πάντα, par ce que elle qui eſt la forme des formes, εἶδος τῶν εἰδῶν, eſt par meſme moyen, le lieu, & le receptacle de toutes formes, vn moule de toutes notions, & eſpeces intelligibles. Τόπος τῶν εἰδῶν, καὶ νοητῶν ἐκμαγεῖον; Et en les receuant (diſent les [b] Interpretes) elle les rend de quelque traict ſemblables à elle, les faiſant eſpeces immaterielles, d'objects materiels. Voyla donc vn commencement de comparaiſon, par lequel ils

[a] Cap. 8. lib. 3. de Anim. leg. Plutarch. lib. de Iſid. & Oſirid.

[b] Auenrois lib. 3. de anim. & 12. Metaphyſ.

attribuoient à l'âme seule, ce qui conuient entierement à l'homme: Au contraire de [a] Philon Iuif, qui appelle l'homme petit Ciel, βραχὺν οὐρανὸν; Car lors il semble comparer tout l'homme, à vne partie du monde, qui doit estre rapporté à toute la masse.

a Lib. de mundi opif.

Apres ceste premiere inuention, le nom de petit monde a esté mis en aduãt, non en intention toutesfois, de l'appliquer particulierement à l'homme, mais à tous animaulx en general. Aristote en a vsé en ceste maniere, lors qu'il propose vne obiection, que l'on pourroit apporter contre l'eternité du mouuement par luy establie. Puis (dit-il) que nous voyons aux animaux commencement de mouuemẽt, eux non meus au parauant, Nous deuons presumer le semblable, de tout l'vniuers. Car si nature permet cela au petit monde, à plus forte raison au monde vniuersel, [b] εἰ γὰρ ἐν μικρῷ κόσμῳ γίνεται, καὶ ἐν μεγάλῳ. Nous en auons encores le témoignage de Galien. Personne (dit-il) [c] ne nie, que le monde ne surpasse toutes choses en beauté, comme en grandeur. Mais aussi les doctes Naturalistes ont

b Cap. 2. lib. 8. Physic.

c Lib. 3. de vsu. part. cap. 10.

enseigné, que l'animal est vn petit monde τὸ ζῶον οἷον μικρόν τινα κόσμον εἶναι. Par ce moyen on s'acheminoit à la verité de ceste proposition, que l'homme est vn epitome de l'vniuers.

En fin apres auoir long temps tournoyé, ce doute a esté totalement resolu, & arrest prononcé definitiuement, que ceste qualité appartiẽt de droict à l'homme seul, & que le reste des animaux qui sont trouuez manques, pour le regard de ceste comparaison, ne peuuent estre de la partie. Ainsi nous l'a attesté Ruffus ancien Medecin d'Ephese, quand il dit [a] que l'homme, selon l'aduis des anciens Philosophes, est comme vn petit Monde, ἔοικε κατὰ τοὺς σοφοὺς οἱονεὶ μικρὸς κόσμος ὁ ἄνθρωπος. Cõme aussi l'autheur d'vn [b] liure faussement attribué à Galien. M'estant proposé, dit-il, de discourir du petit mõde, qui est l'homme, περὶ σμικροῦ κόσμου τοῦ ἀνθρώπου, Il sera propre que ie cõmence par le grand, ἀπὸ τοῦ μεγάλου, où encore il appelle l'homme, monde second, κόσμον δεύτερον. Et sainct Basile: De verité, dit-il, [c] l'homme est vn petit monde, & ceux-là ont bien faict, qui l'ont honoré de ce tiltre

a *Lib. 2. de part. hum. corp.*

b *An animal sit id quod in vtero est.*

c *In opere sex dierum. homil. vltima.*

κατ' ἀλήθειαν μικρὸς κόσμος ἄνθρωπος, καὶ καλῶς ἐποίησαν οἱ τοῦτο τῷ ὀνόματι αὐτὸν ἀποσεμνύνοντες. Porphyre [a] dit, que quelques-vns ont eu opinion, que ceste sentence écrite en lettres d'or, au temple de Delphes (COGNOIS TOY-MESME) estoit vn aduertissement donné par Apollon, pour nous conduire & adresser à vne parfaicte cognoissance de toutes choses; par ce que l'homme estant vn petit monde, ὄντος μικροῦ διακόσμου τοῦ ἀνθρώπου, en contemplant nostre nature, nous comprenons ce qui est de l'vniuers. C'est ce que dit Georg. [b] Pisides. Si quelqu'vn, dit-il, desireux d'apprendre, veut mettre peine à se bien cognoistre, il n'ignorera rien de toute la nature, il cõprendra toute la prudence du monde.

Σμικρὸς γὰρ ἐστι κόσμος ἀνθρώπου φύσις,

Car l'homme est vn petit Monde.

Les Poëtes qui ont caché soubs le voile de leurs fables, les plus haults, & secrets mysteres de la Philosophie, nous ont depeinct le Dieu Pan, qui est l'vniuers, de double nature, [c] διφυῆ, c'est asçauoir de forme d'homme, du hault à la ceinture; Et la partie inferieure, comme d'vn bouc, couuerte de poil. Ceste fi-

a *Lib. nosce teipsum. leg. Stob. serm. 102.*

b *Lib. de vanit. vitæ.*

c *Leg. Plato in cratilo.*

ction, quoy qu'elle ſemble encliner vers le party des animaux en general, veu que l'homme n'y entre que de moytié, pour faire part du reſte à la nature des beſtes, peut eſtre neantmoins iuſtement appropriée à l'homme. Car tout ainſi que la partie ſuperieure de l'vniuers, eſt ornée de pluſieurs beautez, & éclairée d'infinies lumieres, qui luiſent dãs le Palais du Ciel, où ne ſont iamais les tenebres de la nuict; La partie baſſe au contraire vile, obſcure, & deſtituée de toute ſplendeur, ſi d'enhault elle ne luy eſt departie. Ainſi l'homme, en ce qui eſt de ſa partie plus éleuée, ſemble participer du Ciel, & de la Diuinité. Depuis la ceinture, il n'eſt qu'vne maſſe terreſtre, pleine d'illuſions, & concupiſcences beſtiales, ſi elle ne reçoit les influences de la raiſon. Et à ce propos ie m'ébahy que Platon, [a] qui met en ceſte part le ſiege de la volupté, n'a donné à l'amour vne etymologie plus propre à ſa nature, deduiſant ce mot, ἔρως, amour, non de εἰσρεῖν comme il a faict; mais de ceſt autre vocable ἔρα, qui ſignifie terre: Conſideré que tels deſirs voluptueux, ne reſſentẽt que la ter-

[a] Ibid.

re,& n'enclinent qu'à la brutalité.

Quoy que ce soit, cela a esté tenu pour cõstant entre les doctes, que l'hõme seul, vray abregé de l'vniuers, merite le nom de petit monde: Iusques là que Gregoire le Theologien [a] le trouuant infiniment capable, & d'vne structure qui passe toute apprehension, a voulu encores franchir ceste derniere resolution, soustenant que l'homme est vn grand monde μέγας κόσμος. A desseing toutesfois (comme ie croy) pour mieux asseurer & affermir ceste premiere verité, comme s'il proposoit d'éleuer l'homme plus qu'il ne doit, de peur qu'il ne soit abaissé, & deprimé plus qu'il ne fault.

a *Oratione.* 31.

Mais combien que tous se soient en cela trouuez d'accord, & qu'vn chacun ayt signé ceste conclusion: Plusieurs neantmoins, sont tombez en different sur l'explication de leurs raisons. Quelquesvns ont deferé ceste qualité à l'homme, dautant que nature employe en sa generation, le meslange des quatre elements. Raison friuole, & de laquelle se mocque à bon droict Gregoire de Nisse, [a] par ce qu'en cela, l'homme ne deuance

a *Lib. de hom. opif. cap.* 16.

en rien le plus debile ou imparfaict animal de la terre. Les Platoniciens, à cause que le monde, comme l'homme, est vn animal parfaict & accomply en ses parties [a] κόσμῳ παίτελὲς ζῶον. Philon [b] nous en donne ce témoignage. Plusieurs, dit-il, ont asseuré que l'homme, quoy que petit entre les animaux, est semblable au monde vniuersel, eu égard que la constitution de l'vn & de l'autre, est de corps & d'ame raisonnable. Et faisant contre-échange de leurs noms, disoient que l'homme est vn petit mõde, βραχὺς κόσμῳ, & le monde vn grand homme, μέγας ἄνθρωπῳ. A l'imitation peut estre de [c] Mercure Trimegiste, qui appelle le monde, πρῶτον ζῶον, premier animal; Et l'homme δεύτερον ζῶον second animal, faict à l'image du monde, κατ' εἰκόνα τοῦ κόσμου. Il semble que Macrobe [d] ayt interpreté ce passage de Philon. Ceux, dit-il, qui ont traicté de la nature, disent que le monde est vn grãd homme, & l'homme vn petit monde. *Physici mundum magnum hominem, & hominem breuem mundum esse dixerunt.* Solin & quelques autres referent le tout à la figure rõde. Il est certain, dit-il, que l'hom-

a *Plato in Tim.*
b *Lib. quis diuinar. rerum heres.*
c *Pimand. cap. 2. & 10.*
d *In Somn. Scip.*

me ayant les bras eſtendus, a vne telle lõgueur entre les extremitez des doigts, comme du talon au ſommet de la teſte. Et pour ceſte occaſion, les Naturaliſtes ont jugé, que l'homme eſtoit vn petit monde, [a] *Ideoque Phyſici hominem minorem mundum eſſe iudicarunt*. Quelques Theologiens, & auec eux Iules Scaliger [b] eſtiment que l'homme eſt qualifié tel, à raiſon que Dieu a creé tout le monde, en faueur de luy ſeul, & à ſon occaſion.

a *Cap.5.var. hiſtor.*

b *Exercit. 290. In Cardan.*

Toutes leſquelles raiſons, cõme legeres & de bas aloy, ne doiuent eſtre priſes pour bon & ſuffiſant payement. Il fault auec plus de recerche taſcher à ſatisfaire, & ne point imiter les mauuais payeurs, qui pour vne petite partie, & pour rien bien ſouuẽt veulent eſtre quittes & deſobligez d'vne debte entiere. L'âme ſeule, encores qu'elle ſoit l'Image de Dieu, qui a tout le monde dedans ſoy, dict Mercure [c] ἐν ἑαυτῷ ἔχει τὸν κόσμον, ne répond aſſez à l'exellence du monde, veu que Dieu meſme, comme cauſe premiere & generale, eſt de l'eſtendue de ceſte comparaiſon. Il n'y a point de doute qu'elle peut receuoir les eſpeces de toutes choſes: Mais

c *Pimandr. cap. 11.*

Mais il est requis outre cela, representer materiellemẽt dans l'homme, toutes les parties du mõde materiel. Le corps consideré separement, est encores moins capable de ceste faueur: Car s'il n'estoit assisté de l'ame raisonnable, il manqueroit des meilleures parties, & succomberoit sous le fays de ceste cõparaison. La raison que les Platoniciens prennent pour fondement, est pareillement trop debile, dautant que si la composition de corps & d'ame raisonnable, cõmune à l'homme & au monde, donnoit assez de sujet pour faire vn contre-échange de leurs noms; nous pourriõs par mesme moyen nommer vne mouche vn petit élephant, & vn élephant vne grande mouche; veu qu'ils sont l'vn & l'autre composez de corps & d'ame sensitiue. Quant aux deux dernieres opinions de Solin & de Scaliger, elles sont en mesme degré d'imperfection que les precedentes, n'estant que parcelles demembrées du corps de ceste comparaison.

Partant il est necessaire pour accomplir ceste ressemblance, d'y employer le total de part & d'autre, & demonstrer

que l'homme est à bon droict iouïssant du nom de petit monde, par ce qu'il est composé de mesmes principes que le monde, [a] τὰς τοῦ παντὸς ἀρχὰς ἔχει, & qu'il contient tout ce qui est au monde, le ciel, les astres, les elements, les bestes, les plantes, & generalement tout ce qui est en l'œconomie de la nature : Comme nous voyons qu'il est appellé toute creature, *omnis creatura*, dans les sainctes lettres. Certainement ce propos d'Aristote [b] est bien veritable, qu'il y a ie ne sçay quoy d'admirable en toutes choses naturelles, iusques aux parties les plus petites & plus abjectes ; ἐν πᾶσι τοῖς φυσικοῖς ἔνεστί τι θαυμαστόν. Mais comme nous deduirons cy apres, l'homme, qui surpasse tout merueille, & qui a en gros tous les miracles semez, & épandus en détail, par tout le monde, doit seul estre appellé monde.

Si quelqu'vn de rude esprit, & tardif à croire, faict difficulté d'ajouster foy à ce propos, à raison, dira-t'il, que l'homme est trop petit, pour répondre à tant de varietez qui sont au monde. Cestuy-là, comme ie croy, n'auroit iamais veu la

a *Author libri Galen. ad script. an animal quod in vtero.*

b *Cap. 5. lib. 1. de partib. animal.*

description de tout le monde en vn petit globe, n'y entendu que Phidias ayt graué plusieurs batailles, & son pourtraict mesmes, dans le bouclier de Minerue estroit & de peu d'espace. Ce n'est rien d'estrange, de representer sur vn grand tableau, beaucoup d'histoires. Ce n'est rien de nouueau, de comprendre les œuures d'Homere en vn grand volume. Mais d'écrire en lettres[a] d'or deux vers élegiaques, sur vn grain de sesame: L'Illiade, & l'Odyssée, sur vn boyau de serpent, ou sur vne peau de parchemin; c'est en cela que l'on recognoist de l'artifice. Dieu pour faire reluire dauantage sa puissance dans les effects de la nature, dispense bien souuet l'industrie au contraire de la matiere. Il donne aux petites bestes beaucoup d'adresse & de subtilité en peu de sujet: aux grands & lourds animaux, peu d'habileté & beaucoup de matiere. Si la baleine, qui est vne montaigne en la mer, renuerse de force vne nauire, & la met à fond, il n'y a rien en cela digne d'admiration; c'est vn acte qui répond à sa grandeur materielle. Si d'autre part nous voyons vn petit pois-

a *Apud Ælian. leg. Plutarch. contra Stoic.*

ſon arreſter vn vaiſſeau tant grand que l'on voudra, & quelques rames ou voyles que l'on oppoſe au contraire; cela eſt vne ſecrette vertu qui nous inuite à la recherche d'vne cauſe ſouueraine. Si l'élephant a vn corps fourny de toutes ſes parties, & le tout diſpoſé ſelon ſa nature; nous contemplons cela nuëment & ſans paſſer oultre. Mais conſiderant comme il eſt poſſible qu'vn moucheron porte en vn ſi petit corps, des ayles, vne bouche, vn col, des yeux, vn ventre, & des piedz.

G. Piſid. lib. de mundi opif.

—πτερὸν μὲν φέρει.
ςόμα, τράχηλον, ὄμμα, κοιλίαν, πόδας.

Et ce auec diſtinction, & ſans confuſion aucune: nous ſommes induicts, & comme forcez, de loüer la prouidence diuine, qui a eu ſoing de recompenſer les plus petites creatures.

L'homme qui eſt le milieu & le centre de toute la nature, pour eſtre participant de toutes choſes grandes & petites, a eſté creé de Dieu grand & petit, μεγαλομικρὸς [a] καὶ ὑψιλοτάπεινος. Grand en puiſſance, petit en matiere: grand afin que par la cognoiſſance de ſoy-meſme, il paruienne à l'intelligence des choſes les plus

a Philo Iud. lib. de Ioſepho. Baſil. Hexamer.

haultes : petit, pour communiquer auec les plus petites : grand, pour monter dans le ciel, quand il luy plaist : petit pour rabaisser son orgueil, dompter la presomption, & le retenir dans les limites de son deuoir. Tellement que nous pouuons dire de l'homme, ce que dit Aristote[a] de la semence, μικρὸς ὢν πολλὴν ἔχει δύναμιν, qu'il enclost en vn petit corps, beaucoup de puissance.

a Probl. 13. sect. 4. leg. liber galeno ad script. an animal quod in vtero.

Mais il est besoin de faire vne reueüe de ces deux mondes, & les conferer ensemble, afin de monstrer (comme l'on dit) au doigt & à l'œil, & faire voir aux plus ignorants, que ceste comparaison est si bien fondée, qu'elle ne peut estre ébranlée par aucune dispute. Pour paruenir à ceste intention, nous descrirons premieremẽt ce qu'il y a de ressemblance generale entre-eux, puis apres nous descendrons à vne recherche plus particuliere de leurs parties, auec preuue, que le monde n'a rien, qui ne soit distinctement representé dans son épitome.

QVE LE MOT MONDE SIGNIFIE ornement. Qu'il conuient à l'homme & à l'vniuers. Que la fortune ne doibt estre recognue cause de l'vn n'y de l'autre, contre Democrite.

CHAPITRE II.

SI NOVS considerons premierement la nature de ce mot (MONDE) nous iugerons apres l'examen de sa signification, qu'il conuient iustement & à l'homme & à l'vniuers. Les Grecs appellent le Monde, κόσμον, c'est à dire ornement, à raison de sa magnifique & singuliere beauté: Les Latins *Mundum*, à l'imitation des Grecs: Les François se seruent du mot latin, & l'approprient à mesme vsage. Pourquoy donc l'homme qui represente le monde auec vne pareille beauté, qui est le plus parfaict & accomply entre les creatures, qui est l'ornement de la nature, qui a comme le monde, vne ordonnance admirable de belles parties, sera-t'il priué de ceste denomination? Si le cabinet des femmes, où sont leurs bagues, ornements, & autre petit meuble pre-

cieux, qui sert pour leur donner quelque grace ou beauté outre la nature, a esté nommé par les Grecs [a] *γυναικεῖος κόσμος*, par les Latins [b] *mundus muliebris*. Pourquoy n'oserons nous honorer l'homme de ceste qualité, veu que la nature n'a rien de plus beau en ses thresors? Déployons les richesses de l'vn & de l'autre monde, & ie m'assure qu'ils seront trouuez en pareil droict, pour joüir également & en commun de ce beau tiltre.

Dans ce grand & superbe palais nous voyons les cieux suspendus, n'auoir pour fondement que la puissance de leur premiere cause, & obseruer en leurs mouuements mesurez vn tel ordre, que de n'abandonner iamais leurs premieres erres, & n'outrepasser en rien les termes de leur commission. En iceux les astres & les planetes, comme flambeaux, nous dispensent la lumiere à leur tour & ordre, & auec tant d'équité, que toutes les parties de la terre, participent également à ceste diuine liberalité.

Plus bas est la region élementaire, contigue toutesfois, & proche voisine du ciel, dautant qu'elle doit estre regie, gou-

a *Sic Xenoph. pædi. 8. Dionys. Areopag. epist. 9. Artemidor. cap. 3. & 5. lib. 2.*

b *Virginalis mundus Accio. leg. Lucil. apud Agell. cap. 1. lib. 4. M. Varro. lib. 4. de ling. lat. Festus in dict. mundus.*

uernée, & entretenüe par son moyen, cõme témoigne Aristote:[a] Mais auec tel rapport, que le plus haut de ce mõde inferieur & corruptible, touche le plus bas du superieur & incorruptible. En ceste basse prouince, nature sage & prouide, depeur de nourrir des querelles en sa famille, a departy les logis aux quatre élements, comme le temps aux quatre saisons. Car ceux qui sont contraires & ennemis, demeurent separez par l'entremise d'vn troisiéme, qui s'accorde aucunement & symbolise à l'vn & à l'autre. Et neantmoins quand il est question de joindre & vnir ces quatre corps simples, pour la production de tant de singularitez & choses exquises qui sont icy bas; elle sçayt fort bien accorder leurs dissentions, & les ranger à vne bonne paix, & sous vn temperament propre & conuenable, à la forme de chaque chose produicte. Et par ce moyen dans ceste partie basse du monde, reluit vne belle varieté de plusieurs corps mixtes parfaicts, ou imparfaicts, à l'occasion de laquelle en partie, ce magnifique theatre est appellé monde.

a Lib. 1. Meteor. cap. 2.

Considerõs dautre-part, comme Dieu & la nature ont fait monstre d'autant de miracles en la fabrique de l'homme, que nous en pouuons remarquer au grand mõde. La teste est située au lieu plus eminent, d'autant qu'elle est le siege des plus nobles facultez & fonctions de l'âme, à proportion du ciel, comme nous deduirons plus amplemẽt cy apres. Et diray en passant, qu'Aristote[a] cõtre toute raison, met au cœur la citadelle du corps, ἀκρόπολιν τοῦ σώματος, eu égard que le cerueau plus hault éleué est dédié à l'âme, pour y faire sa demeure principale, cõme l'Acropolis ou citadelle d'Athenes, estoit voüée & consacrée à Minerue. Les yeulx fenestres de l'âme *fores animi*, dit Lucrece,[b] & portes du Soleil, ἡλίου πύλαι. (ainsi les appeloit Pythagoras) [c] sont placez en lieu haut & apparent, pour autant qu'ils font le guet, pour la seureté des autres parties. Iugeons de quel ordre ces trois pieces principales, le cerueau, le cœur, le foye, cõme en triumuirat, gouuernẽt la republique de l'hõme. Le cerueau par le ministere des nerfs, donne à tout le corps le sentiment & le mouuement. Le cœur

a *Lib. 3. de partib. animal. cap. 7.*

b *Lib. 3.*

c *Apud Diog. laert. in Pythagora.*

par les arteres communique les esprits & la chaleur naturelle. Le foye par les venes, distribue la nourriture. Nous voyons mesme ceste regle y estre obseruée, de ne s'approcher deux extremitez contraires, sans vne tierce substance interposée. L'enfant pour exemple, au ventre de la mere, est enueloppé de trois membranes, depeur que sa substance encores tendre, ne soit offensée par la durté de la matrice. Le cerueau, glandule molle & delicate, est couuert & muny de deux toiles, de peur que le crane fort dur ne luy apporte incommodité de mauuais voisin. Ainsi en la substance de l'œil, la membrane vuée entre la cornée, & le crystalin. Bref l'ordõnance des parties de l'homme est si belle, que si aucunes se trouuent hors de leur lieu naturel, elles sont dictes alors estre hors du monde, οὐκ ἐν κόσμῳ εἶ selon [a] Hippocrate.

[a] Lib. 2. de morbis mulier.

Puis donc que l'homme & l'vniuers obtiennent en leurs parties vne distinction & disposition si belle, vne police si bien réglée & administrée, vne si rare & parfaicte beauté, nous ne pouuons donner le nom de monde à l'vn, au prejudice

de l'autre.

Et à ce propos ie trouue l'opinion de Democrite fort ridicule, qui disoit, toutes choses estre faictes d'vne fortuite rencontre d'atomes, ou corps indiuisibles. Car si en ces deux mondes il n'y auoit que de la fortune, nous n'y remarquerions que des effects de la fortune, c'est à dire de l'inconstance, & de la confusion. Toutes les redeuances & affinitez seroient amorties, & du tout esteintes: vn hybou engendreroit vn cheual: vn lyon produiroit vne tortuë: l'homme chef-d'œuure de la nature seroit mõstrueux, & composé de diuerses parties de bestes brutes, meslées par le hasard auec les siennes: le mouuement du Ciel seroit sans regle & sans mesure. Bref tout le monde ne seroit qu'vn grand tableau de grotesques. Tout ainsi que ie ne puis croire, que quelqu'vn jettant tout à coup & sans ordre les escheqs sur le damier, puisse rencontrer si heureusement, que de placer chaque piece au lieu où elle doit estre, pour le commencemẽt d'vne partie: qu'vn Imprimeur semant çà & là, pesle-mesle ses characteres, puisse fai-

re vn tel œuure que l'Iliade d'Homere, ou l'Æneide de Virgile: Ie ne puis aussi me persuader, que l'ordre gardé en ces deux mondes, auec tant de constance, soit des effects de la fortune, laquelle n'a rien de commun auec ce qui est de la nature ou de l'artifice. Aristote [a] la nomme incertaine, & hors de raison, τύχην ἀβέβαιον καὶ παράλογόν τι, par ce qu'en ses effects, nous ne pouuons recognoistre, n'y ordre, ny raison, n'y science aucune: ou la nature au contraire, est cause de tout ordre, ne se trouuant rien par nature, ou selon nature, accompagné de confusion, οὐδέν γε ἄτακτον τῶν φύσει καὶ κατὰ φύσιν, ἡ γὰρ φύσις αἰτία πᾶσι τῆς τάξεως. Ie confesse que quelquefois la fortune cause de belles rencontres, comme il appert par l'exemple de ce peintre, qui fit par hasard ce qu'il n'auoit peu par son industrie. Mais c'est vng accident vne fois aduenu depuis le monde faict, & qui ne sera iamais secondé d'vn autre semblable, parce qu'il n'est du contenu de l'art n'y de la nature. Parquoy nous ne pouuons, pour telles particularitez tirer à consequence, que l'vn, & l'autre monde, soient establis fortuite-

[a] Cap. 5. lib. 2. phys.

ment. Car si cela estoit admis comme necessaire, nous pourrions conclure de mesme maniere, qu'vn porc qui auroit foüillant en terre, figuré par hasard la lettre A, [a] pourroit décrire l'Andromaque d'Ennius. Laissons donc telles opinions comme impertinentes, & au lieu de reueiller ces vieilles querelles & seditions philosophiques, retournons d'où nous sommes partis.

a Leg. Cicero lib. 1. de diuin.

Pour resolution l'homme & le monde bastis d'vne mesme main, sont égaulx pour le regard d'vne belle ordonnance. Et ce rapport neantmoins ne va que pour vne partie, par ce que le nom de monde, ne pourroit estre attribué à l'hõme, qu'improprement, & en commun auec plusieurs autres belles pieces de la nature, s'il n'auoit alliance auec luy, que d'vne belle disposition. Mais outre cela, puis qu'ils se representent l'vn l'autre en leurs parties, qualitez & proprietez, cecy seruira de fondement à tout le reste.

L'HOMME EST DE FIGVRE RONDE comme l'vniuers. Quelle difference en la rondeur de l'vn & de l'aultre. C'est assez que la figure du monde soit exprimée par la figure de la teste. Opinions diuerses touchant le milieu de l'homme & du monde.

CHAPITRE III.

L'ON TIENT pour constant & arresté, que l'vniuers est de forme ronde ; d'autant que, oultre qu'il nous apparoist tel à la veuë, & que nous en auons le témoignage des meilleurs Poëtes & Philosophes, auec le commun consentement de tous les hommes en general, qui appellēt le monde *orbem* vn rond; Il semble que ceste figure [a] qui est la premiere & la plus belle πρῶτον καὶ κάλλιστον σχῆμα, soit du tout necessaire à sa nature. Homere [b] nous represente ceste rōdeur, par la coupe de Nestor,& par le bouclier d'Achiles. Aristote [c] nous la demōstre par viues raisons. L'homme, qui est le modele du monde, est pareillemēt doüé de ceste figure, encores que ses extremitez ne semblent de premier aspect, égalemens distantes de leur centre. Mais nous de-

a *Leg. Arist. cap. 4. lib. 2. de cœlo. & probl. 10 sect. 16.*

b *Leg. Heraclid. Pontic. in alleg. Homer. Iulian. Epist. ad Serapionem.*

c *Cap. 4. lib. 2. de cœlo.*

uons noter, que nature s'est contentée, de monstrer en l'homme le globe du monde, par vne rondeur circulaire: Parce que si l'homme eust esté solidement, & de tout point arondy à la façon d'vne boule, il n'eust peu sans incommodité estre meu de lieu en aultre, pour la recherche de ses necessitez. Mais le monde qui ne recherche riẽ hors de soy-mesme, μηδὲν ἔξω ζητεῖ, dit Plotin,[a] c'est à dire hors du lieu qu'il a occupé au premier point de sa creation, à deu estre vn globe parfaict, sans inégalité ou disproportion aucune en sa derniere superfice. L'homme donc (dira quelqu'vn) est different d'auec le monde, en ce qu'il recherche quelque chose hors de son cercle. Ie réponds que nonobstãt cela ils demeurẽt égaux, cõsideré que ce que l'homme pourchasse hors de soy, ne laisse d'estre specifié en son inuentaire, & contenu dans luy, à la mode du petit monde. D'auantage il a obtenu ceste faueur de la nature, de pouuoir joüir de toutes les parties du grand monde, les appliquant à son seruice, pour contrepois de ce que le grand le contient, & le possede. Puis comme

[a] Ennead. 2. lib. 2.

l'homme, qui n'est capable de receuoir toutes choses, ainsi qu'elles se trouuent actuellement dans le grand monde, est recompensé les comprenant en son intellect. Ny plus ny moins, le monde qui ne peut rien par force d'intellect, est récompensé par la grandeur de son estendue.

De verité nature pouuoit auec autant de facilité donner ceste forme à l'homme, comme toute autre. Mais il semble que telle figure soit aux substances composées vne marque d'imperfection, & que l'homme ainsi formé, seroit plus imparfaict, & d'auantage incommodé que les bestes brutes. Premierement il seroit priué de l'vsage de la main, sans le secours de laquelle, au lieu d'estre la terreur des animaulx les plus farouches, il seruiroit de proye aux plus débiles, n'ayant aucune deffence pour opposer à leurs assaults, aucunes armes, pour repousser leurs violences. En apres il eust esté contrainct de rouler, pour se transporter de lieu en autre, chose qui luy eust esté par trop facheuse & importune, veu que le moindre tournoyement trouble noz sens, & blesse

blesse nostre imaginatiue. Ioinct que ceste belle ordõnance & situation de parties seroit du tout confonduë, d'autant que les plus nobles & plus precieuses qui doiuent estre éleuées vers le ciel, seroiẽt à raison de ce mouuement, maintenant dessus, maintenant dessoubz. De façon que l'œil mesme, piece diuine & admirable, seroit auec indignité, exposé à la fange & à la poussiere. Bref tant s'en fault que cela eust aduancé la comparaison de l'homme auec le monde, que plustost elle l'eust empesché & rendu inhabile de pouuoir contracter auec luy. Cecy n'a point esté caché à ce soleil des philosophes Aristote, qui dict que l'homme seul entre tous animaux marche la face droicte, pour autant qu'il a vne nature & vne substance diuine, ὀρθὸν ἐστι μόνον τῶν ζώων, διὰ τὸ τὴν φύσιν αὐτοῦ, καὶ τὴν οὐσίαν εἶναι θείαν. Il falloit, disoit Anaxagoras, [a] que l'homme feust droict & éleué vers le ciel, pour contempler le lieu de son origine. Si vn esprit mal faict, trouue encor ces raisons impertinentes, en changeant de batterie, nous le contraindrons, peut estre, de venir à la raison.

a Cap. 10. lib. 4. de partib. anim.

Pour rendre en ce faict icy l'homme pareil au monde, il nous suffit d'opposer à la rondeur de l'vniuers la rondeur de la teste: Car outre qu'elle répond de proportion au ciel, auquel est la principale rondeur du monde, tout l'homme presque consiste en ceste partie, [a] *totus homo in capite est*, dit S. Ambroise. Et les ançiens auoiēt de coustume d'appeller l'homme, la teste, κεφαλὼ τ̃ ἄνθρωπον καλεῖν, [b] à raison que l'áme qui est tout l'homme, si nous croyons les Platoniciens, y establit sa principale demeure. Au moyen dequoy nous pouuons, sans crainte d'estre iustement repris, dire que lá teste est encor vn monde dans le petit monde. Car s'il'on dict bien que l'intellect qui est la teste de l'áme [c] τ̃ ψυχῆς κεφαλὴ, est [d] comme vne áme dās l'áme: la prunelle de l'œil ainsi qu'vn œil dans vn autre œil: le cœur selon [e] Aristote, & la matrice selon [f] Aretæus, comme vn animal dans vn animal, ὁκοῖόν τι ζῶον ἐν τῷ ζῴῳ. Pourquoy n'aurons-nous la mesme liberté, veu que Philon Iuif, parlant du ciel, qui est la teste de l'vniuers, le décrit en la mesme maniere, [g] κόσμον ἐν τῷ κόσμῳ, vn monde dans vn autre monde?

a *Hexam. cap. 9. lib. 6.*
b *Apud Plutar. cap. 7. li. 6. Symposiac.*
c *Dionys. Areopag. cap. 4. lib. de diuin. nom.*
d *Philo Iud. lib. de mund. opif.*
e *Cap. 4. lib. 2. de partib. animal.*
f *Cap. 11. lib. 2. de morb. acut.*
g *Lib. de Abrahamo.*

S'ils insistent d'auantage, que puisque le deuoir & office de l'homme diuin entre les animaux, est d'entendre & d'estre sage, [a] νοεῖν, καὶ φρονεῖν. & que l'áme exerce telles fonctions dans le cerueau : Pour le rendre en cela plus capable & luy donner vne prudence & intelligence plus grande des choses, nature deuoit faire de tout le corps vne seule teste : ainsi qu'elle a pratiqué en vn poisson nommé *orbis*, qui n'a pour toutes parties (comme dict [b] Pline) sinon vne teste ronde & sans escailles. *Qui rotundus est, & sine squamis, totusque capite constat.* Ie répons, que tels censeurs & correcteurs de la nature, meriteroient d'estre pris au mot, & que ce qu'ils proposent fust experimété sur eux premierement. Car ie ne doute point, si l'on eust ouuert vne fenestre en la poictrine de Momus, que sa posterité n'eust esté moins hardie à syndiquer les actions de la nature, gloser sur ses effects & la controller en ses ouurages.

a *Arist. cap. 10. lib. 4. de partib. anim.*

b *Cap. 2. lib. 32. natur. hist.*

L'intellect en son action, n'a rien de cōmun auec l'action du corps, [c] τῇ γὰρ αὐτοῦ ἐνεργείᾳ οὐ κοινωνεῖ σωματικὴ ἐνέργεια: mais au contraire empesché & retardé par le corps, il

c *Arist. cap. 3. lib. 2. de gener. animal.*

opere plus lentement,& ne peut si librem̃et vser de ses priuileges. Il appert en ce qu'il s'ennoblit & fait monstre de sa perfection plus son objet est noble & excellent, à l'opposite des facultez materielles. Quand le corps se debilite, l'âme raisonnable se fortifie [a] μαραινομένου τοῦ σώματος ἀκμάζει ἡ λογικὴ ψυχὴ, comme il appert en la vieillesse; car lors, [b] comme dit Plutarque, elle semble rajeunir & faire son profit de la debilité du corps, μόνος ὁ νοῦς παλαιούμενος ἀνηβᾷ: contre l'opinion impie de [c] Lucrece. Les hommes d'autre part qui sont gras replets & charnus, sont veus ordinairement auoir l'âme mauuaise, dit Hipocrate, & estre lourds & grossiers au faict des arts & des sciences, [c] κακοὶ τὴν ψυχὴν, καὶ τὰς τέχνας παχεῖς. A raison dequoy les Isiaques, [d] anciens Prestres des Ægyptiens, taschoient par tous moyens à ne point deuenir gras, de peur que la partie diuine, qui estoit en eux ne fust opprimée par le poix & par la force de celle qui est mortelle. Et Platon à leur exemple, peut estre, se voyant trop gras, choisit pour sa demeure l'Academie d'Athenes, afin que par l'ncommodité de ce

[a] Ioan. Philopo. proem. lib. de anim.

[b] Lib. de educat. puer.

[c] Lib. 3. crescere sentimus pariterque senescere mentem.

[d] Lib. de aere aq. & loc. hinc vulgata sententia παχεῖα γαστὴρ λεπτὸν οὐ τίκτει νόον. leg. Galen. lib. ad Thrasibul. cap. 37. D. Basil. lib. de vera virgin.

lieu, qui eſtoit mal ſein, il euſt diminution de ceſte greſſe ſuperfluë. Quand donc nature euſt formé de tout le corps, vne ſeule teſte, pour cela l'intellect n'euſt eſté plus noble, ou plus parfaict en ſon operation: Car comme la groſſeur exceſſiue de l'œil nuiſt & incõmode à la veüe, de meſme façon la teſte groſſe outre nature, apporteroit plus de ſtupidité que de ſageſſe & de jugement. C'eſt pourquoy les groſſes teſtes ſont couſtumierement blaſmées par le vulgaire. Ceſte correction donc banie au royaume de la ferule, venons à ceſte rondeur circulaire du petit monde.

Si nous voulons placer le pied d'vn compas, au nombril de quelqu'vn qui ſera eſtendu bras & iambes, nous trouuerons que l'autre pied mené en rond, touchera également les extremitez. Ie ſçay qu'il y a du diſcord entre les doctes, pour le milieu d'où doit eſtre tirée ceſte ligne ronde. Victruue [a] & Galien [b] le cõſtituent au nombril, & ſont d'aduis que le centre de l'homme exactement, ſoit poſé en ceſte partie, χώρια κατὰ τὸν ὄμφαλον ἀκριβέστατα τὰ μέσα. D'où vient que ces mots

[a] Lib. 3. Architect.

[b] Lib. 6. de placitis Hippocr. & Plat.

ὄμφαλος, & *Vmbilicus*, entre les Grecs & les Latins, sont pris souuent pour le milieu de quelque chose, comme en Homere, ὄμφαλος [a] θαλάσσης le milieu de la mer ; en Plaute *dies* [b] *ad Vmbilicum mortuus*, le iour passé à moitié. Varron [c] & plusieurs autres, le placent aux parties de la honte, pour signifier lesquelles les Latins disent quelquefois, *medios* [d] *viros, medias puellas*. Et m'estonne de M. Varron, lequel estant different de la premiere opinion, appelle neantmoins vn certain lac qui est au milieu de l'Italie, *Italiæ Vmbilicum*, selon le témoignage de [e] Pline. Mais il n'importe qu'elle partie soit le milieu de l'hõme: qu'il soit au nombril ou en autre part. C'est assez que tous d'vn accord, & consentement y recognoissent vne figure circulaire, telle varieté d'opinions ne prouenãt que de diuerses façons de mesurer; qui n'empéche que ne demeurions entiers au droict de nostre comparaison. Car si M. Varron, a faict refus de mettre au nombril la terre & le cẽtre de l'homme: de mesme maniere Pythagoras [f] & ceux de son escole, ont fait scrupule, de placer en la terre, le nombril du monde.

a *Odyss.* 1.
b *Menechm. Act.* 1. *sc.* 1.
c *Lib.* 6. *de ling. lat.*
d *Catullus Martialis & alij. leg. Minut. Fœlix in Octau.*
e *Cap.* 12. *lib.* 3. *natur. Hist.*
f *Apud Plutarchum de plac. Philos. sic Theophrastus docet Platonem. Iam senẽ pœnituisse quod antea terrã centrũ mũdi credidisset, Plutarcho teste in Platonic. quæstionibus.*

IL Y A DISTINCTION DE SEXE au monde comme en l'homme. Les termes de l'agriculture rapportez à la femme. Explication du verbe Grec φυτεύειν.

CHAPITRE IIII.

EN L'HOMME nous recognoissons distinction de masle & de femelle pour la conseruation de l'espece; le masle comme la forme, la femelle semblable à la matiere. Aristote [a] les appelle principes de la generation τῆς γενέσεως ἀρχάς. En l'vniuers nous voyons ceste mesme difference de sexe, estant la terre comme femelle, mere, & matrice de tout ce qui est produict du meslange des éléments, & le ciel le masle, & la forme qui donne & inspire par sa diuine chaleur, l'estre & la vie aux substances composées. [b] Mercure Trimegiste le nomme l'âme de la terre, τῆς γῆς ψυχὴν οὐρανόν. C'est ce que croyoient les Scythes, [c] τὴν γῆν τοῦ Διὸς εἶναι γυναῖκα, que la terre est femme de Iupiter, c'est à dire du ciel. La terre, disoit [d] Anaxagoras, est la mere des plantes, & le soleil le pere, ἡ γῆ μήτηρ μέν ἐστι τῶν φυ-

a Cap. 2. lib. 1. de generat. anim.

b Pimandr.

c Apud Herod. li. 4. leg. Virgil. 2. Georg.

d Apud Arist. cap. 2. lib. 1. de plantis.

τῆς, ὁ δὲ ἥλιος πατήρ. C'eſt le commun aduis des[a] Stoiciens. Mais oyons l'oracle d'Ariſtote,[b] ſur ceſt article. En l'vniuers, dit-il, l'on tient que la terre eſt comme femelle, & mere, le ciel, le ſoleil, & autres telles ſubſtances, ſont appellées peres, & cauſes efficientes, ἐν τῷ ὅλῳ τὴν γῆς φύσιν ὡς θῆλυ καὶ μητέρα νομίζουσιν, οὐρανὸν δὲ καὶ ἔπ τῶν ἄλλων τῶν τοιούτων ὡς γεννῶντας καὶ πατέρας προσαγορεύουσιν. Platon & Philon[c] Iuif diſent que la femme imite la terre, γυνὴ γῆν μιμεῖται. Et que les fleuues & les fonteines ſont les mamelles de la terre, pour la nourriture des plantes & des animaux. Il n'y a point de doute donc, que la terre ne ſoit vne matrice qui reçoit les vertus, puiſſances, & influences du ciel pere commun & cauſe equiuoque de toutes generations: & la matrice de la femme, vne terre graſſe & feconde, deſtinée pour receuoir de l'homme la cauſe efficiente particuliere, pour la production du ſemblable,[d] ἄρουρα οὐδὲν ἄλλο ἐστὶν ἢ γυνή. Le meſme Platon[e] nous monſtre cela aſſez clairement, quand il deſcrit la matrice comme vn champ fertil, ὡς ἄρουραν τὴν μήτραν. Et Lucrece,[f] quand il nomme les parties ſecret-

a Apud Plutarch. cap. 6. li. 1. de plac. philoſ.

b Cap. 2. lib. 6 de gen. anim.

c Lib. de mũdi opif. leg. Plutarch. lib. 2. Sympo. cap. 3.

d Artemidor. cap. 53. lib. 1.

e In Tim.

f Lib. 2. & 4.

tes de l'homme & de la femme, le soc, & le sillon, *Vomerem & sulcum*: Comme Plutarque qui appelle [a] la conjonction de l'homme & de la femme, le labourage nuptial γαμήλιον ἄροτον. Mais entre autres, il semble que Martial [b] ayt rencontré à propos sur ceste matiere.

[a] *Lib. de præcept. coniugalib.*

[b] *Epigr. vltim. lib. 7.*

Milo domi non est, peregré Milone profecto
  Arua vacant, vxor non minus inde parit.
Cur sit ager sterilis, cur vxor lactitet, edam.
  Quo fodiatur ager non habet, vxor habet.

Milon n'est plus ches soy, luy party de tout point
  Ses champs sont demeurés, mais sa femme est fertile.
  D'où vient qu'elle est feconde, & le chãp est sterile?
  La femme est labourée & le champ ne l'est point.

Si quelqu'vn, dict [c] Artemidore, songe en dormant estre impudiquement conioint auec sa mere defuncte, ce luy est vn presage de mort, car puis que la terre est mere commune de tous, estre par songe ainsi couplé auec sa mere, qu'est-ce autre chose qu'estre enfoüy & enseuely dedans la terre, τὸ μιγῆναι νεκρᾷ τῇ μητρὶ, νοζοῦντι ἄν ἄλλο σημαίνει, ἢ τὸ τῇ γῇ μιγῆναι. C'est chose assez vsitée & ordinaire principalement aux Poëtes, d'approprier à la femme les

[c] *Cap. 82. lib. 1. de insomn.*

termes de l'agriculture, parce que la terre luy rapporte & conuient de toutes proprietez. Ainsi Diogenes trouué vn iour auec vne fille de ioye, & comme l'on dit, pris sur le faict, ἐν τῷ ἔργῳ, estant interrogé ce qu'il faisoit; Ie plante, dit-il, vn homme ἄνθρωπον φυτεύω. Voulant demonstrer (comme ce Philosophe estoit impudent de profession) que planter & engendrer sont semblables actions, & qu'il estoit aussi peu scrupuleux à vser des femmes, qu'à jetter, ou espandre de la semence dans vn labouré. Ainsi voyons-nous en la Poësie que ces mots *ager*, *gleba*, *fossa*, λειμών, *pratum*, κῆπος, *hortus* & autres semblables, sont quelquefois employez, pour signfier couuertement les parties secrettes de la femme. Et partant, il est aisé à juger que le verbe deshonneste par lequel on exprime l'acte de Venus en langue latine & françoise, prent son origine du verbe grec φυτεύειν plãter, duquel vsa Diogenes. Mais nous offensons icy les chastes oreilles & abusons de nostre loisir, nous arrestants à vne chose de peu de consequence & assez cognuë de soy-mesme. Passons outre donc, *Vt aliam excutiamus quercum.*

RESPONCES A QVELQVES OBIEctions. L'homme est vn, comme le monde. L'vn & l'autre en partie subiects à nourriture en partie non. Perissables en quelques parties, en quelques autres incorruptibles, du bien-faict de leur premiere cause.

CHAPITRE. V.

QVELQVES-VNS pourront obiecter, que l'homme & le monde sont differents en plusieurs instances. Premierement qu'il y a pluralité d'hommes, non de mõdes. Que l'hõme ne peut subsister sans alimẽt, ou le mõde au contraire, est eternel & incorruptible. Pour répondre à leurs obiections & satisfaire à ceste dispute, nous disons qu'en ce present discours, l'homme peut estre consideré & en particulier & en general selon l'espece. Consideré particulierement, il est vn d'vnité numerique, composé de plusieurs parties, comme le monde. Et tout ainsi que l'Image ou pourtraict d'vn grand monarque peut estre graué en mille cachets, n'empeschant ceste multitude, que le Prince ne soit totalement representé en chaque cachet & aussi bien

que ſi tous eſtoiẽt reduits en vn, qui euſt la meſme figure. Le monde ny plus ny moins, quoy que figuré & repreſenté en chaque homme particulierement, ceſte multitude neantmoins n'empeſche point que chaque homme, pour exemple Dion, Platon, Socrates, n'ayt le vray & vif charactere de l'vniuers. Si nous prenons l'homme en general pour l'eſpece, nous ne perdrons rien encore de noſtre aduantage; Car en ceſte maniere il eſt vn d'vnité ſpecifique, c'eſt à dire communicable à pluſieurs indiuidus. Et partant ceſte premiere obiection, n'a non plus de puiſſance pour rompre le cours de noſtre comparaiſon, que pour empeſcher le vol d'vn aigle, la toile d'vne aragne. D'auantage la pluralité de mondes, ne repugne pas à la nature du mõde, veu que Dieu en peut baſtir pluſieurs, & que telle multitude a eſté ſouſtenue par Democrite, Epicure & autres Philoſophes, comme choſe nõ impoſſible à la nature. Ie confeſſe bien auec Ariſtote, que le monde eſt ſeul en ſon eſpece, & que ce nombre infiny aduoüé par Democrite eſt vne pure réuerie. Mais ie ſouſtiens

que la forme du monde peut estre communiquée à plusieurs mondes, comme la forme de l'homme à plusieurs hommes particuliers. I'entends par la forme, non ceste nature qui dōne estre à la matiere: mais ceste forme logicale, qui est la definition, ou raison essentielle. Car aduenant que Dieu establist vn monde outre cestuy-cy, la raison & definition de monde seroit cōmune à l'vn & à l'autre: sçauoir est vn assemblement du ciel, & de la terre & autres natures cōtenues en iceux, [a] σύστημα ἐξ οὐρανοῦ καὶ γῆς καὶ τῶν ἐν τούτοις περιεχομένων φύσεων. Et me semble que la batterie d'Aristote est trop foible pour renuerser ceste doctrine. Car quand il enseigne, que la matiere premiere a esté du tout employée à la fabrique de ce monde, ἐξ ἁπάσης [b] τῆς οἰκείας ὕλης ὁ πᾶς κόσμος, & partant qu'il n'est rien resté, pour la production d'vn second. C'est vne philosophie qui estoit bonne entre les Gentils, qui auoient pour maxime, que rien ne pouuoit estre faict de rien. Maintenant que nous sommes instruicts en vne meilleure eschole, nous croyons que Dieu qui a faict de rien tout ce qui est, peut pa-

a Aristot. lib. de mundo.

b Cap. 9. lib. 1. de cælo.

reillement creér vne multitude de mondes. Et ne trouue point en cela d'excuse pour Aristote, eu égard que par voye de nature, il pouuoit paruenir à ceste verité. Car si Dieu peut creér des formes nouuelles, pourquoy non vne nouuelle matiere. [a] Plus vn œuure est diuin, plus il requiert de façon & de diligence. Puis il est certain qu'il n'est pas plus difficile à Dieu de creér des formes, qu'à nostre intellect de former des nouuelles notions. Ce qu'il adiouste que s'il y auoit deux mondes, la terre de l'vn descendroit pour se ioindre & vnir à la terre de l'autre, comme à son lieu naturel. Ceste raison me semble autant foible & refutable que la premiere: Parce que aduoüant que Dieu eust produict vn autre monde, il est à presumer qu'il auroit son assiette naturelle separement & hors cestuy-cy, & par consequent que la terre seroit au milieu de ce nouueau monde, comme en son lieu naturel, sans auoir mouuement, esgard, ou respect aucun à vn autre centre. [b] Plutarque discourant sur ce mesme subiect, dict le semblable contre Aristote, faisant comparaison de l'homme auec le

a *Ioan. Riol. opuscul. Metaph.*

b *Lib. de cessat. oracul.*

monde. Celuy, dit-il, qui voudroit que y ayant plusieurs milieux, les corps pesants de tous costez tendissent vers vn seul, ressembleroit proprement à celuy qui voudroit que y ayant plusieurs hõmes, le sang coulast de tous costez en vne seule veine, εἰς μίαν φλέβα τὸ πανταχόθεν αἷμα συῤῥεῖν. Quand il dict en fin que toutes les parties de la terre tendent en vn mesme lieu, nous voulons cela auec luy : mais nous luy nyons que la terre d'vn autre monde, fust partie de ceste-cy, ains vn tout à part, les parties de laquelle tireroient naturellement vers vn mesme point, qui seroit le centre de cest autre monde.

Le monde, disent-ils, n'est point subjet à nourriture. Ceste proposition n'est pas seulement hardie, mais precipitée, n'estant accõpagnée d'aucune distinction. Car si les animaux sont du monde, veu qu'ils sont entretenus par nourriture, il falloit retrancher d'autant la generalité de ceste proposition. Ie desirerois volontiers quelque solution à ce dilemme. L'homme qui est partie de l'vniuers, est subiect à nourriture ou non. S'il y est sub-

iect, leur proposition generale est faulse. S'il n'y est point subiect, ils soustiennent à tort la difference de l'homme auec le monde. Toutefois nous leur donnerons encor ce passe-droict, que le monde n'est autre chose, sinon ceste belle disposition des cinq corps simples, qui sont le ciel & les élements. Combien auons nous de témoignages des plus graues Philosophes entre les anciens, que le monde pris en ceste façon, prend nourriture, ny plus ny moins que les corps animez? Oyons-les, auant que les condamner d'vn iugement precipité. Platon[a] dit que le monde se nourrit soy-mesme du dechet de ses parties, αὐτὸν αὑτῷ τὸν κόσμον κατὰ μεταβολὴν τὸ τροφὸν παρέχεσθαι; Pour exemple quand vne partie de l'air est transmuée par raréfaction pour la nourriture du feu, & ainsi des autres. Ne voyons nous pas nostre feu icy bas consommer & deuorer toutes choses, & ne pouuoir estre conserué, s'il n'est entretenu par frequente nourriture, nommé pour ceste occasion *edax*[b] par les Latins, par les Grecs goulu, & insatiable,[c] ὡς θήριον πάμφαγον καὶ ἀκόρεστον? En cósideration de cela les Perses, lors qu'ils sacrifioient

a *Apud Plutarch. cap. 5. li. 2. de plac. phil.*

b *Virgil. lib. 2. Æneid.*

c *Leg. Plutarch. lib. aqua ne an ign. vtil. Euripid. in Med. Philo Iud. lib. de Agricult.*

crifioient à cest élemẽt luy presentoient à manger sur l'autel, vsans de ceste formule, au rapport de Max.[a] Tyrius. Mange & banquete Feu seigneur de tout le monde, ἔσιε πῦρ δεσπότα. Et non seulement le feu, mais toute chaleur est alimentée de froidure moderée, comme dit Hippocrate, [b] πᾶν τὸ θερμὸν τῷ ψυχρῷ τρέφεται μετρίῳ. Les Stoiciẽs & [c] entre autres Cleanthes & Possidonius, disoient que les astres & autres substances de feu prenoiẽt leur refection, τρέφεσθαι καὶ τὰ ἔμπυρα καὶ τὰ ἄλλα ἄστρα: le Soleil des vapeurs de l'Ocean, la Lune des fleuues & des riuieres, les autres estoiles des exalations de la terre. Lucian [d] recite que plusieurs Philosophes ont estimé que les estoiles sont nourries des eaues d'icy bas, par le moyen du Soleil qui attire les vapeurs pour leur distribuer égalemẽt puis apres. Et croy que pour ceste consideration, le Soleil a esté nommé par quelques vns νόμιος, c'est à dire iuste distributeur de ce banquet. Homere est de mesme aduis, quand il dict que Iupiter & les autres Dieux, entendant le Soleil & les autres astres, assistent au banquet de l'Ocean.

[a] Serm. 38.

[b] Lib. de natur. puer. lib. περὶ ἀρχῶν. & lib. de flatib. Arist. prob. 5. sect. 3

[c] Leg. Cicer. lib. 2. de natur deor. Laert. in Zenone. Plutar. lib. de Isid. & Osirid.

[d] In Icaromenippo.

a Cap. 10. li. 2. natur. hist. Pline [a] encor assure plus hardiment que les autres, que cela est veritable, quand il dict, que sans doute les astres sont nourris de l'humidité de la terre, *sidera haud dubium humore terreno pasci.* b Oda. 19. Anacreon [b] comprend le tout en vne petite ode. Et à raison que de iour les astres attirent les vapeurs pour en prendre de nuict leur refection, la nuict a esté nommée par Euripide [c] la nourrice des astres dorez, χρυσέων ἄστρων τροφὸς. Si l'on faict difficulté d'adiouster foy aux Poëtes, oyons ce grand obseruateur du ciel Ptolomée, qui attribue l'humidité de la lune à ce qu'elle est proche voisine d'icy bas. Partant il appert assez combien ceste opinion a esté en regne. Et neantmoins le tout meurement consideré, voyant que les opinions de tant d'autheurs graues & notables, sont proferées nuement & qu'elles mãquent de bõnes raisons, nous sommes contens de quicter leur party, pour suiure Aristote, qui a presque seul debatu le contraire entre tant de Philosophes. Il n'y a que douter que le Ciel cinquiesme corps simple, pour estre d'vne nature pure & affranchie de toutes

c In Electra. Act. 1.

d Lib. 1. de iudiciis. [d]

contrarietez, n'admet en sa substance ny nourriture, ny accroissement, ny diminution, ny mutation aucune que selon le mouuement. Il est tousiours permanent en vn mesme estat. Il s'ensuit donc qu'il n'a besoing d'estre restauré par aliment. C'est n'auoir point de iugemẽt, vouloir à la mesure de nostre corps compasser toute la nature. De verité les elements qui sont contraires & ennemis les vns aux autres, peuuent receuoir quelque perte de substance : mais telle ruine est reparée non par nourriture, ains par generation partiale qui est comme vne nourriture metaphorique. Et en cela ont choppé les anciens Philosophes. Les corps qui ont vie, à sçauoir l'homme les bestes, & les plantes sont obligez à la nourriture, à raison que la conjonction de l'ame auec le corps depend naturellement de la chaleur & de l'humeur radicale. Car estant le propre de ceste chaleur naturelle de dissiper & consommer non seulemẽt ce qui est de superflu, mais aussi toute humidité soit fondamentale ou alimentaire : pour maintenir ceste conjonction, il faut necessairement re-

parer la perte ordinaire, par frequente nourriture. Nous soustenōs neantmoins que la resemblance de l'homme, auec le monde, n'est pour tout cela ny affoiblie, ny debilitée. Par ce que comme en l'vniuers quelque partie n'a besoin de refection, ainsi l'homme en sa partie plus excellente qui est l'âme, ne requiert aucun aliment, & ny est obligé en aucune maniere. Il est vray qu'elle ayde à la transmutation de l'aliment, & que l'action de nourrir luy est cōmune auec le corps: mais ne participant en rien à la nourriture, elle n'en est ny changée, n'y alterée, ny accruë.

Quand à l'eternité du monde, il me semble que ceste question a esté tellement agitée & debattue entre les Philosophes, qu'elle ressent encores la poussiere de l'eschole. Zenon [a] & toute sa secte tiennent que le monde est corruptible. Pithagoras & Platon, qu'il a eu commencement & qu'il a esté produict de Dieu, mais qu'il sera perpetué & continué en son estre par la prouidence diuine, προνοίᾳ καὶ συνοχῇ τοῦ θεοῦ, quoy qu'il soit perissable de sa nature. Aristote [b] contre

[a] Apud Plutarch. cap. 4. lib. 2. de plac. philos.

[b] Lib. 1. de cælo.

l'aduis des autres debat qu'il est eternel, qu'il n'aura point de fin & qu'il n'a point eu de commencement. Sentence non seulement donnée cõtre ses deuanciers, mais contre la verité & prononcée au preiudice de ses principes. Il tient pour impossible qu'vne chose finie & l'imitée ayt vne puissance infinie, οὐδὲν [a] πεπερασμένον ἄπειρον δύναμιν ἔχει. C'est vn de ses axiomes. a Cap. 10. lib. 8. phys. Puis donc que le monde est finy selon luy mesme, par quel moyen peut il obtenir ceste vertu & puissance infinie d'estre perpetué en son estre & en son mouuement. Il dict [b] en autre lieu, qu'il n'y a rien actuellement infiny en la nature, b Li. 3 phisic. soit en grandeur, soit en nombre. Or ceste maxime est trouuée faulse si le mõde est de toute eternité, par ce que le nombre des reuolutions du Ciel de la lune seroit infiny, comme des âmes raisonnable, lesquelles selon luy mesme sont incorruptibles.

La plus ferme & plus solide doctrine touchant ce point, est que le monde a eu commencement & qu'il aura fin. Que si quelques parties sont garãties de la corruption & ruine generale, comme le

Ciel & la terre, apres auoir esté purifiez par le feu, cela ne prouient de leur nature ou puissance, mais de l'infinie vertu de leur cause conseruante, qui est Dieu. Et ne pourront icy trouuer aucune faueur les refuites d'Auerroys, quand il dict pour releuer son maistre Aristote, ou tomber auec luy, que le Ciel de vray a vne puissance finie, mais vne priuation infinie. Comme s'il disoit que le Ciel de sa nature est caduc & perissable, & neantmoins incorruptible, à raison qu'il n'a point de contrarietez ennemies. Mais ce n'est pas assez de dire que le Ciel a vne infinie priuation de repos, par ce qu'il n'a point de contraires qui apportent fin ou cessation à son mouuement: Il faut outre cela quelque habitude qui serue de contrecoup à ceste priuation, d'autant que si on demãde pourquoy le ciel n'a point de cõtraires, qu'elle rẽpõse donneront ils, sinon par ce qu'il est eternel comme eternel, par ce qu'il n'a point de contraires. Raisons circulaires, condamnées à bon droict par Aristote, pour autant quelles tiennent ie ne sçay quoy de l'infiny qui tient tousiours nostre in-

tellect en ſuſpens, douteux & en incertitude. Et partant ils ſeront touſiours contraincts de retourner à ceſte puiſſance infinie, laquelle nous ſouſtenons contre Ariſtote pouuoir eſtre au Ciel comme en l'âme de l'homme, non de ſon chef, ou du priuilege de ſa nature, mais du bien-faict de ſa premiere cauſe qui eſt infinie, & qui l'a produict par le moyen infiny de la creation. C'eſt ce que nous enſeigne le diuin Areopagite que Dieu infiny en puiſſance ἀπειροδύναμος, peut extraordinairemẽt conferer des vertus infinyment infinies [a] ὑπερδύναται ἀπείρους δυνάμεις ἀπειράκις παράγειν.

[a] Cap. 8. lib. de diuin. nominib.

Pour concluſion, le monde comme l'homme eſt periſſable en quelque parties, & eternel en quelques autres. Et permettons encor à Ariſtote que ceſte eternité procede du defaut de cõtraires. Mais auſſi faut-il paſſer outre & franchir ceſte Philoſophie baſſe & terreſtre: Et dire qu'il n'a point de corrupteur cõtraire, d'autant qu'il a vn conſeruateur eternel, & infiny. Ceſte verité eſt du threſor de noſtre Religion, à laquelle nous ſommes obligez de foy & de croyance,

premier que de recherche. Car pour cõprendre les choses diuines, nous deuons tenir vn ordre tout autre que quand nous desirons cognoistre les opinions incertaines des hommes. En ce qui est de la diuinité il faut croire pour entendre; en ce qui est des choses humaines il faut sçauoir premier que de croire. La doctrine de Mercure Trimegiste y est expresse. En la cognoissance des diuins mysteres (dict-il) croire est entendre, & ne croire point est vne pure ignorance, τὸ νοῆσαι ἐστὶ τὸ πιστεῦσαι τὸ ἀπιστῆσαι δὲ τὸ μὴ νοῆσαι. Bref tout ainsi que le Ciel & quelques autres parties seront contre leur nature preseruées du dernier feu: L'âme pareillement, qui porte sur le front vne exemption & sauuegarde du Prince, n'est sujecte à aucune corruption.

LE MONDE COMME L'HOMME est sujet aux âges. Comment on recognoist que maintenant il est en sa vieillesse. Que l'heure derniere de l'homme & du monde est incertaine.

CHAPITRE VI.



CE QVE nous auons discouru de l'eternité du monde, m'inuite à

declarer en paſſant qu'il eſt ſujeƈt à la viciſſitude des áges & des ſaiſons comme l'homme; qu'il a eu ſon enfance, ſa ieuneſſe, ſon áge viril & que maintenant il reſſent les incommoditez de la vieilleſſe, pour eſtre conduiƈt en fin à vne derniere corruption. Eſtant en ſon berceau (ſ'il faut ainſi parler) & aux premiers termes de ſon eſtre, il ne faiſoit monſtre encores que de tenebres & de confuſion, il eſtoit ſans aƈtion, ſans beauté & comme à demy éclos de ſa matrice. *Terra erat vacua & tenebræ erant ſuper faciem abyſſi.* Peu apres il commença à deſſiller & ouurir les yeux, quãd Dieu l'eut ainſi arreſté au conclaue de ſa diuinité, *fiant luminaria* (diƈt-il) *& fecit luminaria.* Et en ceſte enfance Dieu luy produiƈt tout ce qui eſtoit neceſſaire pour le maintenir & conſeruer. Et luy meſme, le gouuerna de ſa main, tant qu'il fuſt accomply de toutes ſes parties. Car lors il luy laiſſa la nature pour gouuernãte, retenãt neantmoins l'hommage & la ſouuerainneté comme premier Seigneur duquel toutes choſes releuent. Depuis il eſt paruenu à ſa ieuneſſe, lors que toutes

choſes eſtoient en leur pompe & ſplendeur, & que les ſemences fecondes multiplioyent de toutes parts en abondãce. Ceſte fleur d'âge eſtant encor écoulée, comme la premiere, ſelon le teſmoignage que Dieu en donna à Eſdras, *ſeculum perdidit iuuentutem*, il entra en ſon âge de conſiſtence, auquel temps les creatures auoient atteint leurs plus grandes forces & monſtroient euidemment que *Deus in ipſis fortis & robuſtus*. Maintenant il eſt en ſa vieilleſſe, caſſé, ridé, ſterile, preſque à la fin de ſa courſe & pert l'aleine peu à peu ſ'aduançant au iour de ſon trépas. Entre autres ſignes, par leſquels nous puiſſions cognoiſtre cecy eſtre certain & veritable, nous voyons que la terre qui produiſoit en ſa ieuneſſe toutes ſortes de fruicts, mieux nourris, meilleurs, & plus ſauoureux que ceux de preſent & en plus grande quantité, n'eſtant que peu ou point ſollicitée: Maintenant laſſe, recrue vieille, & hors de ſaiſon, comme ayant perdu ſa premiere ſeue, ne monſtre que de la ſterilité. Nous recherchons la greſſe dans ſes entrailles, nous y aportons de l'artifice ce qu'il eſt poſſible, & neant-

moins elle eſt infinimẽt auare en la production de ſes fruicts, decheus encor de leur premiere bonté, & ſuſpecte à la ſanté pour la pluſpart. Coniecture certaine que ce monde decline de iour à autre & qu'il approche de ſes funerailles. De maniere que nous pouuons dire auecques quelques anciens repris à tort par Columelle, que la terre eſt deuenuë vieille comme les hommes, *Tellurem velut hominem conſenuiſſe*. Ce qui a rendu la medecine priſée & honorée entre les autres ſciences, a eſté que le monde lors de ſa ieuneſſe, voire iuſques au commencement de ſon declin, raportoit des medicaments ſimples auec beaucoup de vertu & d'efficace plus qu'ils n'ont de preſent. Iuba, pour exẽple, raconte qu'en Arabie vn mort fut reſſuſcité par le moyen d'vne herbe. Xanthus hiſtorien recite qu'vn dragon redonna la vie à vn de ſes petits, auec vne herbe nommée Balis. Et de tels ſimples l'on faiſoit des compoſitions diuines pour le recouurement de la ſanté, telles que pouuoient eſtre celles que Philon ancien Medecin & [a] Eraſiſtratus nommoient θεῶν χεῖρας, les mains,

[a] *Apud Plutarch. queſt. 1. 4. Symp.*

c'est à dire le secour des dieux. Et ceste autre dicte dans Galien le rouleau de Iupiter ἑλχίον ζεῦς. Ils auoient vne composition nõmée a Isis du nom de la deesse des Ægyptiens, & vne confection dicte ἰσόθεος, qui pouuoit estre cõparée à Dieu, à raison de ses grandes vertus. Ainsi est definy le Medecin φιλόσοφος b ἰσόθεος, Philosophe semblable à Dieu par Hippocrate, reputé diuin en ceste science, & auquel les Atheniens anciennemẽt dresserent vne statue. En ces derniers siecles, quoy que les remedes soient recherchez curieusement, diligemment preparez, meslez auec ordre & proportion, & appliquez selon les preceptes, nous y trouuons moins d'effect au preiudice des paures malades. Qu'elle raison ie vous prie apporterõs nous de ce deffaut, sinon que le ciel ja vieil inspire moins de vertus & de facultez icy bas que de coustume? Si nous ne publions auec Aristote, que la terre ny plus ny moins que les plantes & les animaux, a son âge de consistence & sa vieillesse, c ὅτι καὶ τῆς γῆς τὰ ἐντός, ὥσπερ τὰ σώματα τῶν φυτῶν, καὶ ζώων, ἀκμὴν ἔχει καὶ γῆρας: Nous ne lisons autres complaintes dans les

a Gal. lib. 6. de cõp. med. local.

b Li. de Medic. decoro.

c Cap. 14. li. 1. meteor.

bons autheurs. Homere dict [a] que les hommes de ſon temps eſtoient moindres & plus foibles, que du temps de la ruine de Troye. Empedocles appelloit enfans les hommes de ſon ſiecle, au regard des anciens, [b] τοὺς νῦν ἀνθρώπους τοῖς πρώτοις συμβαλλομένους βρέφων ἐπέχειν τάξιν. Diſons donc auec Gellius, [c] que les hommes & toutes autres choſes tombent en decadence par la vieilleſſe du monde, *Mundo ſeneſcente, rerum atque hominum decrementa ſunt.*

a *Il. 5. leg. Plin. cap. 16. lib. 7. iuuenalis ſatyr. 14. Hor. oda. 6. lib. 3.*

b *Apud Plutarch. cap. 27 lib. 1. de plac. phil.*

c *Cap. 20. li. 3. noct. attic.*

Nous experimentons ſouuent que les enfans engendrez durant la ieune chaleur de leurs parens, ont beaucoup de promptitude & gentilleſſe d'eſprit; eſtāt neceſſaire (comme dict [d] Hippocrate) que de deux grandes cauſes reuſſiſſent de grand effects, δυοῖν μεγάλοιν μεγάλα καὶ τὰ ἔκγονα. Et au contraire que ceux qui ſont produicts en la vieilleſſe de leurs parens participent à leur froidure, ſont lents, peſans, tardifs & plus propres au conſeil qu'à l'execution. Nous deuons iuger le ſemblable de l'vniuers, car ce que le ciel & la terre ont produict en la grande ferueur de leur mariage, a eu dauantage de

d *Particul. 1. lib. 2. Epidem.*

chaleur, de grãdeur, de perfection. Tout ce qui est de present engendré en leur vieillesse, n'est quasi qu'excrement à cõparaison des autres siecles. C'est, dit Lucrece,[a] l'imbecilité de l'âge & que la terre se lasse, *effœta ætas, effœtaque tellus.* C'est ce qu'auoit predict le Prophete, [b] que les cieux vieilliroient comme vn habillement. Nous auõs dit que la vie de l'homme prend fin, quand la chaleur naturelle en consommant l'humeur radicale se destruit soy-mesme, n'ayant l'humeur alimẽtaire assez de suffisance pour seruir de substitut, quand l'autre est dissipée du tout. De mesme façon le monde las & vsé de son trauail semble tendre à la mort, à cause (comme dit Pline) qu'vne certaine chaleur brusle auec le temps ce qui est de fecond aux semences des choses, [c] *consumente vbertatem seminum exustione.*

Si l'on oppose ce que dit Aristote,[d] que la vieillesse de la terre n'est que partiale, κτ̓ μέρος. Et que telle partie est veuë en vn temps sterile & de nul rapport, qui deuient puis apres grasse & en bon point. Ie réponds que la terre generalement est

a Lib. 2.

b Psalm. 102

c Cap. 16. lib. 7. natur. histor.

d Cap. 14. li. 1. Meteor.

vieille, si nous comparons à sa ieunesse passée l'estat ou elle se trouue de present. S'il y à quelque partie d'icelle qui demeure oysiue pour vn temps & sans rapport, cela doit estre dit maladie plustost que vieillesse, contre Aristote. Et ne doit on trouuer estrange que la terre soit subjecte à maladie, veu que l'on nommoit anciennement les eclipses les maladies des astres, Pline dit [a] *siderum labores:* Et qu'Aristote [b] mesme compare les tremblements de la terre aux conuulsions des animaux. Il est certain que le mõde tout ainsi que l'hõme à ses maladies propres, il est donc suject à la mutation des âges, & à vne finale corruption.

[a] *Cap. 10. lib. 2. nat. histor.*
[b] *Cap. 8. lib. 2. meteor.*

L'homme auant que mourir, est principalement affligé en ses parties nobles. Le monde partira en ses plus belles parties, estant en l'agonie & proche de son dernier iour. Le ciel & la terre (dit Sainct Pierre) [c] sont reseruez pour le feu au iour du jugement, Le Soleil sera obscurcy, la Lune ne rendra plus sa splendeur acoustumée, les estoiles tomberont du ciel. Ce sont les parolles de Dieu [d] mesme cõtre lesquelles il n'y a point de dispute.

[c] *Epist. 2. cap. 3.*
[d] *Math. cap. 24.*

Nous concluons donc que le monde est en sa vieillesse, & qu'il rendra vn iour le dernier souspir apres le feu d'vne fiebure violente, de laquelle il ne pourra se releuer comme il se sauua de l'hydropisie du deluge. Ceste inondation generale que Tertulian appelle [a] le baptesme du monde, luy fut vne premiere purgation de ses premieres fautes, comme à l'homme le baptesme. Mais à raison qu'il est retourné au peché *Mundus rursus deliquit*, il est destiné à vne seconde purgation, qui est le feu, comme l'homme qui apres le baptesme reprent le train de ses offenses, doit estre secondement nettoyé par le purgatoire, *Igni destinatur* [b] *sicut & homo qui post baptismum delicta restaurat.*

a *Lib. de baptismo.*

b *Tertul. Ibid.*

Mais tout ainsi que de la part de l'homme, il n'y a rien plus incertain que le iour de sa mort, aussi pour le regard du monde, nous n'auons rien moins determiné que le temps auquel ce vieillart doit finir sa course. Les plus experts aux Mathematiques (dit Trebellius [c] Pollion) iugent que l'homme ne peut viure plus de six vingts ans. Quelques anciens Philosophes au tesmoignage de Plutarque

c *In Claudio.*

[a] met-

[a] mettent ce terme de la vie à cent huict. Les Ægyptiens [b] & apres eux Dioscoride ne luy en donnent que cent. Staseas quatre vingts quatre. Solon soixante & dix. Et en ceste confusion d'opinions, nous n'aprenons rien que de l'incertitude. Pareillement ce que les Astrologues, Cabalistes, Talmudistes, & autres ont discouru de la fin du monde, ne sont que coniectures alambiquées & pleines de vaine presumption. Aucuns pour prouuer que le monde ne doit durer que six mil ans, se seruent du témoignage d'vn ie ne sçay quel Elias Rabin, comme d'vn Oracle. L'âge du monde (dit-il) six mil ans; deux mil sans loy, deux mil auec loy, & deux mil soubs le regne du Messie. Et disent, pour confirmer ceste opinion, que les six iours employez à la creation de l'vniuers, nous signifient ceste verité, consideré que mille ans ne sont qu'vn iour enuers Dieu, [c] *Vnus dies apud Deum tanquam mille anni*. Ioint que la lettre Aleph, qui vaut mille entre les Hebrieux, est repetée six fois au premier verset de la Genese. Plusieurs se font à croire, que Iesus Christ, le milieu des per-

a *Lib. de cessat. oracul.*
b *Apud Plin. leg. Philo. de mund. opific. Cõform. de natali. Artemidorus cap. 75. lib. 2. onirocritic.*
c *Petr. 2. 18*

sonnes de la Trinité, mediateur de Dieu & des hommes, nay au milieu de la nuict en Hierusalem milieu de la terre habitable, entre l'asne & le beuf, c'est à dire entre les Iuifs & les Gentils; qui a paty, & souffert pour nous entre deux larrons, a deu par mesme moyen prendre naissance au milieu de l'âge du monde. Ils fortifient leur aduis, de quelques passages de [a] Prophetes, & concluent en fin que le monde ne doit en tout subsister que huit mil ans, puis que quatre mil ou enuiron estoient écoulez, depuis la creation iusques à l'aduenement du Sauueur. Les Astrologues se monstrent diuers en leurs opinions, à raison de l'incertitude du suject & de la vanité de leur science. Quelques-vns d'entre eux enseignent, que trente six mil ans apres la creation du monde, se doit faire vne assemblée & conjonction de toutes les planetes, au signe de l'ecreuice, & lors à cause du triangle ignée; tout le monde doit passer par le feu. Aucuns ont reduit ce temps là à plus petite espace. Mais entre autres Leouice me semble plaisant, lequel combien qu'il eust predict que le monde de-

a Abacuc. cap. 3. sap. 18.

uoit finir l'an de noſtre ſalut mil cinq cents quatre vingts quatre, a laiſſé neantmoins des Ephemerides pour trente ans apres. Au lieu donc de nous abuſer à la vanité de tant d'opinions: Tenons pour certain en cela qu'il n'y a rien de certain, *Vnum certum nihil eſſe certi.* Et que Dieu ſ'eſt reſerué ce ſecret à luy ſeul.

Pour reſolution le monde qui eſt enclos dans certains termes, & la vertu duquel eſt finie & limitée, ne peut eſtre bornée par luy meſme, mais par vne cauſe infinie qui eſt Dieu. C'eſt luy qui luy a donné l'eſtre, qui l'a cõſerué iuſques icy, & le maintiendra tãt qu'il luy plaira l'aſſiſter de ſon infinie puiſſance. Car cõme la lune ceſſeroit de marcher de l'Orient en l'Occident, ſi le firmament demeuroit ſtable & ſans mouuement: De meſme façon, ſi Dieu auoit refuſé ſon aſſiſtence à l'vniuers, au meſme inſtant il ſeroit deſtruit & ruiné. La grace de Dieu donc eſt la pierre angulaire des deux mondes grand & petit, & ſeront ruinez neceſſairement l'vn & l'autre, quand il voudra retirer ceſte piece principale. Ne ſoyons point tant curieux, de rechercher

le temps de noſtre fin particuliere ou generale, ſeulement tenons nous ſur noz gardes, & attendons la mort ſur les marches de la vertu.

L'HOMME ET LE MONDE SONT temples & citez de Dieu. Quelques obiections touchant l'affinité generale de l'homme auec le monde. Réponſe auxdictes obiections.

CHAPITRE VII.

POVR continuer ce qu'il y a de reſſemblance generale entre l'homme & l'vniuers, nous auons que l'vn & l'autre ſont temples & citez de Dieu, ainſi que nous prouuerons, & par raiſons & par témoignages. Ciceron [a] a bon droict, a ainſi qualifié le monde, contre ceux qui croyent que Dieu n'eſt autre choſe que le ciel, [b] *contra eos qui exiſtimant nihil eſſe aliud Deum, niſi cœlum ipſum.* Car ſi nous voulons profondement conſiderer ceſte belle fabrique du mõde, nons n'y recognoiſtrons que la forme ou façon d'vn grand palais, où Dieu a le ſceptre en la main pour regir & gouuerner ſes creatures. Le ciel eſt la voute de

a *In ſomno Scipion.*

b *Macrob. Ib.*

ceſt édifice, où les aſtres ſont attachez comme lampes, pour épandre leur lumiere icy bas ſur la terre, qui eſt le plancher de ce baſtiment, & comme le marchepied de la diuinité. Pourquoy donc voudrions nous attribuer quelque diuinité à telles creatures, qui ne ſont qu'inſtruments ordonnez pour nous ſeruir? Pour quelles raiſons reputer ce monde Dieu, qui n'eſt que le temple de celuy qui l'a conſtruit, eſtant du tout incroyable qu'il ſe ſoit édifié de luy-meſme? De verité il eſt le palais & la maiſon de Dieu, non que ſon infinie grãdeur puiſſe eſtre cõpriſe dans des termes ſi eſtroicts: Mais d'autant qu'il l'a baſty pour ſes creatures, qu'il y communique ſes graces & qu'il y eſt reueré & adoré cõme createur. Dieu n'a point beſoing de temple, dict Lactance,[a] qui à tout le monde pour ſon domicile. *Deus non indiget templo cuius domiciliũ mũdus.* Et Minutius[b] Fœlix: Dieu (dit-il) n'a qu'vne maiſon qui eſt tout le monde. *Deo vna domus eſt mundus hic totus.* Platon[c] diſoit que la terre eſtoit ſeule immobile dãs la maiſon des Dieux ἐν θεῶν οἴκῳ, c'eſt à dire dans le monde qui eſt vne

[a] *Cap. 2. lib. 1. diu. inſtit.*

[b] *In Octauio.*

[c] *In Phedro. leg. Plutarch. lib. de prim. frig. Macrob. cap. 24. lib. 1. ſaturn.*

maison & vn tẽple treſſainct & tres-deuot, ἱερὸν ἁγιώτατον καὶ θεοπρεπέστατον. L'homme à meilleur tiltre encor ſe peut éjoüir de ceſte dignité, conſideré qu'il en a le témoignage de Dieu meſme. Ie planteray, dit-il, [b] mon pauillon dedans vous, mon âme ne vous rejettera point, ie me promeneray au milieu de vous, ἐμπεριπατήσω ἐν ὑμῖν, & ce qui enſuit. Philon [c] Iuif en l'explication de ce verſet de Dauid, *Fluminis impetus lætificat ciuitatem Dei*, dit que le Prophete entend par ceſte cité, le mõde premierement, & ſecondement l'âme de l'homme ſage & vertueux, en laquelle, dit-il, Dieu a promis ſe pourmener cõme en vne ville, περιπατεῖν ὡς ἐν πόλει, citant ce lieu meſme du Leuitique, duquel pareillement ſ'eſt ſeruy S. Paul, [d] pour mõſtrer que l'homme eſt le temple du Dieu viuant, ναὸς θεοῦ ζῶντος. Ainſi [e] le Paraphraſte de S. Denis enſeigne que les âmes des Saints ſont le logis où repoſe la diuinité, τῶν ἁγίων αἱ ψυχαὶ τόπος καὶ ἀνάπαυσις τοῦ θεοῦ. Ainſi Xiſtus Pithagorien ſouſtenoit que l'âme de l'homme eſt immortelle, parce qu'elle eſt le temple du Dieu immortel. Ce point eſt trop euident, pour eſtre remis

a *Apud Plutarch. lib. de tranq. anim.*

b *Leuitic. 16.*

c *Opuſcul. de inſomn.*

d *1. ad Corinth. 6.*

e *Pachymeres cap. 8. lib. 1 de celeſti hierarch.*

en doute; car comme nous ne pouuons voir le soleil sans la lumiere du soleil; nous ne pouuons aussi cognoistre Dieu, s'il ne nous remplit se communiquant à nous. Par ce moyen il se deprime pour s'accommoder à nostre imbecilité; & d'autre-part, nostre âme s'éleue pour se joindre à luy, & lors elle le reçoit & quasi le retraint dedans elle, comme disoit Zoroastre,

ψυχὴ ἡ μερόπων θεὸν ἄγξει πῶς ἐς ἑαυτήν.

Ie deduirois icy comme Dieu habite & demeure dedãs l'homme en plusieurs manieres, mais ce subject n'estant de ma profession, i'ayme mieux n'en point parler du tout, que d'en dire moins que le subject ne merite.

Reste maintenant auant que mettre fin à ceste conference generale des deux mondes, souldre encores quelques objections, que l'on peut apporter à l'encontre. Le monde, diront-ils, ne respire point. Il n'a point de parties dextres ny senestres. Il n'a ny peau ny vestement pour enueloppe cõmune de ses parties; toutes particularitez neantmoins qui conuiennent à l'homme. Quand nous

aurions acquieſſé à tout cela, nous ne ſe-rions en rien priuez de noſtre premier droict : car ce ſeroit proceder outre tou-te raiſon & équité, vouloir condamner la reſſemblance de deux choſes qui ſe rapportent en vne infinité de belles mar-ques, ſous ombre de deux ou trois points d'inegalité, qui ſont outre cela de nulle conſequence. Tout ainſi que deux fre-res qui auroient meſmes traicts de viſa-ge, ſemblable port, ſemblables condi-tions, ne laiſſeroient de ſe reſſembler, pour eſtre quelque petite tache en quel-que partie cachée de l'vn, qui ne ſeroit en l'autre. L'homme pareillement quoy que different d'auec le monde, pour quelques particularitez de peu de conſi-deration, ne doit eſtre priué du nom de petit monde, ny le monde, du nom de grand homme. Trouuerons nous eſtrange qu'il y ayt entre ces deux mondes quelques poincts de diſpropor-tion, veu que les hommes qui portent tous le nom d'vne meſme eſpece, ſe trou-uent grandement differẽts comparez les vns aux autres? Remarquons cecy, pour vn des miracles de la nature : autant

d'hommes, autant de faces diuerses, autant de temperaments, autant de conceptions. En nostre visage, quoy qu'il n'y ait que dix parties remarquables, ou peu plus ; n'est-ce pas vn faict digne d'estre noté, qu'entre tant de millions d'hommes, nous ne trouuons point deux faces du tout pareilles & qui ne puissent estre facilement discernées l'vne de l'autre? *Nullas duas in tot millibus hominum indiscretas effigies existere*, comme dit Pline. [a] Si donc l'homme le plus difforme possede le nom d'homme, aussi bien que le plus excellent en beauté: Thersites qui auoit vne mine de singe, πιθηκόμορφος, selon Lycophron, [b] aussi bien que Nireus, le plus beau de tous les Grecs, κάλλιστος ἀνὴρ en Homere. [c] Pourquoy voulons nous refuser au monde le nom d'homme, & à l'homme, le nom de monde pour si peu de difference?

a *Cap. 1. lib. 7. natur. hist.*

b *In Cassandr.*

c *In Catalogo.*

Toutesfois sans auoir égard à tout cela, nous pouuons encor répondre à telles obiections pour n'estre accusez de chercher des subterfuges & nous parer auec des excuses, plustost que de satisfaire. Au premier point donc de ceste pretendue

inégalité, nous opposons la doctrine des Pythagoriens,[a] qui admettoient le vuide outre le dernier ciel, pour la respiration du monde, ἐκτὸς εἶναι τοῦ κόσμου κενὸν εἰς ὃ ἀναπνεῖ ὁ κόσμος καὶ ἐξ οὗ. Pour le regard des parties dextres & senestres, Pithagoras, Platon,[b] Aristote, Ptolomée pleges solüables & suffisans, répondent pour nous que les parties Orientales sont la dextre du monde, & la senestre les Occidẽtales, δέξια τοῦ κόσμου τὰ ἀνατολικὰ μέρη, ἀριστερὰ δὲ τὰ δυτικά. Combien que les Ægyptiẽs,[c] Empedocles, les Poëtes & les Augures les disposent autremẽt. Mais ne pouuõs nous pas donner au monde ceste distinction de parties, qui conuiennent proprement à l'homme, puis que la Sybile a respectiuement attribué au premier homme les parties du monde, appropriant à chaque lettre de son nom[d] Adam, vne partie de l'vniuers?

Pour le faict de la peau ou vestement qu'ils disent estre denié au monde, nous ne pouuons leur alloüer cest article non plus que les autres, veu que nous sommes munis au cõtraire de graues authoritez. Le monde sensible, dit[e] Mercure Tri-

a Apud Plutarch. cap. 9. lib. 2. de plac. ph.

b Plutarch. ibidem.

c Leg. Plutarch. lib. de Isid. & Osirid.

d Ἀνατολή. Δύσις. Ἄρκτος. Μεσημβρία.

e Asclepiad. cap. 12. Apul interpr.

megiste,& tout ce qu'il contient, est couuert du monde superieur, comme d'vn habillement, *quasi ex vestimento*. Leucippe & Democrite anciens Philosophes ont eu opinion, dit [a] Plutarque, que le mōde en toute sa rondeur estoit enueloppé d'vne tunique, ou membrane, χιτῶνα κύκλῳ καὶ ὑμένα περιτείνουσι τῷ κόσμῳ. Le Poëte du ciel Dauid [b] comprenant l'vn & l'autre de meilleure grace, met fin à ceste dispute. En vn lieu il compare le ciel à vn vestement, τῷ ἱματίῳ. En vn autre, il le faict semblable à vne peau, τὸν οὐρανὸν ὡσεὶ δέρριν. Partant il est euident que le monde n'a rien en general qui ne soit en l'homme, & que l'homme pareillement contient tout ce qui est au monde. Voyons maintenant si nous trouuerons du deffaut en la conference de leurs parties.

a *Cap. 7. lib. 2. de placit. phil.*

b *Psalm. 101. & 103.*

Le monde & l'homme diuisez en trois parties. La partie superieure de l'homme est semblable à la superieure du monde. Comparaison de l'âme raisonnable auec Dieu. Des facultez auec les intelligences. Et de la teste auec le ciel.

CHAPITRE VIII.

E MONDE selon les anciens Theologiens est diuisé en trois parties,

ausquelles les lieux ont esté donnez selon leurs dignitez. La premiere est la sur-celeste & Angelique, palais de la Diuinité, & demeure des intelligences, d'où dépend le gouuernement des deux autres. La seconde est celeste, qui comprent les astres & les planetes, entre lesquelles le soleil, comme le plus noble, occupe le lieu le plus honorable. La troisiéme est ce monde inferieur & élementaire, où sont logez les élements, les metaulx, les plantes, les animaux, & où il semble que la nature ayt estably sa ménagerie, pour la generation de toutes choses. Si nous voulons contempler de pres l'admirable œconomie de l'homme, nous recognoistrons en luy ces mesmes parties distinctement representées. La teste, qui est le domicile de l'áme & de ses facultez, est le vray portraict de la partie Angelique & superieure du monde, comme maintenant nous en ferons la deduction, pour descendre puis apres aux autres parties selon leur ordre.

Aristote le grand (ie luy donne cest epithete plustost qu'à son disciple) dit tres-bien que l'homme seul entre tous

animaux, a ſes parties hautes correſpondantes aux parties hautes du monde, [a] τὰ ἄνω πρὸς τὰ τοῦ ὅλου ἄνω ἔχει μόνον. Car comme la region plus éleuée de l'vniuers eſt dediée à la Diuinité, [b] ἀνωτάτῳ τῷ θείῳ, dit le meſme Philoſophe, qui en autre lieu encores nomme ceſte partie du monde, le tres-haut domicile de Dieu [c] τὸ ἀνώτατον Θεοῦ οἰκητήριον. Ny plus ny moins la teſte placée au plus haut du petit monde, *viſcerum excelſiſſimum*, dit [d] Pline, eſt le lieu où eſt logé ce qui eſt de plus ſainct & plus diuin en l'homme τοῦ θειοτάτου καὶ ἱεροτάτου οἰκήσεως, ſelon Platon, [e] eſt le donjon & la forteresse de l'áme, d'où elle maintient tout le reſte ſous ſon obeiſſance. Pour rendre cecy plus intelligible, Nous monſtrerons premierement qu'il y a vne grande reſſemblance entre Dieu & l'áme raiſonnable, puis nous deduirons ce qu'il y a de proportion entre le ciel & la teſte.

a Cap. 6. lib. de reſpirat.

b Cap. 3. lib. 1. de cœlo.

c Li. de mũd. ad Alex.

d Cap. 18. lib. 15. nat. hiſt.

e In Timeo.

Homere qui a preſque en tout autre ſujet deguiſé & ſophiſtiqué la verité, nous l'a repreſentée toute nuë, quand il a appellé l'homme [f] θεοειδῆ ſemblable à Dieu: Eſtát treſcertain que Dieu l'a eſtably entre ſes creatures, comme vne ima-

f Pl. 7. leg. Plutarch. de Iſid. & Oſirid.

ge, pourtraict & crayon de sa diuinité. Pour preuue de cecy nous pourrions apporter vne infinité de témoignages: mais la parole de Dieu y estant expresse, elle coupe chemin à toutes sortes d'allegations. Chaqu'vn sçayt que ce grand ouurier, lors qu'il eut resolu de creér l'homme & le former à son charactere, prononça cest arrest, Faisons l'homme à nostre semblance, [a] ποιήσωμεν τὸν ἄνθρωπον κατ' εἰκόνα ὑμετέραν. Où nous deuōs noter que c'est l'âme qui porte ce diuin charactere, non le corps comme vouloiét les Anthropomorphites instruits peut estre en l'eschole d'Epicure, qui croyoit [b] que les dieux fussent composez de mesmes parties que l'homme; *Deos habere eadem membra quæ nos*. La raison est que le corps estant materiel & corruptible, est incapable & indigne de ceste resemblance, au témoignage de Zenon, [c] qui pour ceste mesme raison a nié que Dieu fust de forme d'homme, θεὸν εἶναι ἀνθρωπόμορφον: Et selon la foy commune des anciens [d] Perses, qui n'ont iamais creu que les dieux eussent vne nature humaine, τοὺς θεοὺς ἀνθρωποφυέας οὐκ ἐνόμισαν. Diogenes [e] disoit mieux, que

a Genes. cap. 1.

b Apud Cicer. lib. 2. de diuinat. & Plutarch. cap. 7. lib. 1. de plac. phil.

c Apud laertium in Zenone.

d Apud Origen. contra Celsum.

e Apud laertium. In diogene.

les hommes vertueux sont les images des dieux, τοὺς ἀγαθοὺς ἄνδρας θεῶν εἰκόνας εἶναι. Et [a]Menander que nostre intellect est Dieu ὁ νοῦς ἡμῶν ὁ θεός. Mais le tout no[9] est plus clairement expliqué par Philon Iuif. [b] Dieu (dit-il) n'a point forme d'homme, ny le corps aucun traict de la diuinité: Mais ceste ressemblance est à raison de l'intellect qui est prince au Royaume de l'áme, ἡ δ' εἰκὼν λέλεκται κατὰ τὸν τῆς ψυχῆς ἡγέμονα νοῦν. Et quoy que cela soit facile à juger, nous en donnerons quelques marques des plus principales.

Comme Dieu quoy qu'il replisse tout le monde & qu'il n'y ayt lieu tant caché où il ne soit present, πανταχοῦ ἅμα ὅλον, dit [c]Plotin. Et comme dit Pline, [d]*quacunque in parte totus*; a neantmoins son principal siege au monde intelligible, d'où il contemple les actions d'icy bas, comme surveillant & juge tresequitable de ceste grande republique, ἐπίσκοπος [e] ὢν καὶ ἔφορος τῶν ὄντων ἄριστος. Ainsi l'áme encor qu'elle soit toute en tout le corps & toute en chaque partie, demeure principalement au cerueau, d'où elle void & cognoist tout ce qui se passe aux parties inferieu-

a *Plutarch. lib. quod fœnerari non licet.*

b *Li. de müd. opific.*

c *Ennead. 5. lib. 5. cap. 1.*

d *Cap. 7. lib. 2. nat. hist.*

e *Philo. Iud. opusc. 1. pag. 67. leg. Diog. Laer. in Xenophane.*

res, γινώσκει καθορῆτε τὰ ὁρῶντα, καὶ διακούει τὰ ἀκούοντα, dit [a] Hippocrate.

[a] Lib. de insomn.

L'âme à l'imitation de Dieu est vne, simple & immortelle. Car combien que l'vnité ne cõuienne proprement & de premier chef sinon à Dieu seul: Si est-ce toutefois (comme dit [b] Macrobe) que si nous voulõs destourner tant soit peu la poincte de nostre esprit, nous trouuerons qu'elle peut en quelque maniere estre appropriée à l'âme. *Aciem paululum cogitationis inclinans, hanc monadem reperies ad animam referri.* Traict emprunté d'Aristote, [c] qui tient que l'âme est vnité en quelque maniere, πῶς μονάδα τὴν ψυχὴν εἶ).

[b] In somn. sup. cap. 6. lib. 1.

[c] Cap. 4. lib. 1. de anima.

D'auantage l'âme raisonnable semble monstrer quelque figure de la sainte Trinité, en ce que demeurant vne essentiellement, elle contient deux autres âmes qui sont la sensitiue & la vegetante, formellement distinctes, ie n'ose dire realement auec quelques-vns, joint comme décriuent les autres, que l'âme a en soy l'intellect, la volonté & la memoire sans estre multipliée en sa nature. *Anima* (dit [d] Saint Ambroise) *licet sit vnius naturæ tres tamen in se dignitates habet, intellectum volun-*

[d] Hexamer. lib. 6.

tatem & memoriam sicut trinitas sancta.

Dieu est le premier moteur de tout le monde, & de luy prouient le premier mouuement, ἀπ' αὐτοῦ κίνησις ἡ πρώτη, [a] (dit Plotin.) l'Ame à son exemple meut regit & gouuerne le corps, *Fragile* [b] *corpus animus sempiternus mouet.* C'est pourquoy [c] Pythagoras & Platon la comparoient à vn chartier, τῷ ἡνιόχῳ. Et combien que Dieu & l'Ame soient principes de mouuement, l'vn & l'autre neantmoins demeurēt immobiles ἀκίνητοι, à raison qu'ils n'ont ny corps, ny figure, ny quantité, Si l'on obiecte que Dieu est de figure rōde, selon Xenophanes, [d] οὐσίαν θεοῦ σφαιροειδῆ. Nous repartons que l'Ame pareillemēt est de figure ronde, selon Democrite, [e] τὴν ψυχὴν σφαιροειδῆ καὶ ἐκ σφαιρικῶν ἀτόμων.

L'essence de Dieu nous est totalement incognuë, θεὸς ἀθεώρητός τε καὶ ἀκατάληπτος, cōme nous enseignēt les saints Peres: d'autant que les yeux de nostre intellect sont éblouÿs & du tout hebetez en vne si grāde clairté, & que nous ne pouuons en cest abysme infiny, où arrester les rayons debiles de nostre veuë. Seulement nous en auons quelque ombre de cognoissance

a *Ennead.* 5.

b *Cicero in somn. Scip.*

c *Leg. Plutarch. in Platonic. quest. cap. 8. Hierocl. in carm. Pythagor.*

d *Apud Laertium in Xenophane.*

e *Apud Arist ca. 2. li. 1. de anima. Ioann. Philopon. proemio in lib. 1. de anima.*

par ses effets, qu'il nomme τὰ ὀπίσω, sa partie posterieure. l'Ame aussi nous est incognuë, excepté que par ses operations nous iugeons de sa diuinité. τίς ψυχῆς οὐσίαν εἶδεν; dit Philon[a] Iuif, qui est celuy là qui a iamais peu cōprēdre l'essence de l'Ame, la nature cachée de laquelle a excité mille contentions entre les Sophistes? Il est aysé à cognoistre (dict Alexandre)[b] que l'Ame est quelque chose, mais de penetrer iusques à la cognoissance de sa nature, il est difficile, ἥδε ποτέ ἐστιν οὐ ῥᾴδιον καταμαθεῖν. Pour ceste raison l'Ame est cōparée à l'œil qui void toutes choses, & ne se peut voir soy-mesme: en quoy il semble qu'elle differe d'auec Dieu; car il se cognoist & se contemple luy-mesme; & en ceste contemplation toutes choses luy sont presentes; de maniere qu'il est du tout iouïssant de soy-mesme *totus sui*, dit Pline.[c] Toutesfois en ceste dissemblance il y a encor cela de rapport, que le nom d'œil est attribué à Dieu cōme à l'Ame. Tertulian[d] dit que Dieu est tout œil *totus oculus*. Orphée l'appelle ἄπειρον ὄμμα, œil qui passe toute mesure. Pline dit[e] *totus visus*. Et tout ainsi que cest œil rend tou-

a Opuscul. 1. leg. Lactant. cap. 16. lib. de dei opific.

b Cap. 1. lib. 2. de anima.

c Cap. 7. lib. 2 natur. hist.

d Lib. de Trinitate.

e Cap. 7. lib. 2. natur. hist.

tes choses presentes à ses intelligences, nommées pour ceste raison [a] πολυόμματοι pleines d'yeux en l'écriture, soit qu'elles voyent les especes de toutes choses representées en Dieu, comme en vn miroir, ou qu'elles ayent cela de leur nature par le bien-faict de leur premiere cause, κατὰ θείαν χάριν, comme il semble que le scholiaste de Sainct Denis soit de cest aduis, quand il dit que toute leur substãce n'est qu'vn œil, αὐτῶν ἡ οὐσία ὅλη ὀφθαλμός. Et le Paraphraste [b] Pachymeres, que les habitudes des intelligences, celle pour exemple qui est signifiée par ce mot, πολυόμματος. leur sont essentielles. De mesme façon, l'Ame se cõmunique à l'intellect, nõmé pour ceste occasion l'œil de l'Ame, ὄμμα τῆς ψυχῆς par [c] Philon Iuif, & vne clairté allumée en l'Ame, φῶς ἐν τῇ ψυχῇ. par [d] Aristote.

a Leg. Maxi interpr. Dionys. in lib. de Mystic. Theolog. & Georg. Pisi. de mũd. opific.

b Cap. 7. libi de cælest. hierarch.

c Opuscul. 1. pag. 2.

Toutes choses sont presentes à Dieu, par ce qne sans sortir de soy-mesme, comme dict [e] Sainct Denis, il court par toutes les parties du monde φοιτᾷ ἐπὶ πάντα μένων ἐφ' αὑτοῦ. l'Ame iouït de ce mesme priuilege, non seulement en ce qui est du petit Monde, mais encore pour le regard de l'vniuers. Si tu commandes à

d Cap. 9. lib. 3. Rhetoric.

e Epist. 9.

a Pimandr. cap. 11. ton Ame (dit Mercure a Trimegiste) de passer tout l'Ocean, voler au ciel, trauerser tout l'vniuers & contempler encor s'il y a quelque chose en l'arriere-monde, en vn instant elle acomplit ce commandement ὡς ἐκεῖ οὖσα, comme presente là où tu la desires, non qu'en ce voiage elle soit transportée de lieu en autre, ἀπὸ τόπου εἰς τόπον. Timée [b] Pythagorien dit presque le semblable, que l'intellect est comme vn cercle, le mouuement duquel est le discours par toutes les parties du monde. νόησις μεταβατικὴ τοῦ παντός. Et [c] Plutarque que l'Ame en vn moment va par tout le ciel, toute la terre & toute la mer, τὴν ψυχὴν ὁρμῶσαν πάντα, καὶ γῆν καὶ θάλασσαν περιπολεῖν. Mercure par cela cõclud que l'Ame resemble à Dieu, & que nous ne pouuons comprendre Dieu sinon par la comparaison de nous auec luy; d'autant que le semblable est cognu par le semblable. τὸ ὅμοιον τῶν ὁμοίων νοητόν. C'est ce que rebatoit souuent en ses prieres vn sainct Pere adressant ses paroles à Dieu, Faits moy la grace Seigneur de te cognoistre afin que ie me cognoisse, & de me cognoistre afin que ie puisse paruenir à la cognoissance

b Lib. de vniuers.

c Lib. de fac. quæ apparet. in lun. circul.

de toy-mesme. *Nouerim te nouerim me, nouerim me nouerim te.*

Dieu n'est point cõtenu dans le monde. l'Ame n'est point comprise dans le corps, mais plustost le corps contenu en elle. Et tout cecy doit seruir pour nous inciter à la cognoissance de no⁹ mesmes, c'est à dire de nostre Ame: car puis que Dieu l'a gratifiée de tant de richesses, les ignorer seroit les mécognoistre, entrer en vne infinie ingratitude, sortir hors de nous-mesmes & nous rendre inferieurs aux bestes brutes. Ce sont les paroles [a] du Sage. *Si te ignoras o pulcherrima mulierum, egredere & abi post vestigia gregum tuorum.*

a *Cantic. cap. 1.*

Il appert assez donc de la belle ressemblance de l'Hõme auec Dieu, & que l'Ame raisonnable est au petit Monde, ce que Dieu est au Monde vniuersel, quoy que dependante, & en degré du tout inferieur. Et ce point est la marque premiere & plus excellente de nostre comparaison. Car puis que Dieu, [b] selon Mercure Trimegiste, a fait le mõde à sa semblance, & que l'homme à cause de l'Ame est le vray pourtraict & image de Dieu. Il s'ensuit necessairement, que l'hõme est sem-

b *Pimandr. cap. 8.*

blable au Mõde & le Monde à l'Homme; Si cest arrest de la Philosophie est veritable, *ea conuenire inter se quæ conueniunt vni tertio*, deux choses qui se rapportent à vn tiers, se rapporter pareillemẽt ensemble. Dieu est le lien principal qui les acouple en ceste comparaison, δεσμὸς ξυνάγωγος, afin que j'vse des paroles de Platon. [a] Car estants faits semblables à luy, par mesme moyen ils participent du nom de Dieu, & sont appellez Dieux l'vn & l'autre: le Mõde δεύτερος θεὸς, [b] Dieu secõd: l'Homme θεὸς θνητὸς Dieu mortel. C'est la remonstrãce que faict Scipion à sõ nepueu l'Affriquain dãs Ciceron. Sachez (dit-il) que tu és Dieu, *Scito te Deũ esse*. Toutefois afin de ne riẽ admettre cõtraire à ce que nous deuons croire: Nous disons que le Monde a esté nommé Dieu par les prophanes à cause de sa grandeur, lõgue durée, beauté & perfection. Mais l'Homme à meilleur droict, considere qu'il est Dieu, non parce que les hõmes le iugent tel, mais à raison de l'adoption διὰ τὴν υἱοθεσίαν, comme dit Sainct Paul. [d] La formule de ceste adoption est ceste parole de Dieu dans le [e] Prophete, & depuis confirmée par

a *In Timæo.*

b *Mercur. Trismegist. Pimandr. cap. 8.*

c *M. Cic. lib. de somn. Scipion.*

d *Ad Ephes. cap. 1.*

e *Psalm. 81.*

luy-mesme en S. Iean, [a] ἐγὼ εἶπα θεοί ἐστε. *a cap. 10.*
Vous estes Dieux, ie l'ay ainsi prononcé.
Si donc l'adoption imite la nature *imitatur adoptio prolem*, dit Ausone [b] auec les *b In Cæsaribus.*
Legistes, ne deuons nous pas insister & soustenir contre Mercure Trimegiste, que l'Homme qui est fils adoptif & qui porte le charactere de la diuinité, doit estre dit δεύτερος θεός Dieu secõd plustost que le Monde? Et le Monde qui porte la figure de l'Homme, & qui est fait pour l'Homme, cõme l'Homme pour Dieu, τρίτος θεός troisiesme Dieu, comme veut [c] Plotin? passons à l'autre point. *c Ennead. 3. lib. 3.*
Puis que Dieu & l'Ame sont semblables il est à presumer que leurs logis qui sont le Ciel & la Teste, se regardẽt de quelque proportion. Le Ciel est vne substãce simple: le Cerueau est vne partie similaire. Le Ciel est tousiours la plus haute partie du Mõde: la Teste la plus eleuée des parties du corps. Le Ciel est de forme rõde, aussi est la Teste, ainsi l'a descrit Alexandre [d] σφαιροειδῆ καθάπερ μικρὸν οὐρανόν, ronde cõme vn petit ciel. Et de cecy nous auons amplement discouru autre-part. Le Ciel est ceste haute voute où Dieu preside *d Probl. 67. lib. 2. leg. Plato in Phedro & in Tim. Ioan. Philopo. lib. 1. de anima.*

comme en sa ville capitale, nommée Olympe ὄλυμπος, à cause qu'il est tout luisant & remply d'vne diuine clairté. La Teste est appellée οὐρανὸς par Homere, & autres anciens selon le témoignage de [a] Eustathius. Et quelques-vns encor l'ont nommé ὄλυμπον olympe, d'autant qu'elle a en soy la toute luysante beauté de l'ame raisonnable τὸ [b] ὁλολαμπὲς τ λογιστικῆς. D'auantage la Teste contient quelques parties honorées du nõ de Ciel, à raison de la ressemblance. Pline [c] nomme ainsi le crane *Cœlum capitis* le Ciel de la Teste. Les Grecs appellent le palais οὐρανὸν & οὐρανίσκον petit Ciel, [d] tellemẽt qu'vn certain gourmand anciennement se vantoit d'auoir mis le feu au Ciel, s'estant bruslé en ceste partie de la bouche. Le Ciel est vne partie noble, pure & nullemẽt soüillée de vilénie. Le Cerueau est vne des parties nobles du petit Mõde, pure & nette, qui n'a ny chair, ny sang, ny ordures, *sine carne, sine cruore, sine sordibus* ainsi que dit [e] Pline: Et apres luy Alexandre, qui le qualifie luysant & sans aucunes superfluitez, [f] λαμπρὸν, καὶ ἀπέριττον ἐγκέφαλον. Les Poëtes feignent, que le Ciel est porté sur les espau-

a *Il.* 1.

b *Ioan. grãmat.*

c *Cap.* 37. *lib.* 11. *natur. hist.*

d *Apud Athenæum lib.* 8. *dipnosophist.*

e *Cap.* 37. *lib.* 11. *nat. histo.*

f *Probl.* 67. *lib.* 2.

les d'Atlas: Les Anatomistes enseignent que la premiere vertebre du col est dicte Atlas, par ce que comme vn portefais ὡς ἀχθοφορῶν (selon Iulius [a] Pollux) elle soustiẽt la Teste qui est le Ciel du petit Mõde. Dans le Ciel Dieu est accompagné de ses intelligences: dans le Cerueau l'Ame est assistée de ses facultez, qui sont les Anges du petit Monde. Combien qu'il nous fust aisé auec Sainct Denis [b] Areopagite, de representer par les parties de nostre corps qui sont en grand nombre, tous les ordres des intelligences celestes. καθ' ἕκαστον τῆς σωματικῆς πολυμερίας εἰκόνας ἐναρμονίους ἐξευρεῖν τῶν οὐρανίων δυνάμεων. Le Ciel a vn mouuement perpetuel: Le Cerueau a vn batement continu. Bref nous ne pouuons nous souuenir d'aucune proprieté qui soit en l'vn, qu'il ne s'en presente autant de la part de l'autre, comme pour debatre à l'enuy de la preference. Au moyen dequoy nous ne deuons d'auantage nous empescher à déchifrer le tout par le menu; estãt assez d'en auoir apporté vn échantillon, sur lequel on pourra asseoir jugement pour tout le reste.

a *Onomastici lib.4.cap.24*

b *Cap.15.lib. de cœlesti hierarch.*

Admirons donc l'excellence de ceste

belle partie qui est le temple de Dieu, le Palais de l'Ame & le Ciel du petit Mõde. Ceste partie, dis-je, que l'on adoroit anciennement aux esternuements. Que le Prince des Philosophes Aristote [a] nomme ἱερώτατον τόπον, tressainte & sacrée partie. Ceste partie noble que Platon dit estre tout l'homme & le reste du corps cõme vn accessoire. Car de verité la Teste est l'honneur & la splẽdeur de l'homme, veu que par elle nous sommes éleuez iusques à Dieu, & sans elle nous serions abaissez iusques aux plus bas degrez de la nature. Aussi voyons nous que la Teste d'vn Prince peincte ou releuée en bosse, est autant honorée & respectée, que si tout le corps y estoit ensemble representé. Bref ceste partie est la premiere cause, pourquoy l'homme joüit du nom de petit Monde, refusé aux bestes brutes, par ce que leur teste mal-faicte ne loge qu'vne ame materielle, & corruptible.

a Problem. 8. & 9. sect. 33.

LA SECONDE PARTIE DV GRAND Monde est le modele de la seconde partie du petit. Le Cœur est le Soleil de l'Homme, comme le Soleil le Cœur du Monde. Quelle analogie il y a entre l'vn & l'autre.

CHAPITRE IX.

COMBIEN que nous ayons discouru, que l'Homme à raison de l'Ame seulement porte le charactere & image de Dieu: Il semble neantmoins que le corps luy aide aucunemẽt à acquerir ceste ressemblãce. Car puis que selon S. Denys, Dieu est comme le centre d'vn cercle auquel se joignẽt & se rencõtrent toutes les lignes qui tendent à la circonference, c'est à dire toutes creatures tant spirituelles que materielles. Et que l'Hõme d'autre-part qui est comme vn troisiesme Monde selon [a] Origene, qui contient, vnit & conjoinct en soy les deux autres, à sçauoir le spirituel & le sensible, par le moyen de l'Ame & du Corps, à raison dequoy il est nommé le lien de l'vniuers *nodus & vinculum vniuersi*; il appert assez que sans le corps il ne pourroit de-

[a] *Homil. 2. in diuersos leg. Io. Picus heptapl. cap. 6.*

tout point paruenir à ceste dignité, quoy qu'en l'âme soit le principal sujet de ceste ressemblance. Puis donc que nous auons deduict comme dans l'Ame est comprise la partie premiere & principale du Monde, nous deuons maintenant faire voir que dãs l'homme, à raison du corps, la seconde est naifuement representée, & declarer comment dans son globe racourcy, il a dequoy satisfaire à ceste seconde beauté comme à la premiere.

Nous auons dit, que la seconde partie de l'vniuers est la celeste, où sont les astres, les planetes & autres ornements du Ciel, qui regissent par leurs diuers mouuemẽts, lumieres & influences tout le reste du monde. Si nous contemplons ceste belle region & deployons à l'encontre les richesses du petit Monde; sans doute nous cognoistrons par l'examen, que les deux Mondes conuiennent encor en ces deux parties, & que l'vne ayant seruy de modelle pour la fabrique de l'autre, à vn mesme ouurier auquel toutes choses sont possibles, il ne peut qu'elles ne soiẽt semblables. Toutes les clairtez du Ciel, tous ces flambeaux qui éclai-

rent visiblement par le monde, sont en l'homme comme en vn petit tableau si bien dépaints & auectant de perfection, qu'il ne reste qu'à admirer l'excellence de l'architecte. Le Cœur est le Soleil du petit monde, le Foye nous represente la Lune, Iupiter est figuré par le Cerueau, Venus par les parties Genitales, la Lãgue est le vray pourtraict de Mercure, Mars & Saturne du Fiel & de la Rate, & consequemment les autres estoiles correspondent à autres parties, ainsi que nous deduirons cy apres. Et n'importe si le petit Monde a ses astres autrement disposez que le grand, ayant esté ainsi ordonnez, non pour auoir rien de particulier plus l'vn que l'autre, mais (dit [a] Plutarque) par ce que Dieu l'a voulu ainsi pour le mieux, ὅτι βέλτιον ἦν οὕτως ἑκάτερον τετάχθαι. Ioinct que le petit Monde estroict & de peu d'espace, represente souuët par vne petite parcelle, plusieurs grandes parties separées en l'vniuers, à raison de sa grandeur. Tellement que ce qui n'a qu'vn office dans le grand Monde, est quelquefois employé à cinq ou six dans le petit. Enquoy nous deuons d'auantage estre esbahis de la

[a] Lib. de fac. q. ap. in lun. circul.

ſtructure miraculeuſe de ce petit edifice.

Si l'on trouue eſtrange que des ſept planetes du petit Monde, deux ſeulemẽt ſont logées dãs le Ciel qui eſt la Teſte, Iupiter & Mercure, le Cerueau & la Langue. Nous diſons que chaque partie a ſon Ciel à part comme en l'vniuers. Le Soleil a le Thorax ou le pericarde, la Lune l'hypocondre dextre, Saturne le ſeneſtre, & ainſi des autres.

Si l'on inſiſte, que le Soleil a vne ſplendeur & beauté incomparable, & que l'Homme n'a rien en toutes ſes parties, digne & capable d'eſtre comparé à ce diuin luminaire. Ie réponds que le Soleil du petit Monde ne cede ou quitte en rien au Soleil de l'vniuers, ſinon qu'il eſt peut eſtre, d'vne matiere plus vile. Mais nous deuons icy balancer, non les matieres, ains la perfection qui ſe void en la ſtructure de ces deux ouurages. Tout ainſi que nous conſiderons l'induſtrie de Phidias en ſes ſculptures, nous deuons admirer la prudence de Dieu en ſes effects. Vne áme ruſtique, vn eſprit vulgaire, vn idiot voyant deux ſtatuës de Iupiter l'olympien, vne d'or ou d'ar-

gent enrichie de plusieurs perles & pierreries; l'autre de terre à potier, & neantmoins de mesme traict & auec autant d'artifice que la premiere; Sãs doute il iugera celle qui est de terre la plus mal-faicte sans comparaison; Ou au contraire vn Artisan de bon iugemẽt à recognoistre les pieces d'vn bon maistre, loüera également l'habileté du Sculpteur en l'vne & l'autre statue, sans s'arrester à la diuersité des estoffes. L'or les perles, les pierreries, dit Galien, rauissent les idiots, les bons esprits admirent l'artifice, a ἐκπλήττει ἰδιώτην μὲν τὸ τῆς ὕλης κάλλος, τεχνίτην δὲ τὸ τῆς τέχνης. Ne soyons point cõme le vulgaire; iugeons cõme bons maistres des œuures de Dieu & de la nature, sans auoir égard à l'inegalité des materiaux. Ie veux que le Soleil du petit Mõde, qui est le Cœur, soit formé du limon de la terre, ἐκ γηΐνου βορβόρου. Que le Soleil d'autre part soit de matiere du tout plus noble & plus exquise: l'artifice neantmoins & prouidence de Dieu est aux deux également loüable, τέχνη ἐν ἀμφοῖν ἴση τοῦ δημιουργοῦ.

Le Soleil roy & seigneur du monde sensible, dit b Platon, βασιλεὺς παντὸς τοῦ αἰσθη-

a Cap. 10. lib. 3. de vsu part.

b Lib. de republ. leg. Plutarch. in Platonic. quæst.

τοῦ καὶ κύρι☉, est le centre & le milieu du cinquiéme corps simple, τοῦ πέμπτου a σώματ☉ κενδρον ὄν: Le Cœur ny plus ny moins est placé au milieu de la poitrine comme prince, afin de pouuoir communiquer ses graces plus facilement à toutes les parties. La base & assiette du Cœur, dit Galien, [b] est exactement le milieu de la poitrine, ἡ βάσις τῆς καρδίας ἀκριβῶς ἐστὶ μέση τοῦ θώρακ☉, enquoy il semble contrarier à Aristote, qui dit que tous animaux ont le Cœur assis & placé au milieu, excepté l'homme, qui l'a plustost incliné vers la partie senestre, [c] ἐν τοῖς ἀριστέροις μᾶλλον μέρει. Toutesfois il est aysé d'accorder ce different: Car [d] Aristote en ce lieu a cõsideré le mouuement du Cœur, & la suitte de toute sa substance, où Galien n'a eu égard, sinon à la base de ceste partie: de sorte qu'il n'y a point d'inconuenient d'admettre l'vne & l'autre opinion, comme veritable. Il est planté au milieu du thorax, comme le Soleil au milieu de la poitrine du monde, πρὸς τὰ στέρνα, [e] dit Pisides.

Homere [f] appelle le Soleil ἀκάμαντα, infatigable, pour-autant qu'en son mouuement

a Julian. imper hymn. in solem.

b Cap. 6. lib. 6. de plac. Hipp. & Platon. cap. 7. lib. 6. de vsu part. & lib. 5. Epidem. com. 2.

c Cap. 17. lib. 2. hist. anim.

d Leg. Oribasius in Anatom. cap. de corde.

e Li. de mũd. opif.

f Il. 6.

uement aſſidu, il entretient ſon cours ordinaire, & marche touſiours d'vn meſme pied, courant vne carriere continue de tropique en tropique. Le Cœur eſt nommé par Galien [a] πολυκίνητον σπλάγχνον, καὶ δυσπαθὲς, partie noble qui eſt meüe ſans intermiſſion, & qui patit fort peu en ſa ſubſtance. Quelqu'vn de ce temps nous exprime cela auec plus de hardieſſe. Le Cœur, dit-il, [b] ne ſe laſſe point en ſon mouuement, dautant qu'il eſt le ſiege de l'âme. *Cor non fatigatur, quòd in eo ſit anima.* Ioint que nous auons le mouuement de contraction & dilatation du Cœur, Συστολὴ καὶ διαστολὴ, qui répond du tout au mouuement annuel du Soleil.

a Cap. 8. lib. 6. de vſu part. leg. Hippocr. lib. 4. de morbis.

b Cardan. lib. 4. de ſubtil.

Les Platoniciens tiennent que le Soleil eſt le domicile de l'âme du monde. Les Peripatetiques diſent, que le Cœur eſt le ſiege de l'Ame raiſonnable. Opinions ou veritables toutes deux, ou toutes deux fauſſes.

Quand le Soleil ſ'approche, dit Ariſtote, [c] il eſt cauſe de la generation, & de la corruption lors qu'il ſ'éloigne & retire de nous. προσιόντος τοῦ ἡλίου γενεσίς ἐστιν, ἀπιόντος δὲ φθίσις. Le Cœur a cela de cõmun auec luy,

c Cap. 10. lib. 2. de gener. & corrupt.

car depuis noſtre naiſſance iuſques à l'âge de cinquante ans, ſa force ſ'augmente de plus en plus, & par ſon moyen les facultez ſe fortifient, entre autres ceſte là qui procure la generatiõ: Et tout ce tẽps eſt appellé le periode de la vie. Depuis cinquante iuſques à cent, ceſte premiere vigueur diminue peu à peu, le feu ſ'eſtaint, nous courons viſiblement à noſtre fin, & nommons ceſte ſeconde courſe le periode de la mort, égal au periode de la vie ſelon Ariſtote,[a] ἴσος ὁ χρόνος τῆς φθορᾶς καὶ τῆς γενέσεως. Les Ægyptiens [b] ont bien recognu cela comme veritable, mais ils l'ont voulu confirmer par vne obſeruation ſuſpecte & ſujecte à caution. Ils diſoient que le Cœur durant tout le temps du periode de la vie, ſ'augmente du poix de deux dragmes par chacun an; & qu'il diminuë à la meſme raiſon, durant le periode de la mort.

a Ibidem.

b Leg. Plin. cap. 37. lib. 7. natur. hiſtor. Plutarchus queſt. 5. lib. 4. Sympoſiac.

Nous auons dit que ſelon l'opinion de quelques Philoſophes anciens, le Soleil attire les vapeurs de l'Ocean & en faict part aux autres eſtoiles pour leur nourriture. Nous pouuons dire le ſemblable du Soleil du petit Monde auec Ariſtote;

[a] Car il constitue au Cœur l'origine des veines & de la nourriture, & croit que nature prepare & parfait le sang en ceste partie, pour le departir puis apres aux autres membres. La mer du petit Monde, selon le diuin Hippocrate, [b] est le ventricule, consideré que ceste partie où se rendent le sec & l'humide, c'est à dire le boire & le manger, & qui est vn reseruoir prompt à donner & receuoir d'vn chaqu'vn, à vne mesme puissãce que la mer, κοιλίην τὴν μεγίστην ξηρῷ καὶ ὑγρῷ, ταμιεῖον δοῦναι πᾶσι, καὶ λάβειν παρὰ πάντων, θαλάσσης δύναμιν. Ainsi Oribase [c] compare à la tourmente de la mer l'agitation du ventricule, lors qu'il s'efforce de pousser hors & vomir ce qu'il a de superflu. Le Cœur donc attire de l'estomac comme le Soleil de la mer, l'humeur & suc alimentaire necessaire pour la nourriture des parties. Timée Pythagorien [d] en parle en la mesme maniere: Toute la nourriture, dit-il, procede du Cœur, comme de la racine, & du ventricule comme d'vne source & fontaine, ἀπὸ ῥίζας μὲν τᾶς καρδίας, πηγᾶς δὲ τᾶς κοιλίας ἐπάγεται τῷ σώματι. S'ils disent que ceste opinion d'Aristote est refutée par Galien & tota-

a *Lib. 2. de part. animal. cap. 1.*

b *Lib. 1. de dieta.*

c *Comment. in aphor. 3. lib. 1.*

d *Lib. de mũdi natura.*

lement rejectée de l'échole de la Medecine : nous soustiendrons d'autre-part, que la premiere a esté comme fausse exterminée par Aristote, & du tout banie du college de la verité. Parquoy l'Homme demeure desobligé pour ce regard, & jouissant entieremẽt de son priuilege. Pour le fait de la Lune qui boit le Soleil, comme dit Anacreon ; [a] cela doit estre entendu de la lumiere qu'elle luy emprunte, pour recompence dequoy, elle luy fait present de son humidité, afin, comme dit Pisides, [b]

Que la Lune mere de tous
Produise icy bas toute chose,
Tenant entre ses bras enclose
La chaleur de son bel époux.

Εὔτεχνα δείξῃ τῶν σπαρέντων τὰ βρεφῆ,
Λαβοῦσα θερμὸν ἡ Σελήνη νύμφιον.

Car il n'y a point de doute que le Soleil & la Lune, ne soient comme le masle & la femelle, ainsi que nous auons dit du Ciel & de la Terre, *Sol masculum sidus*, dit Pline, [c] *Lunæ sidus fœmineum & molle*. A l'imitation d'Aristote, [d] qui enseigne que le sexe feminin a esté par quelques-vns attribué à la Lune, à raison que les fem-

a *Oda* 19.

b *In iambic. de mũd. opific.*

c *Cap.* 100. & 101. *lib.* 2. *natur. hist.*

d *Cap.* 2. *lib.* 7. *histor. animal.*

mes sont au decours malades de leurs purgations, & apres le decours se remplissent derechef peu à peu comme la lune. Les Ægyptiens la nommoient la mere du monde,[a] Σελήνην μητέρα τοῦ κόσμου. Pour voir tout cela depeinct naïfuement dans la nature de l'Homme, nous deuõs cõsiderer que le Cœur cõmunique au Foye, qui est la Lune du petit Monde, comme nous deduirons incontinent, la chaleur naturelle & les esprits de la vie; & que le Foye en échange luy donne le sang & l'humidité, afin que de ce mariage s'ensuiue, non seulement la conseruation, mais la generation, par le moyen de la semence qui est composée du sang des veines qui prennẽt leur origine au Foye, & des esprits contenus dans les arteres qui prouiennent du Cœur.

Si nous croyons l'aduis d'Anaxagoras,[b] le Soleil est vne boulle de fer enflammée, μύδρος διάπυρος. Le Cœur selon Hipocrate,[c] est vn feu d'vne force & chaleur extreme, θερμότατον καὶ ἰσχυρότατον πῦρ. selon Galien[d] la plus chaude partie de tout le corps, θερμότατον μόριον. Parquoy nous pouuons à juste occasion auec Pli-

[a] Apud Plutarchum lib. de Isid. & Osirid.

[b] Apud Laertium in Anaxagora. leg. Plutarch. cap. 20. lib. 2. de plac. Philoso.

[c] Lib. 1. de diæta.

[d] Lib. 2. de temperam. & lib. de fœt. form.

ne,[a] Macrobe[b] & autres, nommer le Soleil le Cœur du Ciel *Cor Cœli*, puis que tout ce que le Cœur faict dans le petit Monde, est accomply par le Soleil dans l'Vniuers; & au contraire tout ce que le Soleil opere dans la poictrine du Monde, est contrefaict de point en point par le Cœur, dans la poictrine de l'Homme.

a *Cap. 6. lib. 2. natur. histor.*
b *Cap. 20. lib. 2. in som. Scip.*

Le témoignage que Plutarque[c] nous a laissé sur ce sujet, me semble trés-digne d'estre remarqué: Le Soleil, dit-il, qui a les mesmes facultez que le Cœur, enuoye & épand la chaleur & la lumiere, comme le Cœur le sang & les esprits, *ἥλιος καρδίας ἔχων δύναμιν, ὥσπερ αἷμα καὶ πνεῦμα, διαπέμπει καὶ διασκεδάννυσιν ἐξ ἑαυτοῦ θερμότητα, καὶ φῶς.*

c *Lib. de facie quæ ap. in lun. circulo.*

Nous deuons donc admirer & loüer la puissance infinie du Createur, d'auoir representé en vne si petite parcelle, la beauté, la lumiere, le mouuemēt, la chaleur, les vertus & proprietez d'vn astre, qui surpasse en grandeur toute la terre. Nous pouuons bien exprimer la figure d'vn Geant en vn petit cachet, mais selon le traict exterieur seulement, sans rien comprendre ny des effects, ny des actions interieures, à la façon que nous

eſt décrit en ſon épitome, ce grand flambeau du Monde, qui eſt comme vn Geât entre les planetes; Ainſi pouuons-nous le nommer auec le Prophete. [a] Iuſques icy nous auons demonſtré que l'Ame raiſonnable eſt ſemblable au premier Soleil qui eſt Dieu, & que le ſecond eſt naifuement figuré par le Cœur Soleil du petit Monde: Deſcendons maintenant à la Lune.

[a] *Pſalm. 18.*

LE FOYE EST COMPARE A LA Lune. En quoy conſiſte leur reſemblance. Le Foye preſide au premier temps de noſtre vie, comme le premier âge des animaux eſt ſous le gouuernement de la Lune.

CHAPITRE X.

CONTEMPLONS ceſt autre flambeau du Monde, qui eſt la Lune; Nous jugerons auſſi toſt qu'elle eſt le vray exemplaire, ſur lequel le Foye a eſté moulé & façonné. Ie ſçay que quelques doctes perſonnages de ce temps, [b] l'ont comparée au Cerueau, leſquels neantmoins nous ne ſuiurons en ce preſent diſcours, eu égard que la Lune nous

[b] *Carpentarius in Alcinoum Plat. Laurentius in Anatom. vt apud Plutarchum Demetrius lib. de ceſſat. oraculor. Ioan. lang. Epiſtol.* 54. *lib.* 1.

est mieux figurée par le Foye, & qu'il n'y a rien de proportion entre le Cerueau & ceste planete, sinon autãt qu'elle peut auoir d'affinité auec Iupiter. Plus en ceste difficulté, nous auons pour guide la doctrine du grand Hippocrate,[a] auec lequel les fautes seroient excusables. Ce diuin Oracle, parlant de la conformation des parties du corps en la generation, nous enseigne que le Foye a sur les parties caués & humeurs y contenues, telle puissance que la Lune sur les humiditez, πρὸς τὰ κοῖλα τῶν ὑγρῶν Σελήνης δύναμιν. Car combien que le Foye ne soit nommé en ce lieu allegué, Il est ayzé à juger par la suitte du discours, que ces paroles doiuent estre entendues du Foye. Ioint que les plus doctes Interpretes sont de cest aduis. Dauantage ceste opiniõ nous est confirmée par Plutarque: La Lune,[b] dit-il, est placée entre le Soleil & la terre, comme le Foye entre le Cœur & le ventricule, Σελήνη ἡλίου μεταξὺ καὶ γῆς, ὥσπερ καρδίας καὶ κοιλίας ἧπαρ. L'experience outre cela, faict pour nous; car nous auons remarqué auec Pline [c] qu'aux foyes des souris les fibres croissent ou decroissent selon les

a Lib. 1. de diæta.

b Lib. de fac. quæ in lun. circ. app.

c Cap. 37. lib. 11. nat. hist. leg. Cic. lib. 2. de diuinat. Lucil⁹ apud Gellium cap. 7. lib. 10. Plutar. lib. 4 sympos. quest. 5.

iours de la Lune, *murium iecusculis fibras ad numerum Lunæ congruere.* S'il n'y auoit vne grande sympathie entre le Foye & la Lune; pourquoy ceste partie plustost qu'vne autre ressentiroit-elle si viuement les effects de ceste planete? Ils rẽpõdront peut estre, que tous corps humides generalement sont regis & gouuernez par la Lune. Les moëles pour exemple remplissent la capacité des os au temps de la pleine Lune. Les oüistres s'enflent dans leurs écales, & le [a] Cerueau qui est treshumide compatit à cest astre plus que toute autre partie de la nature. Au moyen [b] dequoy ceux-là sont appellez vulgairemẽt lunatiques qui ont le Cerueau mal affecté & sujet à certaines saisons de la Lune, cõme ce demoniaque Epileptique guery miraculeusement [c] par Iesus Christ. Ils s'ayderont encor de ce prouerbe, que le fol change comme la Lune, [d] ἄφρων ὡς σελήνη ἀλλοιοῦται, & que les chauues sont dicts amis de la Lune & nommez petites Lunes, σελήνια par [e] Synesius; à cause de la grãde affinité qui est entre le Cerueau & ceste planete. Ie leur accorde q̃ les humidités sont gouuernées par la Lune, & que

[a] *Leg. Plin. cap. 37. lib. 11.*

[b] *Leg. Artemidorum cap. 12. lib. 2.*

[c] *Math. cap. 17.*

[d] *Apud D. Basil.*

[e] *Lib. de laudib. caluitiei.*

les poissons entre autres les plus humides θαλαττίων τὰ ὑγρότατα, dit Sainct Basile, [a] cōme sont coquilles, oüistres & autres semblables ressentent l'influence de cest astre. Mais si nous voulons diligemment recercher la nature de tels animaux, nous trouuerons qu'ils sont d'vn naturel semblable au Foye, & que nous pourrions auec autāt de raison les appeller *iecora marina* Foyes marins, cōme l'esponge a esté nommée par les Grecs πνεύμων θαλάσσιος, Poulmon de mer, veu que la nature ne leur donne presque autre faculté que de s'accroistre par la nourriture, à la façon des plantes. Les os sont pleins de moële, en la pleine Lune, il est vray, l'experience nous l'enseigne; Mais cela est par le moyen du Foye, d'autant que le sang contenu dans les grandes veines, Ocean du petit Monde, entretient vn mesme mouuement sous la conduite du Foye, que la mer Ocean sous le gouuernement de la Lune. Non que ie nie pourtant que la Lune n'ayde à ce mouuement comme cause generale, & que le sang des hommes ne croisse & diminue selon la lumiere de cest astre, *sanguinem hominum cum*

[a] *In Hexamer.*

lumine eius augeri & minui. [a] Mais ie sou- *[a] Plinius cap.*
stiés que le Foye qui a telle puissance q̃ la *99. lib. 2. na-*
Lune, selon Hippocrate, [b] cause particu- *tur. hist.*
lierement vn flus & reflus en la masse du *[b] Lib. 1. de*
sang, d'où vient que les autres substan- *dieta.*
ces humides s'enflent pareillement, com-
me les glandes, les moëles & autres telles
parties. Ie confesse encore, que le Cer-
ueau participe beaucoup aux effects de la
Lune, comme humide de temperament,
& nie toutefois qu'il ayt rien d'estroicte
affinité auec elle, plus que les autres
corps humides; consideré qu'il est humi-
de pour soy seulement & passiuement,
παθητικῶς: C'est à dire qu'il n'a le pouuoir
de communiquer comme principe ceste
qualité à tout le corps, sinon par accidẽt,
lors qu'il décharge ses excrements sur les
parties inferieures, *ὁκόταν ἐς τὰ κάτω τοῦ σώμα-*
τος τὴν σφετέρην πλεονεξίην ἀποσείλη. [c] Et tant *[c] Hippocra-*
s'en faut, que telles superfluitez appor- *tes lib. de*
rent de la commodité, à l'imitation de la *glandul.*
Lune, que plustost elles sont cause de
tous les mauls presque qui suruiennent à
l'homme. Si elles tombent sur quelque
partie, elle en est affligée: Si elles demeu-
rent au Cerueau, luy mesme en ressent

de l'indiſpoſition au temps principale-ment auquel les humeurs ſont en agitation. Les Epileptiques donc ſont dicts lunatiques, par ce que leur Cerueau eſt émeu & tourmenté aux mutations de la Lune, à raiſon que l'humeur vicieuſe qui lors s'enfle dans les cellules, ou y enuoye des vapeurs d'autre-part, irrite la faculté expultrice & cauſe le mouuemēt depraué qui eſt ceſte conuulſion epileptique. Ainſi la folie ou alienation d'eſprit, eſt en telles ſaiſons de la Lune renouuelée auec redoublement, par ce que l'humeur melancholique qui eſt cauſe le plus ſouuent de telles maladies, eſtāt lors agitée, donne des vapeurs eſpeſſes & obſcures qui noirciſſent les eſprits, offuſquent la clairté de l'Ame & empeſchent l'integrité de ſes actions. C'eſt effect donc qui n'eſt qu'accidentaire au Cerueau, ne doit eſtre comparé à l'effect de la Lune qui luy eſt naturel & qu'elle produict pour le biē & vtilité de toute la nature. Ce qu'ils adiouſtent que les chauues ſont amis de la Lune, me fait ſouuenir de ceſte ancienne fable, que la Lune vn iour engendra vne chatte & que ceſt animal eſt enfant

de la Lune [a] *τὸν αἴλουρον σελήνης παῖδα.* Ce sont amities & parentelles inuentées à plaisir & sans apparence de verité. Pourquoy ie vous prie, accorderons nous ceste amitié des chauues auec la Lune, qui est la royne des humiditez, veu que cest accident d'estre chauue ne prouient que du deffaut du suc alimentaire, qui doit estre porté à la racine des cheueux pour leur nourriture? *ἀπολειμμένου* [b] *τοῦ βρέφοντος χυμοῦ τὰς τριχὰς?* Telle amitié donc ne doit passer que pour vn conte de vieille: car ie croy que le vulgaire a mis cela en auant par forme de risée, à raison que la teste du chauue est ronde & polie comme la Lune. Reprenons le fil de nostre discours, pour monstrer l'affinité qui est entre le Foye & la Lune, & declarer enquoy consiste leur ressemblance.

La Lune est ditte humide [c] *roscida luna,* par ce qu'elle rend les corps humides, & qu'elle domine les humiditez d'icy bas. Hippocrate [d] nomme le Foye *ἰκμάλεον* humide. Haly Medecin arabe, *humiditatum fontem,* source des humiditez du corps.

La Lune par sa vertu est cause du mouuement reciproque de la mer: le Foye

a Apud Demetriũ Phaler. lib. de elocut. leg. Plutarch. lib. de Isid. & Osirid.

b Galen. lib. 14. method. & lib. 2. de temper. leg. Hippocr. sect. 3. lib. 6. Epidem.

c Apud virgil. 3. Georg.

d Lib. 1. de morb. mulier.

ſelon la force ou debilité de ſa faculté ſanguifique, eſt cauſe que l'ocean du petit Monde, qui eſt le ſang des veines, ſ'augmente ou diminue.

Les effects de la Lune ſont grands, dit Galien,[a] μεγάλα τὰ τῆς σελήνης ἔργα, inferieurs neantmoins aux effects du Soleil, ἀλλὰ τῶν ἡλίου δεύτερα, & pour ceſte occaſion elle eſt ditte par Ariſtote, petit Soleil,[b] ἥλιος ἐλάττων. Le Cœur & le Foye gardent entre-eux ce meſme reſpect au petit Monde, eſtant le Foye dautant inferieur au Cœur, que les eſprits plus nobles que le ſang, & la vie plus digne que la nourriture.

Daphnus[c] ancien Medecin dit que l'aſtre de la Lune ayde fort à la cuiſſon de l'aliment, πρὸς τὰς τῆς τροφῆς ἁρμόττει πέψεις. Galien[d] & toute l'échole des Medecins, met au Foye la ſeconde coction, & le fait encore coadiuteur de la premiere, ſecourant le ventricule du benefice de ſa chaleur,[e] συνεργεῖ καὶ τῇ κοιλίᾳ πρὸς τὴν πέψιν, τῇ περιθέσει συνθάλπον αὐτήν. Le Foye eſt le ſiege de la concupiſcence, & comme le foyer de l'amour; La Lune par les Ægyptiens eſtoit reclamée en leurs amourettes: Et

a Lib. 3. de dieb. decretor.

b Cap. 8. lib. 4. de gener. animal.

c Apud Athen. lib. 7. dipnoſ.

d Cap. 8. lib. 4. de vſu part.

e Gal. def. med.

disoit [a] Eudoxus qu'elle preside, regit & gouuerne les amours, βραβεύει τὰ ἐρωτικά. [a] *Apud Plutarch. lib. de Isid. & Osir.*

Les Astrologues nous enseignent que le premier âge des animaux, est sous le gouuernemẽt de la Lune, à raison (comme ie croy) qu'elle qui est humide ἐνεργητικῶς effectiuement, est cause de l'accroissement des corps qui abondent en humidité, comme sont tous animaux nouuellement produicts, compris sous ce mot τὰ αὐξανόμενα, [b] en Hippocrate: Estant vne sentence veritable de ce mesme oracle, que tous corps plus ils sont proches de leur generation, plus ils ont de chaleur & d'humidité [c] ὑγρότατα καὶ θερμότατα ὁκόσα ἔγγυστα τῆς γενέσεως. En consideration dequoy les Philosophes attribuent à la Lune, la faculté vegetante & naturelle, [d] τὸ φυτικὸν *de lunari globo peruenit*, dit Macrobe. Ainsi les Medecins [e] tiennent pour certain que le Foye est le principe de la faculté vegetãte, qu'il domine en l'Homme aux premiers termes de la vie, & qu'il est le premier formé entre les parties nobles contre Aristote, [f] qui constitue le Cœur le premier viuant, ἀρχὴν τῆς ζωῆς. Ie ne doute point que le Cœur puis apres ne prenne

[a] *Aphor. 14. lib. 1.*

[c] *Lib. 1. de dieta.*

[d] *Cap. 9. lib. 1. in som. Scip.*

[e] *Leg. Galen. lib. de fœtus firm.*

[f] *Cap. 3. lib. 3. de partib. animal.*

ſon aduantage & ne ſe rende plus noble que le Foye, comme ſi nature mettoit le Foye premieremẽt en vſage & l'ẽuoyoit comme intendant ou grand maiſtre ὡς ὕπαρχον: afin que le Cœur comme grand Roy, οἷ βασιλεύς τις μέγιστος, trouue le logis preſt à ſon arriuée auec l'appareil requis à ſa majeſté. Car il me ſemble que ie puis approprier ces qualitez au Cœur & au Foye, puis que [a] Galien les a apliquées au Soleil & à la Lune. Mais neantmoins le Foye en la conformation eſt le premier formé, & le plus neceſſaire au commencement de la vie.

a Lib. 3. de dieb. decretor.

Mais ſur toutes choſes, ce que dit [b] Artemidore, ſemble declarer ſuffiſamment ce qu'il y a de proportion entre la Lune, & ceſte partie du petit Mõde. Songer en dormant (dit-il) eſtre couché auec la Lune, ſignifie à quelques-vns qu'ils tomberont hydropiques. ὑδρωπιάσαι σημαίνει. Pour l'explication de ce ſonge, nous deuons noter que le corps eſtant abatu du repos, l'Ame qui lors joüit de ſoy-meſme, qui ſ'inuite au banquet de ſes bonnes [c] cogitatiõs, qui ſe promene en ſa maiſon & reuiſite tous les lieux de ſon domicile; quãd vne

b Cap. 83. lib. 1. de inſomn.

c Leg. Cicero lib. 1. de diuinat.

vne partie eſt preſſée ou menacée de maladie, elle en repreſente l'eſpece à l'imaginatiue, & de là vient le ſonge. Pour exemple, quand elle void quelque marque d'hydropiſie preſente ou future imprimée au Foye (comme toute hydropiſie ſe fait par le defaut de ceſte partie noble, τῇ[a] τοῦ ἥπατος πονηρίᾳ) elle ramène quelquefois en dormant la figure de ceſte indiſpoſition en la fantaſie, par la conjonction du malade auec la Lune, ne pouuãt mieux exprimer la Lune du petit Mõde que par la Lune de l'vniuers, ny mieux demonſtrer le deffaut du Foye que par ceſte conjonction, comme ſi le malade auoit recours au Foye de l'vniuers, ſentãt le ſien impuiſſant & mal diſpoſé. Hippocrate [b] qui a precedé de long temps Artemidore, eſt admirable ſur ceſte matiere; car apres auoir comparé les Aſtres au Cerueau, le Soleil au Cœur, & la Lune au Foye, il dit que ſi en dormant quelqu'vn d'iceux no⁹ apparoiſt eſtre eſtaint en ſa lumiere, ou diminué, ou diſparoit du tout, ou eſtre empeſché en ſon mouuement; Cela nous denote quelque maladie en la partie du petit Monde qui luy

a *Apud Galen. paſſim.*

b *Lib. de inſomn.*

répond de proportion, κατ' αὐτὸ τὸ μέρ☉ ἢ τὴν νόσον προσγίνεσθ. Pour exemple, si quelqu'vn en dormant pense voir la Lune éclipsée, ou éclairer d'vne lumiere estrãge & outre l'ordinaire de sa nature, ou disparoir du tout, comme hors du nombre des planetes, ce luy est vn aduertissement de la part de l'Ame, que la faculté sanguifique du Foye est ou diminuée, ou deprauée, ou abolie. Partant il me semble que le Foye conuient à la Lune auec plus de rapport & de raison que le Cerueau, lequel maintenant nous comparerons à Iupiter.

LE CERVEAV EST SEMBLABLE à Iupiter. Les proprietés de l'vn & de l'autre se rapportent. De quel temperament est le Cerueau.

CHAPITRE XI.

NOVS entendons icy par Iupiter, la planete du sixiesme Ciel, vne marche au dessous de Saturne: non ceste mõstrueuse cõfusion de faux dieux adorez anciennement par les Gentils. Car si Marc Varron en a remarqué por-

tants ce nom iusques au nombre de trois cents, outre qu'il n'y a ceruelle qui y peust satisfaire, nous conniuerions à leur superstition, si vne telle multitude trouuoit quelque place en ce present discours. Il nous suffit de recercher ce qui est vrayement en la nature, sans nous arrester à telles fantaisies.

Les Astrologues nomment Iupiter *candidum sidus*, astre clair & blanc. Sophocle [a] appelle le Cerueau, λευκὸν μύελον moële blanche.

Iupiter est tẽperé de sa nature, échaufé du feu de Mars, & du Soleil, cõme reffroidy par la glace de Saturne, *rigore* [b] *Saturni*. Les Medecins & Philosophes sont aucunement en debat, touchant le temperament du Cerueau, & ce discord peut estre prouenu de ce qu'il est temperé, & qu'il participe de l'vne & de l'autre qualité. Aristote [c] tient qu'il est le plus froid de toutes les parties du corps, ψυχρότατον τῶν ἐν τῷ σώματι μορίων. Galien [d] au contraire dit qu'il est plus chaud que tout air qui l'enuironne, θερμότερος ἀέρος ὁ ἐγκέφαλος: & rejette l'opinion d'Aristote, comme fauce. De sorte que s'il m'estoit permis de

a *In Trachyniis.*

b *Plin. cap. 8. lib. 2. nat. hist.*

c *Cap. 2. lib. 7. de partib. animal. & cap. 2. lib. de sensu & sens.*

d *Lib. 2. de temperam. & cap. 2. lib. 8. de vsu part.*

dire le mot pour rire, ie le constituerois temperé du froid d'Aristote, & du chaud de Galien. Toutesfois pour declarer sainement ce qu'il m'en semble; ie croy que le Cerueau est chaud actuellement, par le moyen des veines & arteres insinuées en sa substance, qui luy portent le sang, les esprits & la chaleur influente; & nonobstant froid & humide de propre temperament, mais plus humide que froid, & non en tel degré de froidure, comme pense Aristote. Hippocrate [a] tient que le Cerueau perçoit le premier fruit de la respiration. Or la respiration n'est pour autre fin, que pour refrigerer, [b] ἀναψύξεως χάριν: Il s'ensuit donc, qu'il y a qnelque chaleur au Cerueau, qui a besoin de refrigeration. Ioint que la vessie, la gresse, la moëlle de l'espine, les nerfs, les tendrons, les cartilages sont plus froids que le Cerueau: Tellement que nous le pouuons dire temperé le comparant à autres parties qui ont plus de chaleur ou de froidure, comme Iupiter au regard du Soleil & de Saturne. Et consideré que sa chaleur empruntée modere le froid de sa nature, ny plus ny moins que la cha-

a Lib. de morbo sacro.

b Galen. lib. de odoratus instrumen.

leur de Mars, & du Soleil, se rencontrant chez Iupiter, qui naturellement incline à la froidure, auec le froid de Saturne, pour exercer leurs actions contraires, demeurent de force égale, le tout reduit à vne juste temperie. Et me semble qu'Aristote ne pourroit contreuenir à cecy: Car puis qu'il admet, que le Cœur est par la prouidence de la nature, situé à l'opposite du Cerueau, a ἀντίκειται τῷ ἐγκεφάλῳ, afin que l'excez de la chaleur, soit reprimé par la froidure de ceste partie aduerse; Il ne peut empescher que l'on ne tire vne pareille consequence à contrepoil; qu'ils sont ainsi opposez, afin que le Cœur tempere par sa chaleur la froidure du Cerueau, veu qu'ils sont selon luymesme en pareil droict au faict de leurs qualitez actiues: Le Cœur tres-chaud, θερμότατον μορίον, & le Cerueau ψυχρότατον μορίον, tres-froid entre les parties du corps. Toutesfois nous luy manquons en cela de garantie, pour-autant que si le Cœur, & le Cerueau auoiët leurs suf-dictes qualitez en pareil degré, & que ceste communication reciproque fust veritable: pourquoy le Cœur ne seroit-il froid a-

a Cap. 7. lib. 2. de part. an. cap. 10. lib. 4. & cap. 2. lib. de sens. & sens.

ctuellement, à raiſon de la froidure que luy enuoye le Cerueau, comme le Cerueau nous apparoiſt chaud actuellemẽt, à cauſe de la chaleur que luy élargit le Cœur, par les carotides. Le froid du Cerueau donc comparé au chaud du Cœur, eſt en degré inferieur, de façon que le Cœur luy imprime ſon action, non le Cerueau au Cœur, eſtant aſſez que l'ardeur de ceſte partie, ſoit temperée par l'air de la reſpiration.

Lors que l'air eſt diſpoſé à la pluie, nous en attribuons la cauſe à Iupiter, par ce qu'il eſt gouuerneur de ceſt élement; & auoient anciennement ceſte maniere de parler, *Iupiter Pluit* ὕει ὁ Ζεύς[a] Iuſques là qu'ils le nommoient pluuieux ὑέτιον[b] καὶ ὀμβριον, *Iouem pluuium*, qui eſt ce que les Poëtes ont voulu ſignifier par le mariage de luy auec Iunon. Les pluies du petit Monde ſont les fluxions & deſcentes pituiteuſes du Cerueau, engendrées des vapeurs éleuées en ceſte part, comme la pluie eſt cauſée des fumeuſes humiditez d'icy bas, condenſées en la moyenne region de l'air. Salomon[c] qui a recogneu cecy comme veritable, nomme telles va-

a *Apud Ariſtot. cap. 8. lib. 2. phyſic.*

b *Pauſan. Tibull. Strabo, Arrian.*

c *Eccleſiaſtici cap. 22.*

peurs, & fluxions, *nubes & pluuiam.*

Iupiter eſt frere de Venus: Le Cerueau eſt le frere de la ſemence; Car il y a entre ces deux vn tel rapport, que pluſieurs Philoſophes ont jugé la ſemence n'eſtre autre choſe, ſinon vn decoulement de Cerueau a ἀπόχυμα ἐκ τοῦ ἐγκεφάλου.

Minerue, diſent-ils, print naiſſance du Cerueau de Iupiter. La prudence prend ſon origine au Cerueau de l'hõme. C'eſt le palais des ſciences, la chambre du conſeil, le conclaue où l'on réſoult & conclut ſur toutes difficultez. Hippocrate l'appelle le meſſager de la prudence, b ἑρμηνεύοντα τὴν ξύνεσιν. Chryſippus c qui mettoit au Cœur, non au Cerueau, le ſiege de la raiſon, ſelon les Stoiciens, a interpreté ceſte poëſie d'vne autre maniere, auec ſi peu d'apparence toutesfois, qu'il ſemble en cela auoir eu faute de ceruelle & de jugement. C'eſt choſe apparente & manifeſte que le Cerueau eſt le pere de la prudence, laquelle ne paruient à ſa grande perfection, ſinon au declin de l'âge de conſiſtence, mis pour ceſte occaſion ſous la protection de Iupiter, par les Aſtrologues. Pour plus grande preu-

a *Pythagorici. leg. Timæ. lib. de mundi natura.*

b *Lib. de morbo ſacro.*

c *Apud Galen. de plac. Hippocr. & Plat.*

ue de tout cecy, nous auons le dire du commun, que Iupiter oste l'entendement à ceux qui ont la teste petite, comme si la cause du deffault du Cerueau de l'Homme, deuoit estre attribuée au Cerueau de l'vniuers.

Il appert donc assez que le Cerueau est égal, & semblable à son exemplaire & peut estre plus excellent, si nous auons l'œil à la dignité plus qu'à la matiere. Iupiter n'est qu'vne planete attachée au sixiesme Ciel, qui a droict d'exercer icy bas ses vertus, par son influence. Le Cerueau outre qu'il opere en l'Hõme, tout ce que Iupiter pratique dans l'vniuers, nous represente encores la partie angelique du monde, entant qu'il est le siege de l'Ame: le premier Mobile, à raison qu'il est le principe du mouuement [a] ἀρχὴ τῆς κινήσεως, & que c'est luy qui faict mouuoir tout le corps, par le moyen des nerfs, qui portẽt la faculté motrice auec les esprits animaux aux autres parties: Et outre cela les eaux qui sont au dessus du Ciel; Car comme dit doctemẽt Sainct [b] Augustin: Tout ainsi qu'au petit Monde, c'est à dire en l'Homme, au dessus du Cœur qui tiẽt

[b] Cap. vltimo lib. 11. de ciuitate dei.

de la nature du feu, est placé le Cerueau qui est froid de temperament; ainsi au grād monde, les eaux sont situées au dessus des feus du Ciel, *Ita in magno mundo, supra cælestes ignes aquæ sunt positæ.* Mais c'est assez parlé de Iupiter, Venus nous inuite de venir à elle.

LES PARTIES QVI SERVENT A la generation representent l'Estoile de Venus. En quoy consiste leur resemblance. Pourquoy nous comprenōs sous ce mot de Venus ce qui est de la volupté.

CHAPITRE XII.

LA VRAYE image de Venus, Estoile du troisiéme Ciel entre Mercure & le Soleil, est si bien depeincte & imprimée aux parties de l'Hōme qui seruent à la generation, qu'il semble par la conference de leurs facultez, que les deux ne soient qu'vne mesme chose.

Ceste planete qui imite & contrefaict la beauté du Soleil & de la Lune, ainsi que dit [a] Pline, *sidus æmulum solis & lunæ*, à raison de sa clairté, estoit par les Anciens peinte auec vne robe blanche. Les parties genitales necessaires pour la genera-

a *Cap. 7. lib. 2. natural. hist.*

a *Leg. Gal. lib. 1. de sem.* tion, à cause de laquelle elles suiuent[a] de pres en dignité, le Cœur & le Foye, peuuent estre dittes blanches & luisantes, à b *Lib. de opif. dei cap. 12.* raison de la semence que Lactance[b] appelle *candentem humorem* humeur blanc *Cap. 2. lib. 2. de gener. animal.* che. Les esprits, dit Aristote, [c] sont meslez en la semence qui éleuent sa substance & luy donnent vne blancheur tres-aparente, ἐγκαταμίγνυται πνεῦμα ὅ, τόν τε ὄγκον ποιεῖ καὶ τὴν λευκότητα διαφαίνει. Doctrine emprund *Lib. de flatibus. Ennius spumas albas vocat.* tée du diuin Hippocrate, qui dit[d] que toutes eaus sont blanches, par ce qu'il y a au dedans vn ayr pur, qui reluit au trauers de petites ampoules, διὰ λεπτῶν ὑμένων καθαρὸς ἐὼν ὁ ἀὴρ διαφαίνεται, διό δὴ λευκοὶ φαίνονται πάντες οἱ ἀφροί. A tort donc soustenoit He e *Apud Aristot. cap. 2. lib. 2. de gener. an.* rodote, [e] que la semence des Abissins, ou Mores de l'Ethiopie est de couleur noire; car puis que la semence est vne écume, il faut de toute necessité qu'elle soit blanche. Ceste femme, en Esope[e] auoit bien meilleure grace, qui ayant eu vn enfant durant la longue absence de son mary, pour couurir son adultere, feignoit l'auoir conceu de neiges ἐκ χιόνων; entendant, peut estre, ceste écume, qui est le principe de nostre generation. Car

la neige est vne écume, dit Aristote, a καὶ ἡ χίων ἐστὶν ἀφρός. Et apres luy Pline b *nix aquarum cœlestium spuma est*; veu qu'elle est comme la semence vn amas de plusieurs petites bouteilles serrées & estrainctes ensemble, πυκνῶν καὶ μικρῶν ἄθροισμα πομφολύγων selon c Plutarque.

a Arist. cap. 2. lib. 2. de gener. animal. Lucret. lib. 1.
b Cap. 2. lib. 16. natur. hist.
c Lib. 3. sympos. quest. 2.

Par la nature de cest astre toutes choses sont engendrées en la terre, d *huius natura omnia generantur in terris*: Par ce qu'estant chaud & humide, il remplit les germes de la terre, & les arrouse d'vne rousée genitale, qui donne accroissement à toutes choses, jusques aux fruicts conceus dans le ventre des animaux. De maniere qu'elle n'est pas seulement mere de la grande famille d'Æneas e *Æneadum genitrix*, mais en general, de tout ce qui est produict icy bas. Personne n'ignore que les parties genitales ne soient employées à la generation, comme causes instrumentaires, qu'elles ne produisent la semence chaude & humide, composée de feu & d'eau, c'est à dire de sang & d'esprits, selon f Hippocrate, afin que ce premier leuain & suc genital, soit employé à la production

d Plin. cap. 8. lib. 2. nat. hist.
e Apud Lucr. lib. 1.
f Lib. 1. de dieta.

de toutes les parties du corps.

Les anciens pour mieux exprimer les effects de l'Estoile de Venus, & de qu'elle auctorité elle preside à la generation, ont dit qu'elle fut engendrée de l'écume de la mer, d'où son nom, ἀφροδίτη, a pris son origine : & la peignoient flotante en pleine mer, les deux pieds dans vne coquille. Tout cela semble estre vne description de la volupté: Car elle prouient de l'écume, qui est la semence, sans laquelle le plaisir seroit du tout estaint. Elle vogue en pleine mer, d'autant que l'abondance de sang qui est comme nous auõs dit, l'Ocean du petit Monde, engendre beaucoup de semence, & par consequent beaucoup de volupté, & de chatouillement. C'est ce que veut dire Euripide, [a] que la volupté ayme la repletion, Κύπρις ἐν πλησμονῇ. Et Philon Iuif, [b] que la plus fidelle compagne de la gourmandise, est la volupté, γαστριμαργίας ὀπαδὸς ἡδόνη. Aussi quand nous voulons faire hommage à la sobrieté, & retrancher la superfluité des viures, principalement du vin qui est le sang [c] de la terre, αἷμα τῆς γῆς, disoit Callisthenes à Alexandre, & le laict de Venus,

a *Apud Athen. lib. 6. dipn.*

b *Lib. de agricult.*

c *Vinum ortum ex sanguine putabant Ægyptij.*

Ἀφροδίτης γάλα, ſelon [a] Ariſtophane, nous eſtrangeons incontinẽt la volupté, nous contraignons la deeſſe de mettre pied à terre, & pratiquõs la verité de ceſte vieille ſentence que l'Amour ne loge iamais en vn ventre vuide, ἐν κενῇ γαστρὶ οὐκ ἔρως ἐστί. Quant à la coquille de Venus, nous n'en pouuons donner autre raiſon, ſinon que les oüiſtres, moules, coquilles, & autres telles eſpeces, par l'ouuerture de leurs écales, nous repreſentent ie ne ſçay quoy que la honte m'empeſche de declarer.

a *Apud Athen. dipn. lib. 10.*

En certains lieux anciennement, Venus eſtoit adorée ſous l'vn & l'autre ſexe, & croyoient les Gentils qu'elle fuſt maſle & femelle. Son image, dit Macrobe, [b] eſt en Cypre portãt barbe, mais en habillement de femme, *ſignum huius eſt Cypri barbato corpore, ſed veſte muliebri.* La faculté d'engendrer auſſi, ne dépend point des parties de l'homme, ny de la femme ſeparement, contre l'erreur impie & deteſtable d'Orphée & de Paracelſe; mais elle requiert l'accouplement & conionction de l'vn & l'autre: Car lors toutes choſes ſe rencontrent, & ſe fait vne monſtre generale de tout ce qui eſt requis & neceſ-

b *Cap. 8. lib. 3. ſaturnal.*

ſaire pour la generation. Cela nous eſt enſeigné par Platon, [a] quand il dit que l'Amour eſt fils de la pauureté: Car comme l'homme requiert les beautez de la femme, pareillement la femme a beſoin des bonnes graces de l'homme, & ce deffaut de part & d'autre cauſe l'amour, qui eſt vn deſir de ſe joindre, & vnir enſemble pour la production du ſemblable.

[a] *In conuiuio.*

Les premiers Poëtes, pour ne communiquer au vulgaire les ſecrets de la Philoſophie, ont feint que l'adultere de Mars & de Venus fut apperceu & découuert par trois autres dieux, Apollon, Neptune & Mercure: voulants ſignifier par ceſte fable, qu'il eſt neceſſaire pour toutes generations, que le Soleil, l'influence du Ciel & l'humidité d'icy bas accompagnent la conjonction de Mars & de Venus. Tout cela ſemble eſtre vne deſcription de ce qui ſe paſſe à l'accouplemēt de l'homme & de la femme. En l'acte appellé Venerien, par le vulgaire meſme, le Cœur qui eſt le Soleil, ou Apollon du petit Monde, eſt preſent par ſes eſprits qui ſont comme vne lumiere diuine. Neptune eſt le ſang des veines, la meilleure

partie duquel eſt portée pour ſeruir de matiere à la ſemence: Mercure eſt ceſt eſprit animal, qui tranſporte les facultez du cerueau, aux parties de la generation, encore que le vray Mercure de l'Homme ſoit la Langue, comme nous demonſtrerons incontinent.

Pour faire fin donc, Venus & ceſte partie du corps ſe rapportent ſi naturellement & leur conuenance eſt tellement cogneuë à vn chaqu'vn, que l'on vſe ordinairemẽt du nom de Venus, pour proferer plus honneſtemẽt ce qui eſt de laſcif de la part de l'Homme. C'eſt aſſez parlé de Venus, paſſons à l'éloquence de Mercure.

LA LANGVE EST LE MERCVRE du petit Monde. Qu'elles ſont les marques de leur affinité. Mercure adreſſe principalement ſon influence à la Langue.

CHAPITRE XIII.

IL SEROIT beſoin icy que quelqu'vn qui fuſt fort éloquẽt, & qui euſt la parole bien en main, fiſt monſtre de ſon bien dire, afin de mieux compa-

rer les puissances de la Langue aux vertus & facultez de Mercure. Mais encore que ce don m'ayt esté refusé de la nature, ie ne laisseray pourtāt d'apporter quelques marques de l'amitié fraternelle de ces deux Mercures. Car comme vn basteau sans rames peut paruenir à bō port, quād il a le vent à propos: tout ainsi nous esperons mener ce discours heureusement à son but, ayant le sujet fauorable qui de soy-mesme parle, & se peut conduire à bon port sans les rames de l'éloquence.

Mercure est nommé par les Poëtes, le messager des dieux & le Dieu d'éloquence, depeint auec des ailes, à raison de la vitesse de son action. L'humidité qu'il imprime aux choses inferieures est tellement subtile, agile & d'vn mouuement si prompt, qu'il surpasse en cela les autres planetes, comme le Mercure ou vif argēt toutes autres matieres metalliques. De façon que ceux qui ont leur natiuité sous le gouuernement de ceste Estoile, sont fauorisez du don d'éloquēce & de promptitude, ou viuacité d'esprit. La Langue qui est l'ouurage d'apres, tirée au vif sur ce premier modelle, par vn mesme ou-

urier joüit auec luy des mesmes qualitez
& proprietez. D'où prouient l'éloquen-
ce sinon de la Langue? I'entens ceste bel-
le prolation qui est comme la matiere, la
signification estant la forme, qui proce-
de de l'âme. Au moyen dequoy la Lan-
gue est messagere de l'entendement, &
comme sage femme, qui fait éclorre les
conceptions de l'âme. C'est pourquoy a Lib. 11. probl. quest. 30. leg. lib. 3. quest. 32 Plutarchus de puer. educ.
Aristote [a] dit qu'elle est establie pour le
ministere des pensées, τῇ διανοίᾳ ἡ γλῶσσα ὑπη-
ρετεῖ. Euripide [b] la nomme la messagere
des conceptions ἄγγελον λόγων. L'humidité b Supplicib. Act. 1.
de la Langue est la parole, laquelle espã-
duë hors de saison & auec excez, est repu-
tée à vice nõmé par les Grecs, λογοδιάῤῥοια,
ou ῥεῦμα [c] τῆς γλώσσης, flux de bouche. Ho- c Leg. Plutarchus lib. de garrul.
mere [d] pour exprimer la legereté des pa-
roles, les nomme empennées, πτερόεντα: d Odysse. ε.
Platon dit πτηνοὺς λόγους, mots ailez. Pinda-
re [e] les appelle dards & sagettes, βέλη καὶ το- e In Isthmiis od. 5.
ξεύματα. C'est vne chose tressoudaine que
la parole, dit Plutarque [f] λόγος κουφότατον f Lib. quomodo ex inim.
πρᾶγμα. Il n'y a rien, disent Heraclides Põ-
ticus [g] & Eustathius, qui coule vite com- g In allegor. homericis.
me la parole, λόγου οὐδὲν ταχύτερον, Et com-
me Homere [h] feint que Mercure descen- h Odysse. ε.

dit vers Calypso, en forme d'oyseau: ainsi Philon [a] Iuif dit, que les oyseaux sont les Symbole de la parole, λόγου σύμβολον τὰ πτηνά, par ce que vne fois proferée, elle vole sans esperãce de retour τὸ ἅπαξ λεχθὲν ἀναδραμεῖν οὐκ ἔστιν, tesmoin [b] le conte de l'aloüette.

Les anciens payens, dit Macrobe, [c] dépeignoient Mercure *virilibus erectis*. Et Artemidore [d] tesmoigne auoir veu son image en Cylene, qui n'estoit rien, sinon vn membre viril, Ἑρμοῦ ἄγαλμα οὐδὲν ἄλλο ἢ αἰδοῖον δεδημιουργημένον, pour monstrer la fecondité de Mercure, & qu'il donne liberalement l'éloquence & le conseil aux bons esprits, sous l'équiuoque & ambiguité de ce mot grec μήδεα, qui signifie le conseil, & les parties de la honte. Auons-nous rien au monde qui foisonne tant que les paroles? La Langue qui en est la source viue, & inépuisable, les épand souuent auec importunité, & les rend auec vsure comme l'écho de l'Olympe. Elles sont tellemẽt fecondes, γόνιμοι λόγοι, [e] que quelquefois nous nous plaignons de ce qu'on nous dõne des paroles. Pour monstrer que l'autheur des vieilles glo-

a *Opuscul.* 1. 77. 4.

b *Apud Plutarch. lib. de garrul.*

c *Cap.* 19. *lib.* 1. *saturnal.*

d *Cap.* 47. *lib.* 1. *onirocrit.*

e *Apud Plutarch. lib. de ei apud delphos. leg. Artemidorus cap.* 47. *lib.* 1. *onirocrit.*

ses grecques, ne doit estre du tout blasmé d'auoir tourné ce mot *facundus*, ἄγωνος καὶ γόνιμος, éloquent & fecond.

Nous ne lisons rien dans la Poësie plus rebatu, que les larcins de Mercure, lequel comme dit Philostrate,[a] aussi tost que sa mere l'eut enfanté, à peine encores hors de la coque, se mist à dérober les vaches d'Apollon. La parole n'est pas si tost poussée hors la bouche, qui est le lieu de sa naissance, qu'elle ne dérobe le cœur & la volonté des auditeurs, qui se laissent emporter à la persuasion & amener cóme bestes par les cornes. Ce sont les larcins de Mercure, c'est ce que les Poëtes mesmes nous enseignent par la fable d'Orphée, qui tiroit apres soy par la douceur de son chant harmonieux les arbres & les forests, c'est à dire les âmes simples, grossieres & peu ciuiles, d'vne populace, qui se laisse aller au trouble, au repos, maintenant à la paix, maintenant à la guerre & emporter du tout à la volonté d'vn orateur, selon le flus & reflus de son éloquence.

[a] *In imag. leg. Horatius odar. lib. 1.*

Mercure est vn astre muable & inconstant, qui change de nature selon la di-

uersité des conjonctions, bon auec les bons, mauuais auec les mauuais. La Langue est l'inconstance du petit Monde, sujette au changemẽt, à la legereté, au dedit. Elle dispute le pro & le contra, de sorte que d'vne mesme bouche sort & la benediction & la malediction, [a] ἐκ τοῦ αὐτοῦ στόματος ἐξέρχεται εὐλογία, καὶ κατάρα. Bref elle trẽche de tous costez, auec les bons elle s'accommode à bien dire, auec les mauuais elle se range à la malice, à raison dequoy elle est dicte par Plutarque, [b] l'instrumẽt des grands biens & des grands maux. ὄργανον ἀγάθων καὶ κακῶν μεγίστων.

[a] *Jacobi Epist. 3.*

[b] *Lib. de garrulit. & in comuiu. 7. Sap.*

Mercure, disent les Poëtes, endormit Argus à cent yeux. L'éloquence trompe & endort les plus aduisez: de maniere qu'elle a beaucoup plus de force que l'argent, veu que par argent nous ne pouuõs corrompre vn homme de bien, nous le pouuõs par le bien dire. [c] *Pecunia corrumpere prudentem nemo potest* (dit Ciceron) *dicendo potest.*

[c] *Apud Ammian. Marcellin. lib. 30.*

Mercure porte vne verge droitte, au tour de laquelle sont deux serpents. La parole doit estre droitte, sans destours, sans ambiguitez, & tousiours acompa-

gnée de prudence.

Il porte vn petit chapeau sur sa teste. La bouche, ou le palais est comme le chapeau de la Langue : car il eust esté malseant [a] (dit Galien) que la Langue eust esté nuë & découuerte, γυμνὴν ᾗ τελέως ἀσκέπαστον ὑπάρχειν τὴν γλῶτταν.

a Cap. 5. lib. 8. de vsu part.

Homere [b] en la bataille des dieux, fait λητὼ la Deesse Latone opposite & de party contraire à Mercure; Cela conuient totalement à la Langue, à laquelle ne peut estre rien plus contraire, que l'oubliance, ἡ λήθη, changeant seulement vne lettre. Heraclides [c] en apporte la raison, par ce, dit-il, que ce qui est mis en oubly, ne peut plus estre énoncé par la parole, τὸ ἀμνημονεύμενον οὐκ ἔτι ἀγγελθῆναι δύναται.

b Il. φ.

c In allegoriis Homericis.

Mercure fut jadis adoré par les marchands, honoré de leurs offrandes & nômé [d] κερδῷος θεὸς Dieu du gain & du traffic. Qui ne sçayt que les marchãds gaignent & profitent dauantage par leur jargon, que par la bonté de leurs denrées? Tel en plein marché sera muny de bonne marchãdise, qui neantmoins demeurera tout le iour sans estre estrené en la vente de sa mercerie, s'il n'a la faueur de Mercure,

d Leg. Plutarch. lib. de animi tranquill.

c'eſt à dire, la Langue plate, deliée & bien penduë. Vn autre au contraire qui n'aura deuant ſoy que des bagatelles, joüant du plat de la Langue, attirera à ſoy les achepteurs, les trompera & ſe retirera d'heure, auec le contentement de ſa bource.

Bref les Aſtrologues tiennent, que la Langue eſt le ſoin principal de Mercure, & qu'il la choiſit ſur toutes les parties du petit Monde, pour luy adreſſer ſon influence, En recompence dequoy, aux ſacrifices du temps du paganiſme, on luy offroit les Langues des victimes.

MARS ET SATVRNE REPRESENTEZ par le Fiel & la Rate. Les Eſtoiles fixes comparées aux cheueux. Et les ſignes du Zodiaque à autres parties. Opinions de quelques-vns qui rapportent autrement les parties du corps.

CHAPITRE XIIII.

RESTENT Mars & Saturne planetes malfaiſantes, comparées à la veſſie du Fiel & à la Rate. Mars nommé par le Grecs πυρόεις est vn aſtre ardant, violent & de couleur de feu. Le Fiel eſt chaud & ſec, de qualité acre &

mordante, & de couleur de ſaffran; comme il appert aux malades de la jauniſſe.

Mais icy bas à raiſon de ſon influence chaude & ſeche, cauſe des fieures, des puſtules douloureuſes, inflammations, feus volages & autres maladies vehementes. Le Fiel ou humeur bilieuſe & cholerique eſt autheur des fieures ardantes, fieures tierces, inflammations frenetiques, & feux ſauuages. Il vlcere le ſiege & les inteſtins, il ſubuertit l'eſtomach, il precipite la coction des viandes au ventricule: bref il cauſe mille grandes & eſtranges afflictions.

Mars émeut entre les animaux, des guerres, tumultes & ſeditions. Le Fiel excite l'homme à cholere, vengeances, querelles & autres paſſions turbulentes. Tellement que ſi ce poiſſon de la mer qui a preſque meſmes proprietez que le Fiel, eſt à bon droict nommé ἀστὴρ par [a] Ariſtote, par Pline *ſtella*, [b] Eſtoile: Il me ſemble que nous pouuons auec autant de raiſon nommer le Fiel Eſtoile de Mars.

a Cap. 15. lib. 5. hiſt. an. leg. Plutarch. lib. terreſtri ane an. aq. prudent.

b Cap. 60. lib. 9. natur. hiſt.

Saturne eſt ſemblable à la Rate, ſiege de l'humeur melãcholique, ayants l'vn & l'autre pareilles proprietez, & pareils ef-

fects; comme de rendre les hommes songearts, saturniens, tristes solitaires & de couleur de plomb.

L'on attribuë à Saturne toutes choses obscures & noirastres, la terre, le plomb, le jaspe, l'aymant, la cholere noire & autres telles matieres. La Rate est de couleur de plomb & noire aussi, l'humeur de laquelle elle se nourrit: de maniere que ceux-là qui ont la Rate mal affectée, sont de mauuaise couleur, κακοχρόοι dit [a] Hippocrate. C'est ce q̃ vouloit dire ce ioüeur de harpe [b] Stratonicus que les morts se promenoient en la prouince de Carie, par ce que les habitants de ce pays, fort sujets aux maladies de la Rate, portoient vne face hideuse, comme celle de Hecube décrite dans Euripide, [c] δειλαία νεκρῶ μόρφα, pourtrait effroyable de la mort. Ceste couleur de l'humeur melancholique est cause que ceux qu'elle domine outre raison, sont saisis d'vne tristesse & crainte continuë; par ce que troublant la splendeur des esprits, elle engendre des fausses especes en l'imaginatiue, d'où prouient la peur & autres accidens comme aux petits enfans durãt les tenebres de la nuict.

a *Lib. de affectibus.*

b *Apud Athen.*

c *In Troadib. Act. 1.*

Et neantmoins quãd ceste noirceur n'est que bien peu éloignée des bornes de la nature, elle est accompagnée d'vne loüable splendeur, στιλπνότητα ἔχει, dit Galien, [a] qui éueille les esprits & les rend plus prompts & capables à cõprendre les arts, & les sciences. Aquoy nous deuons raporter ce que dit Iulien [b] l'Apostat, que le lict de Saturne estoit d'vne Ebene luysante, qui cachoit sous sa noirceur vne grande & diuine clarté ἐβένου στιλβούσης καὶ πολλὴν ἐν τῷ μέλανι καὶ θείαν αὐγὴν κρυπτούσης.

a *Lib. 3. de simpt. caus. & lib. de atra bile.*

b *In cæsarib.*

Saturne par son influence cause icy bas des melancholies, obstructions, dysenteries malignes, humeurs squirreuses, fieures quartes, dictes par les anciens [c] filles de Saturne & autres indispositions, qui prouienent aussi du malefice de la Rate, & de l'humeur melancholique.

c *Octauius medic. quartanã febrem Saturni filiam vocabat.*

Saturne pour la generation des corps inferieurs, subuient de ses qualitez au Soleil & à la Lune. Le Foye qui est la Lune du petit Monde, reçoit du support de la Rate, entant qu'elle purifie le sang attirant ce qu'il a de lye & de limon. Au moyen dequoy il est faict plus propre pour seruir de matiere à la semence &

pour la nourriture de tout le corps, qui est vne generation particuliere. Le cœur pareillement tire du seruice de cete partie, comme nous pouuons juger, de ce que nous voyons en la Rate, vn grand nombre de petites artéres enlassées les vnes aux autres, non pour autre occasion que pour departir au cœur quelque chose de son temperament; & estre comme vne bride, ou contrepoix à la chaude prõptitude & legereté des esprits. Quãt aux Estoiles fixes, elles sont le patron des Cheueux, situez au dessus des planetes en l'Homme & au Monde, pour l'ornement du Ciel & de la teste, & en nombre presque infiny, de part & d'autre. Artemidore [a] est appertement de cet aduis, quand il rend raison d'vn qui deuint chauue apres auoir songé que toutes les Estoiles auoient quitté & abandonné le Ciel. [b] Au regard du Mõde (dit-il) le Ciel a vne mesme raison, que la teste au regard du corps, & les Estoiles au respect de tout le Ciel, comme les Cheueux en consideration de la teste. Au reste qui doute qu'il n'y ait des astres comme des yeux flamboyants attachez au front de

[a] Cap. 38 lib. 2. de somn. interpr.

[b] ὃν γδ ἔχει λόγον ὁ οὐρανὸς πρὸς τ̃ ὅλον κόσμον, τ̃ αὐτ̃ καὶ ἡ κεφαλὴ πρὸς τὸ σῶμα.

l'vniuers, ὥσπερ ὄμματα φωσφόρα ἐν προσώπῳ τοῦ παντὸς, comme dit [a] Plutarque.

Nous deuons mettre icy en ligne de compte, le rapport des ſignes du Zodiaque, à diuerſes parties du corps, ſelon les Aſtrologues; eſtant à preſumer qu'il y a entre eux quelque affinité, ou reſſemblance, puiſque chaque ſigne adreſſe ſon action, principalement à telle ou telle partie. Ils referent au belier la face & le viſage: Au taureau le col, les deux bras aux gemeaux. La poictrine à l'écreuice. Au lion l'eſtomach. Les inteſtins au ſigne de la vierge. Les reins à la balance. Au ſcorpion, dedié à Mars & Venus, les parties ſecrettes de l'homme & de la femme. Les cuiſſes au ſagitaire. Les genoux au capricorne. Les jambes au verſeau, & les pieds aux poiſſons.

Pluſieurs qui ont voulu deduire le tout d'vne autre façon, ont referé les deux [b] yeux au Soleil & à la Lune. Les oreilles à Mars & Venus. Les deux conduicts du nez à Iupiter, & Saturne; comme la bouche à Mercure. Quelques autres encore diuerſement. Car Philoſtrate donne les deux yeux à Cupidon, & les nomme ἡν-

[a] Lib. de faciє quæ appar. in lun. circulo.

[b] D. Ambroſ. cap. 9. lib. 6. Hexame. leg. Galen. lib. an ſit animal quod in vtero.

δούχους ἔρωτος, porte-torches d'amour. Artemidore[a] le dos à Pluton τὰ νῶτα πλούτωνος ἴδια. Mais nous omettons expressement tout cela, comme inutil à ce present discours. Il est donc temps que nous descendions à la partie élementaire.

a Cap. 51. lib. 2. onirocritic.

L'HOMME CONTIENT EN SOY LA partie Elementaire du monde. Briefue description des Elements de l'homme. Il comprend outre les Elements les autres substances meteoriques & minerales.

CHAPITRE. XV.

NOn seulement les deux parties superieures du grand Monde sont comprises dans le petit, mais encor ceste region inferieure, doumaine de la nature, qui a pour bornes le ciel de la Lune, & le centre de la terre, où les élements sont disposez par ordre, ensemble tout ce qui resulte de leur meslange.

L'homme donc, outre qu'il est composé de ces quatre corps simples, a les quatre humeurs, comme principes, ou élemẽts, qui dansent[b] vn bal ainsi que quatre filles, leurs doigts enlacez les vns aux

b Leg. Georg. Pisid. lib. de mund. opific.

autres. La bile chaude & seche est semblable au feu : le sang chaud & humide à l'air; la pituite froide & humide à l'eau: Et la melancholie froide & seche à la terre. Ioint que tout ainsi que le train des quatre saisons suit la disposition des élements : de mesme maniere, les quatre âges suiuent le temperament des quatre humeurs. Dauantage, selon la doctrine [a] d'Hippocrate, la mer & la terre nous sont representées par le ventricule, car en quelques lieux, comme nous auõs dit cy dessus, il compare ceste partie à la mer, τῇ θαλάσσῃ. comme quand il dit, que songer en dormãt voir la mer agitée de tẽpestes, est vn presage de quelque maladie au vẽtricule, θαλάσσα ταρασσομένη κοιλίης νοῦσον σημαίνει. En autre part, il l'a refere à la terre. Ce q̃ la terre est aux arbres (dit-il) le ventricule est au regard des animaux, ὥσπερ τοῖσι δένδροισιν ἡ γῆ, οὕτω τοῖσι ζώοισιν ἡ γαστήρ. La raison est que comme tous les fleuues se déchargent dans la mer, ainsi tout ce que nous buuons est porté dans le ventricule. Les arbres tirent leur nourriture de la terre par la racine : Les parties du corps, reçoiuent leur aliment du ventricule, par les

a *Lib. 1. de dieta & lib. de insom.*

venes mesaraiques. Plutarque[a] toutesfois ayme mieux comparer à la mer la vessie, & à la terre la matrice & le ventricule. Le monde, dit-il, naturellement employe à son vsage, la terre & la mer, comme l'animal le ventricule, & la vessie, γῆ καὶ θαλάσσῃ χρῆται ὁ κόσμος κατὰ φύσιν, ὅσα κοιλίᾳ καὶ κύστει ζῷον. Et ailleurs il faict la matrice semblable à la terre disposée à receuoir la charrue & la semence τὴν ὑστέραν ὡς γῆν ὀργῶσαν. b Enquoy ils semblent estre differents, mais il est aysé de les accorder. Car la vessie justement peut estre comparée à la mer, entant qu'elle est vn receptacle des serositez de tout le corps : La matrice à la terre, pour les causes mentionnées, lors que nous auons discouru du mariage du ciel & de la terre : Le ventricule à l'vne & à l'autre, à raison qu'il est vn reseruoir de toutes viãdes liquides & solides. Toutesfois pour parler plus pleinement de cecy, les venes sont la vraye mer du petit Monde : La vene caue l'Ocean, la vene porte, comme la mer mediteranée ; la vessie, le ventricule, & autres semblables cauitez, comme goulphes, ou mers particulieres qui dependent de l'vne ou de

a Lib. de fac. quæ appar. in lun. circul. & lib. de amor. erga liberos.

b Sic etiam Aristoteles vterum comparat terræ probl. 10.

l'autre. Mais dautant que tout cela n'eſt rien de particulier à l'hōme plus qu'aux beſtes, nous deuons noter que Dieu a donné à luy ſeul ceſt auantage, de diſpoſer entierement des élements du grand Monde.

La terre, qui luy ſert de marche-pied, cultiuée & labourée, eſt contrainte de luy fournir ſes neceſſitez. Il l'a tourmente continuellement, afin qu'elle ſubuienne à ſes delices; Et ne faict point de ſcrupule pour porter au doigt vne petite pierre, de la rechercher au profond de ſes entrailles [a] *viſcera eius extrahimus, vt digito geſtetur gemma*, dit Pline. Il en tire le marbre, le jaſpe, le porphyre, pour ſe baſtir des palais, dreſſer des ſtatues, & faire monſtre de mille autres magnificences. Il déterre l'or, l'argent, le cuiure, & autres metaux, pour ſon plaiſir, pour exercer ſon induſtrie, pour ſ'accommoder & parer d'vne belle varieté de mōnoyes, bagues, medales, plaques, jaſerans, & autres pompes ſuperflues, qui ſont le monde du petit Monde.

[a] *Cap.63.lib.2. nat. hiſt.*

La mer comparée par les Anciens, à vn animal furieux, quoy qu'elle ſoit pleine

d'écume, de rage, & de furie, obeit à ses commandements, le porte par le circuit du monde, luy, ses armes, nauires, caraques, carauelles, galeres, galions, & outre cela, luy donne vne partie de sa nourriture. Et à raison qu'elle est ainsi obligée au seruice de l'homme, s'estant vn jour mal comportée à l'endroit de Xerxes,[a] il la menaça du foüet, & de la cadene.

[a] Leg. Philo Jud. in opuscul. Themist. orat. 2. Plutarchus lib. περὶ ἀοργησίας.

Il joüit au surplus de la region de l'air, par le moyen de la hauteur de ses edifices; afin que ie ne mesle rien icy, de la fabuleuse hardiesse de Dedalus, qui voulut par ses ayles, imiter la nature des oyseaux. C'est chose digne de remarque, qu'il peut empescher, ou destourner l'impetuosité des vents, cõme nous en auons l'exemple d'Empedocles, [b] en la Sicile, surnommé pour ceste occasion, κωλυσάνεμας, arreste-vent. Mais n'est-ce pas braner la violence de l'air, & de la tempeste, quand en pleine mer il faict voile en despit du vent contraire, inuention trouuée de nostre siecle?

[b] Leg. Plutarch. lib. de curiosit. Diogen. Laert. in Empedocle.

Sur toutes choses nous deuons recognoistre que l'homme outre que sa substance n'est que feu, selon Porcius Licinius,

nius, [a] seul entre tous animaux retient le feu icy bas, pour son vsage. Il s'en sert quand il veut, il l'estaint ou allume quãd il luy plaist, & par son moyen il façonne vne infinité d'ouurages qui font honte à la nature. [b] Bref, cõme s'il estoit vn petit Dieu, encore qu'il ayt sa demeure en terre, l'excellence de sa nature luy ouure le chemin en l'air, en l'eau, dans le ciel, & en vn mot par tous les quantons de l'vniuers. Iugeõs donc combien l'homme est grand & excellent par dessus les autres animaux, ayant pouuoir d'estre present par tout sans estre present, d'auoir en soy par image ou par échantillon tout ce qui est au monde, & de disposer de tout l'vniuers, comme basty pour son vsage, & destiné à son seruice. Nous auons couru tout le Ciel, & collationné sur luy le Ciel du petit Monde, comme vne copie sur son original, sans y auoir peu remarquer aucun defaut. Nous auons reuisité les éléments de l'vn & de l'autre, sans y trouuer vne seule marque de dissemblãce. Reste maintenant que nous passions outre dans ce ménage de la nature, pour contempler les autres parties.

a Leg. Plutarch. lib. ignis ne an. aqua præst.

b Leg. Phil. iud. de mũdo opif.

Au monde s'engendrent les pluies en la moyenne region de l'air. En l'homme les pluies sont les fluxions de cerueau, engendrées en la mesme façon que la pluie, ὥσπερ ἡ τῆς ὑετῦ γένεσις, comme dit Aristote; [a] comparant en cela le petit Monde auec le grãd, μεγάλῳ μικρὸν παρεικάζων. Heraclite toutesfois appelloit le decoulemẽt des vrines, la pluie du petit Monde; Car ce Philosophe, comme témoigne Aristote, [b] croyoit que l'vrine s'engendre au corps, ainsi que la pluye en l'vniuers, ὥσπερ ἐν τῷ ὅλῳ καὶ ἐν τῷ σώματι. Tellement qu'vn certain jour ayant appellé deux Medecins, pour consulter de son mal d'hydropisie, & voyant qu'ils ne pouuoient tomber en accord, leur demanda en paroles obscures, selon sa coustume, s'il estoit point possible de faire de la pluie le beau temps, ἐκ τῆς [c] ἐπομβρίας αὐχμὸν. Entendant par la pluie l'vrine engendrée en la vessie de ce que nous beuuons & mangeons, comme la pluie en l'air des vapeurs d'icy bas: Et par le beau tẽps la dissipation ou éuacuation de ceste vrine. Outre les pluies, nous auõs les nuages qui se voyent aux yeux & aux vrines.

a Cap. 7. lib. 2. de part. anim.

b Probl. 26. sect. 13.

c Leg. Diog. Laert. in Heraclito. Plutarch. in praecept. sanit.

Les greſles du petit Monde ſont les flegmes ronds *πτύελα στρόγγυλα*, purgez par le crachat; & les grains qui ſuruiennent aux ladres, que les Medecins Grecs nomment *χάλαζαν*, les Latins *grandinem* greſle.

Les cheueux gris de la vieilleſſe repreſentent les neges de l'hyuer: Prudentius les appelle *niuem capitis* la nege de la teſte, & les Poëtes grecs en leurs railleries comiques, le frimas de la vieilleſſe, [a] *γήρως πάχνην*.

L'arc qui apparoiſt en l'air de pluſieurs couleurs, eſt fort bien dépeint par le cercle rond, qui eſt en l'œil entre le blanc & la prunelle, nommé *iris*, comme l'autre, à raiſon de leur reſſemblance, *ἀπὸ τῆς πρὸς τὴν οὐράνιον ἶριν ἐμφερείας*, [b] dit Galien.

La rouſée auſſi eſt en l'Homme exprimée diuerſement, car nous appellõs ainſi ce ſuc alimentaire en la troiſieſme coction, ſorty des petites venes & attaché comme vne rouſée à la partie, pour eſtre puis apres tranſmué en ſa ſubſtance. Puis nous auons la ſemence qui peu à peu & par parcelles deuient blanche en façon de rouſée *δροσοειδῶς*, dit [c] Galien, dans les replis des vaiſſeaux ſpermatiques, com-

a *Apud Ariſtot. cap. 4. lib. 5. de gener. anim. leg. Sueton. in Domitian. cap. 20.*

b *In Iſagoge.*

c *Lib. 1. de ſemine.*

posée du sang enuoyé par le foye, & des esprits, tout ainsi que la rousée est dicte par Alcman fille de l'air & de la Lune, δρόσος ἀέρος θυγάτηρ καὶ σελήνης, dans [a] Plutarque. Macrobe [b] l'a ainsi interpreté, *ros aëris & lunæ filius*. Mais quand la nature employeroit toute son industrie, pourroit-elle mieux figurer la rousée, que nous la voyons representée par les sueurs & par les l'armes?

a Symposiac. lib. 3. & lib. de fac. quæ in lun.

b Cap. vltim. lib. vltim. saturn.

Les impressions de feu du petit Monde, sont les phlegmõs & inflammations. Les pierres, les calculs des reins & de la vessie; comme aussi du foye, du poulmõ, des intestins & d'autres parties, où quelquesfois s'engendrent des pierres, ainsi que l'on a obserué en plusieurs malades. Les os sont les metaux, quoy que raportez autrement en l'echole de Paracelse, nouueau Heresiarque en la Medecine.

Les tonnerres, les vents, & autres tempestes, rapportent du tout aux flatuositez des intestins. Les hydropisies aux deluges & inondations, les frissons, conuulsions, tremblements aux tremblements de la terre.

QVE LA NATVRE DES PLANTES est en l'homme : soit que nous les considerions en general, ou selon les especes. Exemples de plusieurs plantes, fruicts, graines & autres parties.

CHAPITRE XVI.

ENTRONS maintenant dans les jardins du petit Monde, pour reprendre noz esprits, & receuoir cõ contentement de voir en vn si petit verger toutes sortes de simples, auec autant de varieté qu'en la terre mesme. Toute la nature des plantes est contenuë dans l'homme, premieremẽt en ce qu'au commencement de son estre il vit à la façon des plantes,[a] τὸ πρῶτον ζῇ φυτοῦ βίον, par ce que l'áme raisonnable (quoy qu'elle soit infuse à l'instant que la conformation des parties du corps est acheuée) ne peut alors, faute d'instruments habiles au faict du sentiment & de la raison, monstrer encore que les fonctions de l'áme vegetante, qui sont la nourriture & l'accroissement. Puis apres toutefois, à mesure que les Organes se délient, les facultez de l'áme raisonnable & sensitiue se manife-

a *Arist. cap. 2. li. 3. de gener. an. & cap. 1. lib. 7.*

ſtent, & entrent en exercice ſans rien diminuer de ce qui eſt de la vegetante, qui demeure touſiours en ſon entier; au moyen dequoy nous ſommes touſiours participans de la nature des plantes. Or l'homme eſtãt en âge de prudence & de jugement, ſ'il aduient que par vn ordre renuerſé il retourne à ſes premieres briſées, faiſant eſchange de ceſte maniere de viure ſelon la raiſon, à la façon de viure des plantes, n'ayant à recommandation, que le plaiſir de la gourmandiſe, il eſt alors vrayement plante, & d'vne façon beaucoup pire que la première. Plotin nomme cela eſtre transmué en plante [a] ἀποδενδρωθῆναι. Tels ont eſté Archeſtratus entre les Grecs, entre les Romains Apicius *altiſsimus gurges* (dit Pline) [b] profond abiſme de tous viures, & de noſtre ſiecle vne infinité de vẽtres, qui ne trouuent pas ſeulement leur col trop court, mais auſſi leur vie trop briefue, & le mõde trop petit pour leurs inſatiables appetits.

[a] Leg. Ioan. Philopon. proem. lib. 1. de animâ.

[b] Cap. 48. lib. 10. n. hiſtor.

Dauantage l'Homme conſideré meſme en ſa perfection, eſt vne plante diuine & celeſte, φυτὸν οὐράνιον ὁ ἄνθρωπος, dit S.

a Basile, pour mettre difference entre luy & les autres plãtes, bestes, & arbres nommées φυτὰ ἐπίγεια, καὶ b κατώκαρα, plantes qui ont la teste en bas & vers la terre. Les plantes, dit Aristote, c ont en bas ce qui doit estre haut, & au contraire elles ont esleué vers le ciel, ce qui deuroit estre abaissé vers la terre, τὰ μὲν ἄνω κάτω, τὰ δὲ κάτω ἄνω; estant la racine qui est la bouche & la teste de la plante, inserée dedans la terre, & la semence à l'opposite, au coupeau des branches, ἐπ' ἄκροις d τοῖς πτόρθοις. Enquoy nous deuons recognoistre vne instruction de la nature, qui donne non seulement aux plantes, mais aux bestes brutes, la teste enclinée vers la terre, pour monstrer que leur origine est de la terre, & que là doit estre leur derniere retraicte. A l'Homme seul qui est enfant du Ciel, qui reçoit sa nourriture du Ciel, & qui est né pour contempler le Ciel, la face droicte & esleuée vers ce cinquiéme élement. Parquoy il me semble que Platon le nomme à bon droit, plante renuersée e φυτὸν πρὸς τ̃ οὐρανὸν ἀνεστραμμένον, quoy que Galien f ayt declamé au contraire.

Disons plus, le Monde selon Philon

a Hexamer. homil. 6.

b Leg. Philo. Iud. lib. περὶ τοῦ τὸ χεῖρον, &c. & lib. περὶ φυτουργ.

c Cap. 10. lib. 4. de part. anim.

d Apud Arist. ibidem.

e Leg. Plutarchus lib. de exilio & lib. de Pith. oraculis.

f Cap. 3. lib. 3. de vsu part.

a Lib. περὶ φυτουργ. [a] Iuif est vne plante qui produict de toutes sortes de fruicts, & qui a toutes choses comme branches, ou dépendances, φυτὸν παμφορώτατον, οὗ παντά ἐστι μοσχεύματα. L'Homme pareillement est vne plante qui ne produict pas seulement toutes especes de fruicts, mais aussi pour l'vsage & nourriture duquel, toutes plantes sont produictes par la nature.

Si quelqu'vn dit que toutes ces choses ne sont qu'allegories, ou ressemblances metaphoriques, & qu'il n'y a rien en l'Homme qui puisse estre appellé vrayement plante: Ie réponds auec Chrysippus [b] & Galien, [c] que l'enfant est nourry dans la matrice de la mere, comme la plante dans la terre, τὸ βρέφος ἐν τῇ γαστρὶ φύσει τρέφεται καθάπερ φυτὸν, & qu'il n'y a aucune difference entre-eux, pour ce regard. La plante prouient de semence jettée en terre. L'enfant est formé & engendré de semence en la matrice comparée cy deuãt [d] à l'élement de la terre. La plante est attachée à la terre par sa racine, d'où encore elle tire sa nourriture. L'enfant est inseré à la matrice, par le moyen [e] des venes & arteres qui trauersent l'arriere

b Apud Plutarch. lib. de Stoic. cõtrad.

c Lib. 1. de sem.

d Cap. 4.

e Leg. Arist. cap. 4. lib. 2. de gener. an.

faiz, & de la vene ombilicale qui luy porte la nourriture. En la plante toutes les racines aboutissent en vn mesme tronc. Toutes les venes de l'enfant hors le principe de la mere, s'vnissent & se terminent au foye, nommé par Hippocrate [a] ῥίζωσις τῶν φλεβῶν; les racines des arteres au cœur, les racines des nerfs à la moële de l'espine, diuisez puis apres en plusieurs rameaux, jusques aux dernieres branches [b] ἄχρι τῶν ἐσχάτων βλαστῶν.

Si nous voulons diligemment examiner l'origine & le progrez de la vene caue, nous jugerons qu'elle merite le nom d'arbre, aussi bien que le Chesne ou le Cyprés. Elle a ses racines dãs le foye, à la sortie duquel elle est diuisée en deux bras, l'vn porté vers les reins le long de l'espine, pour peupler de plusieurs rameaux les parties inferieures; l'autre vers le cœur & la teste, ramifié en plusieurs branches grãdes & petites, pour la nourriture des parties superieures. Mais entre autres, passant par le diaphragme, elle jette sur ceste membrane comme sur vne toile ou parchemin, deux rejettons ou petits arbrisseaux, si bien figurez d'vne

a *Lib. de alimento.*

b *Galen. loc. cit. & cap. 1. lib. 2. de cõp. pharm. loc.*

part & d'autre, qu'vn paintre excellent ne sçauroit mieux imiter la nature, qu'elle s'est en cela imitée elle mesme. Et est chose digne d'admiratiõ, que ceste vene caue outre qu'elle nous represente la nature des plantes, faict office d'arrouser, & comme[a] vne rigole & canal plein de sang, humecte & nourrit les parties du corps, muscles, membranes, tendons, ligaments, & autres qui sont les ayres & les parterres du jardin.

[a] *Leg. Plutarchus lib. de Amore erga liber. Plato in Tim. Galen. cap. 9. lib. 16. de vsu part.*

Il ne seroit pas besoin d'exagerer dauantage ceste matiere assez feconde d'elle mesme, mais pour leuer tout scrupule, nous declarerons encor que toutes les parties des plantes separement, sont specifiées dans le petit Monde. Nous auons les racines des nerfs, des venes, des cheueux, des dents, de la langue. Nous disons le trõc de l'artere & de la vene caue. Les bras sont les branches de ceste plante renuersée & justement les pouuons nous ainsi nommer, puis que Virgile parlant des arbres, leur attribue *ramos & brachia*. Ioint que la hergne est vne maladie ainsi ditte du mot Grec ἔρνος, qui signifie rameau. Les Latins disent *ramex, a ramo*,

d'autant que ce qui descent en la pochette, soit partie du peritoine, de la coiffe, de l'intestin, ou autre substãce, semble estre vne branche qui s'estend iusques en ceste partie. La peau est comme [a] l'escorce, la semence est semblable à la graine; quoy que particulieremẽt les graines des plantes y soient figurées distinctement, comme nous dirõs cy apres. Et tout ainsi, dit Plutarque, [b] que les bõs jardiniers fichẽt des paux χάρακας, aupres des ieunes plantes, pour les tenir droictes: aussi les sages maistres plantent de bons preceptes & aduertissemẽts à l'entour des ieunes gẽts, afin que leurs meurs se dressẽt à la vertu.

Pour confirmer dauantage ceste analogie, tout ainsi que les parties & proprietez des plantes, sont en vsage dans le petit Monde; ainsi voyons nous que ce qui conuient à l'homme particulieremẽt & de premier droict est attribué aux plãtes. Nous disons les yeux des bourgeons, *oculos germinum*. Pline [c] appelle les racines les pieds des arbres, au contraire d'Aristote [d] qui les nomme la teste & la bouche, στόμα καὶ κεφαλὴν; A raison, que par ceste partie elles tirent leur nourriture de la

[a] *Sic Lucretius & M. Varro corpus corticem animæ nuncuparunt.*

[b] *Lib. de liber. educ.*

[c] *Cap. 24. lib. 17.*

[d] *Cap. 10. lib. 4. de part. animal. cap. 4. lib. 2. de anima.*

terre. Ioint que nous remarquons en quelques especes vne forme de teste, soit au bas vers la racine cõme à la squille, au lis, au saffran; ou au coupeau de la tige comme au pauot. Nous disons la ceruelle de la palme ἐγκέφαλον τοῦ φοίνικος, les ongles de la rose *rosarum vngues*. Le milieu de la pomme est appellé par les Latins *vmbilicus* le nombril; comme au trõc des arbres, la partie qui est au milieu est nõmée *cor ou matrix*, le cœur ou la matrice. Dedãs certains bois ainsi que dans les os nous trouuons de la moëlle, comme il appert au sureau & à la ferule. Noz cheueux y sont representez en plusieurs manieres, car nous en voyons quelques vnes, comme la goutte de lin, *cassutham* du tout semblables à des cheueux: Et que quelques autres à raison de leurs figures, sont nommées capillaires, *capillares herbæ*. Elles ont aussi leur saliue & leurs l'armes, *saliuam, & lacrymas*. De sorte que nous pouuons dire auec Pline, qu'il y a entre les parties des plantes, la peau, le sang, la cher, les nerfs, les venes & les os auec leurs moëlles: *cutis, sanguis, caro, nerui, venæ, ossa, medullæ*.

a *Leg. Plutarch. lib. de precept. san. Theophr. ca. 8. lib. 2. hist. plant. Xenoph. ἀναβ. β Galen. lib. 8. de simpl. medic. facult.*

Outre la proportion qui est entre leurs parties, elles empruntẽt encor les noms des indispositions de l'Homme. La faim & la crudité les trauaillent *laborant fame & cruditate* dit [a] Pline. Quelques arbres, comme ceux qui portent raisine sont malades d'abondance de gresse, & de nourriture. Elles sont sujectes aux vers, à la peste, à la galle, & bien souuent les douleurs de nerfs les affligent comme les hommes, *vt homini neruorum cruciatus, sic & arbori*.

[a] *Cap. 24. lib. 17.*

Specifions maintenãt les plantes & les arbres du petit Monde. Aristophane [b] nomme la partie secrette de la femme ἀκαλήφην ortie, à raison qu'elle brusle les ieunes hommes, comme l'ortie les mains de ceux qui la touchent. Pindare [c] nomme le poil qui croist en ceste mesme partie, μελινδέα ποίαν herbe douce & agreable. Les orifices des veines de la matrice sont semblables à l'herbe nommée *Cymbalaria* écuelles, & à raison de ceste ressemblãce elles ont vn mesme nom [d] entre les Grecs. Salomon [e] compare l'hõme vieil à vn amandier, & les os des jambes, sont nommez roseaux, *cannæ & arundines*, par

[b] *Apud Athenæum lib. 3. dipnos.*
[c] *Pyth. od. 9.*
[d] κοτυληδὼν.
[e] *Ecclesiast. 12.*

les Medicins. Mais n'est-ce pas vn fait qui passe toute admiration, que quelques plantes s'engendrent naturellement dedans l'Homme, en la mesme maniere qu'elles se voyent au grand Monde: cõme il appert par l'exemple d'vn certain, qui apres vne longue retention d'vrine, jetta par la verge vn tuyau d'orge auec ses nœuds,[a] κριθίνην καλάμην γόνατα ἔχουσαν. Les fleurs des femmes rapportent entierement aux fleurs des plantes, consideré qu'elles precedent le fruict en elles comme aux plantes: estant l'enfant vn fruict exquis qui surpasse en beauté tous les autres fruicts du grãd mõde. Quelques Medecins appellẽt la tumeur ditte erisipele vne rose *rosam.* Nous auons vne espece de petite verüe nommée θύμιον thim; par ce qu'elle rapporte aux petits boutons qui croissent au coupeau du thim.

[a] *Apud Plutarch. quest. 9. lib. 8. simpos.*

Aux joinctures des pieds & des mains, se trouuent de petits os nommez sesamoides, dautant qu'ils rapportent à la graine du sesame. Dans les intestins s'engendre vne espece de vers, qui ressemblent à la semence de courges. Au mal nommé *herpes miliaris* se forment de pe-

tites pustules, ou éleueures cõme grains de mil. Outre que nous auons vne espece de sueur ditte *miliaris sudor*, par ce qu'elle nous represente ceste mesme graine.

Pour le regard des fruicts, nature nous en a departy auec vne pareille liberalité, comme au grand Monde; pour preuue dequoy nous en produirons quelques especes. Les pommes desquelles nous recognoissons plusieurs differences, sont rapportées dans les jardins du petit Mõde par diuerses parties du corps. Les joües sont dittes par les Grecs μῆλα pommes, par ce qu'elles sont esleuées en rondeur, & souuent auec quelque traict de vermillon à la façon d'vne põme. Aristophane appelle ainsi les mamelles, pour la ressemblance qui est entre le fruict & ceste partie; à laquelle il semble que Pindare ayt eu égard, quand il appelle la mamelle, ὄμφακα verdelette, comme s'il parloit d'vne pomme non encor paruenue à sa maturité. Car telles sont les mamelles des jeunes filles, lors qu'elles commencent à pousser [a] σπαργᾶν, καὶ κυαμίζειν, auquel tẽps, dit Aristote, [b] elles ont besoin d'vne soigneuse garde, φυλακῆς δέονται. com-

[a] Leg. Hippocr. lib. Epidem.

[b] Cap. 1. lib. 7. nat. hist.

me l'on donne ordre aux pommes, de
[a Apud Gell. cap. 2. lib. 13.] peur des larrons. Le vieil Poëte [a] Accius
compare encore à ce fruict, les esprits des
hommes, *quod in pomis est*, dit-il, *itidem esse*
[b Leg. Actuarius cap. 7. lib. 2. de dignosc. affect.] *aiunt in ingenijs*, & les Medecins [b] nõment
ainsi vne maladie qui suruient à l'œil.
Mais nous n'aurions iamais faict si nous
voulions expliquer le tout exactement.
Au bout de la mamelle se void vne cerise vermeille, qui pour estre plus belle que
le fruict mesme, feroit honte à la nature
n'estoit qu'elle est aussi de sa façon. Les
reins portent la vraye figure d'vn faseol,
dit autrement poix d'outre mer. Les testicules ressemblent tellement aux oliues, qu'vne espece d'oliue porte le nom
[c Sympos. lib. 4. quest. 2.] de testicule *oliua* ὄρχις. Plutarque [c] compare les trufles ὕδνας aux glandes escruelles & autres tumeurs scrophuleuses. *Quibusdam sunt tubera*, dit Pline, [d] *sicut in carne*
[d Cap. 38. lib. 16. n. hist.] *glandia*. Aristophane [e] sous ce mot ἐρέβιν-
[e In Acharn. & in Ranis.] θος pois chiche, entend la partie honteuse
de l'homme, selon l'interpretation du
Scholiaste. Bref nous auons la grenade
malum granatum, la pomme de pin, le
gland, les amandes *amygdalas*, les meures,
les figues συκάσεις, les febues κυάμους, des
oygnons,

oygnons, des lentilles, des raisins *vueam membranam, vuulam*, & autres especes qui seroient de trop longue deduction.

Au surplus, nature imprime quelquesfois plusieurs fruicts en l'hõme, par voye oblique, quand les enfans au ventre de leur mere, sont marquez par la force de l'imaginatiue, les vns d'vne fraise, les autres d'vne framboise, d'vn raisin, d'vne poire, d'vn abricot, ou choses semblables. Parquoy il me semble que ce seroit manquer de iugement, que de nier cest article; eu égard qu'oculairement nous y recognoissons tant d'especes; outre que toute la nature des plantes & tous fruicts en general, nous sont figurez par l'enfant, estant au ventre & lieu genital de la mere, ainsi est-il comparé par Ciceron [a] *arborum baccis, terræque frugibus.* De maniere que nous pouuons dire, que l'homme sans se transporter aux Indes, à la Chine & autres terres estrãgeres, mais considerant ches soy l'excellence de sa nature, peut voir & cognoistre toutes sortes de simples, veu qu'il les contient miraculeusement dans son inuentaire. *Nec te quæsiueris extra.*

a *Lib. de senect.*

EN L'HOMME SONT TOVS LES animaux. Tous ont esté creez pour son vsage. Il a tout ce que la nature leur a distribué particulierement, armes, remedes & autres necessitez. Exemples de plusieurs bestes representées dans le petit Monde.

CHAPITRE XVII.

LA SVITE du present discours, nous oblige à traitter icy de la nature des bestes, entre lesquelles il y a vne si grande diuersité d'especes, que c'est chose presque qui surpasse toute apprehension, qu'elles puissent trouuer lieu dans cest épitome. Nous monstrerõs neantmoins que toutes y sont distinctement comprises auec autant d'ornement & de parade, qu'elles en peuuent auoir, en l'estre de leur premiere nature: Car ie ne vois point de raison, pourquoy les plantes, les metaux, les pluies, les gresles, & autres mixtes parfaicts ou imparfaicts, auroient esté logez au large dans ce petit Monde, pour n'estre laissé aucun lieu aux bestes, qui ont plus de rapport & d'affinité auec l'Homme, & le Monde, que toute autre substance contenuë sous

le Ciel de la Lune.

Premieremẽt donc, entant que l'Homme, ainsi que les bestes, a âme sensitiue, auec mesmes puissances & facultez; Et le corps pareillement composé des quatre élements, il doit estre tenu comme vne representation de leur nature. Il a le sentiment, le mouuement, la nourriture, l'accroissemẽt: Que trouuons-nous plus aux animaux priuez du benefice de la raison?

En apres Dieu a donné à l'Homme cest auantage, d'estre Seigneur & maistre par dessus tous animaux; Il leur commande, il les dompte, il en dispose comme il luy plaist, & les reduict du tout à son seruice. Et partant nous soustenons à bon droict qu'il les a tous, puis qu'ils sont ainsi sous son pouuoir, & que les plus farouches sont contraincts de se sous-mettre à son obeissance: Les vns sont destinez pour son viure, & subjects de subuenir au luxe de sa table. Les autres pour son seruice, sont employez au labeur & à la voicture; & tous presque luy aydent de remedes pour le secourir en ses maladies, lesquelles estant en grand nombre, requierent

vne grande varieté de medicamẽts, qu'il tire non seulement des plantes & des mineraux, mais encor des animaux recherchez pour ceste occasion, & aux regions estrangeres, & en l'air entre les oyseaux, voire iusques aux abysmes de la mer. Le pied d'Elant ou asne sauuage luy est vn remede pour l'épilepsie. Pour la squinancie, les hyrondelles en pouldre. Pour les furieuses douleurs des dẽts, l'épinoche de la torpille, & la dépoüille de couleuure. Pour plusieurs maladies de l'œil, le fiel de perdrix, d'anguille & autres. Les testicules de bieure pour les nerfs. Les dents d'élephant, les cornes de cerf & de licorne, pour fortifier le cœur, & contre les vers. La cher de vipere, contre la lepre, & toute maladie pestilente. Contre l'vlcere des poulmons, le poulmon de regnard. Pour les maladies de fieure hectique, la chair de tortue & de limaçons. Les dents de sanglier, & nerfs de toreau, pour guarir de la pleuresie. Le bouyau de loup pour la colique. Le sang de bouc, & de lieure pour rompre le calcul des reins. Les cantharides, pour faire vriner. La peau de lieure brulée, & mise

en poudre, pour guarir les mules des talons, remede vsite & familier en la Gothie: [a] & infinis autres que i'obmets pour brieueté. En quoy il appert, que tous sont produicts par la nature à cause de l'homme, à fin qu'il en vse, soit à sa necessité, soit pour son plaisir.

a *Leg. Olaus magn.*

Si nous voulōs passer outre, nous trouuerons qu'ils sont obligez à luy payer, pour rente & redeuance seigneuriale, tout ce qu'il juge luy estre necessaire, pour son entretien d'armes, d'habillements, parures & ornements, aux despends mesme de leur propre peau. Chaqu'vn sçait, que du temps des premiers siecles, les hommes estoient armez, non de fer ou d'acier, comme maintenant, mais du cuir, & des dépouilles des bestes, ainsi qu'il appert par le mot de cuirasse, qui nous est resté pour marque de ceste antiquité. Leurs boucliers estoient de mesme matiere, comme de present nous en voyons de semblables; Mais principalement de cuir de bœuf, à raison dequoy les Grecs nommoient vne targe βοέίω, & les Latins *scutum*, du mot Grec σκῦτος qui signifie cuir. De là l'epithete de Mars en

a Il. φ. Homere, a ῥινότομος coupeur de cuirs. Si l'on obiecte que l'homme est mis au mõde nud, sans deffenses, destitué de toutes armes, b Apud Plutarch. lib. de fortun. γυμνὸς b καὶ ἄνοπλος, & qu'il est en cela inferieur aux bestes brutes, gratifiées de vestements & d'armes naturelles. Ie responds que comme l'œil doit estre priué de toute couleur pour receuoir les especes de toutes couleurs, par le moyen de la lumiere: l'Homme ny plus ny moins, pour estre capable d'auoir toutes sortes d'armes & d'habillements, & en meilleure forme que ceux des bestes, a esté naturellement priué de toute armure & de vestement, d'autãt que par le moyen de la raison, qui est le supplement de toutes choses, il se façonne des armes de toutes sortes, auec plus de beauté & d'artifice sans comparaison, que s'il en auoit quelques vnes, du pur don de la nature. Elle a donné au taureau la corne pour sa deffence, le pied au cheual, la dent au lyon, & au sanglier, à l'ours la force & l'agilité de la pate, aux poissons les epinoches. A l'Homme riẽ de tout cela: Mais au lieu de toutes armes, ἀντ' ἀσπίδων ἁπασῶν, dit Anacreon, au lieu dis-je de cornes, de dẽts,

de pates, d'epinoches qui l'eussent rendu monstrueux & ridicule, il a le jugement & la raison, qui sont les instruments de l'âme, & les deux mains, qui sont les organes de la raison, propres pour forger non des armes seulement, mais des tempestes, des tõnerres, des éclairs assez puissants pour ruiner les armes bestiales, & détruire toute la nature des animaux.

La mesme raison est pour le regard des vestements. Car l'Homme entre nud au monde, cõme vne poure & chetiue creature, non toutefois qu'il soit abandonné de la nature, mais par ce que elle luy seroit en cela superflue, veu qu'il a la raison & la prudẽce, desquelles il doit receuoir toutes commoditez aux despends des animaux. Les laines, les soyes, le poil, les plumes, les peaux, les écailles, sont mises en œuure par son industrie, & en fait vne parade bien souuent superflue, qui faict mespriser tout ce qui peut estre de plus exquis entre les bestes. Le Paon animal amoureux de sa beauté, ainsi est il décrit par Aristote,[a] φιλόκαλον ζῷον. Pline[b] dit *gloriosum animal*, a til rien digne destre comparé à noz toiles & draps d'or; à noz ve-

a Cap. 2. lib. 1. hist. anim.
b Cap. 20. lib. 10. na. hist.

loux plains, raz, rayez, à ramages, à fond de satin, à noz damas, peluches, panes de soye & autres telles estoffes, enrichies outre l'exelence de l'ouurage, du noble & ingenieux artifice de la teinture?

En vn mot, tous les dons & graces particulieres, que la nature à donné aux bestes separément, se rencontrent generalement en l'Homme, sans aucune exception. Entre les animaux quelques-vns viuent en l'air comme les oyseaux: Quelques autres en l'eau comme les Poissons: En terre plusieurs autres especes. L'homme encore qu'il ayt la terre pour sa demeure ordinaire, sans partage neantmoins jouït de tous les elements, comme nous auons ja dit. Chaque beste est née, ou à la compagnie, ou à la solitude: l'Homme s'accommode à l'vne & à l'autre. Les bestes entrent en chaleur & engendrent en certain tẽps de l'année: L'Homme pour cela n'a point de temps prefix, toutes saisons luy sont propres pour la generatiõ, par ce que la nature se plaist à la production d'vn si noble animal, cõme si multipliant en ceste espece qui cõtient tout, elle multiplioit en tout le reste. Entre les

animaux, nous voyons les vns obseruer cette regle naturelle estroictemẽt, de ne produire iamais qu'vn à la fois, les autres peu où plusieurs. L'Homme qui participe du naturel de tous, peut n'engendrer qu'vn à la fois, ou peu, ou beaucoup. ὁ δ' ἄνθρωπος ἐπαμφοτερίζει πᾶσι τοῖς γένεσι. καὶ γὰρ μονοτοκεῖ, καὶ πολυτοκεῖ, καὶ ὀλιγοτοκεῖ, dit [a] Aristote. Les yeux en chaque genre des animaux sont semblables, *in suo cuique genere similes*, dit Pline.[b] En l'Homme ils sont grandement diuers & differents. *In homine numerosissimæ varietatis & differentiæ.* [c] En chaque espece entre les bestes, il n'y a qu'vne sorte de voix: En l'Hõme toutes, & n'y a chant ou ramage d'oyseau qu'il ne puisse contrefaire. Quelques animaux sont venimeux de tout le corps, comme le crapaut; quelques autres en vne partie seulement, comme la vipere. Il a pleu à la nature d'exercer le semblable en la nature de l'Homme, & engendrer du venin en tout le corps de quelques-vns, & aux yeux de quelques autres affin qu'il n'y eust rien de mal au reste du monde, qui ne fust pareillement en l'homme *ne quid vsquam mali esset, quod in homine non esset,*

a *Cap. 4. lib. 4. de gener. anim. cap. 4. lib. 7. hist. animal.*

b *Cap. 37. lib. 11. nat. hist.*

c *Leg. Arist. probl. 31. sect. 10.*

dit le mesme Pline. [a] Entre les animaux, il y a vne certaine nourriture dediée à chaque espece: L'Homme seul se nourrit de toutes sortes de viandes μόνος γίνεται παμφάγος, dit [b] Plutarque. Il semble que les bestes, ne soient sujettes qu'a certaines [c] maladies, comme le chien à la rage & à la colique; les brebis, au farcin & à la rongne; le pourceau à la lepre, & que nature par mesme moyen ne leur ayt enseigné que certains remedes, vn ou peu plus à chaque espece: Pour exemple au cerf le dictam, au chien le gramen, à la huppe l'adianthum, aux hirōdelles l'eclaire, aux couleuures le fenouil, à la tortue le bugle, à la belette la rue, à la cigongne noiré l'vsage du clistere, à l'ours l'Aron sauuage. L'Homme est affligé de toutes sortes de maladies, & pour recompence la raison luy à donné toutes sortes de medicamens. De maniere que sa prudence luy est comme vne boutique garnie de tous les simples, drogues & compositions du monde: C'est vn arsenal πανοπλίαν, dit Philon [d] Iuif ou sont disposées par ordre toutes sortes d'armes & instrumens de guerre, c'est vn magasin plain de toutes

a Cap. 2. lib. 7. nat. hist. leg. Gell. cap. 4. lib. 9.

b Lib. de brutorum solestia.

c De his leg. Cic. lib. 2. de nat. deor. Arist. cap. 6. lib. 9. hist. an. Plin. cap. 27. lib 8. Plutarch. lib. terrestria in an. aq. prud. & lib. 2. de brutor. solestia. Ælian. cap. 49. lib. 4. Solin. cap. 41.

d Lib. de somniis.

sortes d'habillements: C'est elle qui en a fourny les François de mille façons, trop curieux depuis quarante ans. Bref comme le couteau de Delphes estoit emploié à diuers ouurages & offices ἕν πρὸς πόλλα, [a] ainsi ceste puissance ou faculté de l'ame sert à l'inuention & recouurement, non d'vne chose seule, mais de tout ce qui est necessaire à l'excellẽce de l'Homme. De maniere que nous pouuons dire auec Ciceron, [b] qu'il n'y a rien, non seulement en l'homme, mais au monde plus diuin que la raison, *nihil in vniuerso cœlo ratione diuinius*, & auec vn autre, [c] qu'il n'y a rien en la terre de diuin que l'homme, & rien de diuin en l'hõme que l'intellect. *Nihil in terra diuinum præter hominem. Nihil in homine diuinum præter mẽtem.* Mais c'est assez discouru des animaux en general, entrõs maintenant en vne recerche plus exacte des especes, deduisant comme elles sont contenües dans le petit Monde.

[a] Apud Arist. cap. 1. lib. 1. polit.

[b] Lib. 1. de legibus.

[c] Joannes Picus.

Toutes les especes des animaux, pour exemple l'Elephant, le lyon, le taureau sont representées en l'Hõme, ou par imitation, quand nous les imitons en leur naturel, façons & conditions. Ou par ref-

ſemblance, quãd ſelon la figure ou quelques notables proprietez, vne partie du corps rapporte à telle, ou à telle eſpece. Ou à raiſon qu'elles y ſont actuellement, & en la meſme maniere qu'en l'vniuers. Nous expliquerons le tout par ordre.

L'Ame raiſonnable qui a les autres âmes en ſa puiſſance, bien ſouuent au lieu de ſe maintenir à ce qui eſt de ſon propre, ſe laiſſe emporter aux vitieuſes inclinatiõs de l'âme ſenſitiue & materielle, ainſi qu'vn maiſtre Pilot qui faute de conduite, liure ſon vaiſſeau à la mercy du vẽt & de la tempeſte. Et par ce moyen l'homme deuient brutal, & eſt fait participant du naturel & conditions des beſtes. Clairement cela nous eſt demonſtré par Plotin. [a] L'Homme (dit-il) qui eſt le milieu entre Dieu & les beſtes brutes, ἐν μέσῳ θεῶν καὶ θηρίων, ſe range à l'vn ou à l'autre party, & par ce moyen aucuns ſe rendent ſemblables à Dieu, aucuns ſemblables aux beſtes ὁμοιοῦνται οἱ μὲν τῷ ἑτέρῳ, οἱ δὲ τῷ ἑτέρῳ. Et ceſte Philoſophie ſemble eſtre tirée de la doctrine d'Ariſtote, qui tiẽt que l'Homme ſolitaire & eloigné de toute ſocieté, eſt ou Dieu, ou beſte. ἢ θηρίον [b] ἢ θεός. Eſtãt

a Cap. 8. lib. 2. Ennead. 3.

b Cap. 2. lib. 1. politic.

necessaire puis qu'il quitte ce qui est de plus naturel à l'homme, à sçauoir la societé, qu'il s'adonne à la brutalité, s'il ne s'éleue à l'autre extremité qui est Dieu, pour la compagnie duquel il se seroit priué de la compagnie des hommes. Nous noterons toutesfois auec ce mesme Philosophe, qu'vne simple vertu, ou vne petite & legere malice, ne suffit pas pour nous rédre semblables à Dieu ou aux bestes, mais vn excez en l'vne ou en l'autre. Pour nous vnir & conformer à Dieu, vne vertu éminente [a] ἀρετῆς ὑπερβολή, pour estre comparez aux bestes vn vice extreme, qu'il nomme θηριωδείαν, les autres disent [b] τῶν παθῶν κτηνωδείαν, brutalité de mœurs. Hercules a esté par les Poëtes transferé entre les Dieux, d'autāt que sa valeur luy a acquis vne loüange immortelle, & qu'il s'est ouuert le chemin dans le Ciel par le merite de ses vertus, que l'on à recognuës auoir surpassé le train commun des vertus du vulgaire. Plusieurs d'autre-part ont esté appellez bestes, comme les habitans de Candie, par S. [c] Paul, apres leur Poëte Epimenides κακὰ θηρία mauuaises bestes, à raison de leurs mœurs deprauées

[a] Cap. 1. lib. 6. Ethic. ad Eud.

[b] Leg. G. Pisid. de mund. opif.

[c] Epist. ad Titum.

& vie extremement desordonnée. Hecube & ses chambrieres, pour auoir esté par trop iniurieuses, sont dittes par Euripide,[a] μιαίφονοι κύνες pernicieuses chienes. Achilles reprochant à Agamemnon vne peur & vne impudence outre mesure, luy attribue des yeux de chien & vn cœur de cerf [b] κυνὸς ὄμματα κραδίην τ' ἐλάφοιο. Les Poëtes feignent que les compagnõs d'Vlisses, furent changez en pourceaux par le bruuage de Circé, pour signifier, qu'eux qui auparauant s'estoient monstrez sobres & temperents, apres auoir gousté du plaisir, se veautrerent dans la fange de la volupté, comme pourceaux. L'Empereur Tibere, au rapport de Suetone,[c] & de Iulien[d] l'Apostat, fut nommé vieil bouc, *Vetulus hircus*, σάτυρος γέρων, par ce qu'ainsi qu'vn vieil bouc, il s'abandonna sur ses vieils ans, à la paillardise.

Si nous voulons allegoriser sur les fables des Centaures (cõme de verité, telles fictions ne doiuent estre prises literalement, veu qu'elle ne seroient en ceste façon que contes de vieilles) Par ceste nature my-partie d'homme & de cheual, nous deuons entendre la grande &

a *In Hecuba.*

b *Apud Homer. Il. α.*

c *In Tiberio.*

d *In Cæsarib.*

débordée lubricité des hommes volupteux, qui imitent la desreglée concupiscence du cheual, auquel ce vice est principalement attribué dans les sainctes lettres; comme il appert par ce sainct conseil du Prophete: Prenez garde, dit-il, [a] que ne soyez faicts comme le cheual & le mulet *nolite fieri sicut equus & mulus.* C'est pourquoy les Grecs approprioient ce mot, ἱππόπορνος, aux femmes publiques, qui se prostituent au plus offrant, & à la façon des juments, s'abandonnēt à toute infamie. Et cest autre verbe, [b] ἱππομανεῖν, estre cõme enragé de desirs voluptueux. Vulgairement en nostre langue l'on vse de termes semblables, qui declarent par la vilennie du cheual, la lubricité de l'hõme. Clement Alexandrin compare les gourmans au Merlus, poisson selon Aristote, au recit d'Athenée, qui a le cœur dans le ventre, contre l'ordre obserué au reste de la nature. Communement nous appellõs ceux-là *Anseres,* qui sont pleins d'iniures & de menaces, hors de pouuoir neantmoins d'apporter aucune nuisance, [c] *qui clamare tantum possunt non etiam nocere.* Ceux-là sont semblables aux re-

a *Psalm.* 31. *leg. D. Basil. lib. de verâ virginit.*

b *Leg. Aristot. cap.* 18. *lib.* 6. *hist. anim.*

c *Leg. Cicer. or. pro Rosc.*

gnards, ἀλωπέκων ἴκελοι,[a] dit Pindare, qui sont cauteleux & entendus à tromper les autres, cõparez encores[b] au poulpe, par ce que pour se sauuer, que l'on ne les cognoisse, ils changent de couleur, c'est à dire de mœurs, cõme de robe: Nous appellons lions, ceux qui ont le cœur genereux, & croy certainement que toutes les mutations de la Poësie, doiuent estre ainsi interpretées, ensemble la palingenie de Pythagoras. Nous pouuons rapporter icy les galenteries de deux parasites, l'vn en[c] Antiphanes, qui imitoit la sauterelle, l'autre en Aristophon qui cõtrefaisoit, pour la repue franche, la grenoüille, le merle, la grue, la cigale & autres choses. Parmenon (dit Plutarque)[d] imitoit la voix du pourceau à perfection, dont le prouerbe nous est demeuré *nihil ad Parmenonis suem*, ce n'est rien à cõparaison du pourceau de Parmenon. Nous voyons aucuns (dit Aristote)[e] cõtrefaire la voix des cheuaux, des grenouilles, de la grue, du roussignol & presque de tous autres animaux, ὁρῶμεν μιμουμένους καὶ ἵππων φωνὰς καὶ βατράχων, καὶ ἀηδόνων, καὶ γεράνων καὶ τῶν ἄλλων ζώων σχέδον ἁπάντων. La raison est,

a *Pyth. od. 2.*

b *Apud Plutarch. de causis natur. q. 19.*

c *Apud Athen. lib. 6. dipnos.*

d *Cap. 2. lib. 5. sympos. & lib. de Petar. auscult.*

e *Lib. de audibilib.*

eſt, que la faculté d'imiter toutes choſes, eſt inſerée en l'Homme dés ſon enfance τὸ μιμεῖσθαι σύμφυτον τοῖς ἀνθρώποις ἐκ παίδων ἐστὶ, dit le meſme[a] Philoſophe, qui en autre lieu encore le nomme [b] μιμητικώτατον τῶν ζώων, le plus propre de tous les animaux, à imiter & contrefaire toutes choſes.

a *Cap. 4. lib. de poetic.*
b *Probl. 6. ſect. 30.*

Quant aux parties du corps, qui reſſemblent de forme, ou de ſubſtance à certains animaux; nous en auons qui les repreſentent totalement, nature ſ'eſtant contentée en quelques autres, d'en exprimer ſeulement vne parcelle, comme la teſte: La moële de l'eſpine ſemble du tout rapporter à vn ſerpent, eſtant longue, rõde, & de figure oblique, tout ainſi que quand ceſt animal ſe traine par ondes deſſus la terre: Hippocrate[c] la nomme ἰθυσκόλιον ῥάχιν. Salomon[d] *argẽteum funem*, corde d'argent. Mais ce qui monſtre dauantage l'affinité de ces deux, eſt que le ſerpent ſ'engẽdre de ceſte partie apres la mort, ſelon l'opinion des plus doctes, donnée ſur celuy que l'on trouua ſur le corps de[e] Cleomenes. Le ſerpent qui fut trouué dans le ſepulchre de Charles Martel eſtoit engẽdré de ceſte matiere: Sous

c *Lib. de artic. leg. Galen: lib. de diſſect. vuln.*
d *Eccleſiaſt. cap. 12.*
e *Leg. Plutarch. in Cleomen. Plin. ca. 66. lib. 10. n. hiſt. Ouid. lib. 15. Metamorph. P. Æmil. in Chilperico.*

la langue principalement des enfans, suruient quelquesfois vne tumeur auec inflammation, semblable à vne grenoüille, ainsi surnommée pour ceste occasion, *rana* ou *ranunculus*, ϐαβάχιον. Au derriere du cerueau sont deux epiphyses, comme deux vers, dictes *vermiformes processus*, ἐπιφύσεις σκωληκοειδεῖς; outre q̃ tels animaux nous sont encore representez par les intestins. Les vers, dit Theon,[a] sont semblables aux boyaux, estants longs, estroicts, & cachez au profond de la terre, comme dãs le corps les intestins, ἐπιμήκεις ὄντες, καὶ ὅτι ἐν βάθει τῆς γῆς εἰσὶν ὥσπερ ἔντερα. Pour raison dequoy, les vers ont esté nommez, les intestins de la terre, ἔντερα γῆς, par Mimnermus[b] & Aratus, deux Poëtes Grecs. L'excressence de chair qui naist dans le conduit du nez, est appellé poulpe *polypus*, à cause que de substance & de conditions ils conuiennent ensemble, ἀπὸ τῆς τοῦ θαλαττίου πολύποδος ἐμφερείας, dit Paul d'Ægine.[c] Au bas de l'os sacré nous auõs le bec de coucou, *rostrum cuculi*, κόκκυγα. Au paleron de l'épaule, le bec de corbeau, *rostrum corui*, ἀπόφυσιν κορακοειδῆ. En l'œil la teste de mouche, μυοκέφαλον, quand la mẽ-

a *Schol. in Arati Phænom.*

b *Leg. Arist. cap. 4 lib. de com. animal. motu. Athen. lib. dipnosoph.*

c *Cap. 25. lib. 6. leg. Gal. cap. 3. lib. 5. de comp. pharm. loc.*

brãne rhagoide, faicte comme vn grain de raisin, passant vn peu au trauers de la cornée rompue, represente la teste d'vne mouche.

Ce qui ensuit sera trouué beaucoup plus estrange, qu'il y a en l'Homme des animaux viuants, & en la mesme maniere qu'en l'vniuers. [a] L'histoire d'Alcippe est assez cogneue, qui engendra vn elephant, & de ceste seruante qui eut pour enfant vn serpent, au commencement de la guerre Marsique. Du regne de l'Empereur Claudius nasquit vn hippocentaure en Thessalie, que Pline témoigne auoir veu. Nous auons assez d'autres exemples de femmes qui ont porté des oyseaux, des rats, des taupes, & autres prodiges. L'on trouua en la Hongrie, il y a enuiron cinquante ans, dans le corps de plusieurs hommes ouuers, apres estre decedez de maladies estranges, des loutres, & des lesars; Pour confirmer ce que l'on dit d'vn certain Seigneur, qui nagueres rendit vn lesart par les vrines. Rondelet tesmoigne auoir entẽdu qu'vne certaine femme auoit jetté quelque chose semblable à vn lieure. Argenterius a esté

[a] *De his leg. Plin. cap. 3. lib. 7. n. hist. Hiero. Mercurialis cõsil. 85. vier⁹ cap. 15. lib. 3. Alex. Beniuen. & Rembert. Dodon. in medic. obseru. Holler. cap. 1. lib. 1. de morb. inter. Arist. cap. 35. lib. 1. hist. an. Rondeletius cap. 17. de dig. morb. Plutarch. in Sylla. Act. Apost. cap. 12.*

present quand vn dragon auec des ayles, fut rendu par les vrines d'vn malade. L'experience est ordinaire, qu'il y a des vers de plusieurs & estranges façons, qui se forment à quelques-vns dans le cerueau; à quelques autres, dans les oreilles, dans le nez, dans les intestins, dans la vessie. Plutarque témoigne[a] qu'vn sien amy rendit auec grande quantité de semence, vne petite bestiole veluë, qui marchoit legeremẽt auec plusieurs pieds. Vn certain jetta vn jour par le nez, vn ver semblable à vne cloporte. Vn Italien de nation qui prenoit trop souuent l'odeur de l'herbe ditte basilic, fut en fin malade d'vn scorpion engendré en son cerueau, dont il mourut. Agatharchides[b] dit que ceux qui furent malades vn jour, au tour de la mer rouge, eurent d'estranges accidents, entre autres qu'il leur sortoit de petits serpents, δρακόντια μικρὰ, qui leur mangeoient les gras des jambes, & les souris des bras. C'est chose assez cognuë que les poux s'engendrent au corps de l'homme, de quelques excrements corrompus de la troisiéme coction. Mesme que plusieurs notables personnages sont

a Sympos. cap. 9. lib. 8.

b Apud Plutarch. ibidẽ.

decedez de telle maladie, comme Pherecides, Alcman, Herodes Roy de la Iudée, nommé par sainct Luc, σκωληκόβρωτος mangé de vers, Antiochus Epifanes, Acastus, Sylla, Calisthenes, & autres mentionnez dans les histoires. Ie sçay que ce seroit vne vaine presomption, de vouloir en ceste façon enfermer tous les animaux dans le petit Monde, & que le lieu seroit trop petit pour les loger comme ils estoient dans l'arche, du temps du deluge. Mais aussi n'auons-nous exposé ceste maniere, que comme surabondante, pour valoir ce qu'elle pourra, consideré que sans nous arrester à cela, l'homme contient distinctement toutes les especes des bestes brutes, du merite de sa nature. Pour confirmation dequoy, nous aporterons encor la comparaison d'autres parties à autres especes, sans toutefois y obseruer aucun ordre, mais confusément & selon qu'elles se presenteront à la fantasie.

Si nous voulons [a] considerer la nature des mouches à miel, & d'autre part rechercher les facultez & puissances de l'Homme, nous trouuerons dans luy vn

[a] Plutarch. lib. de anim. tranquil. hominem comparat musce. Plautus exploratores.

pourtraict de ces petits animaux plus exquis que l'original mesme, encore que Dieu leur ayt dõné vne admirable industrie. Aristote[a] les met au nõbre des animaux qui marchent en troupe,& qui obseruent quelque forme de police. Il leur attribue vne monarchie, à raison que plusieurs obeissent & se rengent sous la conduitte & gouuernement d'vn Roy, ὑφ᾽ ἡγεμόνα. L'Hõme qui est né à la societé, amateur de police, obseruateur de ciuilité, & partant nommé par le mesme Philosophe, πολιτικὸν ζῶον, animal politique, entretient non seulement l'estat monarchique, mais aussi toute forme de gouuernement, tant en particulier qu'en general; c'est à dire, soit que nous considerions vn corps de Republique composé de plusieurs hommes, ou l'homme en soy constitué de plusieurs parties, & de cela nous traitterons en son lieu. La mouche recueilt voltigeant ça & là sur plusieurs herbes & fleurs de bõne odeur, vn suc duquel elle prepare la cire & le miel. L'Homme pareillemẽt fait de plusieurs herbes,fleurs,racines,gommes,metaux, jus,& autres simples exquis, recher-

[a] Cap. 1. lib. 1. hist. animal.

chez auec trauail par tous les quantons du monde, diuerſes compoſitions, en la pluſpart deſquelles entrent le miel & la cire, & quelquesfois les mouches meſmes, comme neceſſaires à la guariſon de quelques accidents. Mais ce que dit Eudoxus[a] eſt remarquable, qu'en Affrique, au deſſus de Carthage, vn certain peuple nommé Gyſanteres, a ceſte habileté & induſtrie de faire le miel auec des fleurs, en telle abondance, de pareille vertu & qualité que celuy des abeilles. Ioint que nous voyons entre les maladies qui ſuruiennent aux hommes, certaines tumeurs dittes, *μελικηρίδες*, & vne ſorte d'vlcere ditte, *κήριον fauus*, à raiſon qu'elles rendent vne humeur ſemblable au miel & à la cire.

[a] *Apud Apollon. leg. Hieron. mercur. cap. 24. lib. 2. var. lect.*

Le fourmy a ceſte preuoyance de faire amas en beau temps, de ce qui luy eſt neceſſaire pour l'hyuer, de moiſſonner & recueillir ſes commoditez, pour en joüir à couuert & en repos, malgré l'hyuer & la froydure. Il creuſe de petites cauernes en terre, où il ſe loge auec ſes prouiſions. Tout cela eſt peu comparé à la prudence de l'Homme, qui n'a pas ſoin ſeulement

de recueillir pour l'vſage, mais de ſemer pour recueillir. Qui ne preuoit pas ſeulement de l'hyuer, durant la grace & douce ſaiſon de l'eſté, mais de la vieilleſſe, durant la chaleur de ſon ieune âge. Qui ne penſe pas ſeulement pour ſoy particulierement, mais pour ſa famille, ſes parents, ſes amis, & ſur tout de ſa poſterité. Quant aux lieux de retraicte qui ſeruent à l'Homme, cõtre l'injure des élements, Theagenes [a] témoigne en ſon hiſtoire, que les Myrmidons furent ainſi nommez anciennement, du nom Grec, μύρμηξ fourmy, dautant qu'ils ſe retiroient dans les cauernes, à l'imitation de ce petit animal.

a *Leg. Tzetzes in Lycophron. Caſſandr.*

En deux autres inſtances nous pouuõs recognoiſtre les proprietez du fourmy dans le petit Monde: La premiere eſt que quelquesfois ſuruient ſur la peau, vne petite excreſcence, ditte, μυρμηκία fourmy, par ce qu'elle cauſe vne petite pointure, comme ſi la partie eſtoit mordue d'vn fourmy. L'autre eſt que nous auõs vne eſpece de poulx, nommé fourmillant *formicans pulſus* μυρμηκίζων, à raiſon qu'il eſt ſi petit, qu'il ſemble au Medecin

auoit vn fourmy ſous le doigt qui touche l'artere.

Nous auons nagueres comparé le pourceau au voluptueux : Icy ſans nous éloigner beaucoup de ce premier propos, nous remarquerons que quelques autheurs Grecs, comme Ariſtophane, qui ont recognu ie ne ſçay quoy de reſſemblance entre ceſt animal & la partie ſecrette de la femme, ont attribué ce mot χοῖρος pourceau, à l'vn & à l'autre; tout ainſi que ces deux autres noms, *taurus, & vitulus* entre les Latins,[a] ταῦρος καὶ μόσχος, ſelon les Grecs, ſont employez pour ſignifier les parties de l'Homme. Et ce, à mon aduis, a donné fondemẽt à ceſte loy autrefois eſtablie en certain pays, de n'immoler vn veau à la deeſſe Diane.[b] *Ne quis Dianæ vitulum immolaret.* D'auãtage nous tenons que les écroüelles ſont dictes par les Grecs [c] χοιράδες, par les Latins *ſcrofulæ*, à raiſon qu'elles reſſemblẽt au pourceau, lors que paſſant quelque riuiere à nâge, il leue la teſte hors de l'eau, ou par ce qu'elles multiplient fort comme ceſt animal; ou d'autant que le pourceau eſt grandement ſujeſt à telles maladies. Ioint que la

a *Leg. Petron. Arb. Satyr.*

b *Leg. Cicer. lib. 2. de inuent.*

c *Leg. Paulus Æg. cap. 35. lib. 6. Aëtius tetrab. 4. ſerm. 3. cap. 5.*

chair de pourceau, [a] est de pareil goust, que celle de l'homme, & le sang, de semblable temperament.

[a] Leg. Gal. lib. 3. de alim. facult. Paul. Ægin. cap. 3. lib. 7. Iuuenalis. Nec distare putãt humana carne suillam.

Le Singe, qui est vne ridicule representation de l'homme, *μίμημα γελοῖον τοῦ ἀνθρώπου*, dit Galien, [b] doit sans contredit estre mis au nombre des autres. Ioint que l'homme, comme le singe, imite & contrefait parfaictement toutes choses. Au moyen dequoy Tatianus orateur, fut surnommé *simia* singe. Paul d'Ægine, Oribase, & Aëtius, les singes de Galien. Solin le singe de Pline, Macrobe le singe de Gellius, Arulenus le singe des Stoiciens.

[b] Cap. 22. lib. 1. de vsu part.

Pour le regard de l'Aragne, animal auquel nature à donné moins de corps que d'adresse & de subtilité, outre que nous representons son artifice, par l'ouurage de noz toiles, crespes, brodures & tapisseries, nous voyons ses ouurages naifuement figurez [c] en l'œil de l'Homme, aux venes de la rate & aux vrines. Puis nous auons vne espece de poulx, dit le poulx de l'aragne *ἀραχνοειδὴς σφυγμὸς*, par ce qu'il est petit & debile comme le mouuement de l'aragne.

[c] Leg. Hippocr. lib. de nat. oss. Coac. prænot. Cornel. Cels. lib. 2. cap. 8. Gal. in anatom admini-str. & in Exegesi.

Le rossignol trouue place dans ce pe-

tit Monde, comme les autres; d'autant que l'Homme contrefait naifuemẽt son harmonie, qui est le point principal, qui rend ce petit oyseau recommandable en la nature. Nous l'imitons naturellemẽt, quand par diuers batement de voix & figuration de bouche, [a] *φωνῆς πληγῇ ϗ σόματος σχηματισμῷ*, nous rendons vne musique pareille à la sienne. Nous le contrefaisons par artifice, quand auec quelques instruments nous trompons le rossignol mesme, comme Heron Alexandrin, [b] nous en a enseigné la pratique. L'histoire est assez cogneuë de cestuy-là qui se presenta à Alexandre, pour luy faire mõstre de son industrie, imitant tellement le chant du rossignol, que ceux qui l'oyoient sans le veoir, croyoient fermement entendre le ramage de l'oyseau. C'est à la verité vn miracle, qu'en vn si petit corps soit vne telle voix, & vne haleine si longue, *tanta vox [c] tam paruo in corpusculo, tam pertinax spiritus.* Mais aussi est-ce chose digne d'estre notée, qu'vn rossignol ayt chãté en la bouche de Stesichorus encores enfant. Car il semble que cest oyseau eust preueu qu'il deuoit estre vn diuin

a *Arist. lib. de audibilib.*

b *Lib. de spiritalibus.*

c *Plin. cap. 29. lib. 10. n. histor.*

chantre à l'aduenir, & que par ceste submission il luy baillast par adueu comme vassal, recognoissant en general, que l'Homme contient toute la melodie du monde.

Dans les Poëtes comiques, les Parasites sont comparez aux rats & souris, dautant que comme la vermine ils se nourrissent du pain d'autruy, d'oû prenoit occasion Diogenes, de nommer reciproquement les souris, parasites. Ce Philosophe ayant vn iour plusieurs souris autour de sa table, voyez (dit-il) il n'est pas Diogenes, qui ne nourrisse des écornifleurs, [a] ἰδοὺ καὶ Διογένης παρασίτους τρέφει. Mais pour expliquer ce point plus particulierement, nous disons que les muscles, instrumẽts du mouuement volontaire, sont les vrayes souris du petit Monde, & que la ressemblance qui est entre eulx, a esté cause que telles parties du corps ont esté ainsi appellées par les Grecs [b] μύες souris. Les Latins vsent du diminutif *musculi*, petites souris. Nous disons vulgairement la souris du bras.

[a] *Apud Laert. in Diogene.*

[b] *Leg. Alexand. probl. 32. lib. 2.*

Le hibou, la chauue souris & autres oyseaux qui ayment les tenebres, sont con-

ſiderez en l'Homme diuerſemẽt:car premieremẽt, tout ainſi que ce genre d'animaux, eſt du tout aueugle en plein iour, & clair-voyant en l'obſcurité de la nuict. De meſme maniere voyons-nous quelques hommes prompts & ſubtils à comprendre ce qui eſt difficile, groſſiers toutefois & du tout ſtupides à la cognoiſſance des choſes claires & faciles delles-meſmes. Ariſtote[a] dit, que l'intellect, qui eſt l'œil de l'âme, eſt ſemblable à ceſt oyſeau, pour le regard des choſes qui ſont notoires de leur nature, *τῆς ἡμετέρας ψυχῆς ὁ νοῦς, ὥσπερ τὰ τῶν νυκτερίδων ὄμματα.* Dauãtage nous voyons quelques hommes tellement adonnez à veiller la nuict, qu'ils peuuent juſtemẽt eſtre comparez au hibou, comme Cherephon[b] Poëte tragique, qui à raiſon de ſes veilles immoderées, fut ſurnommé hibou *νυκτερὶς.* Mais ſans nous arreſter à ceſte reſſemblãce figurée, voyons nous pas pluſieurs auoir ceſte proprieté, de voir en pleine nuict & ſans aucune lumiere, comme le hibou? Cela nous eſt témoigné de l'Empereur Tibere par Pline[c] & Suetone. Cardan a eu ceſte meſme proprieté, comme luy-meſme recite en

[a] *Cap. 1. lib. 2. metaph.*

[b] *Apud Aelian. & Atheneum.*

[c] *Leg. Plin. cap. 37. lib. 11 n. hiſt. Sueton. in Tiber. Cardan. lib. de var.*

ſes eſcrits. De ce temps nous auons vn celebre perſonnage [a] (auquel l'art de muſique eſt redeuable, pour auoir beaucoup aydé à l'éleuer à ſa ſplendeur eſtant au ſeruice de noz Roys) qui a eu les eſprits de la veuë tellement ſubtils en ſa ieuneſſe, que d'auoir leu en la plus obſcure nuit & ſans lumiere, telle lettre qu'on luy euſt preſentée. Toutefois nature non encore contente de tout cela, nous a naiuement repreſenté l'aile de la chauue-ſouris, par vne apophyſe de los baſilaire ſitué à la baſe du cerueau, afin de faire monſtre non des proprietez ſeulement, mais auſſi de quelques parties de ceſt oyſeau, dans le petit Monde.

a Guil. Coſtelé natif de Roüen.

Si nous deſirons veoir dans ceſt Epitome, la nature de l'Elephant, liſons ce que les Medecins diſcourent de la ladrerie. Les Grecs ont recogneu tant daffinité & d'analogie entre l'vn & l'autre, qu'ils ont donné le nom d'Elephant à l'animal, & à la maladie, [b] τῷ πάθει καὶ τῷ θηρίῳ. Les Arabes tiennent que ce mal peruertit le temperamẽt de l'homme, & le faict dégenerer au naturel de la beſte. Suiuant la doctrine des vns & des autres, & ſelon

b *Areteus cap. 2. lib. de morb. long. leg. Ariſtot. cap. 3. lib. 4. hiſt. an.*

ce que l'experience nous en apprẽt, nous toucherons quelques points de leur ressemblance. L'Elephant surpasse en grandeur tout autre animal de la terre; La Lepre est la plus grande, & plus difficile à guarir entre les indispositions du corps humain, à raison dequoy, elle a esté nõmée par quelques-vns, *morbus Herculeus*, maladie d'Hercules. L'Elephãt est espouuentable à veoir: Le Ladre est, sur toutes choses hideux à la veuë, comme l'Elephant, δημαιτωδὴς a τὰ πάντα, ὡς ὁ ἔλεφας θήριον. Le cuir de l'Elephant est rude, noir, plein de crasse & de vilennie: La peau du Ladre est rude, liuide, sordide, farineuse & pleine de profondes rugositez. Sa face est tellemẽt d'éfigurée ἄσημον πρόσωπον, qu'elle n'a presque ny traict, ny forme de visage: Comme si nature laissoit perdre auec les mœurs ce miroir de l'âme, par lequel exterieuremẽt nous distinguons l'homme d'auec les bestes. Bref les oreilles luy croissent comme à l'Elephant, τὰ ὦτα ἐλεφαντώδεα, de maniere qu'il deuient brutal, & de figure, & de cõditions. Si quelqu'vn dit, que l'Elephant est vn animal parfait en la nature selon son espece, & partant

a Aretæus
Ib.

que c'eſt mal jugé de le vouloir repreſenter en l'Homme, par vne maladie qui luy eſt vn accident contre nature & vne imperfection. Ie réponds que toute la nature des beſtes eſt imperfection au regard de l'Homme, & qu'il eſt impoſſible eſtant tellement acomply, de repreſenter la nature de certains animaux, ſans relaſcher quelque choſe de ſa perfection. Ioint que cela tourne à l'augmentation de ſa gloire, que les perfections du Monde ſoient figurées par les imperfections de l'Homme.

Le bouc & la cheure nous ſont figurez, tant par ceſte partie de l'oreille, ditte par les Grecs τράγος [a] bouc, que par le poulx de la cheure, nômé δορκαδίζων, par ce qu'il cõtrefait le ſaut de ceſt animal. Dauantage l'Homme au commencemẽt de ſon adoleſcẽce eſt appellé bouc τράγος *hirquitalus* ſelon Feſtus, [b] ſoit qu'il commence lors à ſ'échaufer à la volupté comme le bouc: car Hippocrate [c] joint ces deux mots enſemble ἀφροδισιάζειν, καὶ τραγίζειν: Ou que la voix ſoit en ceſt âge muée en vn ton plus aigre, raportãt de quelque choſe à celle du bouc ἐπὶ τὸ τραχύτερον, ſelon Ariſtote.

a *Leg. Ruffus Epheſ. & Iul. Pollux. lib. 2. onomaſt.*

b *In dict. hirquitalus. leg. Cenſorin. lib. de die natali. Alex. probl. 155. lib. 1.*

c *Sect. 3. & 5. lib. 6. Epid.*

Ariſtote.[a] Ou que l'augmentation de ſemence qui ſe fait alors, ſoit cauſe de le faire ſentir comme le bouc, [b] τράγου ὄζειν; conſideré que les teſticules qui en ce tẽps là commencent auſſi à groſſir, peuuent eſtre cauſe de ceſte odeur, ſelon la doctrine de [c] Galien.

Entre les vlceres nous auons le dragon, [d] δρακόντιον. Entre les indiſpoſitiõs de l'œil, le cheual, [e] ἵππον, quand l'œil naturellement mal affecté ne peut arreſter en place. Et l'œil de lieure, λαγόφθαλμον πάθος, lors que la paupiere d'enhaut eſtant retirée, empeſche le malade de dormir que l'œil ouuert, comme le lieure. Le Loup eſt vne vlcere en la iambe qui ronge & deuore comme vn loup, les viandes que l'on applique deſſus, à faute deſquelles il ſ'adreſſeroit à la partie. Ioint qu'il y a vne eſpéce de manie en laquelle l'imagination eſt tellement corrompue & deprauée, qne ceux qui en ſont ſaiſis, croyẽt vrayement eſtre loups; ils ſont appellez vulgairement loups-garoux, par les Grecs λυκάνθρωποι. Le cãcre ou écreuiſſe, eſt fort bien dépeinct par l'vlcere malin, qui porte le meſme nom, καρκῖνος cancer, eu eſgard

a Cap. 1. lib. 7. hiſt. an.

b Leg. Ariſt. probl. 13. & 25. lib. 4. & cap. 29. lib. 6. hiſt. an.

c Lib. 1. de ſemine.

d Leg. Gal. in defin. medic. lib. 6. de loc. affect. Paul. Aegin. cap. 59. lib. 4. Auicen 3. 4. tr. 2. cap. 20. Abenzoar. cap. 20. lib. 2.

e Leg. Gal. in Hippocr. progn.

qu'il rampe comme c'est animal, rongeant peu à peu les parties voisines, & qu'il luy conuient de figure en son commencement. I'ay veu souuent, dit Galien,[a] suruenir aux mamelles vne tumeur semblable à vn cancre, ὄγκον ὅμοιον καρκίνῳ ζώῳ. Puis nous auons l'os Paris ainsi nommé par les Grecs κάρκινος [b] cancre, & le creux de l'oreille appellé ἄστακος écreuisse. Les muscles interieurs, en la region des reins, dits vulgairement, ψόαι sont appellez ἀλώπεκες regnards; Ioint que les cheueux tombent à aucuns par endroits, cõme le poil au regnard, & nomment ceste maladie ἀλωπεκίαν, mal de regnard, ou ὄφιν serpent quand la place dénuée de poil, monstre la forme d'vne couleuure, ou apparoist comme vne couronne, στεφάνου δίκην. En l'oreille sont la cigale τέττιξ, & le limaçon κοχλίας. En los de la machoire inferieure est vne apophyse dite κορώνη corneille. Les anciens appelloient la lepre λεόντα, lyon a raison qu'elle rend le front ridé & semblable à celuy du lyon. Pour le regard du chien, nous auons qui le represente dans le petit Monde, le ligament par lequel le gland est attaché au

a *Cap.* 10. *lib.* 2. *ad Glauc.*

b *Leg. Iul. PoLonomast.*

prepuce, dict par les Anatomistes κύων chien: La maladie ditte κυνανθρωπία, qui est vne espece de manie furieuse, en laquelle les malades comme enragez, crient & mordent ainsi que chiens. Les dents de chien, la faim & la conuulsion canines & autres particularitez cõmunes à l'homme, & à l'animal. Nous auõs entre les tumeurs la taupe & la tortue *talpam & testudinem*. Et me semble que le naturel tardif, mol, pesant, defiant, & solitaire de quelques-vns, nous represente naïuemẽt c'est animal nõmé par Hesiode φερέοικος, par Pacuuius *domiporta testudo*, à raison, disoit Anaxillas, [a] que sa défiance ne luy permet d'abandonner son logis. Combien voyons nous d'hommes auares demeurer enfermez comme tortues, & mener vne vie d'oüistre, ou de coquille [b] κοχλίου βίον ζῆν, au lieu ou ils ont caché & enseuely leur finance? Nous en auons assez d'exemples sans nous arrester à l'Euclion de l'Aululaire. Cela toutefois peut estre encore attribué aux meres de famille, qui preposent le gouuernemẽt de leur maison, à toute autre chose du mõde: Pourquoy signifier Phidias auoit peinct l'ima-

[a] *Apud Athen. dipnosoph.*

[b] *Leg. Plutarch. lib. de auarit.*

ge de Venus, les deux pieds sur vne tortue; [a] Ἀφροδίτην ἐποίησε χελώνην πατοῦσαν. Les sansues sont les mauuais financiers, qui s'engressent du sang de la republique, [b] *qui saginantur sanguine reipublicæ*, qui épuisent les facultez du peuple, & bien souuẽt pour recompense y laissent la teste, comme la sansue. Ciceron [c] dit sansue de finance, *hirudinem ærarij*.

a Leg. Plutarch. lib. de Isid. & Osir. de præcept. san. & lib. de prec. coniug.
b Cic. orat. pro Pub. sextio.
c Epist. 13. lib. 1. ad Attic.

Quant aux poissons, pourrions nous auec quelque raison, nier l'analogie qui est entre eux & nous; veu qu'Anaximander [d] tenoit, que les hommes furent premierement engendrez dans les poissons, ἐν ἰχθύσιν ἐγγενέσθαι τὸ πρῶτον ἀνθρώπους: Et que certaines nations anciennement adoroient le poisson, comme estant de mesme generation & de mesme nourriture que nous, ὡς ὁμογενῆ καὶ σύντροφον. Quand, dit Plutarque, [e] nous voulõs nous mocquer d'vn lourdaut qui n'a ny sens ny entendement, nous l'appellons poisson ἰχθῦν. Et Stratonicus [f] joüeur de harpe interrogé vn iour quel luy sembloit vn autre de la mesme profession nommé Propis, ayant consideré qu'il estoit vng grand feneant, & qui n'auoit, comme l'on dit, ny bou-

d Apud Plutarch. symp. lib. 8. q. 8.
e Lib. Animalia ne terrestr. aq. prud.
f Apud Athen.

che, ny éperon, fit promptement ceste réponse, οὐδεὶς, κακὸς, μέγας, ἰχθῦς. Nul grand poisson mauuais, prenant chaque mot separement pour vne iniure; Nul c'est à dire inutile & de nul effect. Grand, vain stupide & paresseux. Mol & muet comme vn poisson, & outre tout cela plein de malice. Adioutōs ce que dit Polibe,[a] que quand les Princes ou magistrats dépouillent le simple peuple de ses facultez, pour nourrir de telles ruines leur ambition, on leur reproche qu'ils menent vne vie de poissōs; entre lesquels les petits (quoy qu'ils soient d'vne mesme espece) seruēt aux grands de repas & de nourriture, ἐν οἷς φασὶν ὁ μορύλοις οὖσιν, τὴν τοῦ μείονος ἀπώλειαν, τῷ μείζονι τροφὴν γίνεσθαι καὶ βίον. Et pour ceste raison, à mon aduis, Homere parlant d'vn homme cruel de nature, le dit estre engendré de la mer, γλαυκὴ δέ σ' ἔτικτε θάλασσα.

a Hist. lib. 15. M. Varro Margopolis.

Si nous voulons veoir les oüistres du petit Monde, considerons ceste espece d'hydropisie nommée ἀνὰ σάρκα. en laquelle la chair de tout le corps deuiēt froide, blanche & molace, à raison que le sang cru & sereux par le deffaut du foye, ne peut estre agglutiné & attaché à la partie,

pour sa nourriture: De maniere que les malades deuiennent blâcs & effeminez. λευκοὶ καὶ γυναικώδεες, comme dit Aretæus, a Toutes ces marques neantmoins sont encor plus apparentes aux malades, que nous appellõs vulgairement ladres blâcs, car nature en telle indisposition, destituée presque de toute chaleur naturelle, quand il est question de nourrir les parties charnües du corps, ne peut conuertir la rousée alimentaire, sinon en vne chair blanche, & toute telle que celle des oüistres. Si l'on obiecte, que naturellement l'oüistre porte sa maison, qui est son écale, & que le Ladre blanc ne nous peut representer que ceste chair molle cõtenuë dans la coquille. Ie réponds que ce qui n'a peu estre mõstré par vne maladie, l'a esté par vne autre qui porte le mesme nom. Car en la lepre ordinaire que nous appellons selon les Grecs, *in lepra græcorum*, la peau, comme nous auons dit, deuient dure, rude, aspre, ridée, & pleine d'écailles, à la façon d'vne coquille d'oüistre, ou comme le cuir d'vn Elephant. Ie pourrois adiouster, qu'il y a des vlceres callues & dures, comme la peau de l'ou-

a *Cap. 1. lib. 2. de morb. longis.*

ſtre, ἐλκὴ ὀχθώδη καὶ ὀστρακώδη, pour l'intelligence de ce lieu de Plaute *oſtreata terga vlceribas:* Que [a] Salomon compare l'homme vieil, à la langouſte de mer, *locuſtæ*, à raiſon de la durté de ſa peau: Et cõfirmer le tout par autres obſeruations. Mais le ſuject ne merite point que nous tardions dauantage ſur c'eſt article.

[a] *Eccleſiaſt.* 12.

Nous raportons le mugeoul *mugilem*, à l'Homme ſobre & cõtinent, comme le merlu *aſellum*, au gourmand, qui n'a ſoin que de ſon ventre. Les doctes qui rendẽt leurs eſcrits obſcurs & difficiles, comme Heraclite, de peur que les ſecrets de leur Philoſophie ne ſoient entendus du vulgaire, ſont ſemblables à la ſeche, qui eſpand ſon humeur noire, de peur qu'elle ne tombe entre les mains du peſcheur qui la pourchaſſe. Le Diaphragme partie de l'homme, qui ſepare les parties de la vie, de celles de la nourriture, eſt du tout ſemblable à la raye; le chancre au cancre, au poulpe l'excreſcence qui vient dans le nez, le poulmon à l'eſponge, nommée pour ce regard poulmon de mer πνεύμων θαλάσσιος. Et paſſerions encor à d'autres eſpeces, mais i'ayme mieux la brieueté.

Ioint que ceſt choſe trop apparente, que l'Homme en ſoy contient toutes ſortes de poiſſons, veu qu'ils ne ſont pour la pluſpart, qu'vne repetition des autres animaux qui ſont en terre, comprins pareillement dans le petit Monde. Et partant perſonne ne peut douter que toute la nature des beſtes ne ſoit entierement décrite, tant en general qu'en particulier, dans ceſt abregé du monde, & que les oppoſitions couchées à l'encontre, ne ſoient autant de condamnations, conſideré que ceux qui diſputent obſtinémẽt contre ceſte verité apparente, monſtrent leur beſtiſe, qui eſt vne ſentence & vn preiugé contre eux-meſmes.

AV PETIT MONDE COMME AV grand, il y a Republique, Ariſtocratie & Monarchie. Il y a des citez auec toutes ſortes d'Artiſans, & inſtruments propres pour vaquer à chaque meſtier.

CHAPITRE XVIII.

QVELQV'VN parauanture propoſera encor ceſte difficulté, ſçauoir s'il y a en l'Homme quelque gou-

uernement, ſoit Monarchie, Ariſtocratie, ou Republique. S'il y a quelques Citez auec diſpoſition de maiſons & de familles, comme en l'Vniuers. Mais ſans doute, ceſte difficulté me ſemble fort ayſée à ſouldre & fondée ſur peu de jugement, conſideré que tout cela dépend de l'Homme, & que ſans luy, il n'y auroit au monde ſenſible, ny famille, ny Cité, ny aucune forme d'eſtat. L'Homme qui eſt doüé de ceſte proprieté naturellemēt, d'eſtre plus que tout autre animal, amateur de conuerſation, procure tant qu'il luy eſt poſſible la ſocieté, pour s'ayder & ſecourir l'vn l'autre, ſe conſoler, donner à la vie dauantage de contentement, & rendre les meurs traictables, qui ſeroiēt rudes & ſauuages par la ſolitude. Pour ſon bien les premieres familles ont eſté par luy eſtablies, pour la ſeureté des familles, les Citez; Pour la conſeruatiō des Citez, les Roys, les Loix, & les Magiſtrats. Ie diray plus, que le deſir d'eſtre accompagné eſt tellement né auec l'Homme, qu'encore qu'il n'euſt beſoin d'eſtre ſecouru d'autruy, & que chacun fuſt ſuffiſant à ſoy-meſme; Il ne laiſ-

seroit pourtant de rechercher quelqu'vn à qui il peust se communiquer, & discourir de sa felicité. C'est ce que disoit Architas, que quand vn hõme seroit monté sur le ciel de la lune, auec pouuoir de contempler tout ce qui se passe au gouuernement des astres & des estoiles, & voir icy bas la belle ordonnance des choses naturelles: Ce plaisir luy seroit neantmoins, ou nul, ou petit, s'il n'auoit auec luy quelque autre qui fust témoin & cõpagnon de ce bon heur. A ceste fin aussi, il jouit du benefice de la parole denié aux autres animaux, ausquels elle seroit inutile, dautant qu'irraisonnables, comme superflue à l'homme, s'il estoit farouche, & solitaire. Ie ne doute point que plusieurs entre les animaux ne viuent en troupe, & n'ayent entre-eux quelque ombre de ciuilité, comme les abeilles, Mais voudriõs-nous pour cela, appeller vn essein, vne Cité, & apparier vne ruche aux grandes villes edifiées de la main des hõmes cõme sont Rome, Paris, Venise, Quinsay, Themistitan, voire à la moindre bicoque, où il y a nombre de citoyés ciuilement associez? Les Republiques,

les Citez, les Familles sont en l'Homme, en premier chef, & dependent de luy immediatement: Elles sont au monde par le moyen de l'Homme; entant qu'il est contenu dans le monde. Dauantage si le Monde est vne grande Cité, selon Platon, Aristote, Philon Iuif, & autres; l'Homme qui est le petit Monde doit-il pas estre dit vne petite Cité? Mais voyōs si nature se seroit oubliée en ceste seule partie, & si elle a point laissé dans ce petit Monde, quelque forme de Republique qui réponde encores aux Republiques exterieures, qui se voyent en l'Vniuers.

L'Ame est en l'Homme comme vne grande Royne, ou Princesse, à laquelle toutes les parties du corps, & la populace des appetits, doiuent entiere obeissance; combien que quelquesfois ils se reuoltent contre la raison, qui tient la lieutenance, τὸ ἡγεμονικὸν, au royaume de l'Ame. La ville capitale de la Royne est la Teste; Les murs, le crane & le pericrane. Le Palais & maisons royales, les Cellules du Cerueau, & ceste voute ditte καμάριον, portée sur trois coulomnes, d'vne

ſtructure royale & magnifique. Là elle aſſemble ſon conſeil, de là elle faict entendre ſa volonté aux autres lieux de ſon obeiſſance. Les gardes & ſatellites ſont les cinq ſens: Car ainſi les nomme Galien [a] δορυφόρους. Salomon [b] les appelle *custodes domus*, les gardes du logis. Le ſens commun & la fantaſie ſont rapporteurs qui font entendre au conſeil, tout ce qui ſe paſſe au Royaume. La memoire eſt la garde des regiſtres du conſeil, où l'on a recours lors qu'il eſt beſoin de mettre ou produire quelque acte du paſſé, ſur le bureau. Les ſoldats & gents de guerre, font les vertus & les facultez animales, vitales, & naturelles, entretenues & ſouldoyées de la monnoye de la Royne, qui ſont les eſprits. Le cœur eſt le grand maiſtre, & premier forgeron de ceſte monnoye, ayant pour ceſt effect deux boutiques, où par vn feu & battement continuel, il ſ'employe à ceſt exercice. En l'vne ſe faict l'apport, & quelque premiere preparation des materiaux; En l'autre, il forge, il arõdit, il polit, pour puis apres enuoyer le tout au cerueau, pour y eſtre imprimée l'eſtampe & le charactere de la

b *Ecclesiast. cap. 12.*

Princesse. S'il aduient en vn conflit, & combat de maladie ἐν ἀγωνίᾳ, faute peut estre d'armes, de viures, ou d'argent, c'est à dire, de chaleur naturelle, de sang, ou d'esprits, que les soldats manquent de courage, & perdent la bataille, l'ennemy s'empare de la place, ruine la Cité, bouleuerse les edifices; Et la Royne est contraincte d'abandonner son palais, au hazard de trouuer pire ou meilleure condition. Mais au contraire, quand les soldats, qui sont les facultez, sont forts de commoditez & de courage, ils combattent vaillamment, ils repoussent les efforts des ennemys, à sçauoir des maladies, & en fin s'éjoüissent de la victoire. Tout ainsi se comportẽt les vertus contre les appetits, sous la conduitte de la conscience.

La Cité n'est autre chose qu'vne multitude de Citoyens, qui aydent & secourent l'vn l'autre, & en toutes leurs actiõs tendent au bien & à la conseruation du public. En l'Homme les parties se supportent & s'entre-soulagent reciproquement, communiquent leurs commoditez particulieres, l'vne à l'autre, &

entretiennent par ce moyen vne commune paix, repos, & tranquilité, au grād biē & proffit de tout le corps. C'est pourquoy Menenius a Agrippa comparoit les seditions emuës entre les parties du corps, aux diuisions populaires & domestiques. L'Empereur Trajan rapportoit la Rate, au doumaine du Roy, dautāt qu'elle s'enfle, & engresse du dechet des autres parties, comme le doumaine s'augmente de la pauureté des sujects. Mais pour le regard des appetits, les vertus semblēt estre le vray doumaine de l'âme: Car comme en vne balence, si l'vn des bassins se baisse, l'autre necessairement se hausse; ny plus ny moins, quand les appetits vitieux sont en regne, les vertus n'ont plus de credit, où au contraire quand les vertus se maintiennent en leur auctorité, elles s'agrandissent de la ruine des appetits.

a Leg. Plutarch. in Coriolan.

La diuerse multitude d'artisans en vne Cité, requiert diuersité d'outils & de matieres, pour la confection de leurs ouurages. En l'Homme, les facultez selō qu'elles different les vnes des autres, requierent vne varieté d'organes & de parties

instrumentaires, pour exercer la pluralité de leurs fonctions.

La faculté d'engendrer, imite l'Architecte ou maistre masson en son bastiment. Car premierement ayant recogneu le lieu qui est la matrice, elle y trãsporte les materiaux, à sçauoir le sang & la semence, lesquels preparez & disposez par les maneuures, qui sont les facultez inferieures qui luy obeissent, par le moyen de leurs outils, qui sont les esprits, & la chaleur naturelle, portez par la semence, delaquelle encore elle vse, comme d'vn instrument, καθάπερ ὀργάνῳ, elle produict en fin la forme, qui est l'acomplissement de l'ouurage ἐντελεχεία, comme dit [b] Aristote. L'Homme donc est le bastiment, le fondement duquel est le cœur, τῆς οἰκείας θεμέλιον, comme disent Philon [c] Iuif, & [d] Galien; Lesquels ensemble Georg. [e] Pisides, le comparent aussi au fond d'vne nauire, τῦ πλοίου ξύπι: Mais il me semble que le fond de la nauire conuient mieux [f] à l'épine du doz, & les costes, dittes par Euripide [g] τεῖχος μελέων le rampar des membres, aux boys, qui sont attachez de costé & d'autre, à

[a] Arist. cap. 2. lib. 1. de gener. animal.
[b] Lib. de anima.
[c] In opuscul. pag. 86. lin. 11.
[d] Lib. de fœtus format.
[e] Lib. de mũdi opific.
[f] Arist. apud Plutarch. cap 17. lib. 5. de plac. Philos.
[g] In Troadib. Act. 1.

ceste maistresse piece. C'est l'opinion des anciens Medecins, & de Galien [a] mesme, apres auoir recogneu que ceste partie de la nauire est la base de toutes les autres, comme l'espine de l'homme l'origine & le fondement de tous les os, & les os les murs du bastimẽt ou comme le pieu d'vn pauillon & d'vne tente. L'enfant au ventre de la mere, est comparé à vne nauire, par Democrite, [b] & le nombril à vne ancre, ἀγκυροβολίῳ, par ce qu'il le tient ferme, de peur qu'il ne flotte dans la matrice. A bon droict donc la faculté conformatrice est comparée à vn Architecte, puis qu'elle conduit la structure de ce bel edifice, auquel nulle autre architecture doit estre comparée, si ce n'est le monde mesme, sur lequel il a esté formé comme sur vn modele. Pour preuue que l'Homme est vn bastiment rare & excellent: nous auons que les Architectes ordonnent leurs palais, domes, theatres & autres édifices, sur luy comme sur vn exemplaire de tout point parfaict & accomply: Et que Noé en la fabrique de son arche, par le commandement de Dieu, se régla sur la proportion de l'Homme: consideré qu'il

[a] Cap. 10. lib. 12. de vsu part.

[b] Apud Plutarch. lib. de parent. amore.

qu'il a autant de minutes en sa mesure, comme l'arche contenoit de coudées geometriques,

Pour le regard de la peinture, il n'y a peintre au monde qui puisse representer les images des choses, plus au naturel que la faculté nommée pour ceste raison, Imaginatiue. Car ie croy que l'espece est comme vne figure, ou charactere de l'object imprimé au cerueau, & en l'imaginatiue; estant impossible de pouuoir comprendre, comment les Demons, par la langue des possedez, nous declarent ce que nous auons en la pensée, si ce n'est qu'en l'imaginatiue & en la partie du corps où elle reside, ἐν τῇ ψυχῇ καὶ τῷ μορίῳ τοῦ σώματος ἔχοντι αὐτήν ils voyent, comme en vn tableau, & lisent, comme dans vn liure, tout ce qui y est graué, figuré, & descrit. Aristote[a] en cecy nous sert de garant, car il nous apprend que les especes qui sont en l'imaginatiue, sont cõme vne peinture, οἷον ζωγράφημα, & que le mouuement imprime la figure de la chose, à la façon de ceux qui seellent auec vn cachet, καθάπερ οἱ σφραγιζόμενοι τοῖς δακτυλίοις. C'est pourquoy [b] Scaliger, discourant

a cap. 4. lib. 3. de anima & cap. 1. lib. de memor. & reminisc.

b Exercit. 37. 6.

des especes receües en l'intellect, pour mieux expliquer le moyen de ceste reception, dit que l'intellect est aucunement coloré par l'espece. Pour exemple, *intellectum equi specie colorari.* Admirons donc ce premier peintre, qui a produict l'áme de l'homme, comme vn tableau ou sont dépeintes les images de toutes choses, luy donnant encore ceste faculté de figurer & imaginer ce qui n'est point comme vn peintre, qui pour plaisir tire sur sa toile vne suite de grotesques. Dauantage nous voyons au corps, toutes sortes de peintures, comme en la boutique d'vn peintre. L'estomach est vn marbre, sur lequel nature prepare le chyle, qui est vn suc blanc, pour estre cõme vne premiere couche. Elle broye puis apres en la region du foye, vn vermillon & lacque fine, qui contiẽt les autres couleurs en sa puissance; à sçauoir le iaune du fiel, le noir de la melancholie, le blanc du laict aux mamelles, le vert, le roux, le bleu, qui apparoissent en l'œil & autres parties, pour rendre le corps comme vn digne & precieux tableau. Tellement que nous pouuons à bon droict compa-

ter la Nature à vn Peintre, auec le [a] Philosophe.

Les forgerons y peuuent veoir vn plein exercice de leur mestier, estant le cœur, comme vne forge, où les esprits sont forgez & purifiez. Le feu est la chaleur naturelle, les poulmons seruent de souflets, le mouuement de contraction & de dilatation, est comme vn battement de deux marteaux. Bref tout ce qui est requis, pour limer & polir le sang spiritueux des arteres, y est contenu. Mais outre cela, nous auons en la partie interieure de l'oreille, la subtilité admirable de la nature, en trois petits os, qui sont vne enclume, vn marteau & vn étrié, tellemẽt minces & deliez, que chaqu'vn à peine emporteroit vn grain de millet à la balence.

Nous y remarquons les instruments de guerre & l'ordre obserué en l'art militaire. Le cartilage Xyphoide, qui est au bas de la poitrine, monstre la vraye forme d'vne espée. Vn autre cartilage du larinx, est du tout semblable à vn bouclier, θυρεοειδής. [b] Le double rang des dents, à vn rampar, ainsi l'appelle Homere, [c] ἕρκος ὀδόντων. L'épiglote à vn pont-leuis. Les os

[a] *Cap. 6. lib. 2. de generat. anim.*

[b] *Apud Galen. cap. 11. lib. 7. de vsu part. Est etiã in genu os scuti forme.*

[c] *Apud Homerum passim. Sic Plutarchus dixit φρουρεῖν τοὺς ὀδόντας. lib. de garrulit.*

des doigts raportent à vne bataille rengée, nommés pour ceste raison en Aristophane φαλάγγες [a] troupe de gens de pied & selon quelques autres, σκυταλίδες, gros de Cauallerie. Celsus [b] dit *manus aciem.* Les apophyses internes de l'os colatoire, ressemblent à vne selle à cheual, à laquelle nous deuons ioindre l'étrié; duquel n'agueres nous auons parlé, & ceste autre apophyse en l'os de la temple nõmée, l'éperon de la teste, *calcar capitis.* La membrane tenduë au dedãs de l'oreille, principal organe & instrument de louye, est formée à la façon d'vn tabourin; representé d'ailleurs par vne espece d'hydropisie, nommée τυμπανίτης tympanites par ce que le ventre plein de vent en ceste maladie, estant touché resonne comme vn tabourin.

a *Leg. Iul. pollux onomast. lib. 2. Ruff. Eph. de partib. corp. Gal. Isag.*
b *Cap. 11. lib. 8.*

Les Teliers & Tisserans trouuent place auec les autres, en ceste cité du petit Mõde. Il y a des nauettes *radij* κερκίδες, des fils *fibræ & filamenta.* Les toiles & draps, sont les membranes & les pannicules. Et si nous voulons croire [c] Aristote, les testicules seruẽt en l'homme, ce que les poix, que pẽd le telier, au dessous de sa trame.

c *Cap. 5. lib. 1. de gener. anim.*

Nous y recognoiſſons les inſtruments de la Medecine: car la teſte, comme dit [a] Hippocrate, & la matrice, ſelon [b] Soranus, ſont comme ventouſes, ὥσπερ σικύαι, auſquelles encore [c] Plutarque compare les oreilles des curieux, τὰ τῶν πολυπραγμόνων ὦτα, par ce quelles attirent les mauuais propos de toutes-parts. Et vn certain flateur fut ainſi ſurnommé anciennement, [d] à raiſon qu'il attiroit comme vne ventouſe, les faueurs & bonnes graces d'vn chaqu'vn. Puis nous auons le quatrieſme doigt, dit ἰατρὸς Medecin, dautant que, ſ'il eſt queſtion de quelque mixtion medicinale, comme le plus propre à celà, il y eſt naturellemẽt employé. Ie croy qu'il ſeruoit, ou de vomitoire, ou de ſuppoſitoire, au Poëte Antiphanes, [e] comme luy-meſme en dõne le témoignage, ſi (dit-il) ie reſſents quelques trenchées dedans le ventre, mon doigt me fait office de treſbon Medecin, ἰατρὸς δ' ἐστί φέρτατός μοι δάκτυλος.

a *Lib. 4. de morbis.*

b *Lib. de pudendo muliebri.*

c *Lib. de curiositate.*

d *Apud Atheneum.*

e *Apud Atheneum.*

Il nous ſeroit aiſé icy, de pourſuiure les inſtruments de chaque meſtier; Mais ce ſeroit eſtre long & ennuyeux ſans neceſſité; car combien que l'homme n'en euſt aucun deſigné particulieremẽt, il ne per-

droit pour cela sa qualité de petit Monde, estant assez d'auoir l'áme capable de tous arts & de toutes sciéces, & la main, qui est le plus propre & le plus artificiel outil du monde, [a] ὄργανον τεχνικώτατον, habile pour façonner toutes sortes d'instruments. Tresdoctement Aristote, [b] compare la main à l'intellect; car comme l'intellect est la forme des formes, εἶδος τῶν εἰδῶν: ainsi la main est l'organe des organes, ὄργανον τῶν ὀργάνων. Quoy que l'intellect soit capable de comprendre tous arts & toutes sciences, il n'est toutefois ny ceste-cy, ny ceste-là. La main pareillement, combien qu'elle ayt le pouuoir de fabriquer tous instruments, elle n'est neantmoins aucun d'iceux particulieremẽt. Bref tout ainsi que l'intellect est comme vn art & vne science generale, qui precede les autres arts & sciences particulieres, afin que l'homme ne fust point obligé & determiné à vne certaine industrie, comme les bestes. La main ny plus ny moins, est vn instrumẽt commun qui précede tous instruments, pour effectüer non seulement tout ce que peuuent les animaux, mais encore tout ce que luy commande la rai-

[a] Leg. Plutarch. lib. de mutua fratr. amic.

[b] Cap. 8. lib. 3. de anim.

ſon. Et partant [a] Anaxagoras ſe mécontoit, diſant que l'homme eſt le plus ſage entre les animaux, par ce qu'il a l'vſage de la main: Car au contraire, comme dit Ariſtote, il a l'vſage de la main, à raiſon qu'il a plus de prudence & de ſageſſe que les beſtes brutes, διὰ τὸ φρονιμώτατον εἶναι τῶν ζώων, ἔχει χεῖρας. Il appert dõc, qu'il y a vne monarchie dans le petit Monde, & que la nature a ſatisfaict en cela, comme en tout le reſte.

[a] *Apud Ariſtot. cap. 10. lib. 4. de partib. animal. leg. Plutarch. de mutua fratr. amic.*

Si nous conſiderons de plus, le gouuernement qu'ont les principaux, ſur le peuple; La puiſſance que le cerueau, le cœur & le foye, ont ſur les autres parties du corps, nous répreſente ceſte forme de commandement. Si nous voulons voir l'eſtat populaire, contemplons la réuolte des appetits, contre la raiſon. Mais c'eſt trop diſcouru de la police, viſitons maintenant les familles & ce qui eſt du ménage & de l'œconomie du petit Monde.

QV'IL Y A VNE OECONOMIE ENtre les parties de l'Homme. Nature est semblable à vne mere de famille. En l'Homme sont les vtensiles du menage.

CHAPITRE XIX.

QVE LA Republique & Cité de l'Homme soit composée de plusieurs familles, c'est chose qui ne peut estre remise en doute : Car comme sans lettres & sans syllabes, il n'y auroit point de dictions, de mesme façon, sans hommes & sans familles, ne pourroient subsister les Republiques. Toutesfois pour oster occasion de reprendre aux esprits malfaits, nous ferons vne briefue deduction de l'œconomie de l'Homme.

Outre donc que le commandement de l'Ame sur les parties du corps, est comme de maistre à seruiteur, δεσποτικὴ ἀρχὴ, dit [a] Aristote, la Nature selon luy [b] mesme, est vne bonne mere de famille, ἀγαθὸς οἰκονόμος : & selon Pisides, [c] vn chef de ménage, δέσποινα τῆς οἰκουργίας, qui met en œuure ses facultez comme ses seruantes. Elle garde precieusemēt l'humeur radicale, comme

a *In politicis.*
b *Cap. 6. lib. 2. de gener. animal.*
c *Lib. de mund. opific.*

ſon enfant, & les prunelles des yeux, cõme ſes deux filles, ainſi ſont elles appellées par les Grecs, κόραι, les Latins diſent *pupillæ.* Il me ſouuient à ce propos, d'vn brocard que donna Diogenes à vn Chirurgien nommé *Didymo*, qui penſoit l'œil malade d'vne ieune fille; il eſt à craindre, dit-il, qu'en penſant l'œil, tu ne corrõpes la prunelle, [a] ὀφθαλμὸν ἰατρεύων τὴν κόρην φθείρῃς, *pupillam corrumpas:* La rencontre ſe pert en noſtre langue françoiſe. Ainſi Demoſthene [b] diſoit que l'homme impudent & effronté n'a pas des prunelles, mais des putains aux yeux, οὐ κόρας ἐν τοῖς ὄμμασιν ἔχειν, ἀλλὰ πόρνας.

[a] *Apud Laertium in Diogene.*

[b] *Leg. Plutarch. lib. de pudore immoder.*

En vne famille, les enfans & les ſeruiteurs ſont obeiſſãts à vn meſme chef. En l'homme, où les parties nobles ſont autant de familles, ceſte meſme obeiſſance eſt obſeruée: Car au foye, pour exemple, la faculté ſanguifique eſt comme chef de famille, ſes enfans ſont les quatre humeurs, les veines, la veſſie du fiel & la rate, ſont valets deſtinez à diuers offices. Si quelqu'vn dit que les veines qui ſont dans le foye, ſont partie du foye; nous ſouſtenons auſſi auec Ariſtote, [c] que les

[c] *Cap. 4. lib. 1. pelitic.*

ſeruiteurs ſont partie du maiſtre, δοῦλος μέρος τι τοῦ δεσπότου. Il ſuffira d'ē apporter encor vng exemple : La bouche, dit[a] Artemidore, eſt ſemblable à vne maiſon, & les dents à la famille qui y eſt logée, οἶκον μὲν γὰρ ἡγεῖσθαι χρὴ τὸ στόμα, τοὺς δὲ ὀδόντας κατὰ τὸν οἶκον ἀνθρώπους, où il fait vne ample deductiō de tout cela, qu'il n'eſt icy beſoing de ſpecifier.

[a] Cap. 33. lib. 1. de ſom. interpr.

Si nous entendons par le mot de famille, vn nombre de parents alliez enſemble, comme ſouuent il eſt vſurpé en ceſte ſignification; nous recognoiſtrons telles alliances dans le petit Monde : Les nerfs les tendons les ligaments ſont comme proches parents, les membranes, la peau, les pannicules font vne famille à part. Il y a conſanguinité entre les veines & les arteres, affinité grande entre les os, & les cartilages. Et ceſte parentelle eſt ditte par[b] Hippocrate, ὁμοεθνία.

[b] Lib. de locis in homine & lib. 2. de morb. mulier.

Entre les vtenſiles du ménage, les clefs ſemblent ne tenir le dernier rang. La nature porte les clefs de ſa maiſon, auec leſquelles elle ferme & ouure ſelon les occaſions. S'il eſt beſoing de faire tenir des viandes dans le ventricule, qui eſt la cuiſine du petit Monde, elle ouure la pre-

miere porte & aussi tost la referme, afin que le cuisinier clos & couuert, dõne ordre à preparer le festin, sans estre interrompu. Quand les viandes sont cuittes & assaisonnées comme il appartient, elle faict ouuerture de l'orifice ou porte inferieure, pour dispenser & faire part du bãquet aux autres membres. Telles sont les clefs de la matrice, qui retiennent l'enfant enfermé l'espace de neuf mois, à la fin duquel temps, Nature luy ouure le passage, pour joüir de la lumiere. Dauantage nous auons deux os nommez *claues*, *κλεῖδες* les clefs, [a] à raison qu'elles ferment le haut de la poictrine. Et sur ce mot, Philippe pere d'Alexandre prist occasion de dire vn mot pour rire: car estant vn iour blessé en ceste partie, le Chirurgien qui l'auoit pensé iusques à proche guarison, y appliquant le dernier appareil & demandant quelque recõpense; pren, dit-il, ce qu'il te plaira, tu as les clefs entre-mains, [b] *κλεῖδας ἔχεις*. Mais c'est chose digne d'estre notée, pour monstrer que la Nature a vn grand soing de gratifier l'homme plus que les bestes, qu'elle a donné à luy seul, non seulemẽt l'vsage des clefs, mais

[a] *Leg. Arist. cap. 7. lib. de spiritu.*

[b] *Leg. Demetr. phaler. lib. de elocutione. Plutarch.*

a Leg. Ruffus Eph. lib. de p rt. corp. hum. aussi ceste partie[a] ainsi appellée.

Ceux qui sont versez en l'anatomie & cognoissance des parties du corps, sçauent que les autres meubles sont contenus en ceste œconomie. Les extremitez plates des dents machelieres, sont les tables de la maison, *mensæ*[b] τραπέζαι; Outre que les Deuins qui obseruoient anciennement les entrailles des victimes, remarquoient vne table & vn cousteau, en la region du foye, [c] τράπεζαν καὶ μάχαιραν. L'apophyse interieure de l'os basilaire est semblable au bas d'vne couche; & pourtant ditte κλινοειδὴς. Les mains sont couppes ou gobelets ποτήρια, pour boire à l'exemple de Diogenes, joint que σκεῦος, [d] *vas* ou *vasculum* est pris quelquesfois, pour les parties honteuses de l'homme. Afin de dire beaucoup en peu de paroles, [e] Il y a des cheuilles au petit Monde, des nasselles, *ossa nauiformia* σκαφοειδῆ: des anchres *anchoræ*: des roües *rotulæ*: des chariots *vehicula* ὀχήματα: des poulies *trochleæ*: vn pressoir *torcular*: vne poëlle χοάνη: vn crible ὄστεον ἠθμοειδὲς: vn coin *os cuneiformæ*: des ayguilles ἀποφύσεις βελονοειδεῖς, καὶ μύες γραφιοειδεῖς, des retz *retia* ἀμφίβληστροι, *plexus retiformis*,

b Apud Ruffum. Eph. ibidem.

c Ibidem.

d Leg. Plautus pœnul. Petron. Arb. Lamprid. Heliogabalo.

e De his leg. Galen in anatom. administr. & de vsu partium Fallop. obseruat anatom. Hippocr. lib. 1 de diæta. Salom cap. 12. Ecclesiast. Demetr. phaler. lib. de Elocut.

vne bague *δακτύλιον, annulus* : vn fer de moulin, la rencontre des deux nerfs optiques : vn entonnoir *infundibulum* : vne fonde la premiere tunique de l'œil : des meules *molares dentes* : vne coiffe d'or, *vitta aurea*, la membrane qui enueloppe le cerueau. Salomon nõme la vene caue, vne cisterne, le rein vne roüe, la vessie vne cruche. Les venes messaraiques ont l'vsage d'vne scie, tirée & poussée par le foye, & le ventricule. Le foye par elles attire le chyle, & pousse le sang: Le ventricule au contraire tire le sang, & pousse le chyle. C'est ce qu'entend le diuin Hippocrate par ces paroles, *πρίουσιν οἱ ἄνθρωποι ξύλον, ὁ μὲν ἕλκει, ὁ δ' ὠθεῖ.* Les hommes, dit-il, scient du bois, l'vn pousse, l'autre tire. Il y a des tuniques *oculorum tunicæ* : des agrafes *fibulæ* : des pegnes *pectines κτένες* : des marteaux *malleoli* : des pesons *vertebræ σφόνδυλοι* : vn miroir, ceste partie dans le cerueau ainsi nommée *speculum lucidum*. Mais quels miroirs voudrions nous plus beaux que les deux yeux? Il n'y a glace ou crystal qui merite d'estre comparé à ces deux astres. Les miroirs artificiels ne representẽt les choses que par reflexion,

Dans les miroirs du petit Monde, il y a, dit Auerrois, vne lumiere interieure qui reçoit l'espece, au moyen de la lumiere exterieure, pour la porter à l'interieur de l'âme. Aux miroirs nous ne voyons que le traict exterieur de la chose; aux yeux nous recognoissons les meurs & le naturel. Ciceron les appelle [a] *animæ indices*, Alexandre [b] le miroir de l'âme, τῆς ψυχῆς κάτοπτρον.

a *Lib. 3. de Orator. & in Orator. ad Brut.*

b *Probl. 70. lib. 1.*

EPILOGVE ET DERNIERE CONCLVSION. l'Homme est vne recapitulation de l'Vniuers. La qualité de petit Monde est plus digne que toute autre.

CHAPITRE. XX.

LE TOVT ainsi examiné, reste que nous attachiõs ceste derniere conclusion: Que l'Homme, qui est vn recueil de toutes les parties de l'Vniuers, ἄθροισμα παντοδαπὸν, dit Plutarque, [c] joüit non à faux tiltre, mais legitimement & à bon droict, du nom de petit Monde.

Aussi quand ie lis ce passage de Pline, [d] où il dit que la mer est tellement feconde & fertile, en la generation des poif-

c *Lib. de E.I. apud Delphos.*

d *Cap. 2. & 47. lib. 9. natur. histor.*

ſons, que ce commun propos en demeure veritable, *Quidquid naſcitur in parte naturæ vlla, id in mare eſſe*, que nous trouuõs en la mer, tout ce qui eſt en toute autre partie de la nature. Ie renuerſe ces paroles, pour les rendre à l'Homme à qui elles ſont mieux deües, en ceſte maniere; *Quidquid naſcitur in parte naturæ vlla, id in Homine naturæ compendio reperiri*. Tout ce qui eſt en toute autre partie de l'Vniuers ſe recouurer en l'Homme, abregé du Monde, & de la nature. Car il eſt certain que Dieu qui en la creation de l'Vniuers, forma tout le reſte du Monde premier que l'Homme; quãd il voulut en fin proceder à la fabrique de ce dernier chef-d'œuure, fit vne reflexion de ſa diuinité, & vne reueüe de ſes ouurages, afin d'imprimer en ceſte piece derniere & principale, les crayons de toutes les creatures, & ſon image meſme: De ſorte qu'il eſt vne recapitulation de tout le Monde. Ainſi nous l'a enſeigné S. Irenée, [a] *ἀνακεφαλαιώσας εἰς ἑαυτὸν ἦλθεν πρὸς ἡμᾶς*, Il ſ'employa, dit-il, à noſtre creation, quand il eut récapitulé en ſoy-meſme tout ce qu'il auoit creé au parauant. Et ce afin que

nous eussions deux liures, l'vn en grand, l'autre en petit volume, pour nous instruire à la cognoissance de sa diuinité.

Puis donc qu'il porte le charactere de chacune chose; puis qu'il comprend miraculeusement tout le Monde en vn si petit globe; puis qu'il est present par tout l'Vniuers, par le moyẽ de son intellect, & que les arts & les sciences sont ses rayons, [a] ἀκτῖνες τοῦ ἀνθρώπου αἱ τέχναι, καὶ ἐπιστῆμαι: comme les rayons de Dieu sont ses effects, & les natures les rayons du monde. Puis que ce grand theatre a esté basty pour son vsage; le ciel, les astres, les élements, & tout ce qui en dépend, destinez pour son seruice. N'est-ce point assez de suject, pour contraindre les plus rudes de signer ceste comparaison, & ne point éconduire l'Homme du nom de petit Monde?

a *Mercur trimeg. pimandr. cap. 10.*

Mais ie vous prie, si Galien [b] a osé comparer le pied, qui est vne partie de l'Hõme vile & abjecte, au soleil, la plus excellente du Monde sensible. Si Pline [c] a eu ceste assurance de dire, que la mer comprend toute la nature. Si Polemon le Rhetoricien fut si hardy de nommer jadis la ville de Rome, vn épitome, & abregé de

b *Cap. 10. lib. 3. de vsu part.*

c *Cap. 2. lib. 9. natur. histor.*

gé de toute la terre : Pourquoy n'oserons-nous comparer tout l'Homme à tout le Monde, soustenir qu'il contient en soy toute la nature des choses, & qu'il merite pour ceste occasion, d'estre nommé le recueil, le sommaire, & l'inuentaire de tout l'Vniuers?

Certainement nous deuons obstinément insister à ceste qualité, consideré que l'Homme ne peut auoir aucun tiltre plus noble, plus digne, plus authentique. Ie veux que Mercure Trimegiste l'ayt nommé [a] θεὸν θνητὸν Dieu mortel. Protagoras μέτρον [b] χρημάτων ἁπάντων, la mesure, & la regle de toutes choses; Platon θαῦμα θαυμάτων, le miracle des miracles; Zoroastre φύσεως ἄγαλμα, l'ornement de la nature; Aristote [c] & les Stoiciens ἄριστον τῶν ἐν τῷ κόσμῳ, la meilleure partie du monde; Galien [d] σοφὸν ζῶον καὶ θεῖον, sage & diuin animal; Epiphanius ἀριπρεπέστατον τέχνημα τοῦ θεοῦ, le mieux seant & le plus beau des ouurages de Dieu. Ie veux de plus, que nous le puissions nommer le viceroy de l'vniuers, le fauory & mieux aymé de Dieu & de la Nature: Le nom de petit Monde toutefois me semble encore plus ample & plus honorable,

a Pimandr cap. 10.
b Apud Platon. in Theateto.
c Cap. 7. lib. 5. Ethic. ad Eudem.
d Cap. 2. lib 1. de vsu part.

comprenant tous les autres dans l'étendue de sa signification.

Et partant nous deuons diligemment estudier & trauailler, à la cognoissance de nous-mesmes; Car par ce moyen nous paruiendrons à vne science de tout ce qui est au monde, pour en fin loüer & admirer la premiere cause, qui est Dieu.

Si Leucippus fut exalté, pour auoir dressé le grand Colosse de Rhodes, qui toutefois n'estoit remply que de plomb, de plastre & autres ordures, A plus forte raison extollerons nous l'excellence de ce grand ouurier, qui a creé non seulement le grand, mais le petit Monde, orné & remply de tant & tant de miracles.

Fin du premier Discours.

DISCOVRS SECOND DV PRINCIPE DE LA GENERATION DE l'Homme.



A MONSIEVR DVRET MEDECIN ET PROFESSEUR DU ROY.

MONSIEVR,

Ce commun propos est à mon aduis veritable, que nous appetons naturellement de viure & d'estre sçauãts: parceque comme n'estre point, est vne priuation ennemie de la nature, l'ignorance est la mort & la sepulture des hommes. De sorte que si Sophocle a osé dire que celuy qui neglige de gouster les voluptez, est comme vn corps mort animé νεκρὸς ἔμψυχος: *Il me semble que ie puis dire auec autant de raison, que l'homme qui refuse de gouster le plaisir des lettres, est com-*

me vn corps viuant, mais ſans âme, ſans raiſon, & ſans jugement. C'eſt ce qu'ont voulu enſeigner quelques Philoſophes que par le moyen de la ſcience ſeule, nous ſommes diſtinguez d'auec les beſtes. A ceſte occaſion les hommes doctes ſe voyent honorez comme demydieux: Et vous particulierement qui ſemblez auoir eſté mis au monde pour eſtre ſçauant, & pour faire éclater par tout l'vniuers, les rayons d'vne doctrine admirable. Pour à quoy paruenir, ie croy que Dieu vous a élargy toutes les faueurs qu'on euſt peu ſouhaiter pour acquerir vne perfection: Aſçauoir vn eſprit ſubtil & capable de toutes choſes, l'heur d'auoir eſté inſtruit non comme Ariſtippus par vne mere ſçauante, mais par vn Pere qui a excellé & a eſté vn miracle entre les beaux eſprits de ce ſiecle, Et outre cela les biẽs de la for-

tune, & les graces particulieres du Ciel, auquel vous deuez referer ce que vous auez d'extraordinaire plus que le vulgaire. Car j'estime qu'on peut dire de vous, ce que Neocles disoit à la loüange d'Epicure son frere, que lors de sa generation, tous les atomes de la prudence se rencontrerent dans le ventre de sa mere. Et ne crains point en vous loüant icy d'estre accusé de flaterie, veu que le tout est assez cogneu. Si quelqu'vn neantmoins vouloit contredire à ceste verité, j'excuserois par pitié son aueuglement, comme l'on supporte celuy des Cimmeriens, qui nient qu'il y ait vn Soleil. Ce grade donc que vous tenez entre les doctes, & l'honneur que i'ay eu d'auoir esté vostre disciple, m'ont poußé à vous offrir ce secōd Discours, esperant puis que la science fait viure, que vostre nom luy donnera

la vie & le credit, & luy seruira comme d'vn bouclier de Minerue. Car ie vous prie, à qui eussay-je voué & consacré ce petit traicté qui est du principe de la generation, sinon à vous qui estes, s'il faut ainsi parler, le principe de la sienne? Quelque-iour vous ayant entendu disputer de ce mesme sujećt sur quelque passage d'Hippocrate, ie prins tant de plaisir à vous ouyr diuinement traicter ceste matiere, que ie proposay deslors de m'y exercer. Le loysir qui se presenta, ie l'employay à celà, dequoy m'estãt resouuenu depuis peu, i'ay reueü par passetemps ce que i'en auois écrit, & en ay extraict ce petit ouurage, que j'expose maintenant au public sous vostre protection. Ie me doute que vous le iugerez mal poly, rude & indigne peut-estre d'vn de voz disciples, toutesfois ie prendray pour excuse, non le pretexte

de Plutarque d'estre demeurant en vne petite ville, (car ie vous puis asseurer qu'Eureux est muny de bons esprits & de bons liures, autant à proportion que ville de France) mais la difficulté du suject, & le desir prompt que i'ay eu de vous faire paroistre mon affection & vous gratifier des fruicts de vostre eschole. S'il vous est agreable, & pour ce regard vous m'honorez de vostre amitié, ie me tiens plus que recompensé de mon trauail, & obligé d'estre à iamais,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble & affectionné seruiteur, IOVRDAIN GVIBELET.

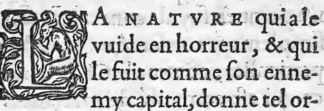
TABLE DES CHAPITRES DV SECOND DISCOVRS.

164



DISCOVRS SECOND DV PRINCIPE DE LA GENE-ration de l'Homme.

PREFACE.



A NATVRE qui a le vuide en horreur, & qui le fuit comme ſon ennemy capital, donne tel ordre à luy fermer les paſſages, qu'il ne peut auoir entrée en aucun lieu de ſon gouuernement. S'il ſe preſente pour rompre la ſuite, & entretenance materielle des choſes, elle ſ'y oppoſe auec vne telle vertu, qu'elle joindroit pluſtoſt le Ciel auec la terre, que de permettre vne eſpace vuide entre l'vn & l'autre.

Pour empeſcher auſſi qu'il ne ſe coule entre les formes, c'eſt à dire, qu'il ne ſuruienne quelque defaut, ou interruption en la ſuitte des eſpeces, qui ſeruent pour l'ornement du monde, elle donne deux ſauuegardes, qui ſont l'exemption de cõtraires, & la generation. Ce qui n'a point en ſoy de contrarieté, eſt ſimplement conſerué en ſon eſtre particulier, comme le Ciel. Tout ce qui eſt compoſé de ſubſtances contraires, ne pouuant joüir de ce premier priuilege, à cauſe des inimitiez, eſt ſeulement conſerué & maintenu ſelon ſon eſpece par le moyen de la generation, qu'elle procure diuerſemẽt ſelon la varieté & diuerſité des choſes. Entre les plantes & les animaux, pour exemple quelques-vns ont vne cauſe ef-

ficiente diſſemblable, parceque la nature faute d'vn agẽt particulier, ayant la matiere diſpoſée, ſe contẽte d'vn principe æquiuoque qui eſt le Soleil, pour la production de la forme. Ainſi ſont engendrées les ſouris des ordures d'vn nauire; les mouches à miel de la charongne d'vn taureau, les chenilles de feuilles de chou, les champignons de branches de peuplier enfouyes en terre; Et pluſieurs plantes, entre autres la feugere & l'adiantum, comme d'elles-meſmes αὐτομάτως, ſans aucune graine. Les autres ſont produicts par leur ſemblable, ou de ſemence cõme les animaux plus parfaicts, ou de quelque autre principe, qui répond de proportion à la ſemẽce, cõme eſt le limon τὸ γλεῦκος, duquel ſont engendrées les anguil-

les, quoy qu'Ariſtote les tienne du tout ſteriles. Mais d'autant que ſi le vuide eſtoit admis entre les eſpeces par la perte de l'homme en general, tout le reſte qui a eſté creé à ſon occaſion pourroit encourir ſemblable danger, & tomber en meſme precipice; le premier ſoin de la nature eſt de cõſeruer ceſte principale eſpece, par voye de vraye & treſaccõplie generation. Pour paruenir à vn ſi noble effect, qui ne peut naturellement eſtre faict de rien, elle employe le ſang de la mere, & la ſemẽce pour ſeruir de cauſes materielles. Et à raiſon qu'il eſt impoſſible de ſe produire ſoy-meſme, parceque ce ſeroit eſtre & n'eſtre point tout enſemble; contradiction inſupportable; elle luy dõne le Soleil pour agent commun &

æqui-

æquiuoque; le pere pour cause efficiente semblable & particuliere, & le sperme encor comme vn agent second, & substitut en l'absence du pere: Car, comme dict Aristote,[a] la semence n'est pas vne premiere cause, οὐκ ἔστι γὰρ τὸ σπέρμα πρῶτον. Entre tous ces principes, pour autant que la semence semble auoir beaucoup de pouuoir & de faculté, & tirer apres soy vne longue suite de controuerses, plusieurs desquelles n'ont esté bien esclaircies iusques icy, nous la prendrons pour suject en ce present discours, & mettrõs peine d'expliquer & resoudre ce qui a esté contentieux entre les Philosophes touchant ceste matiere. Premierement nous traicterons de sa nature, de quelles substances & comment elle est

a Cap. 5. lib. 12. Metaph.

composée, en quelles parties du corps elle prend son origine, & quelles voyes elle tient pour la sortie, tant en l'homme qu'en la femme, pour puis apres paruenir à ses effects, puissances & facultez, declarer en vertu de quel principe elle opere en la generation de l'enfant, & en apporter en fin vne vraye description.



PLVSIEVRS DES ANCIENS PHIlosophes ont ignoré la nature de la semence. Hippocrate Aristote & Galien l'ont mieux expliquée que les autres. Quelle doctrine nous a laissé Hippocrate de ce principe.

DISCOVRS II.

Chapitre I.

IL semble que les anciens Philosophes qui ont discouru de la semence, n'ayent peu comprẽdre la nature de ce principe, exceptez les trois oracles de la Grece, Hippocrate, Aristote & Galien, qui ont deuancé les autres en industrie, recerche & diligence. Pythagoras au récit de Diogenes, [a] pour auoir recognu quelque ressemblance entre la semẽce & la substance du cerueau, a iugé qu'elle n'est autre chose, qu'vn dégout de ceste partie σάγων τοῦ ἐγκεφάλου: ou si nous voulons nous rapporter à [b] Plutarque, vne écume faicte du plus pur sang, ἄφρος τοῦ χρηστοτάτου αἵματος. Mais pour ce regard i'adioute plus de foy à Diogenes, par ce que la premiere opinion ayant esté suiuie & maintenue par ceux qui ont

a In Pythagora.

b Cap. 3. lib. 5. de plac. phi.

esté instruicts en l'échole de Pythagoras, auquel ils portoient vn grand respect, il est à presumer qu'elle leur a esté enseignée par luy-mesme. Alcmæon Pythagorien l'a definie vne partie du cerueau ἐγκεφάλου μέρος. Et Timée, vn decoulement de cerueau, ἀπόχυμα ἐκ τοῦ ἐγκεφάλου. De maniere que Platon semble auoir succedé à ceste doctrine, quand il la décrit vne défluxion de la moële de l'épine, aux parties de la generation, [b] τοῦ νωτιαίου μυελοῦ ἀπόρροίαν. Archelaus [c] dit que la semence est vn suc blanc semblable à du laict, produict de la chaleur de la terre ἰλὺς παραπλησία γάλακτι, ἐκ θερμῆς τῆς γῆς. Epicure vne abstraction du corps & de l'âme, ψυχῆς καὶ σώματος ἀπόσπασμα. Zenon [d] & Leucippe vn extrait de toutes les facultez de l'âme ψυχῆς ἀπαύγασμα. Toutes lesquelles opinions pour ne declarer suffisamment la nature de ce principe, ie reiecte comme nulles, sans toutesfois m'arrester à la refutation, aymant mieux pour briefueté entrer tout d'vn coup en consultation auec Hippocrate, afin d'estre eclairé en la recherche de la verité.

Ce diuin vieillard, qui n'a rien ou peu

a Lib. de mũdi natura.

b Apud Plutarch. cap. 3. lib. 5. de plac. ph.

c Leg. Diogen. in Archelao.

d Plutarchus ibidem cap. lib. 5. & lib. de ira cohib. Galen. defin. medic.

ignoré de ce qui peut tõber à la cognoiſſance de l'homme, ayant preueu que la pluralité de principes eſtoit neceſſaire en la nature, & qu'iceux neãtmoins ne pouuoient auoir action les vns enuers les autres, s'ils n'auoient entre eux quelque diſcord où contrarieté, a conſtitué en la ſemence deux principes contraires, pour la generation de l'homme: Non toutefois, comme Parmenides, [a] le feu & la terre, πῦρ καὶ γῆν, par ce que ces deux eſtans vnis enſemble ſont plus propres à produire des cendres que tout autre effect: Non comme les Pythagoriens le nombre pair & impair [b] τὸ ἄρτιον καὶ τὸ περιττόν, conſideré que le nombre eſt poſterieur à la ſubſtance: Non les atomes, comme Leucippe & Democrite, eu égard que de choſes indiuiſibles ne peut eſtre faicte vne ſubſtance diuiſible; mais le feu & l'eau, contraires, dit-il, τὴν δύναμιν en ce qui eſt [c] de leurs vertus & qualitez, & d'vn accord lors qu'ils ſe rencõtrent au faict de la production τὴν χρῆσιν. Le feu comme le plus prompt & treſactif [d] δραστικώτατον, meut & cõduit tout en la generation. πάντα διὰ πάντων κινέει. L'eau qui eſt plus materielle

a Leg. Ariſtot. cap. 5. lib. 1. phyſic. Diog. Laert. in Parmenide.

b Apud Ariſtotel. cap. 5. lib. 1. Metaphyſ.

c Lib. 1. de dieta.

d Galen. lib. 2. de facultatib. naturalib.

donne liaiſon & nourriture à la choſe ὕδωρ πάντα διὰ πάντων φέρει, cõme de fait l'eau eſt beaucoup plus traictable & plus propre pour ſeruir de matiere ſelõ le jugemẽt d'Ariſtote, [a] que la terre de Parmenides, τὸ ὑγρὸν εὐπλαστότερον ἔχει τὴν φύσιν τῆς γῆς. Non toutefois que nous deuions entẽdre par ce feu & eau, les deux élements en leur ſubſtance pure & ſimple; car auſſi toſt y euſt il adiouſté les deux autres, ſelon ſa doctrine, ſ'il euſt eu ceſte intelligence: Mais tenir pour cõſtant que par ces deux principes, il a voulu demonſtrer la nature de la ſemence qui cõſiſte en deux ſubſtances diuerſes. L'vne eſt ceſte maſſe ou partie plus materielle, nommée par Ariſtote [b] τὸ ἀφρῶδες ὃ καὶ σῶμα τῆς γονῆς l'écume, & le corps de la ſemence, qui nous eſt ſous ce nõ d'eau ſignifiée par Hippocrate: L'autre eſt cet eſprit qui éleue le corps de la ſemence en ampoules & ſans lequel elle ſeroit ſterile & inutile au fait de la generation; A raiſon dequoy Ariſtote [c] le faict ſemblable à l'élemẽt des eſtoilles, ἀνάλογον τῷ τῶν ἄστρων στοιχείῳ: d'autant qu'il a en ſoy la vertu d'engendrer & de cõſeruer, au lieu de conſommer & de détruire comme le

a Lib. 2. de ortu & inter. cap. 2. cap. 11. lib. 3. de gener. animal.

b Cap. 3 lib. 2. de gener. animal.

c Cap. 3. lib. 2. de gener. animal.

feu élementaire, & ceste partie est appellée feu par Hippocrate. Où nous noterons en passant, que ce grand Medecin & Philosophe n'a pas seulement en cest endroit, mais en plusieurs autres lieux, déguisé les secrets de sa doctrine. Quelquefois il appelle l'áme [a] θερμὸν ἀθάνατον vne chaleur immortelle, cõme luy-mesme s'explique autre-part, [b] attribuãt à l'áme τῇ ψυχῇ, tout ce qu'il auroit dit au parauãt de ceste diuine chaleur. Quelquefois aussi il décrit la nature de la semẽce sous ce mot ψυχὴ, ame, cõme il appert quãd il dit [c] que l'áme entre en l'hõme tẽperée de feu & d'eau, ἐσέρπει ἐς ἄνθρωπον ψυχὴ πυρὸς καὶ ὕδατος ξύγκρησιν ἔχουσα. Et en cest autre lieu, [d] Ceux-là, dit-il, manquent de raison qui ne croyent que l'áme soit meslée auec l'áme; εἰ δέ τις ἀπιστέει ψυχὴν μὴ προσμίσγεσθαι ψυχῇ, ἄφρων ἐστίν; entendant les deux semences de l'homme & de la femme, qui se rẽcõtrent & se joignẽt pour la generation. Et icy encores, Tout ce qui peut nourrir plusieurs ames, dit-il, [e] doit estre iugé fort & robuste ὁκοῖα δύναται πλείστας ψυχὰς τρέφειν, ταῦτα ἰσχυρότερα; Voulãt dire plusieurs parties de semẽce, cõme il est aysé à iuger par

a Lib. περὶ ἀρχῶν.

b Lib. de insomnis.

c Lib. 1. de dieta pag. 83.30.

d Ibidẽ pag. 87.17.

e Ib. pag. 86.21.

ce qui enſuit, que l'éuacuation de telles ames aporte de la debilité. Il dit autrepart, [a] ἀνθρώπου ψυχὴ ἐν ἀνθρώπῳ αὐξάνεται, ἐν ἄλλῳ δ' οὐδενί. L'àme de l'homme, c'eſt à dire la ſemẽce eſt promue à la generation en l'hõme ſeulement, pour dire en la femme, car il interprete ce lieu meſme puis apres par ces paroles, [b] ὅτι μὲν οὖν ἄλλοσε ἐσελθὸν οὐκ αὔξεται, ὅτι δὲ ἐς τὴν γυναῖκα αὔξεται, ἢν τύχῃ τῶν προσηκόντων. Ceſte ſemence dit-il ne peut eſtre aduancée ou prendre accroiſſement en autre lieu, mais en la femme elle eſt promue à la generation, lors qu'elle rencontre en elle toutes choſes à propos. Et me ſemble que ce verbe, αὔξεται, ainſi interpreté conuient fort bien à l'intelligence de l'autheur, veu ce qu'il dit apres que non ſeulemẽt ce qui prouient de l'homme, entendant la ſemence, mais auſſi ce que contribue la femme, αὔξιμόν ἐστι [c] pour dire γόνιμον, eſt fecond & propre pour la generation. Scaliger qui a mal entendu ceſte doctrine d'Hippocrate, a declamé iniurieuſement à l'encontre, & oſé dire que tout ce propos eſt vne réuerie indigne d'eſtre recitée. *Nefandum* [d] *deliramentum Hippocratis*. Mais, à mon aduis, cela

[a] Ib. pag. 83. 28.

[b] Pag. 86. 22.

[c] Lin. 35. ibidem.

[d] Exercit. 101. 18.

doit estre reiecté sur luy-mesme, n'estant ceste condãnation qu'vne pure calõnie.

Pour retourner donc d'où nous sommes partis, il semble q̃ tout ainsi qu'Hippocrate n'eust peu mieux demonstrer la nature de l'âme, que par ceste diuine chaleur, qui est l'instrument de ses facultez, & le lien qui entretient la societé d'elle auec le corps: Il n'eust peu aussi nous mieux declarer la nature de la semence, que par ces deux principes le feu & l'eau, parceque la semence est constituée de ces deux contraires, lesquels rengez sous vn bon accord & couplez ensemble comme en vn mariage, sont cause de la generation. Aristote recognoist ceste Philosophie cõme veritable, car il dit [a] que la semẽce est faite de chaud & humide ἡ σπέρματος γένεσις ἐκ θερμοῦ καὶ ὑγροῦ. Ouide [b] se sert des mesmes mots d'Hippocrate: du feu & de l'eau, dit-il, qui sont deux contraires, lors qu'ils s'acordent ensemble; reussit vne chaude humidité qui cause la production de toutes choses.

Cumq; sit ignis aquæ pugnax, calor humidus oẽs Res creat.

C'est ce que les Romains [c] entẽdoient

a *Probl. 34. sect. 3. & 31. sect. 5.*

b *Lib. 1. Metamorph.*

c *Leg. Plutarchus in Rom. quæst. Initio.*

couuertement, quand ils aportoient le feu & l'eau aux ceremonies de leurs nopces, par ce que ces deux élements, comme l'homme & la femme, sont deux principes qui s'accordēt pour le fait de la generation. Le feu est comme le masle, l'eau est ainsi que la femelle. Le feu & le masle donnent les principes du mouuement, ἀρχὰς τῆς κινήσεως. L'eau & la femelle donnent le suject & la puissance materielle, ὑποκείμενον καὶ ὕλης δύναμιν. Cela pareillement nous a esté cōfirmé par les Poëtes,[a] quād ils ont feint qu'vne semence de feu estoit tombée du Ciel en la mer, *de cœlo semen igneum cecidisse in mare.* Et que de la conjonction de ces deux conuertis en écume Venus auoit pris son origine; *ac natam è spumis Venerem coniunctione ignis & humoris.* Entre les peuples du Septentrion, les Lapons contractent leurs mariages, par le feu seulement. *Per ignem fœderant coniugia*, à raison que le feu est la cause principale.

a Leg. M. Varro lib. 4. de ling. lat.

Bref l'aduis d'Hippocrate est, que la semence est composée des quatre élemēts, representez par le feu & l'eau. Le feu est celuy qui conduict l'œuure & gouuerne

tout en la generation;& ne deuons trouuer estrãge qu'il ayt ainsi nommé la chaleur naturelle, veu qu'Aristote [a] quelquefois en a vsé en la mesme maniere. L'eau est l'humeur & le corps de la semẽce, duquel ceste diuine chaleur forme & figure toutes les parties de l'enfant: comme si Phidias auec de l'Iuoire façonnoit l'image de Iupiter l'Olympien. Nature donc qui estudie tousiours à la multiplication & propagatiõ des choses, accorde ces deux contraires par sa prudence en la production de la semence, & faict lors qu'ils se rencontrent, que par la communication de leurs qualitez ils se temperẽt l'vn l'autre, au lieu de continuer leurs seditions. Le feu emprunte de l'eau l'humidité, & l'eau du feu vne partie de sa secheresse, [b] τὸ πῦρ ἀπὸ τοῦ ὕδατος τὸ ὑγρὸν, τὸ δὲ ὕδωρ ἀπὸ τοῦ πυρὸς τὸ ξηρόν. Et dautant plus que le temperamẽt de ces deux approche d'vne iuste proportion, le feu neantmoins demeurant aucunemẽt maistre, plus la prudẽce de l'ame est grande en la chose produicte & la santé asseurée. Voila ce que nous aprenons de ce premier Oracle. Passons maintenant à Aristote.

[a] *Lib. 2. de anim. & lib. de respir. cap. 3.*

[b] *Lib. 1. de diæta. pag. 82. 37.*

QVEL EST L'ADVIS D'ARISTOTE & de Galien touchant la production & composition de la semence. Sçauoir si elle est vne écume faicte d'esprits, & du sang prouenu des restes de la derniere nourriture.

CHAPITRE II.

ARISTOTE Prince des Philosophes a discouru plus clairement de ceste matiere, & dit en termes plus expres, ce qu'Hippocrate peut estre n'auoit voulu declarer auparauant. Il nous enseigne que la semẽce est vne écume composée de deux substances, qui sont les esprits ausquels cõsiste le principe de la vie, ἀρχὴ τῆς ζωῆς & le sang qui prouient des restes de la derniere nourriture: Mais par ce qu'il ne suffit pas de dire à la Pythagorique, αὐτὸς ἔφα, le maistre Aristote a prononcé ceste sentence: Nous examinerõs ses raisons, & peserons le tout à la balence de Critolaus.

Premierement qu'elle soit vne écume faicte d'humeur & d'esprits, il semble en auoir fait vne preuue assez subtile: Puis que la semẽce, dit-il, est d'vne iuste épes-

ſeur; Il faut de neceſſité que telle conſiſtence procede des eſprits chauds, qui ſe meſlent & s'inſinuent auec l'humeur, cõme nous voyons que toute autre écume deuient blanche & épeſſe par ce moyen, a ὅθεν καὶ ὁ ἀφρὸς γίνεται παχύτερος καὶ λευκός. Eſtant impoſſible de donner aucune autre raiſon de ceſte épeſſeur qui ſoit pertinente. Car ſi nous diſons, que par la ſeule coction la ſemence acquiert ceſte conſiſtence, dans les vaiſſeaux ſpermatiques, il y a peu d'aparence, dautant que l'eau pareillement deuiendroit épeſſe par la cuiſſon, ce qui ne peut eſtre. Ioint que ceſte ſemence eſtant expoſée au froid, ſeroit ſujećt, à la gelée, où au contraire elle deuiẽt eau & de couleur d'eau, b ψυχόμενον γίνεται ὑγρὸν ὥσπερ τὸ ὕδωρ, καὶ τὸ χρῶμα ὕδατος. De vouloir auſſi qu'elle ſoit telle, à cauſe de beaucoup de parties terreſtres meſlées auec ſon humidité, il y a encore auſſi peu de raiſon, conſideré que ce meſlange deuroit empeſcher qu'elle ne ſe conuertiſt du tout en eau. Reſte donc qu'elle ſoit faite de quelque humeur qui cauſe ceſte mutation, & deſprits qui empeſchent qu'elle ne deuient gelée à la froïdure, par

a Cap. 2. lib. 2. de gener. animal.

b Ibidem & cap. vltimo lib. 3. hiſt. animal.

ce que l'air ne peut estre condensé, ὁ γὰρ ἀὴρ ἄπηκτος. Or que le sang soit cette humeur, il le prouue par les raisons qui ensuiuent.

Premierement nous voyons que les animaux qui n'ont point de sang, [a] ἄναιμα ζῶα, par mesme moyen n'ont point de semence, comme mouches, fourmis & autres insectes. 2. Les enfans & les vieillars ont peu ou point de ce louable excrement; ceux-cy dautant que leur chaleur naturelle est trop debile pour pouuoir élaborer & conuertir le sang en semence [b] διὰ τὸ μὴ πέπτειν. Ceux-là à raison que toute leur nourriture est employée à l'accroissement du corps, διὰ τὴν αὔξησιν, comme de fait nous voyons que les enfans aux cinq premiers ans de leur vie, acquierent la moitie de toute leur crue, ἥμισυ τοῦ μεγέθους. 3. Nous experimentons au contraire que les animaux les plus petits bien souuent sont les plus feconds, ὀχευτικὰ καὶ πολύγονα τὰ μικρά, parce que ce qui seroit conuerty en la substance pour l'accroissement du corps, se tourne en semence pour la generation [c] εἰς τὴν τέκνωσιν καταναλίσκεται. 4. Il adiouste [d] que ceux

a Cap. 17. lib. 1. de gener. an.

b Cap. 18. lib. 1. de gener. an. leg. Hippocr. lib. 1. de diæta.

c Cap. 1. lib. 3. de gener. anim.

d Cap. 19. lib. 1. de gener. anim.

qui s'abandonnent aux femmes auec trop d'excez, reduicts quelque-fois à fin de bon payement, rendent le sang pur au lieu de semence, pour autant qu'ils ne donnent assez de loisir à la nature, de le preparer comme il est requis. 5. Ceux qui sont gras outre mesure, sont veus auoir moins de semẽce [a] ἀγονώτερα τὰ πιμελώδη, à raison que la meilleure portion du sang qui deuroit estre reseruée pour la generation, est transmuée & conuertie en gresse, d'où bien souuent s'ensuit la sterilité, non seulement à l'homme, mais à tous animaux en general, selon le témoignage du mesme Philosophe, qui dit que les boucs trop gras sont moins habiles à la generation, [b] οἱ τράγοι πίονες ὄντες ἧττον γονιμοί εισιν. Pline à mieux aymé interpretant ce passage l'approprier à la cheure [c] *capræ* (dit-il) *pinguitudine sterilescunt*. 6. Finalement tout ainsi que la semence diminuë, quand le sang qui luy deuoit seruir de matiere, est employé à la nourriture de tout le corps, ou de quelque partie: de mesme maniere voyons nous que tout le corps diminue aux grãdes éuacuations de semẽce; d'autant que

a *Cap. 18. lib. 3. hist. animal. & cap. 19. lib. 1. de gener. anim.*

b *Cap. 14. lib. 5. hist. animal.*

c *Cap. 50. lib. 8. nat. hist.*

le ſang par ce moyen qui deuoit ſeruir de nourriture à toutes les parties, ſert à l'entretien de la ſemence: qui cauſe que tous animaux qui rendent beaucoup de ſemence, arriuent pluſtoſt à leur vieilleſſe, a τὰ ὀχευτικὰ καὶ πολύσπερμα γηράσκει ταχύ. Nous pouuons obſeruer cela en la nature des plantes, entre leſquelles celles qui portent beaucoup de fruict ou de graine, deuiennent ſeiches & meurent incontinẽt comme les legumes, b τῶν δένδρων τὰ πολλὰ πολυκαρπήσαντα λίαν ξηραίνεται μετὰ τὴν φορὰν, οἷον τὰ χέδρωπα.

a Cap. 2. lib. de longit. & breuit. vitæ.

b Cap. 1. lib. 3. de gener. animal. leg. Alexander. probl. 69. lib. 2.

Pour le regard de l'autre partie qui ſont les eſprits, qu'ils entrent en la compoſition de la ſemence, particulieremẽt il en apporte ces raiſons. 1. La ſemẽce eſt vne écume, elle eſt donc compoſée d'eſprits & d'humeur meſlez enſemble: car comme l'eau eſtant batue & agitée auec de l'huille fait vne écume, à raiſon ꝗ l'huille eſt vne ſubſtãce aërée. De meſme le ſang eſt changé en écume dans les vaiſſeaux ſeminaires, à raiſon des eſprits qui ſe meſlent auec luy, & éleuent ſa ſub ſtance en ampoules tellement petites qu'elles ne peuuent eſtre diſtinguées, il les appelle

a ἀδιά-

a ἀδηλοτέρας καὶ ἀοράτους πομφόλυγας. 2. Ioint, comme nous auons dit, que nous ne pouuons donner raiſon, pourquoy la ſemence deuient eau eſtant expoſée au froid, ſi cela ne prouient à cauſe de la diſſipation des eſprits chauds, qui parauant luy maintenoient ceſte cõſiſtence. 3. Tous animaux b qui ont des varices aux teſticules ne peuuent engendrer, pour autant que les eſprits ſont tranſportez au lieu où eſt la varice, tellement que la vigueur de la ſemence, ἡ ὁρμὴ τοῦ σπέρματος, en eſt refroidie, & la tenſion de la verge fleſtrie & debilitée. 4. La meſme raiſon eſt pour le regard des melancholiques qui ſont ordinairement adonnez à la volupté c ἀφροδισιαστικοὶ οἱ μελαγχολικοί, à cauſe que ceſte humeur eſt pleine de vents & d'eſprits πνευματικός ἐστιν; & la ſemence pareillement vne éuacuation d'eſprits πνεύματος ἔξοδος.

a Cap. 2. lib. 2. de gener. anim. leg. Galen. lib. 1. de ſemine.

b Probl. 21. lib. 4.

c Probl. 31. lib. 4. & probl. 1. lib. 30.

Partant il ſouſtient que la ſemence eſt faicte de ſang & d'eſprits, & qu'elle eſt vn excremẽt des reſtes de la derniere nourriture, eu égard que ce ſang eſt le ſurplus de la nourriture de chaque partie porté aux conduicts ſeminaires, pour eſtre là changé & tranſmué en ſemence. Sa rai-

ſon eſt que ce reſte de nourriture, encore qu'il n'ait eſté conuerty en la ſubſtance de telle ou telle partie, eſt ſemblable neantmoins à ce qui y a eſté trâſmué, & retient vne pareille faculté, qui cauſe que la ſemence a beaucoup de vertu μεγάλην ἔχει ᾱ δύναμιν, conſideré que le reſte de la nourriture, de la main pour exemple ou du viſage, eſt cauſe que la main ou le viſage eſt repreſenté en la conformation de l'enfant.

a Cap. 19. lib. 1. de gener. an.

Galien a du tout enſuiuy ceſte doctrine d'Ariſtote. Il tient que la ſemence eſt vne écume, vn excrement, vn ſang elaboré à perfectiõ, [b] κατεργασμένον ακριβῶς αἷμα. & que ce ſang eſt attiré de toutes les parties du corps, par la vertu des teſticules, comme les ſeroſitez du ſang par les reins.

b Lib. 1. de ſemine.

Apres auoir longuemẽt examiné toutes leurs raiſõs, ie ſuis cõtraint d'y apporter mon conſentenent, veu meſme que tous les Medecins & Philoſophes ſe rangent de ce party. Et partant nous tenons pour conſtant que la ſemẽce eſt vne écume, eu égard que toutes les cauſes de l'écume ſe rencontrẽt en la production de

cet excrement, asçauoir vne matiere vaporeuse, la chaleur & le mouuement. Ioint que la blancheur luy est vn accidẽt inseparable, quoy qu'Herodote [a] ayt escrit le contraire de la semence des mores de l'Æthiopie, contre toute raison & apparence: Pline témoigne [b] qu'en vn certain lieu de la region de Pont, le laict des iuments est noir par la proprieté des pastures: en quoy il me semble plus supportable qu'Herodote (combien que l'vn & l'autre soient sujects à caution) à raison que le laict n'est pas vne écume comme la semence.

a *Apud Aristot. cap. 2. lib. 2. de gen. anim. & cap. vltimo lib. 3. hist. animal.*

b *Cap. 103. lib. 2. nat. hist.*

Pareillement qu'elle soit faite de sang purifié, c'est vne verité à laquelle nous sommes contraints d'obeir, veu que l'experience nous y condamne: Nous apprenons par l'anatomie que dans les replis ou reuolutions des pores seminaires, pres de l'Epididyme; visiblemẽt le sang commence à se blanchir & perdre peu à peu sa premiere couleur, il entre donc en la composition de la semence. Quand aux esprits, il y a moins encore de difficulté. Car pourquoy la nature auroit elle joint en vn seul conduict la veine & l'artere

ſpermatiques, ſi ſon deſſein n'eſtoit de faire du ſang & des eſprits vne ſeule matiere, qui eſt la semẽce? Ce qui confirme dauantage ceſte opinion eſt que l'euacuation de ſemence en petite quantité, debilite plus que le ſang épandu en abõdance, & ce à raiſon de la perte des eſprits, auquels conſiſte la principale force des facultez.

Seulement ie fais ſcrupule de paſſer à ce dernier article, par lequel ils aduoüent que le ſang matiere de la ſemence, prouient des reſtes de la derniere nourriture & qu'il reçoit des parties ſolides quelque commencement de préparation. Ce qui m'induict à douter de ceſte doctrine receuë de ſi long-temps, eſt que la matiere de la ſemence, eſt par ce moyen tirée de trop loing ſans neceſſité, comme il ſeroit ayſé de prouuer par la raiſon qui enſuit. Les reſtes de la derniere nourriture ſont ou ſemblables au ſang cõtenu dans la vene caue, ou differents & diſſemblables. Qu'ils ſoient diſſemblables, il n'en apparoiſt rien du tout: car par la diſſection des veines, nous ne voyons rien de tout cela meſlé auec la maſſe du ſang; De ſorte que

l'opinion d'Aristote ne semble fondée que sur coniectures. S'ils disent qu'ils retiennent quelque vertu imprimée par les parties solides: comment est il possible que ce qui part de la main, pour estre faict semence aux parties genitales, passant tant de détours y puisse paruenir sans perdre ceste qualité? S'ils sont semblables, pourquoy voulons nous que nature se trauaille sans occasion, à rechercher tant de particularitez imaginaires? Car encore que nous eussions admis, que ceste vertu peust estre portée entiere au lieu destiné, ce seroit pourtant sans necessité, n'estant aucun besoin de la deriuer de si loing; soit qu'elle ne fust qu'vne preparation simple & materielle, ou vne disposition à la conformation des parties, comme il semble que ce soit l'aduis d'Aristote. Pour preparer le sang, & le changer en semence, les conduicts spermatiques & les testicules sont suffisants sans rien mendier d'ailleurs. Pour la figuration & conformation des parties, les esprits qui sont prompts & subtils, pour estre portez legeremẽt par tout le corps, comme nous les voyons aux émotions

& perturbations de l'âme; courir du centre à la superfice, & de la superfice au centre, sont plus habiles à cet affaire que les restes de la derniere nourriture. Ioint qu'il est impossible de comprendre comēt les restes qui prouiennēt, vne partie de la veine, vne autre de l'artere, du muscle, de l'os, ou du nerf separément, enfin se joignent ensemble comme pieces de marqueterie en la cōformation, & tombent tellement à plomb, qu'elles puissent faire la main ou le visage ou quelque autre partie.

Toutes ces considerations me contraignent pour ce fait icy, de quitter le party d'Aristote, & cōclure que le sang employé pour seruir de matiere à la semence, prouient seulement de la vene caue, & qu'il est attiré pour ceste occasion par les testicules. Ceux qui veulent sauuer Aristote, interpretent par cet excremēt de la derniere coction, le sang contenu dans les veines, & disent que la premiere nourriture est la viande contenuë en l'estomach, la secōde le chyle : la troisiesme le sang. Mais ceste refuite est vne maigre garātie, dautant que si toute la masse du

ſang eſt la derniere nourriture, ou dirõs no⁹ que ſerõt les reſtes deſquels doit eſtre faite la ſemence ſelon Ariſtote? Il cõpare tels reſtes de la derniere nourriture, τῷ ἀνδρικέλῳ au pourpre ou laque, de laquelle ſe ſeruent les peintres en leurs peintures. Or comme l'image eſtant parfaite, ce qui reſte au pinſeau retiẽt la meſme couleur que ce qui y auroit eſté employé: de meſme maniere, ce qui reſte aux bouts des dernieres venes, apres la nourriture des parties, eſt tout tel que ce qui a eſté conuerty en leur ſubſtance. A raiſon dequoy il dit meſme, que les reſtes de la nourriture qui partent de la main, ſont cõme vne main indeterminée [a] χεὶρ ἀδιόριστος, d'où il appert aſſez, que ceſte interpretation ne conuient aucunement à l'intelligence du Philoſophe. Cecy donc pourra ſeruir, pour mettre fin à ceſte queſtion ſouuent agitée entre les Philoſophes, ſçauoir ſi la ſemence prouient de toutes les parties du corps, comme ont creu [b] Democrite, Hippocrate, & pluſieurs autres. Car s'ils ont entendu par la ſemence, ſa principale partie qui ſont les eſprits, ſans doute elle prouient de tout

[a] Cap. 19. lib. 1. de gener. anim.

[b] Apud Plutarchum cap. 3. lib. 5. de plac. ph.

le corps, à raison que la promptitude & subtilité de leur substance, obeit à tous mouuements, & facilement sont portez du cerueau, du cœur, du foye & autres parties, par les nerfs, les arteres & les venes, aux lieux de la generation. S'ils entendent la semence purement & simplement, ou le sang duquel elle est faite, ils commettent vne erreur autãt aisée à destruire; comme leurs obiections sont faciles à soudre: S'ils obiectent que les enfans des Epileptiques, succedent comme heritiers à ceste maladie de leurs parents. Nous disons que cela prouient à raison des esprits, qui portent à la semence l'impression de ceste mauuaise marque. Car le cerueau contribue beaucoup d'esprits animaux en la production de la semẽce: tant par les gros nerfs qui partent de la moële de l'espine, que par vn petit de la sixiesme coniugaison du cerueau, qui est porté aux conduicts de la semence & aux testicules, selon l'obseruation de Vessale. Et ceste seule raison peut suffire à tous leurs argumẽts. Ie ne m'arresteray point dauantage à ceste dispute; veu qu'elle a esté amplement examinée par Aristote.

EN QVOY LA SEMENCE EST DIFferente d'auec le laict, le chyle, la residence des vrines, & autres telles matieres. Comme elle est de tout point contraire à l'humeur melancholique.

CHAPITRE III.

TOVT AINSI que les Orféures purifient l'or auec le feu, le rendent net & le demeslent de toutes impuretez : Ny plus ny moins pouuõs nous rendre la cognoissance de la semence pure & nette de toute confusion, la distinguant d'auec plusieurs autres substances, qui semblent auoir quelques marques d'affinité auec ce principe : comme sont le laict, le chyle, la gresse, & l'hypostase des vrines.

Le laict est blanc comme la semence; l'vn blanchy dans les glãdules des mammelles, l'autre dans les testicules, qui sont aussi parties glanduleuses. Le laict est fait de sang porté aux mammelles, la semẽce de sang aussi attiré par les testicules. Le laict retenu en abondance dedans les mammelles, s'épessit, se corrompt & vlcere la partie, d'où s'ensuiuent de grands

accidents. La semence retenue cause pareillement de grãdes maladies, parceque elle se corrompt & corrompue [a] elle acquiert vne qualité venimeuse: C'est vn axiome veritable en la Medecine, que les choses plus elles sont dignes & excellentes quand elles sont en leur naturel, plus elles apportent de mal & d'affliction, lors qu'elles deuiennent corrompues, & acquierent vne mauuaise qualité. Le sang pour exemple, que nous tenons estre le thresor de la nature, tant que son temperament naturel luy est conserué dedãs les venes, il est cause de la santé de tout le corps: s'il aduient qu'il soit corrompu, il cause vne espece de fieure plus perilleuse que toute autre, nous l'appellons Synoque putride; Le pain, au jugement d'vn chaqu'vn, est vne loüable & tresbonne nourriture, pris moderément: si nous en vsons auec trop d'excez, il cause vne dangereuse repletion. Et ceste doctrine est tirée non des preceptes d'Auicenne Prince des Arabes comme croyent plusieurs, mais des oracles du grand Hippocrate [b] Roy des Medecins, qui dit que les meilleures viandes & plus vtiles pour la santé,

a Leg. Galen. lib. de affect.

b Lib. de affectibus leg. Alex. probl. 41. lib. 1.

apportent dauãtage de mal si l'on en vse mal à propos, que celles qui sont moins recommandables. Le laict & la semence sont deux substances nobles, si nous considerons la generation & la nourriture de l'enfant, aussi voyons nous que l'vn & l'autre causent de grands accidents, comme il appert par les tumeurs & inflammations de mammelles & suffocations de matrice. Partant il me semble qu'Archelaus disoit à bon droit, que la semẽce est vn suc semblable à du laict, [a] ἶλυς παραπλησία γάλακτι. Ils different toutefois, en ce que le laict n'est pas écume comme la semence, & qu'il a plus de terre que d'esprits: Au contraire de la semence, qui a plus d'esprits que de parties terrestres. Ie sçay que quelques-vns ont definy le laict vne écume; mais ie trouue en cela autant de raison, comme en ce que soustiennent quelques autres, que le miel est vne saline du Ciel, & la mer vne sueur de la terre,[b] où les larmes de Saturne. Κρόνου δάκρυον, [c] *Mel siderum saliua, & mare æternus terræ sudor.* Telles opinions sont vaines phantasies, qui ne recognoissent autre mere que l'ignorãce: Ceux qui ont estu-

[a] *Apud Diogen. in Archelao.*

[b] *Apud Plin. cap. 12. lib. li. 11. & cap. 100. lib. 2. natur. hist.*

[c] *Pythagorici apud Plutarch. lib. de isid. & Osirid.*

dié à la recherche des choses naturelles, & de leurs causes, auec plus de jugement ont deffiny le laict vn sang blanchy dans les glandes des mammelles, pour estre comme vn fard de la nature, de peur que les enfans qui en sont nourris, ne s'accoustument à la cruauté. Dauantage la semence est principe de la generation; le laict destiné seulement pour la nourriture de la chose produicte. Le laict particulier aux femmes: La semence & à la femme & à l'homme.

Le chyle, qui est le suc alimentaire de la premiere coction exercée au ventricule, est blanc pareillement comme le laict & la semence, & different neantmoins de l'vn & de l'autre, parceque le chyle est vn suc blanc, qui deuient rouge conuerty en sang en la region du foye: où au contraire, le laict & la semence, sont substances faites de sang blanchy aux mammelles & aux testicules. De maniere que ces trois sont du nombre des humiditez, qui peuuent estre transmuées en la substance du corps, & qui acquierent leur blācheur par coction naturelle. Enquoy ils sont distinguez d'auec le [a] pus & l'hypostase

a *Galenus com. vltimo lib. 1. progn. pus comparat semini.*

ou residence des vrines, qui sont inutiles excréments & ne sont iamais employez au proffit du corps; mais éuacuez & mis hors cõme incõmodes à la nature. Ioinc que no⁹ ne disons pas que la matiere purulente, ny la residẽce soient blãches par cuisson naturelle seulemẽt τῇ πέψει, comme la semẽce & le laict: mais par meurissement πεπάσμῳ qui est vne mutation en partie bonne, en partie mauuaise, [a] ἡμιμόχθηρος μεταβολή. C'est pourquoy ie ne puis approuuer ce que dit [b] Empedocles, que le laict est vn pus blanc πύον λευκὸν, veu que ces deux ne conuiennent non plus l'vn à l'autre, que la coction & la pourriture. Le pus est vne pourriture, τὸ πύον σαπρότης ἐστι. Le laict vn sang cuict & élaboré [c] τὸ γάλα πεπεμμένον αἷμα. Erasistratus (quoy que iustement reffuté par Galien) soustenoit de meilleure grace, que l'hypostase des vrines aux malades de fiéure, est vne matiere purulente. Car combien que cela soit faux, si est ce toutefois que le laict faict de sang pur & loüable, a moins de proportion auec le pus ou matiere purulente, que l'hypostase de l'vrine qui prouient cõme elle d'vn suc mauuais & cor-

a *Apud Galen. com. in aphor. 47. lib. 2.*

b *Apud Arist. cap. 8. lib. 4. de gener. animal.*

c *Leg. Galen. cap. 32. lib. 7. de vsu part.*

a Probl. 65. lib. 2. rompu, ἐκ νοσοποιοῦ χύμου, dict [a] Alexandre. Ce qui confirme dauãtage ce propos, est que nous ne voyons aucune residence dans les vrines de ceux qui sont sains de cõstitution naturelle, & à raison du soin qu'ils y apportent, τῇ φύσει, καὶ τῷ ὑγιαίνειν.

Quand à la gresse, il semble qu'elle approche du naturel de la semẽce, plus que toute autre chose. Premierement elle porte vne mesme couleur: Elle est faicte de sang louable & cuit à perfection, & est vn excrément comme la semẽce, περίττωμα καθάπερ τὸ σπέρμα selon [b] Aristote. Raisons à mon aduis qui ont induict aucuns des anciẽs Philosophes à tenir ceste opinion, que la semence est vn découlement de gresses [c] σύντηγμα εἶναι τὴν γονήν. Mais afin de ne point errer auec ceux-là; nous monstrerons en quoy cõsiste leur difference. La semẽce dit Aristote, pour estre éprouuée loüable & feconde, doit tendre au fond de l'eau, [d] ἐς βυθὸν χωρεῖν. La gresse au contraire doit nager au dessus, [e] τοῦ ὕδατος ἐπιπολάζειν, quoy que [f] Rhasis & [g] Auicenne soient d'opinion contraire, pour le regard de la semence: La gresse selon Aristote est vne partie acquise non natu-

b Cap. 19. lib. 1. de gen. anim.
c Cap. 18. lib. 1. de gen. an.
d Cap. vlt. lib. 3. hist. anim. & cap. 7. lib. 2. de gener. animal.
e Cap. 2. lib. 2. de gener. animal.
f Contin. 22.
g Lib. 3. fen. 21. tom. 1. cap. 9.

relle, & qui ne doit estre comprise au nõbre des parties necessaires τῶν ἀναγκαίων μερῶν. La semence au contraire est tellement necessaire, que sans elle il n'y auroit point de generation. La cause derniere de la gresse est la froidure des membranes voisines selon [a] Galien τῶν ὑμένων γειτνίασις, ce que la raison & l'experience nous monstrent, estant necessaire puisque elle est dissoute par la chaleur, qu'elle soit cause de froidure. La semence d'autre part ne recognoist autre agent naturel que la chaleur naturelle, auec la proprieté des testicules, d'où vient qu'elle est corrompue à la froidure. Et partant Auenroys semble manquer de jugement, lors qu'il soustient qu'vne certaine femme se baignant, rencontra fortuitement de la semence d'homme qui flottoit sur l'eau, de laquelle elle concent, & eut enfant. Car [b] la semence ne peut estre tant soit peu exposée au froid, qu'elle ne soit aussi tost euentée, corrompue, & rendue totalement inepte à la generation.

[a] Lib. 1. de temperamẽtis.

[b] Leg. Galen. cap. 10. lib. 14. de vsu part.

I'adiousteray en passant, que cõme les choses susdites ont beaucoup de ressemblance auec la semence, la melancholie

ou cholere noire ſemble eſtre de tout point oppoſée à ſa nature : Nous auons dit que la ſemence qui eſt vne écume, eſt blanche neceſſairement, & de proprieté. Le nom de ceſte humeur maleſique, au contraire nous declare, qu'elle eſt noire naturellement, & que cet accident luy eſt inſeparable. La melancholie eſt froide & ſeiche de temperament : La ſemẽce chaude & humide. La ſemence porte la faculté qui forme toutes les parties du corps en la generation, & elle meſme ſert de matiere, pour les parties que nous appellons ſpermatiques. La cholere noire au cõtraire ronge & ruine le lieu où elle ſ'adonne, ainſi que nous pouuons voir aux chancres vlcerez, & dyſenteries melancholiques. La melancholie eſt la lie du ſang. La ſemence en eſt la meilleure partie. Bref ces deux ſont comme contraires, & n'y a rien ou peu de rapport de l'vn à l'autre.

EN QVELLES PARTIES DV CORPS est faicte la semence, & par quel moyen. Opinions diuerses sur ce subiect. Aristote refuté touchant l'vsage des testicules.

CHAPITRE IIII.

NOvs auons iusques icy deduict la cause materielle du principe de nostre generation, considerons maintenant en quelles parties du corps il est formé, par quel moyen, & quel ordre y est obserué par la nature. Aristote[a] attribue toute la faculté de faire la semence aux canaux spermatiques, qu'il nomme πόρους σπερματικούς. Hippocrate met ceste vertu aux testicules, Galien[b] aux vns & aux autres, Herophile pareillemẽt aux testicules & aux vaisseaux spermatiques, mais au contraire de Galien, il attribue plus de vertu aux conduits qu'aux testicules. Taschons à démesler ce different, afin que la confusion estant ostée, la verité se monstre plus clairement. Aristote s'efforce de confirmer son opinion, par raisons qui sont à mon aduis non receuables. La principale est que les testicu-

a *Cap. 1. lib. 3. hist. animal. & cap. 3. & 4. lib. 1. de gener. animal.*

b *Lib. 1. de semine.*

les ne sont point necessaires à la generation, consideré que plusieurs animaux, qui abondent toutefois en semẽce; comme les serpents & les poissons, sont priuez naturellement de cete partie. Mais combien que cete consequence semble estre colorée de quelque vray semblãce, estant appropriée à la generalité des animaux, elle est neantmoins du tout faulse, lors qu'elle est appliquée aux especes particulieres. Cela est fort aisé à iuger, & n'y a aucun tant soit peu versé en la dialectique, qui ne condamne aussi tost ceste cõclusion comme mal prise. Les poissons n'ont point de testicules, & neantmoins engendrent & produisent leur semblable; ceste partie donc n'est point necessaire à l'homme, pour la generation. Ie dis pour répondre à Aristote, que les animaux moins parfaicts, ont leur generation moins accomplie, parce que la nature y apporte moins de soin & de diligence. Estant donc assez qu'il y ait pour leur production vne semence legeremẽt preparée, parfaite toutefois à leur maniere, & selon leur espece: Il suffit aussi qu'ils ayent quelques parties, qui respondent

de proportion aux testicules, c'est à dire qui puissent élaborer ceste semence, autant seulement qu'il est requis & necessaire, pour leur imparfaite perfectiõ. Les poissons sont mis au nombre des animaux moins accomplis, cõsideré qu'entre tous, ils participent plus du corps que de la substance de l'áme, πλέον μετέχουσι σωματικῆς ἢ ψυχικῆς οὐσίας, dit Philon. [a] Et que l'áme n'est en eux que pour seruir de sel, de peur de la corruption & pourriture. Il les appelle animaux non animaux, ζῶα καὶ οὐ ζῶα & corps inanimez, qui toutefois ont mouuement, κινητὰ ἄψυχα. C'est pourquoy Dieu qui auoit proposé de commencer la création des choses par les plus imparfaites, & finir à la plus noble creature, ἀρξάμενος ἀπὸ τοῦ φαυλοτάτου τὴν φύσιν, λήγειν δ' εἰς τὸ πάντων ἄριστον, a voulu que les poissons ayent esté les premiers en date entre les animaux, à raison de leur imperfection, & l'homme le dernier, d'autant qu'il est la meilleure piece de la nature: Puis donc que l'homme est plus parfaict, il s'ensuit que sa generation est plus acomplye & plus difficile, & qu'elle ne peut estre exercée par la nature, sans les testicules. A la

a Lib. de mundi opif. 9.

verité i'ay tousiours respecté Aristote, comme vn miracle au fait des arts & des sciences; & croy que sans luy, nous fussions encore plõgez dans les tenebres de l'ignorance: Mais comme il est impossible de se comporter auec tant de iugement, que l'on ne tombe quelquefois en quelque réprehẽsion. Il me semble qu'en ce lieu il s'est oublié, & suis contrainct de luy debatre sa conclusion comme malprise, & de nulle consequence. Il deuoit discourant de la principauté du cœur cõclurre en la mesme maniere. Plusieurs animaux n'ont point de cœur, comme ceux qui n'ont point de sang, Ergo ceste partie n'est point necessaire à l'homme pour la vie.

Tant y a qu'il ne recognoist aux testicules autre vsage, que pour la tension du cœur, des vaisseaux seminaires & de la verge. Tout ainsi (dit-il) que si quelqu'vn veut bander vne corde, y attachant vn poids il l'a rend encore plus ferme & plus tendue: Ainsi la nature pour donner au cœur de la vigueur & de la force, pend les testicules comme deux poids, aux conduits seminaires, qui respondẽt au cœur,

entant que principe des venes & des arteres; au moyen dequoy il est plus fort & plus robuste à l'exercice de ses facultez. Quand les testicules sont ostez, ceste tension se lasche, & par mesme moyen le principe se debilite, [a] ἀφαιρουμένων τῶν ὄρχεων ἀνίεται καὶ ἡ τάσις, καὶ ἡ ἀρχὴ ἐκλύεται, qui cause (dit-il) que les chastrez demeurent effeminez, & de voix & de figure de corps ἐκτεμνόμενα μεταβάλλει εἰς τὸ θῆλυ τήν τε φωνὴν, καὶ τὴν ἄλλην μορφήν. Voyla les raisons qu'il donne pour le regard du cœur, qui sont faciles à refuter.

[a] Cap. 7. lib. 5. de gener. animal.

Premierement, comme fort bien remarque Galien, [b] il est impossible que ceste pretendue tension ayt lieu, veu que les conduits spermatiques font plusieurs replis & reuolutiõs au hault des testicules, qui répugnent du tout à cela, ἐναντιώτατον γὰρ τῷ ἑλίττεσθαι τὸ κατατείνεσθαι. I'adjoustes que plus les testicules seroient long-pendus, plus ceste tension seroit grande, & la faculté du cœur forte & robuste; ce que les femmes ne confesseront jamais. Parquoy si les chastrez changent de voix, & de constitution de corps, retenãts moins du masle que de la femelle; cela ne peut

[b] Lib. 1. de sem.

prouenir de la teusion relaſchée; Mais à raiſon que les teſticules ſont encore vn principe de la chaleur narurelle ἀρχὴ ἐμφύτου θερμότητος, lequel eſtant oſté, retranche dautant la force, la beauté, le bon temperament, & conſtitution de tout le corps.

Ce qu'il dit pareillement de la tenſion des vaiſſeaux ſeminaires, qu'eſtants bendez par le poix des teſticules, ils demeurent plus amples, & plus obeiſſants, au mouuement de la ſemence; me ſemble encor autant éloigné de raiſon, eu égard aux replis des vaiſſeaux, & à l'Epididyme auſquels par l'anatomie, on ne peut recognoiſtre aucune cauité.

Quand à l'erection de la verge, il y a auſſi peu d'apparence; car ſi la peſanteur des teſticules en eſt cauſe, pourquoy la cauſe eſtant preſente, n'y a-til continuation de l'effect? Dauãtage plus le teſticule ſeroit peſant, (comme quand quelque tumeur, ou hergne variqueuſe ſuruiẽt en ceſte partie) plus la tenſion ſeroit parfaicte, ce que nous trouuons faux par experience ordinaire. Parquoy ce qui m'empeſche de ſuiure l'aduis d'Ariſtote eſt,

que sans raison il oste aux testicules la faculté d'engendrer ce principe; & sans raison, il les employe à autres vsages, qu'il a inuentez par contraincte, considerant qu'ils ne pouuoient estre inutiles, puis qu'ils auoient esté formez par la nature. Ce qu'il adiouste d'vn taureau, qui engendra incontinent apres auoir esté chastré, est du tout fabuleux, ou ceste semence qu'il rendit en la faillie, estoit demeurée en reserue aux prostates, ou parastates variqueus, qui ne peuuent auoir aucune semence, qui n'ait esté premierement parfaite aux testicules. Ie me contéteray donc, de proposer ceste question à Aristote. Si les testicules ne sont point necessaires, pour la production de la semence; d'où vient que quelques-vns qui ont ceste partie froide de temperament naturel ou acquis, ne peuuent engendrer, combien qu'il n'y ait aucun defaut, pour le regard de la pesanteur? Puisque les qualitez premieres des testicules, augmentent ou diminuent la faculté de faire la semence, nous ne deuõs nous arrester à ceste pesanreur auec Aristote, mais passer outre à vne plus pro-

fonde recerche.

La doctrine de Galien est que la semẽce est premierement preparée aux conduicts spermatiques: qu'elle recoit sa perfection & sa forme aux testicules, & encore quelque derniere main aux parastates. Tellement qu'au contraire d'Aristote, il mect la principale vertu aux testicules, lesquels parfont exactement, & en peu de temps beaucoup de semence: à l'opposite de vaisseaux seminaires qui en long espace en cuisent peu, ὀλίγον ἐν χρόνῳ πολλῷ. Ceste opinion me semble la plus solide & prononceray hardimẽt auec toute l'échole, qu'elle doit estre suiuie comme veritable; combien que les plus grands [a] personnages, ayent tousiours trouué grande difficulté, à resoudre les poincts qui ont esté contentieux, entre Galien & Aristote. Toutefois pour mieux asseoir nostre jugement, veu que ce point consiste plus en preuue oculaire, que demonstratiue, nous raporterõs au vif, l'histoire de toutes ces parties.

[a] *Rabi Moses, Ioann. Damasc. & alij.*

Nous remarquons par l'anatomie, quatre vaisseaux, ou conduits, appellez seminaires, *vasa semen præparantia*, πόρους καὶ ἀγγεῖα

σπερματικά. Deux d'vn costé, asçauoir vene & artere; & autant de l'autre, en l'vn & en l'autre sexe. Ceux de la partie dextre, naturellement prennẽt leur origine, peu au dessous du roignon, la veine de la veine caue, non du roignon, comme croit Aristote,[a] & l'artere de la grande artere, nommée ἀορτὴ par le mesme Philosophe. Ceux de la partie senestre ne sont beaucoup dissemblables pour la situation, car l'artere sort, non comme dit Fernel, de l'artere emulgéte; mais du mesme tronc que la dextre, la mesme distance gardée, & la vene vn peu plus haut, de la vene emulgente.

[a] Cap. 1. lib. 3. hist. anim.

Ces quatre canaux descendent, non de droict fil, mais obliquement, premierement par les flancs, puis estants sortis de la capacité du peritoine, par vne production de ceste membrane, ils sont portez à l'Epididyme, & aux testicules: les dextres aux testicule droict, & les senestres au testicule senestre. L'Epididyme est vne substance moyenne, entre le vaisseau spermatique, & le testicule, soit que nous considerions sa situation, où que nous ayons égard à sa substance, θέσει καὶ οὐσίᾳ, dit

Galien, qui appelle ceste mesme partie, la racine & le principe des conduicts seminaires, [a] ἀρχὴν καὶ ῥίζαν τῶν ἀγγείων. En ce lieu nature fait monstre d'vn des miracles de la fabrique de l'homme, en ce que ces códuits de part & d'autre, auant que paruenir à l'Epididyme, font vn reply admirable, où se joignent ensemble la vene & l'artere; afin que comme de ces deux est faict vn seul canal, ainsi des deux matieres qui sont le sang & les esprits, resulte vne seule substance, qui est la semence. C'est-là que le feu & l'eau d'Hippocrate, comme deux grands Roys, leurs guerres appaisées, & leurs seditiós du tout estaintes, se rencontrent, s'embrassent, establissent vne paix asseurée, & confirment vne alliáce ensemble, pour l'entretien & conseruation de l'espece. C'est-là que le sang reçoit la blancheur peu à peu, [b] κατὰ βραχὺ, & par petits grumeaux χαλαζοειδῶς, se conuertit & fait les preparatifs de la semence: Nous pouuons vser de ce mot, puis qu'Aristote, [c] & apres luy Ruffus Medecin [d] d'Ephese, ont nommé la semence, perlée χαλαζοειδὲς σπέρμα. Galien toutefois à mieux aymé vser de cest autre mot,

[a] Lib. 1. de semine sub finem.

[b] Galen. lib. 1. de semine.

[c] Cap. 2. lib. 7. hist. animal.

[d] Lib. de hom. partib.

δροσοειδῶς, en façon de goutes de rousée, à l'imitation peut-estre d'Euripide, [a] qui nomme la semence; δρόσον ὑπαίθριαν, rousée du Ciel. Ceste blancheur prouient en partie des esprits meslez auec le sang, dãs l'estroit de tant de replis; en partie à raison que les testicules communiquẽt iusques-là, les rayons de leur vertu; en partie aussi de ce que les venes & les arteres, qui sont parties blãches & spermatiques, taschent par le moyen de la chaleur, de transmuer cet excremẽt en leur nature. C'est vne proprieté particuliere à ceste partie, à raison qu'il n'y a en tout le reste du corps, tel tournoyément de venes, ou le sang se puisse arrester lõg-temps pour acquerir vne pareille blãcheur. Les vaisseaux ainsi repliez & entortillez sont dits par les anciẽs ἑλικοειδῆ ou κισσοειδῆ, d'autant qu'ils rapportent aux bourgeons de la vigne, ou du lierre. Et a esté ce tournoyement institué par la nature, pour deux raisons. L'vne afin que le sang tarde dauantage, & demeure plus long-temps en ces destours, & qu'en ce retardemẽt, peu à peu il se prepare & se purifie, auant que paruenir au lieu ou elle procure l'acom-

a Andromacha Act. 1. leg. Plutarchus lib. de parentum amore erga liber. initio.

pliſſement de l'ouurage: L'autre pour la continence, πρὸς τὸ μὴ λάβρον μηδὲ ταχεῖαν εἶναι τὴν ἐπιθυμίαν, comme dit [a] Ariſtote. Car tout ainſi que nous voyons entre les beſtes, celles qui ont les inteſtins droicts, & ſans reuolutiō, ζῶα εὐθυέντερα eſtre d'vn appetit inſatiable: de meſme maniere ſi les conduicts de la ſemence eſtoient en l'hōme ſans détour, & portez de droict fil, depuis leur origine iuſques aux teſticules, & de là encore au canal de la verge; la coction en demeureroit imparfaite, l'acrimonie plus grande, le mouuement plus prompt & plus leger, & par conſequent la chaſteté exterminée.

[a] cap. 4. lib. 1. de gener. anim. Plin. cap. 37. lib. 11.

Au plus bas des replis, où il ne reſte plus aucune apparence de ſang, le vaiſſeau ſeminaire, par le moyen de l'Epididyme, comme nous auons dit, ſe ioint au teſticule, & communique auec luy par lentremiſe de quelques petits tuyaux, qui entrent en ſa ſubſtance, que l'on void par l'anatomie eſtre pleins d'vne humidité ſereuſe [b] σύριγγες πολλαὶ διήκουσιν ἐξ ἐπιδιδύμου εἰς τὸν ὄρχιν, ὀχετοῦ ὀρρώδους μεσταί.

[b] Galen. lib. 1. de ſemine.

Le teſticule reçoit des vaiſſeaux ſeminaires ceſte humeur ainſi preparée, &

l'ayant dans ses cauitez, par la proprieté de sa substance qui est molle, lasche & glanduleuse; il luy donne sa derniere perfection. De façon qu'elle ne merite d'estre appellée vrayement semence, qu'elle ne soit paruenue en ce lieu, comme le chyle ne doit estre nõmé sang, qu'il n'ayt entré dans la substãce du foye; les esprits premier que d'estre purifiez dans le ventricule gauche du cœur; & les vrines plustost que d'estre coulées dans la capacité de la vessie. Les testicules sont nourris de ce loüable excremẽt, & suc genital: Mais dautant que par la preuoyance de la nature, ils en cuisent & parfont dauantage, qu'il nest requis pour leur nourriture, le reste est transporté pour seruir de principe en la generation.

La semence donc ainsi cuicte à perfection, dans l'Epididyme & le testicule, est portée dans deux autres conduicts, nommez *vasa deferentia vel eiaculatoria*, lesquels à la sortie de l'Epididyme, d'où ils prennent leur origine, remontent en haut par la production du peritoine, & tiennent le mesme chemin par lequel les premiers sont descendus: Puis oblique-

ment & courbez en façon d'vn arc, ils portent la ſemence au derriere de la veſſie, dans de petites bourſettes dictes par Herophile παραστάται κιρσοειδεῖς; paraſtates variqueux, où la ſemence demeure comme en reſerue, peut-eſtre pour acquerir encore quelque derniere perfection.

Ces deux paraſtates ou conduicts variqueux, portent la ſemence iuſques à l'origine ou racines de la verge; au bas de la veſſie, où ils rencontrent deux corps glãduleux nõmez par Herophile προστάται ἀδενοειδεῖς, au deſſous deſquels les deux vaiſſeaux ſe joignent enſemble; pour ſeruir puis apres au conduict de l'vrine, enuiron le milieu de la verge.

Ces deux corps glanduleux ſont placez en ce lieu pour deux raiſons, l'vne pour retenir la ſemence, comme en vn reſeruoir, pour la neceſſité: l'autre pour enduire le col de la veſſie d'vne humidité gluante & huileuſe, de peur qu'il ne ſoit offenſé par l'acrimonie de l'vrine. C'eſt pourquoy ceſte partie eſtant enflammée & vlcerée, cauſe ceſte maladie que nous appellons vulgairement chaude-piſſe. Quelques-vns adiouſtent que ceſte hu-

midité en paſſant, chatoüille les parties ſenſibles de la verge, & par ce moyen dõne quelque delectation en l'acte du coit. Voila la deſcription des parties genitales de l'homme, qui different aucunemẽt de celles de la femme, comme nous deduirons en peu de parolles.

Premieremẽt les deux vaiſſeaux ſeminaires, vene & artere, qui ſont en l'homme portez touts entiers à l'Epididyme, ſont en la femme diuiſez en deux. La meilleure partie tẽt aux teſticules, n'ayãt point d'Epididyme: L'autre eſt inſerée au fond de la matrice. Leurs teſticules ſont plus petits, plus froids & plus humides, & cachez en dedans, aux deux coſtez de la matrice. Les deux vaiſſeaux éiaculatoires, qui ſortent des quatre ſuperieurs, l'vn d'vn coſté l'autre de l'autre, au lieu de tirer en bas vers le col de la veſſie & de la matrice, cõme en l'homme, vers le conduict de la verge, ſont portez auec plus de replis & reuolutions aux cornes de la matrice; de maniere qu'elles manquẽt de paraſtates & de proſtates glanduleux. Ceux qui ont traicté de l'anatomie, de propos deliberé, deſcri-

uent tout cecy plus particulierement, mais cela doit suffire pour le present discours, joint que les figures qui ensuiuent feront entendre le tout plus facilement.

Parquoy il me semble, puis que l'œil nous appréd vne doctrine contraire aux raisons d'Aristote; que son opinion doit estre condamnée, qui à la verité est prouenue, de ce qu'il n'a pas assez curieusement consideré la substance des testicules. Il pouuoit remarquer par la dissection, qu'ils sont pleins de semẽce, qu'ils communiquent par de petits canaux aux susdicts vaisseaux & à l'Epididyme; & qu'ils d'échargent le surplus de leur nourriture, dans les conduicts éjaculatoires. Pour faire fin, la semence est preparée, & reçoit comme vn premier crayon, dans les replis des conduicts seminaires. Elle est parfaicte & accomplie dans l'Epididyme & testicules, & semble acquerir encore quelque dernier traict dans les conduicts variqueux & dans les prostates.

SI LA

SI LA FEMME A SEMENCE COMME l'homme. Opinions diuerses de diuers Philosophes. Demonstrations necessaires pour preuue que la femme a ce principe. Responses à quelques obiections. Hippocrate & Galien suiuis en ceste difficulté.

CHAPITRE. V.

PLVSIEVRS Philosophes, entre autres Zenon [a] & Aristote, ont creu que la femme ne produit aucune semence, & qu'elle ne preste rien du sien en la production de l'enfant, sinon le sang, cause simplement materielle. Pythagoras, Democrite, Epicure, Hippocrate & Galien, sont de contraire aduis. Vuidons presentement ceste dispute, comme les autres, au tribunal de la verité.

[a] *Apud Plutarch. cap. 5. lib. 5. de plac. phil.*

La principale raison qui a induit Aristote à embrasser ceste opinion, encore que Galien n'en ayt rien dit (empesché peut estre à la refutation, non qu'il l'ayt ignorée cõme pense [b] Scaliger) est qu'en toute sa doctrine, il s'est tousiours efforcé de reduire toutes choses, au plus petit

[b] *De subtil. in Card. exerc. 268.*

nombre de principes qui luy a esté possible, & toutesfois & quantes qu'il a eu moyen de n'en establir qu'vn, rejecter la pluralité cõme superflue, [a] δεῖ ἀρχὴν εἶναι μίαν ὅπου ἐνδέχεται. A ceste occasion il repréd ceux qui mettent l'origine des venes au cerueau, pourautant (dit-il) qu'ils constituent plusieurs principes separez, [b] πολλὰς ἀρχὰς καὶ διεσπασμένας ποιοῦσιν. Mais gardãt ceste regle trop estroictement, il ressemble à vne certaine secte de Medecins, nommez anciennement methodiques, qui pour auoir recerché & obserué auec trop de scrupule ie ne sçay quelle methode, se sont trouuez hors de toute methode, ἀμεθοδώτατοι. De verité il est bien seant, que toutes choses se raportent à vn principe, & cela peut estre cause d'oster beaucoup de confusion au faict des sciences, estant fascheux d'autre-part d'en admettre plusieurs sans necessité οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη. Mais en certaines choses ce precepte ne peut auoir lieu, ce que luy-mesme n'a pas ignoré, comme il appert par ces deux mots qu'il a adioustez, ὅπου ἐνδέχεται. par tout où il y a moyen. Et neantmoins se rendant trop obeissant à ceste maxi-

a Cap. 4. lib. 3. de partib. anim.

b Ibidem.

me, il s'est laissé quelquesfois emporter aux absurditez. Pour exemple, quand il constitue le cœur comme roy de toutes les parties du corps, il est contrainct d'y establir l'origine des principaux instruments du sentiment, du mouuement, & de la nourriture, contre toute raison & experience. Ny plus ny moins aussi, quãd il ne veut recognoistre qu'vne seule semẽce en la generation, contre toute apparẽce, il priue la femme de ce principe, & se monstre iniurieux contre ce pauure sexe. Il l'appelle [a] ἄῤῥεν ἄγονον masle sans semence: ἄῤῥεν [b] πεπηρωμένον masle defectueux & imparfaict, ἀδυναμίαν [c] vne impuissance; φύσεως παρέκβασιν, καὶ ἀρχὴν παρεκβάσεως, vn fouruoyement de la nature, & qu'elle est cause de la faire chopper en ses effects. Toutefois (dit-il) elle est necessaire à la nature [d] ἀναγκαία τῇ φύσει, afin qu'elles ayent cela de consolation. Comme s'il disoit auec Metellus, que la femme est vne fascherie sans laquelle nous ne pouuons viure. Il recognoist en la generation de la femme, vne faute commise par la nature, auec contraincte: Et nous d'autre-part nous remarquons en sa proposition vne

a Cap. 20. lib. 1. de gener. animal.
b Cap. 3. lib. 2. de gener. anim.
c Ibidẽ cap. 20. lib. 1.
d Cap. 3. lib. 4. de gener. anim. leg. Gellius cap. 6. lib. 1.

erreur manifeste & apparẽte. Car si la nature se fouruoye en la generation de la femme, c'est à dire si elle procede contre son intention en ceste production, par ce que son but est tousiours de former l'hõme qui est plus parfaict, & que ce fouruoyement soit necessaire: Nous deuons attribuer le bien de la production de l'homme à l'erreur de la nature & non à sa prudence, cõsideré qu'il ne peut estre engendré sans la femme. A bon droict dõc ceste opinion comme indigne d'Aristote, a esté banie de l'échole des Medecins, où ayant esté instruict, ie ne fais difficulté de la reiecter.

A ce qu'il dit que le sang menstruel, a vne telle raison & proportion en la femme, que la semence en l'homme, & qu'il est impossible pour ceste occasion, qu'elle ayt de la semence, eu égard qu'elle auroit deux euacuations seminaires, [a] δύο σπερματικὰς ἀποκρίσεις. Ie répons que le sang menstruel ne tient rien de la nature de la semence, & nye qu'il soit impossible que la femme ait l'vn & l'autre. Il adiouste, que quelquefois les femmes conçoiuent sans auoir perceu aucun plaisir, en l'acte

a Cap. 19. lib. 1. de gener. anim.

de l'embrassement, πολλάκις ἃ τὸ θῆλυ συλλαμβάνει, οὐ γινομένης αὐτῇ τῆς ἐν τῇ ὁμιλίᾳ ἡδονῆς, qui est [a] vn indice, dit-il, qu'elle ne rend point de semence. Ie n'ignore point que cela ne soit veritable, mais la consequence semble estre d'vne autre couleur, consideré que la volupté que la femme reçoit au coit peut prouenir de trois causes. La premiere est la pointe de sa semence, la seconde, le sentiment de celle de l'homme, la troisiéme le chatoüillement du membre viril. Mais de quelque cause que vienne le plaisir à la femme, il peut estre empesché au coit, si elle a le corps impur, principalement à raison de beaucoup de pituite, estant ceste humeur capable de diminuer & rendre obtus le sentimẽt de la partie.

Dauantage si la semence & la partie de l'homme, qui ont deu apporter quelque chatoüillement à la femme, ne luy ont excité aucun plaisir, conclurons nous pour cela qu'il ny a point eu d'intromission de la partie, ou d'éiaculation de semence. C'est vne maxime que sur vn mauuais fondement, on ne peut bastir que des absurditez.

[a] *Ibidem.*

Pour mieux d'éraciner ceste opinion, nous opposerons quelques raisons necessaires, pour prouuer que ce principe est en la femme comme en l'homme: Premierement, nature luy ayant donné des testicules & des vaisseaux seminaires, si elle n'a point de semence, deuons nous pas condamner Aristote par luy-mesme, qui dit [a] que la nature ne fait rien en vain & hors de propos, τὴν φύσιν οὐδὲν ποιεῖν μάτην καὶ περίεργον. Nous voyons dauantage que les conduits spermatiques de la femme sont pleins de semence, quoy que plus crue & plus froide que celle de l'homme: n'est ce pas vne condamnation contre l'échole d'Aristote. Les femmes sont sujectes aux pollutions, aux flus de semēce, τῇ γονοῤῥοίᾳ, & leurs suffocations de matrice prouienent le plus souuent de semence retenue & corrompue, l'éuacuation de laquelle leur apporte la fin de l'accez. Si donc ceste semence est sterile comme vouloient Hippon, Athenée, [b] Florus, & les Stoiciens, la nature seroit elle pas vne maratre, de suffoquer miserablement tant de femmes, par vn excrément inutile & de nul effet? Adioustons que la femme, lors

[a] *Leg. ipse cap. 13. lib. 2. de partib. anim. & cap. 12. lib. 4. cap. 2. lib. de com. anim. motu cap. 6. lib. 2. de gener. anim. cap. 5. lib. 1. politic. cap. 4. lib. 1. de cœlo, & cap. 11. lib. 2. cap. 9. lib. 3. de anima.*

[b] *Apud Plutarchum cap. 4. lib. 3. sympos.*

qu'elle ioüit de l'embrassemẽt de l'homme, rend quelque humidité qui luy cause du plaisir & du chatoüillement. Ceste humidité ayant la façon & les proprietez de la semence, comme il est aysé a veoir, & comme plusieurs Peripatetiques ont esté contraincts de confesser: Pourquoy adiousterons nous plus de foy à Aristote, qu'à vne verité qui no⁹ apparoist oculairement? Bref si la femme n'a point de semence, de quelle matiere peuuẽt estre faictes les membranes qui enueloppent l'enfant, au premier temps de la generation; veu que de beaucoup elles surpassent la quantité de la semence de l'homme, laquelle, mesme iouxte l'opiniõ d'Aristote, n'entre point comme matiere en la chose produicte? S'ils disent que la semence de l'homme donne à la matrice de la femme, outre la chaleur & les esprits, vne certaine vertu de pouuoir chãger le sang en la semence, pour façonner lesdites mẽbranes & autres parties spermatiques. Ie rẽpõds qu'il est impossible, & que nature par ce moyen se trauailleroit sans occasion: car comme le sang ne peut d'vne autre humeur produire le

ſang, n'y communiquer ceſte faculté à vne autre partie, le foye eſtant ſeul qui a ceſte puiſſance: De meſme maniere la ſemence ne peut en aucune façon produire de la ſemence auec du ſang, n'y donner ce pouuoir à autruy, eu égard que ce priuilege a eſté octroyé aux teſticules ſeulement, & aux conduicts ſpermatiques. Puis donc que telles parties ſont en la femme, pourquoy nature ne ſ'en aydera-tel pour cet affaire, ſans emprunter & mandier le ſecours de la ſemence de l'homme & de la matrice? S'ils inſiſtent que la femme ayant les deux principes de la generation, aſçauoir la ſemence & le ſang, pourroit engẽdrer d'elle-meſme, ſans la conionction du maſle, à tout le moins debilement, ſelon cet axiome de la Phyſique, que les agents naturels produiſent leurs effects ſelon le degré de leur perfection, *Ab agente naturali ſemper euenit effectus ſecundum gradum*; Veu meſme que nous voyons pluſieurs femelles engendrer naturellement ſans la compagnie du maſle, comme la hyene, ceſte eſpece de poiſſons nommez ἐρυθρῖνοι pagets les iuments de portugal, qui conçoiuent

de vent, & les poules qui font œuf, sans que le coq y ayt rien contribue du sien. Pour soudre ceste difficulté, nous pouuõs apporter vn contredoute, pour mõstrer que leur obiection est formellemẽt contre eux. Ie dis que si quelques femelles sans l'ayde du masle peuuent engendrer leur semblable, veu que cela ne peut estre fait sans semence; la femme qui est beaucoup plus parfaite, à tort sera priuée de ce principe. Ils répondront peut estre, que nature a donné seulemẽt ceste puissance aux animaux qui n'ont point distinction de sexe; & qu'en l'espece de l'homme, s'il eust esté plus expedient, que la femme eust peu engendrer seule, elle luy eust donné de la semence: Mais ceste refuite me semble de nulle cõsideration. Car pour le regard des animaux qui produisent leur semblable, nous remarquõs deux especes de generation, vne parfaite, l'autre imparfaite. A la generation parfaite est requise la distinction de sexe, à l'imparfaite moins, mais vne confusion de masle & de femelle ensemble. De sorte que s'il y a quelque animal qui produise seul son semblable, il est confuse-

ment masle & femelle, comme les plantes, [a] ὥσπερ ἐν τοῖς φυτοῖς. Et partant c'est mal conclud que la femme ayant en soy les deux principes de la generation, pourroit engẽdrer seule & sans la compagnie de l'homme, puisque la hyene produict seule son semblable. Ausurplus nous ne tenons pas pour constant, que cet animal conçoiue seul sans la conionction du masle, veu qu'en ceste espece il y a masle & femelle. C'est vne opinion qui a eu cours entre le vulgaire, non entre les doctes, veu qu'elle est reprouuée mesme par Aristote, [b] *Hyænam parere sine mare vulgus credit, Aristoteles negat.* Ce jugemẽt a esté donné par le commun peuple, qui ne considerãt cest animal qu'en passant, & voyãt que le masle porte au dessous de la queuë vne raye semblable à la partie de la femelle, [c] ὑπὸ τὴν κέρκον ὁμοίαν γραμμὴν τῷ τοῦ θήλεως αἰδοίῳ, a pensé qu'il n'y auoit que des femelles en ceste espece. Les pagets pareillement encore qu'estans pris, ils soient trouuez pleins d'œufs indifferemment, κυημάτων πλήρεις. Pline [d] tourne *ouis grauidæ*, Aristote toutefois comme incertain n'en ose rien asseurer, οὔπω, dit-il,

a *Arist. cap. 23. lib. 2. de gener. animal.*

b *Plinius cap. 29. lib. 8. natur. histor.*

c *Arist. cap. 32. lib. 6. histor. animal. & cap. 6. lib. 3. de gener. animal.*

d *Cap. 16 lib. natur. hist.*

a πεῖεσιν ἔχομεν ἀξιόπιστον. Pour le regard des cheuaux que l'on raconte estre conceus de vent en Portugal; nonobstant l'aduis de b M. Varron, Virgile, c Columelle, d & autres, ie n'y peux adiouster aucune foy, non plus qu'à la fable d'Homere, qui dit que les cheuaux d'Achilles furẽt engendrez de Zephyre. Ou à ce que dit e Glycas que les poissons sont engendrez d'eau & de vent. Car si cela estoit veritable, pourquoy ie vous prie le vent seroit-il plus sterile en France, en Italie, en la Grece qu'en Portugal? Ie croy facilement que les iuments, à l'entrée du printemps, quand la douce halaine des Zephyres commence à viuifier toutes choses en ce mõde, entrẽt en furie ἱππομανοῦσι, courent comme enragées, s'eschaufent en elles-mesmes en l'absence du masle, & que l'imagination auec ceste chaleur, leur fait ce qu'elles feroient si le masle y estoit present. Car elles font eiection de semẽce dans le lieu genital, ou puis apres se procure comme vne faulse conception, estant frustrée de la semence du masle. C'est ce qu'Aristote nomme f ἐξανεμοῦσθαι *frustrari*, ou si nous aymons mieux inter-

a *Cap. 5. lib. 2. de gener. animal.*

b *Cap. 1. lib. 2. de re rustica.*

c *In Georgicis.*

d *Cap. 27. lib. 6. de re rust.*

e *Annal. part. 1.*

f *Cap. 18. lib. 6. hist. anim.*

preter autrement *in auras dißipari*, ſen aller au vent, parce que la jumẽt puis apres met hors ceſte ſemence conceuë, dicte par les Grecs ἱππόμανες, de laquelle on cõte merueilles pour inciter à l'amour. Ceſte doctrine d'Ariſtote a peu eſtre mal entendue de quelques-vns, qui leur à dõné occaſion de mettre ceſte fable en auant. Ioſeph [a] Scaliger penſe qu'Ariſtote par ce mot ἐξανεμοῦσθαι a entendu ceſte cõception de vẽt, de laquelle par le M. Varron, en quoy ie ne trouue nulle apparence, veu que le meſme Philoſophe en autre lieu, attribue à la femme ce qu'on appelle eſtre trompé *fruſtrari*, [b] ὁ καλοῦσι ἐξανεμοῦσθαι, quand la femme a la matrice tellement ſeche, que la ſemence de l'hõme qu'elle auroit attirée ne peut eſtre auancée à la conformation: Au moyen dequoy ceſte ſemence eſtãt long temps retenue, le ventre ſe hauſſe, & la matrice alors pleine de vẽt ou d'eſprits, rapporte à faux les ſignes & les accidẽts de la groſſeſſe: De maniere que pluſieurs ſont trõpées, penſant eſtre veritablement groſſes, qui ne le ſont que par opinion. Ie fus vn iour appellé à conſultation pour vne

a *In lib. 2. M. Var. de re ruſtic.*

b *Cap. 3. lib. 10. hiſtor. anim.*

femme grosse, qui estoit fort en peine de quoy elle ne se deliuroit point, combien qu'elle eust passé de trois ou quatre moys le temps legitime de sa grossesse: Quelques autres Medecins en ceste consultation auoient opinion qu'elle portoit vne mole, contre lesquels i'obstinay toutefois qu'elle estoit grosse d'enfant, (cõme les signes y estoient apparents) Mais qu'ayant cõceu plus tard qu'elle ne pensoit, pour pareilles raisons que dessus, elle s'estoit mécontée. Et de fait peu de tẽps apres, elle acoucha d'vn beau fils. Cela nous est enseigné par le mesme Aristote, que les femmes qui portent leur fruict plus d'onze moys sont trompées au tẽps, pensant auoir conceu lors qu'elles n'auoient que des flatuositez dãs la matrice, [a] πνευματικῶν ἔμπροσθεν γενομένων τῶν ὑστέρων. [a] Cap. 4. lib. 7. histor. animal.

Pour mettre fin à ce propos, nous deuons tenir pour constant, que les femmes ont semence comme les hommes, & comme eux encore sont engendrées de l'intention de la nature, contre Aristote. Nous auons ceste verité d'Hippocrate, qui enseigne que si les deux semences de l'homme & de la femme ne se joignent

enſemble fraternellement, & comme deux rames, pour la conduicte d'vn basteau, ne se rencontrent à propos ὁμοῤῥοθῆ, il n'y a point de generation. Platon eſt de ſemblable aduis qui dit que la femme eſt nommée γυνὴ par les Grecs, ἀπὸ τῆς γονῆς à raiſon de la ſemence. Galien a a deduit amplement ceſte matiere, & demonſtré par viues raiſons contre Ariſtote, que la femme cõtribue auec l'homme ce principe de noſtre generation, ἅμα τῷ ἄῤῥενι σπερμαίνει. Et cõbien que ſa ſemẽce ſoit plus froide & plus tenue, elle eſt neantmoins du tout neceſſaire, tant pour eſtre employée cõme matiere, que pour temperer la chaleur de l'autre, & luy ſeruir de nourriture. Soranus ancien Medecin dit le ſemblable, que la ſemence de la femme eſt portée dans la matrice, pour la generation, τὸ τῆς θήλεως σπέρμα, πρὸς ζωογονίαν συλλαμβάνεσθαι. Empedocles a ſuiuy ceſte meſme opinion, mais ſouſtenant la verité il commet deux abſurditez : l'vne qu'en la ſemence de l'homme eſt la moitié des parties de l'enfant qui en doit eſtre faict ; l'autre contenue en la ſemence de la femme, Tellement que la volupté,

a Lib. 2. de semine.

lupté, selon son aduis, ne prouient que de certaine inclination naturelle, qu'ont ces deux semences de se joindre ensemble, pour rapporter toutes leurs parties en vn tout. L'autre absurdité est, qu'il croyoit que tout ce qui est de bon & de loüable en la chose produicte, vient de la part de l'homme, & de la femme, tout ce qui y peut estre de mauuais & de vicieux.

Disons donc auec Lucrece que l'enfant est composé de deux semences, *duplici partus de semine constat.* Et concluons qu'en toute generation parfaite, la distinction de sexe est necessaire; par tout où il y a distinction de sexe, il y a aussi diuersité de semence, laquelle combien qu'elle soit principe essentiel de la generation, tant en l'homme qu'en la femme, ne peut toutefois auoir aucune action, l'vne estant separée d'auec l'autre: Mais les deux ensemble se rencõtrants au lieu destiné pour les receuoir, elles acquierẽt ceste fatale portion que nomme Hippocrate a μοῖραν πεπρωμένην. Le coq, & la poule separément peuuent faire œuf appellé *irritum* ou *subuentaneum*, ὑπηνέμιον, mais sans germe & de nul effect.

a *Lib. 1. de diæta.*

DE L'EIACVLATION DE LA SEmence. Qu'elle est la cause de cet effect. De la tension de la verge, & de la volupté perceue au coit.

CHAPITRE VI.

LES Philosophes mettent difference entre l'homme & la femme, par ce que l'homme engendre hors de soy, [a] εἰς ἄλλο γεννᾷ; & la femme dans elle-mesme, θῆλυ ἢ τὸ εἰς αὐτό. La femme qui a semence comme l'homme, ne jecte point dehors, ains dans la capacité de la matrice, ce qui doit seruir pour la production de l'enfant. Mais parce que ce principe estant seul, est incapable & inhabile de rien produire selon la nature, il est besoin que l'homme y apporte ce qui est du sien. Pour ceste occasion nature luy donne la faculté de jecter la semence, par le moyen de la verge, non en terre comme les Cigales, [b] εἰς γῆν ὥσπερ τέττιγες; mais dans ce mesme champ de la femme, asçauoir la matrice qui est selon Platon vn animal qui ne respire que la generation, [c] ζῷον ἐπιθυμητικὸν τῆς παιδοποιίας. En ceste communication le principe doit estre porté

a Arist. cap. 2. lib. 1. de gener. animal.

b Apud Platon. in sympos.

c In Timaeo.

loin & promptement; Car s'il demeure en chemin il ne peut estre joinct auec celuy de la femme; Et partant l'vn & l'autre demeurent oisifs & inutils. S'il y est porté lentement, la chaleur cependant se refroidit, & la force se debilite. C'est pourquoy ceux-là qui ont le gland du tout couuert [a] du prepuce, ou la verge trop courte, [b] ou tortue a raison du ligament qui est au bout d'icelle, sont ineptes à la generation.

[a] *φιμωσις capistratio vocatur hic affectus.*

[b] *Galen. cap. 3. lib. 15. de vsu part. eos vocat ἀποσπαδιαίους.*

Cette ejection ou ejaculation de semence est vn mouuement en partie naturel, consideré que c'est vn excrément qui sollicite la nature pour estre mis hors, à raison de son acrimonie ou de sa quantité. En partie volontaire, par ce qu'il obeit à la volonté & à la fantasie. Les causes donc de l'éjaculation sont l'acrimonie de la semence, la liberté des conduicts, la bonne disposition des muscles, la tension de la verge, & vn certain mouuement de constriction en ces parties. Car comme aux grandes epilepsies les malades rendent la semence, à cause que la conuulsion est generalement de tout le corps & par consequent des parties ge-

nitales[a], [a] ὅτι τὸ πᾶν σῶμα συνέσπασται σφοδρῶς, καὶ σὺν αὐτῷ τὰ γεννητικὰ μόρια. Ainsi en l'acte de l'embrassement, il se fait vne certaine cõuulsion naturelle & particuliere, qui en cõprimant & relaschãt lesdites parties produit ce mesme effect; & cela est vne des principales causes de l'ejaculation de la semẽce. C'est pourquoy Areteus[b] dit que l'acte du coit porte les marques de l'Epilepsie, τὸ πρῆγμα τῆς νούσου φέρει τὰ σύμβολα. Et Democrite que le coit est vn petit mal caduc, [c] μικρὰν ἐπιληψίαν εἶναι τὴν συνουσίαν.

a Galen. cap. 10. lib. 14. de vsu part. & lib. 6. de loc. affect.

b Cap. 4. lib. de Cur. diutur. aff.

c Apud Gal. sect. 4. 3. Epidem. & cap. 10. lib. 4. de vsu part. Macrob. cap. vlt. lib. 2. saturnal. id tribuit Hippocrati.

La tension de la verge, que nous auons dit seruir à l'eiection de la semence, est pareillement vn mouuement en partie naturel, en partie volontaire, duquel les anciens ont recogneu deux causes, les esprits & le nerf caue qui est couché le long de la verge, τὸ πνεῦμα καὶ τὸ συριγγῶδες νεῦρον. L'arrection de la verge, dict Aristote, prouient de ce que les pores sont remplis d'esprits, διὰ τὸ πνεύματος πληροῦσθαι τοὺς πόρους σύστασις γίνεται τοῦ αἰδοίου. Mais pour expliquer cecy plus clairemẽt, ie proposeray deux sortes de causes qui seruent à la production de cet effect. A sçauoir efficientes & instrumentaires,

outre les deux causes finales qui sont l'intromission & l'eiaculation. Les causes purement efficientes sont la faculté des deux nerfs ou ligaments, qui courent le long de la verge iusques au gland, & entre lesquels est le cõduict commun à l'vrine & à la semence; les esprits, & la chaleur. Les instruments sont les susdits ligaments, les nerfs, [a] les muscles, & les arteres. Que la faculté des ligaments soit necessaire, c'est chose assez apparente, consideré que d'eux-mesmes ils s'estendent premierement pour puis apres receuoir les esprits, lesquels y estans portez successiuement, rendent la tension plus ferme & plus permanente. Outre que si ceste tension dépendoit des esprits seulement, la verge demeureroit tousiours bendée, comme en ceste maladie que nous nommons priapisme *priapismum*, eu égard qu'il y a tousiours abondance d'esprits aux parties genitales. Il n'y a point de doute aussi que les esprits ne soient vne des causes principales: Car estant necessaire pour rendre ceste partie droite & tendue, que quelque substance y soit transportée; il faut que ce soit ou de l'hu-

[a] *Præcipue duo illi neruuli qui in glandem desinunt.*

meur, ou du vent & de la vapeur, ou des esprits. Si nous attribuons le tout à l'humeur, la raison si oppose formellement: veu qu'il n'y a aucune espece d'humeur, qui ayt la vertu de hausser ou abaisser si promptement vne partie, ὑγρὸν οὐδὲν, a οὕτω ταχεῖαν ἐφ' ἑκάτερα τὴν μεταβολὴν οἷόν τέ ἐστι ποιεῖσθαι. Et partant nous serons cõtraints d'auoir recours aux deux autres. Or puisque no⁹ remarquõs par l'anatomie, que plusieurs grandes arteres sont inserées dans la verge, qui n'est qu'vne petite partie à proportion selon Galien: quelle raison aurions-nous de contredire, puisque les arteres sont le domicile des esprits? Mais il est vray aussi que les vents ou la vapeur se peuuent par mesme moyen couler dãs lesdits ligamẽts, ou s'y engẽdrer du sang gros & noir qui y est contenu, lors qu'il est échauffé du feu de l'amour. Puis nous voyons que ceux qui ne peuuent roidir ceste partie, sont remis en bon naturel par remedes qui sont vẽteux & flatueux, διὰ τῶν φαρμακῶν φυσωδῶν. C'est pourquoy les melancholiques qui engendrent beaucoup de vents, ont ordinairement le mẽbre tendu, & sont sujects au priapisme.

a Galen. cap. 6. lib. 6. de loc. affect.

Ariſtote les appelle [a] *ἀφροδισιαστικοὺς* adonnez aux plaiſirs de Venus. Toutefois quand ceſte ventoſité eſt craſſe & épeſſe, au lieu de roidir naturellemẽt cette corne, elle cauſe vne tenſion contre nature, laquelle à raiſon de ſon importunité, trauaille quelquefois le malade & le Medecin. Ce mal eſt nommé *ϖριαπισμὸς, priapiſmus*. L'hiſtoire d'Heraclius eſt aſſez cogneuë, lequel toutefois & quantes qu'il vrinoit, euſt piſſé ſur ſon viſage, ſ'il n'euſt mis quelque table au deuant, pour détourner le cours de ſon vrine, par ce qu'il auoit touſiours le membre droict & bendé extremement. La chaleur pareillemẽt ayde beaucoup à ceſte tenſion, parce que comme le propre du froid eſt de reſerrer, le propre de la chaleur eſt d'ouurir & de dilater ; choſe fort requiſe en cet acte; d'autant qu'il eſt beſoin d'ouurir les cauitez & les pores des ligamẽts, & de toute la partie, enſemble les orifices des arteres. Ioint que la chaleur ſubtilie les humeurs & les eſprits, de maniere que là où ceſte qualité eſt debile, la volupté eſt preſque eſteinte, & la tenſion ou nulle, ou imparfaite. Ceux qui dorment, com-

[a] *Probl. 31. lib. 4. & probl. 1. lib. 30.*

me l'on dit, *ventre supino*, le ventre en haut, peuuent experimenter que cecy est veritable, car le corps estãt couché selon ceste posture, les conduits seminaires s'échauffent, principalement s'il y a repletion de semence) le brasier des reins réueille les images des choses voluptueuses en la fantasie, *lumbi implentur illusionibus*, & les pores ouuerts reçoiuent les esprits, d'où s'ensuit la tension & bien souuent la pollution. Pour ceste occasion les bestes brutes sont peu ou point sujetes aux pollutions, par ce qu'elles ne se couchent iamais sur les reins (ζῷον οὐδὲν ὕπτιον κατάκειται), dit [a] Aristote. Adioustons que les chastrez n'ont qu'vne tension imparfaite, à raison que la priuation des testicules refroidit les parties genitales, & par consequẽt le membre se flestrit, comme dit Alexãdre, [b] τὸ αἰδοῖον ἀπομαραίνεται. Les nerfs & les arteres sont causes instrumentaires pour porter & receuoir les esprits, de sorte que quãd les orifices des arteres sont ouuerts, & les ligaments caues dilatez, les esprits se iectent & s'insinuent la dedans, qui enflent & roidissent toute la partie. Quand ces passages sont fermez, τυφλοῦνται πόροι (στε-

a Probl. 9. lib. 10.

b Probl. 9. lib. 1.

μαντικοί, il est impossible que la verge puisse paruenir à aucune tẽsion naturelle. Aux costez de ces ligaments sont quatre muscles, deux de part & d'autre, qui sont cõme mains ὥσπερ χεῖρες, pour fortifier ceste tension, comme dit Galien, [a] & pour tenir le conduict de la semence ouuert, lors que toute la partie est bendée.

a Cap. 3. lib. 15. de vsu part.

Apres auoir discouru comme en passant de la tension de la verge, entant que necessaire pour l'eiaculation de la semẽce, nous parlerons encore de la volupté perceue au coit, afin que nous commencions à traicter des effects de ce principe. La nature qui a la propagation des especes à recommandation, preuoyant que la conionction du masle auec la femelle, seroit peu frequente & comme forcée, s'il ny auoit du plaisir & de la volupté; a rendu les parties genitales en l'vn & en l'autre sexe, d'vn sentiment tres exquis, afin qu'elles fussent capables d'vne extresme volupté, selon ceste maxime, que beaucoup de plaisir prouiẽt de beaucoup de sentiment, [b] πλεῖστη ἡδονὴ ἀπὸ πολλῆς αἰσθήσεως γίνεται. Non que ie doute pourtant que l'homme qui est seul capable de raison

b Alexander probl. 35. lib. 2.

entre les animaux, ne se fust contrainct à la copulation, encore que la nature en eust retranché le plaisir ; sous espoir de cest autre contentement, de voir son image viuante produite & engẽdrée par son moyen. Mais il y à peu d'apparence, que sans chatoüillement il y eust peu apporter autant de ferueur, comme il est requis, & comme l'affaire le merite. Au contraire il s'y fust comporté froidemẽt, & comme l'on dit par maniere d'acquit; tellement que le champ mal labouré n'eust peu jamais rapporter beaucoup de fruict. Ioint que la femme au lieu d'estre prompte & deliberée, & entrer en duel, comme quãd elle y est inuitée par la volupté, si ce plaisir luy estoit refusé, elle feroit difficulté de ce precipiter à vne maladie de neuf moys, pleine d'ennuy & de fascherie. Et l'hõme d'autre-part qui ne supporte les imperfections des femmes, qu'en faueur de ce plaisir, auroit leur cõpagnie beaucoup moins agreable ; & (si les prieres auoient lieu) aymeroit mieux auec l'Hippolyte.[a] d'Euripide, auoir recours à Dieu, afin d'obtenir lignée moyennant quelque somme d'argent, que

[a] Hippolyto Act. 3.

d'auoir rien à negocier auecques elles. Quand aux autres animaux, il est certain que ce plaisir leur estant osté, la generation entre eux seroit du tout abolie. De maniere que ce propos d'Aristote [a] est veritable, que les animaux sont poussez à se coupler ensemble, principalemẽt pour la volupté, διὰ τὴν ἡδονὴν μᾶλλον ὁρμᾷ πρὸς τὴν μίξιν τὰ ζῶα. [a] Probl. 16. lib. 4.

Pour paruenir donc aux causes de ceste volupté, la sensibilité exquise de la partie qui est nerueuse, sert de cause materielle; la chaleur, l'acrimonie, & le mouuement prompt de la semence sont comme causes efficientes, qui donnent la forme; à sçauoir ceste impression joyeuse & agreable dependãte de l'vne & de l'autre. Que la chaleur de la semẽce soit cause en partie de ceste volupté, nous en auons le tésmoignage du Philosophe, qui dit que le plaisir est vne certaine chaleur, [b] ἡ ἡδονὴ θερμασία τίς ἐστι. D'où vient, à mon aduis, que ceux qui doiuent tõber malades de quelque grande fiéure, vn jour ou deux au parauãt se trouuent en la meilleure disposition du monde, & en ceste santé se delectent, & se trouuent plus joyeux que de [b] Probl. 8. lib. 36.

coustume, parce que la chaleur naturelle qui lors s'augmente peu à peu, auant que sortir de ses limites, cause vne force & vne certaine réiouïssâce en toutes les parties, laquelle puis apres est cõuertie en fascherie, quãd ceste chaleur a passé les bornes de la nature. Les esprits de la semece qui sont chauds, subtils & vaporeux, estant échauffez dauãtage par l'agitation qui se fait au coït, chatoüillét ce qui est de nerueux aux parties genitales, & causent la volupté. Nous pouuõs dire aussi q̃ la chaleur qui dissipe les esprits en ces parties, qui sont rares & spõgieuses, fait q̃ les parties tressaillent en ceste dissipation. C'est pourquoy la tension naturelle de la verge donne quelque plaisir, à raison des esprits chauds & subtils qui s'insuiuent dãs les pores & dans les cauitez du nerf ou ligament fistuleux. L'acrimonie de la semence pareillemét ayde beaucoup à cet effect, & semble que nature pour ceste occasion ayt tiré la veine spermatique senestre, non de la vene caue, cõme la dextre, mais de la veine émulgente, qui porte dans le roignon la matiere de l'vrine, afin que la semence eust dauantage de

pointe, pour chatoüiller en passant le sentiment des parties genitales. Quand au mouuement prompt de la semence, il appert qu'il est cause en partie du chatoüillement ; parce que sortant legerement & tout à coup, les parties nerueuses sont comme surprises, & l'espece estãt portée au sens interieur & à l'âme, & iugée conuenable & proportionnée, est cause de la volupté. Parquoy il me semble que Fracastor [a] n'a point mal definy le chatoüillement, *motum subitum animæ imparatæ*. Vn mouuement prompt de l'âme prinse au dépourueu. [a] *Lib. de simpath. & antiph.*

Il est certain donc que la volupté est vn effect de la semence, à raison de sa chaleur, de son acrimonie & de son mouuement; afin de paruenir à la generation. Si quelqu'vn demande comment ceste volupté se peut estẽdre par tout le corps, veu que le suject est seulemẽt aux parties genitales. Ie réponds que cela se faict par simpathie, estant impossible que la verge qui est cõposée de nerfs, de veines, d'arteres, de muscles, & ligaments, reçoiue vne qualité excessiue auec douleur ou plaisir, que le reste du corps ny participe,

Nous deuõs juger le semblable de la matrice, laquelle estant nerueuse & de sentiment exquis, fait compatir aysement les autres parties à ses affections. Hippocrate [a] la décrit tendre, sensible & nerueuse, ἁπαλον, ἐυαίσθητον, κ̀ νευρώδη τὴν κοιλίαν. Au moyen dequoy il conseille que les vlceres qui suruiennent à ceste partie, soient pensées diligemment, & soigneusement, à raison que le mal peut estre communiqué à d'autres parties, principalement à l'estomach & au derriere de la teste.

a Lib. 1. de morb. mulier.

LA SEMENCE EST CAVSE EFFIciente & materielle de l'enfant. Opinion d'Aristote reiettée. Hippocrate & Galien suiuis. Quel ordre tient la nature en la generation de l'enfant.

CHAPITRE VII.

COMBIEN que ce point soit du tout resolu, que la semence est vn principe totalement necessaire à la generation; plusieurs neantmoins se sont trouuez diuisez, lors qu'il a esté question de declarer à quel tiltre, & par quel moyen elle est employée à la production

de l'enfant. Aristote & ceux qui ont suiuy son eschole, croyent que la semence ne sert que de cause purement efficiente, & qu'il n'entre rien de sa substance comme cause materielle, en la chose produicte. Ils tiennent que le corps de la semēce a σῶμα τῆς γονῆς, apres auoir porté la vertu generatiue au lieu où se fait la generation, se pert & se resout comme en fumée. Et pour mieux establir ceste opinion, ils apportent l'exemple de la presure, laquelle apres auoir caillé le laict, se perd & s'exale, sans y demeurer meslée, pour faire partie du fromage, b διαλύεται καὶ πνευματοῦται. Partant ils nomment la semence ἀρχὴν τῆς ζωῆς le principe de la vie, ἀρχὴν τῆς κινήσεως, principe du mouuement, & quelquefois τὸ δημιουργὸν, maistre ouurier & principal agent, qui conduict tout en la production de l'enfant.

a Cap. 3. lib. 2. de gener. animal.

b Ibidem & cap. 4. eiusd. lib.

Ce qui a induict Aristote à ceste Phylosophie, est que l'on ne void iamais en la nature, qu'vne cause efficiente soit partie de son œuure, & que les loix de la Physique ne permettent point, que ce qui agit reçoiue luy-mesme son action. Nous donnerons vne similitude des choses ar-

tificielles pour rendre cela plus intelligible. Comme Phidias excellent artisan (lequel Galien compare souuent à la semence) quand il fit l'image de Iupiter olympique, l'yuoire non luy-mesme ny aucun de ses outils fut la matiere de la statue; οὔτε τὰ ὄργανα οὔτε τὸ ποιοῦν ἀνάγκη ἐνυπάρχειν. Tout ainsi en la generation quand la semēce, qui porte les esprits & le principe, procure la conformation des parties de l'enfant, elle agit & parfait seulement ayant pour matiere le sang de la mere, duquel sont faites toutes les parties, & qu'il tient pour cause simplement materielle. Voyla ce qui a meu le Philosophe à ne point admettre la semence, sinon pour cause purement efficiente.

Et neantmoins quand il discourt de la generation du poulet, [a] il dit que materiellement il est fait du blanc de l'œuf, & que le rouge luy sert seulement de nourriture. Enquoy il semble se contredire; dautāt que pour estre tousiours conforme à sa doctrine, il deuoit soustenir que le rouge de l'œuf est la matiere du poulet, consideré que le blanc a plus d'affinité auec la semence, & le rouge plus de propor-

[a] *Cap. 1. lib. 3. de gener. animal.*

proportion auec le sang, duquel il veut que les parties de l'enfant soient composées.

Dauantage puis qu'il discourt en general de la generation des animaux, il deuoit fonder vne doctrine generale, & ne l'accommoder à cestuy-cy ou à cestuy-là particulierement, que l'on ne la puisse pareillement appliquer à tout le reste. Et neantmoins apres auoir prononcé vniuersellement, que la semẽce se pert apres auoir communiqué le principe, il dit puis apres, que le rouge de l'œuf sert de nourriture au blãc, duquel est formé & figuré le poulet, [a] ἐξ οὗ (ζωίσα) τὸ ζῷον.

Au surplus il dit que les poules engendrent deux poulets d'vn seul œuf, quand les deux rouges sont separez de membranes; & quand ils sont meslez confusemẽt & sans distinction, il en sort vn poulet monstrueux. Où il monstre de rechef de la contradiction, car si du blanc est fait le poulet & non du rouge: comment ce peut faire que de deux rouges soient engẽdrez deux poulets, veu qu'il n'y a qu'vn blanc. Ie ne doute point qu'Aristote ne tienne que le blanc & le rouge prouien-

[a] Cap. 2. lib. 3. de generat. anim.

nent de la poule, & que la ſemence du coq ſ'eſt perdue apres auoir cõmuniqué le principe. Mais en cela il y a fort peu d'apparence, veu que le blanc oculairement doit eſtre tenu pour ſemence. Ce qu'Ariſtote euſt à mon aduis confeſſé, n'euſt eſté qu'il euſt contreuenu à ſes maximes, ne pouuãt nier que le blanc n'entre comme matiere en la formation du poulet. Il eſt certain que le blanc de l'œuf eſt la ſemẽce du coq & de la poule meſlez enſemble; & que le germe, qu'ils appellent, eſt fait de la ſemence du coq pour ſeruir de fondement aux parties ſpermatiques, cõme le rouge, du ſang de la poule, pour les parties charnues du poulet.

Hippocrate ſemble cõmettre vne pareille faute: car luy qui admet la ſemence non ſeulement pour principe efficient, mais auſſi pour cauſe materielle, dit au contraire d'Ariſtote, que les parties du poulet ſont faites du rouge de l'œuf, & que le blanc luy ſert de nourriture ſeulement, [a] γίνεται ἐκ τοῦ χλωροῦ τοῦ ὠοῦ τὸ ὄρνεον, τροφὴν δὲ καὶ αὔξησιν ἔχει τὸ λευκὸν τὸ ἐν τῷ ὠῷ. Si donc nous voulons examiner l'opinion d'Ariſtote auec plus d'equité que de faueur, nous la

[a] *Lib. de natura puer.*

iugerons indigne de luy, mais auec excuse. Car combien que son diuin esprit tout le premier, nous ait monstré la Philosophie a visage d'écouuert, & que les plus grands & consommez Philosophes qui ont esté depuis luy, l'ayent recogneu pour pere de toutes sciéces. Si est-ce toutefois qu'estant homme, il luy estoit impossible de ne point chopper quelquefois, principalement en choses obscures & cachées, comme sont les principes de nostre generation. *Nemo nostrum non peccat homines sumus non dij.*

Quand la semence est conceue dans la matrice, nous n'auons aucun signe par lequel nous puissions coniecturer qu'elle en resorte puis apres, la matrice estant fermée alors si estroitemẽt, que la pointe d'vne aguille ny pourroit auoir entrée. De dire qu'elle s'exhale au trauers de la substance de la matrice, c'est chose dequoy il n'apparoist rien du tout: Mais au contraire, l'experience nous monstre, outre l'histoire que nous a laissée de cela le grand [a] Hippocrate, que s'il aduient par violence de mouuement, de remedes, ou autres causes, que la femme mette

[a] *Lib. de nat. puer. & lib. de genitura.*

hors ce qu'elle auroit conceu: la semence y est encore apparente, enueloppée d'vne pellicule, mõstrant toutefois les premiers traicts de la conformation des parties. Dauantage outre ce que nous monstre la veuë, nous auons cecy confirmé par la raison: car il y a grande apparence que les parties blanches du corps, que nous nommons spermatiques, comme les os, les nerfs, les membranes: doiuent estre faites de semence plustost que de pur sang, auec lequel elles ont beaucoup moins de proportion; Ce qu'Aristote est contrainct de cõfesser, quand il dit que les os en leur premiere constitution, sont faicts d'excrement spermatique, a ἐκ τῆς σπερματικῆς περιττώσεως. Puis si la semence est iectée hors de la matrice, apres auoir communiqué le principe, ce doit estre ou à cause de sa substance nõn propre à cet affaire, ou à raison de sa trop petite quantité. Le premier ne peut estre soustenu, veu que la semence est faite de pur sang cuit & digeré à perfection. De maniere qu'il est plus propre à façonner les parties solides & spermatiques, que le sang de la mere, qui est cru & mieux deu

a Cap. 6. lib. 2. de gener. animal.

aux parties charnues. Le second aussi ne peut estre deffendu auec raison; car, comme nous deduirons cy apres, l'enfant au premier temps de son estre est tellement petit, que quiconque l'aura consideré en cet estat, iugera qu'il n'excede point la proportion de la semence. I'en feray iugé le Philosophe mesme contre ses disciples, & suis content que nous soyons iugez par ces paroles. L'enfant de quarante iours, dit-il, apparoist de la grãdeur d'vn grãd fourmy, a τεσσαρακοσταῖον φαίνεται τὸ ἔμβρυον τὸ μέγεθος ἡλίκον μύρμηξ τῶν μεγάλων. Quel témoignage demanderions nous plus expres que cestuy-là? Si donc il est impossible d'assigner aucune mauuaise marque au corps de la semence, qui la rende inhabile de seruir de matiere en la conformation de l'enfant: Pourquoy voulons nous croire qu'elle soit iectée hors de la matrice comme inutile, veu que la nature selon le mesme Philosophe est comme vne bonne mere de famille, qui met tout a proffit, & ne reiecte rien de ce qui peut seruir à faire quelque chose d'vtile, b ὥσπερ οἰκόνομος ἀγαθὸς καὶ ἡ φύσις, οὐδὲν ἀποβάλλειν εἴωθεν, ἐξ ὧν ἔστι ποιῆσαί τι χρηστόν. Pour respondre aux

a Cap. 3. lib. 7. hist. anim.

b Cap. 6. lib. 2. de gener. animal.

raisons d'Aristote, ie soustiens contre luy qu'il ny a aucun inconuenient, qu'vne chose entant qu'elle a diuersité de parties, ἀνομοιομερίαν, agisse en elle-mesme. La semence est cause efficiente en la generation, à raison des esprits, qui portent le principe de la vie, ἐν οἷς ἀρχὴ τῆς ζωῆς. Elle sert de matiere, à cause de sa corpulence. Par mesme moyen nous soustenons que l'exemple de la presure ne fait rien contre nous, parce qu'apres auoir caillé le laict par la faculté qu'elle a de ce faire, sa substance ne laisse de demeurer dás le fourmage. En consideration dequoy en partie, l'vsage nous en est interdit en l'Eglise, durant l'abstinence de quarante iours.

Suiuant donc l'aduis d'Hippocrate & de Galien, nous tenons pour arresté, que l'vn & l'autre principe, la semence & le sang, ont droict de cause efficiente & materielle: Mais auec distinction de plus & de moins: C'est à dire que le sang menstruel a beaucoup plus de matiere que de cause efficiente, [a] τὸ καταμήνιον ὕλη καὶ δύναμις, où la semence, à l'opposite, est plus cause efficiente que materielle, δύναμις καὶ ὕλη. A raison que ce principe est composé de

[a] Galen. lib. 2. de semine.

beaucoup de ſang purifié & d'eſprits, le tout reduict en vne petite maſſe, qui eſt comme vne quinteſſence tirée de l'vne & de l'autre ſubſtãce. Ariſtote dit [a] que c'eſt vn petit cõſommé fait de beaucoup de nourriture ἐκ πλείστης τροφῆς ὀλίγιστον, & qu'elle a beaucoup de puiſſance, par ce que c'eſt vn petit recueil de beaucoup de matieres, [b] πολλὴν ἔχει δύναμιν, ἐκ πολλοῦ γὰρ ὀλίγον (συγκεφαλαίωται). C'eſt ce que dit Auicenne en parolles plus expreſſes, qu'il faut quarãte dragmes de ſang, pour faire vne dragme de ſemence. Mais pour mieux entendre le tout, nous expliquerons l'ordre que tient la nature en la conformation de l'enfant.

a Cap. 17. lib. 1. de gener. animal.

b Probl. 13. lib. 4.

Incontinent apres que la ſemence de l'homme eſt receue dans la matrice, elle ſe meſle auec la ſemence de la femme; & ces deux principes ainſi conioincts, l'eſprit genital, auquel nature a inſeré la faculté de former & articuler toutes les parties, ſe retire au milieu, afin de pouuoir plus ayſement eſtendre ſes vertus de toutes parts; comme pour meſme raiſon, les Pythagoriens mettoient le ſiege de Dieu au centre du monde. En ce meſme

temps la matrice se presse pour se ioindre de tous costez à la semence, & par ce moyen luy dõner dauantage de chaleur, selon cet axiome des Philosophes, qu'vn pareil feu logé dans vn grand & dans vn petit lieu, échauffe dauantage dans le petit,[a] τὸ ἴσον πῦρ ἧσσον ἐν τῷ μείζονι θερμαίνει. Ceste chaleur est cause que la partie exterieure de la semence, se déseichant aucunemẽt, deuiẽt plus ferme & plus épesse, [b] ξηραίνεται καὶ στερεοῦται, στερεούμενον δὲ πυκνοῦται, πέριξ. Et se fait vne membrane *folliculus*, qui enueloppe toute la semence, καὶ ὑμὴν ἔξωθεν περιγίνεται. Ainsi voyons nous que la crouste se fait en vn gasteau, par la chaleur du four. Ceste membrane est necessaire pour plusieurs raisons. Premierement pour empescher que les esprits de la semence ne s'exhalent & se dissipent, puis pour seruir de lict à lenfant & de coissin aux venes & arteres vmbilicales, portées de l'enfant à la matrice, au lieu où aboutissent les veines & arteres de la mere; afin que par ce moyen l'enfant reçoiue [d] sa nourriture. Elle est nommée par les Grecs χόριον. par les Latins *loci*. Il y a vne autre membrane qui touche l'ẽfant immediatemẽt,

a *Aristot. cap. 4. lib. 3. de part. anim.*

b *Hippocrates lib. 1. de diæta. leg. Macrobius cap. 6. lib. 1. in som. Scip.*

c *Leg. Hippocr. lib. de natura puer. Galen. lib. 1. de sem. Aristot. cap. 6. lib. 2. de gener. animal.*

d *Sic Antiphon apud Iul. pollux. onomast. lib. 2.*

dicte par Empedocles [a] ἄμνιος, à raison qu'elle est molle & delicate; de cest autre mot ἄμνος agneau, d'où les Poëtes payens ont pris suject de dõner l'Epithete Αμνιας. à la Deesse Lucine, qui preside aux acouchements. Quand les anatomistes font dissection de ceste membrane, ils la trouuent pleine d'eau claire qui prouient des sueurs de l'enfant. Les Arabes [b] la nomment *abgas* ou *anefes*; Les François l'agnelette; Les Latins pauures en leur langue & estrãgers en leur propre pays, sont contraints d'auoir recours au mot Grec. Entre l'vne & l'autre est formée vne troisiesme membrane, dicte par les Grecs, ἀλαντοειδ, par les Arabes *bilés*, par les Latins *farciminalis*; les sages femmes l'appellent l'armure de l'enfant, qui est moindre que les deux autres, veu qu'elle ne s'estent que depuis le cartilage xyphoide, iusques aũ bas des flancs: n'estant à autre fin, que pour receuoir l'vrine de l'enfant. Ces trois membranes adherentes & attachées l'vne à l'autre, semblent estre vne seule tunique, les Grecs nõment le tout δευτέριον, les Latins *secundinam*, & les François d'vn mot assez propre, arrierefais:

a *Apud Rufum Eph. de partib. corp. hum.*

b *Leg. Auicennas lib. 3. fen. 21. tract. 1. cap. 2.*

parce que l'enfant estant né, tout cela suit puis apres attaché au nombril par les venes vmbilicales. En tout ce temps, la nature quoy qu'elle semble empéchée à bastir cet édifice, ne laisse pourtant de vaquer à la formation de l'enfant, & tirer les premiers traicts & lineaments des parties spermatiques. L'esprit genital court par tout, & par le moyen de sa faculté conformatrice, qui porte le charactere de toutes les parties du pere, Il met sa matiere en œuure, qui est la semence; il creuse, il polit, il arondit, il dilate selō que les parties doiuēt estre employées à diuers offices. Entre autres apparoissent des le sixiéme iour, selon l'obseruation du diuin Hippocrate, trois petites bulles & plusieurs fibres ou filets blācs ἶνες λευκαὶ, qui sont le fondement des trois parties nobles & des parties spermatiques. Au moyen dequoy, il est aisé à coniecturer, que toutes les parties qui sont faites de semence, sont commencées en vn mesme temps, quoy que parfaites les vnes plustost que les autres. Et cela doit seruir pour vuider ceste controuerse meüe entre les Medecins & les Philosophes, tou-

chant l'origine des parties. Alcmæon qui dit que le cerueau est le premier formé, se méconte grandement, Aristote qui fait le cœur le premier viuant, encourt vne mesme faute: Galien qui tient que le foye est le premier formé, se trompe pareillement comme les autres, s'il entend que la nature commence par luy comme par le plus necessaire, pour puis apres proceder à la conformation des autres. Toutes les parties solides sont commencées en vn mesme temps, a διακρίνεται τὰ μέλεα ἅμα πάντα, elles reçoiuent la vie en vn mesme temps. Mais entre les parties nobles le foye est le premier parfait & accomply, à raison qu'il est le plus proche de la vene vmbilicale & qu'il y a moins de peine à façonner sa substance qui n'est que de sang caillé. Apres que les parties spermatiques ont receu leurs premiers traicts, suruient l'autre principe qui est le sang de la mere, pour former les chers des parties nobles, des muscles & autres parcelles. Ce sang est porté par les deux venes vmbilicales pour la generation & pour la nourriture, comme les esprits par les deux arteres pour la respiration: Et

a Hippocrat. lib. 1. de diæta.

passent ces quatre conduits par le nombril auec l'ouraque, que les Grecs nomment οὔραχον, par ce qu'il porte l'vrine de l'enfant dans la membrane alantoide. Ce n'est point à tort donc, que la faculté qui forme miraculeusement tant de belles parties, est comparée à vn peintre, [a] τῷ ζωγράφῳ: Car premieremẽt elle jecte comme vne premiere couche, puis elle crayonne & tire les premiers traicts, pour y apporter en fin les dernieres couleurs. Ceste premiere cõformation est parfecte aux enfans masles, en trente ou trente-cinq iours, selon Hippocrate: [b] aux femelles en quarante deux ou quarante cinq. Galien, [c] suiuant la doctrine d'Hippocrate, a vsé de quatre mots propres par lesquels doctement les temps de toute la cõformation de l'enfant sont distinguez. Au premier temps, ce qui est conceu en la matrice, est nommé γονὴ semence, parce qu'il retient encore l'idée & la forme de la semence: Puis apres ceste semence est dicte *κύημα, conceptus*, quand elle represente desia quelque commencement de parties auec apparence de chair, le tout neantmoins inarticulé & sans forme,

a *Leg. Arist. cap. 6. lib. 2. de gener. animal.*

b *Lib. περὶ ἑπταμήνου.*

c *Lib. 1. de semine.*

ἀδιάρθρωτον, καὶ ἄμορφον. Au troisiesme temps, que les trois parties nobles, le cœur, le cerueau, le foye, sont veuës distinctement formées, les lineaments des autres parties toutefois n'estant encor qu'ébauchez, il ne nomme plus cela *semen aut conceptum*, mais ἔμβρυον, *embryum*. Au quatriéme temps, il le nomme παιδίον enfant, à raison que la conformation de toutes les parties du corps, est lors parfaicte & accomplie.

Si quelqu'vn demande comme il est possible que tant de parties soient faictes de si peu de semence. Ie répōds qu'il faut en cela admirer l'industrie & la subtilité de la nature : Car comme nous voyons aux plantes, que le fruit en son commencement est comme vn atome ἀμερὲς ψῆγμα, dit Philon [a] Iuif : Tout ainsi l'enfant au premier temps de sa vie, est tellemēt petit, qu'il pese à peine plus d'vne dragme au premier moys, & à peine au troisiéme plus de demie once. Aristote, cōme i'ay dit, enseigne que l'enfant de quarante iours est grand comme vn fourmy. Straton [b] peripatetique & Diocles Caristius disent, qu'il est grand comme vne mou-

[a] *de mundi opific.*

[b] *Apud Macrob. cap. 6. lib. 1. in somn. Scip.*

che, en la cinquiéme sepmaine, qui est le trẽtetroisiéme jour, & neantmoins qu'en si petit corps toutes les parties sont distinctement representées, *Quinta hebdomada fingi humanam figuram, magnitudine quidem apis, sed vt in illa breuitate membra omnia, & designata totius corporis lineamenta consistant.* Galien [a] est témoing que le cœur au premier tẽps, pour le regard de sa grandeur, ne differe en rien d'vn grain de millet, τὴν καρδίαν οὕτω σμικρὰν κατ᾽ ἀρχὰς, ὡς κέγχρου μηδὲν διαφέρειν. Les raisons des aduersaires peuuent-elles subsister apres tant d'experiences & obseruatiõs veritables? Au mesme temps que ie m'employois à ce discours, ie me suis trouué à vne décharge, où l'enfant qui pouuoit estre de trois mois & demy ou enuiron, selon la supputation de la mere, se mõstroit bien formé, mais grand seulement comme la longueur du doigt. Pour ceste occasion nous ne faisons aucune difficulté, de tirer du sang aux femmes, au premier temps de leur grossesse, si la maladie le requiert presente ou future, dautant que l'enfant en ce temps-là encor petit, n'ayant besoin de beaucoup de nourriture, ne peut

a Lib. 2. de naturalib. fac.

estre incommodé par vne éuacuation de sang moderée. Mais au dernier temps, ce remede doit estre ordonné, auec plus de scrupule, de peur de defrauder l'enfant de son alimẽt, ayant alors dauantage de grandeur. Il va de la purgation tout au contraire, car au commencemẽt, les liens de la grossesse *grauiditatis vincula*, estãt encore tendres & delicats, sont aysez à rõpre, par la purgation: consideré que la matrice est située entre la vessie & le gros ou dernier intestin, *inter stercus & vrinam*. Mais aux derniers moys, nous purgeons plus hardiment s'il en est besoin, à raison que l'enfant est alors plus fermement attaché à la matrice.

Partant nous deuons tenir pour veritable, que la semence est cause efficiente & materielle de l'enfant, que les mẽbranes qui l'enuironnent sont faites dans le septiesme iour, ensemble quelques filets & petites ampoules, qui sont le fondement des parties spermatiques: & que la conformation est parfaite dans le quarante, quarante cinq, ou cinquantiesme iour, pour le plus tard. Non que l'enfant en ce tẽps ne desire encore quelque der-

niere main, principalement pour le regard des parties charnues. Mais il ne laisse pour cela d'estre dit enfant, παίδιον. Nature puis apres en luy donnant accroissement, peu à peu fournit à tout le reste: Que ceux-là se trompent qui constituent le cerueau le premier formé cōme [a] Alcmæon, ou la teste & l'espine du dos, cōme Marc [b] Varron, ou le gros doigt du pied, & le nombril, cōme quelques Medecins, μέγαν δάκτυλον τοῦ ποδὸς ἢ ὀμφαλόν. Que l'éfant estāt dās la matrice, prēd sa nourriture non par la bouche, διὰ τοῦ στόματος, comme ont pensé Epicure & Democrite, ny par les pores de tout le corps, δι' ὅλου τοῦ σώματος selon Alcmæon; mais par le nombril, [c] διὰ τοῦ ὀμφαλοῦ, comme ont creu les Stoïciens, Hippocrate, Aristote, Galien, & comme nous l'apprenons par experience: Qu'il respire aussi par le nombril, & qu'il rend son vrine par ceste mesme partie. Qu'il est attaché à la matrice par le moyen des venes & arteres vmbilicales, comme les arbres en terre par leurs racines: Et tellement situé & amoncelé la dedans, qu'il a les pieds contre les fesses, le nez & les joües entre les genoux,

inter

[a] *Apud Plutarch. cap. 17. lib. 5. de plac. phil.*

[b] *Apud Gell. cap. 8. lib. 3.*

[c] *Plutarch. loco citato cap. 16. Hippocr. lib. de Aliment. & lib. de genitur. Arist. lib. 2. de gener. an. Gal. lib. 6. de vsu part. cap. 10.*

[a] *inter duo genua naribus sitis*: les genoux entre les deux mains, & la teste proche des pieds, [b] κὴ τὴν κεφαλὴν πλήσιον τῶν ποδῶν. De maniere que la teste, principalement au declin de la grossesse, est au bas de la matrice, & les pieds en haut: non selon la nature de l'homme, disoit [c] M. Varron, mais à la maniere des plantes, *Non vt hominis natura est sed vt arboris.*

a *Plin. cap. 64. lib. 10. nat. hist.*
b *Leg. Aristot. cap. 8. lib. 7. histor. animal. Hippocr. lib. de genitur.*
c *Apud Gellium cap. 16. lib. 16.*

DES GEMEAVX ET COMME ILS sont engendrez. Des moyens de la superfœtation. De la mole & de ses causes. De la generation des Monstres.

CHAPITRE VIII.

QVELQV'VN pourra douter, si la nature garde ce mesme ordre, lors que la mere porte plusieurs enfans en vn mesme temps, comme quand vn seul est contenu dans la matrice. Si la semence de l'homme jectée en vn seul embrassement, peut suffire à la generation de plusieurs enfans; & des moyens de ceste pluralité. Pour satisfaire à cela, ie réponds, que le nõbre ne destourne point la nature de son cours ordinaire, & que

ce qu'elle pratique en vn ſeul, eſt obſerué pareillement en la conformation de pluſieurs : comme par experience nous l'apprenons aux diſſections, au mouuement des enfans dans le ventre de la mere, & au temps de l'acouchement. Il n'y a point de doute auſſi, que la ſemence rendue en vne ſeule copulation, ne puiſſe ſuffire pour former pluſieurs enfans; veu que outre que nous auons pluſieurs hiſtoires qui nous font foy de ceſte verité, la raiſon y eſt apparente, en ce que les enfans gemeaux, ou en plus grand nombre, ſont couuerts d'vne meſme enueloppe, & mis en lumiere en vn meſme iour, marques certaines qu'ils ſont conceus apres vn coït ſingulier, nõ à pluſieurs fois, comme en la ſuperfœtation, de laquelle nous parlerons incontinent. Ie ſçay que Fernel [a] a voulu vſer de diſtinction, pour le regard de l'enueloppe, diſant que les gemeaux qui ſont de meſme ſexe, ſont cõtenus enſemble dãs vne meſme membrane, & ceux qui ſont de diuers ſexe, couuerts au contraire de diuerſes ſecondines, & ſeparez totalement l'vn de l'autre : Mais ceſte opinion ne me ſemble

a Lib. 7. phyſiol. cap. 12.

point tãt fondée sur l'experience, que sur ceste vieille doctrine, que les masles & les femelles sont procreez en diuerses parties de la matrice, asçauoir le masle en la dextre, & la femelle en la senestre, ce que neantmoins nous obseruõs n'estre tousiours veritable, apres Aristote, qui a veu en plusieurs especes d'animaux, masle & femelle gemeaux, portez en vne mesme partie de la matrice, a δίδυμα θῆλυ καὶ ἄρρεν ἅμα ἐν τῷ αὐτῷ μορίῳ πολλάκις τῆς ὑστέρας. Partant il me semble que ceste sentence doit estre prononcée sans restriction, comme nous la trouuons en Hippocrate, qui dit que la femme qui a conceu deux gemeaux en vn mesme iour, les produit aussi en vn mesme iour, & qu'elle porte l'vn & l'autre couuerts d'vne mesme membrane, b ἔχει ἐνὶ χορίῳ τὰ παιδία ἀμφότερα. Albucasis c tres-celebre Medecin entre les Arabes, dit le semblable en paroles expresses, & sans exception. C'est chose qui est contre nature à la femme, dit-il, de porter cinq enfans à la foys, aussi n'ont ils point de vie: Mais il faut noter que quelque nombre qu'ils soient, elle les contient tous dans vne mesme secondine. Or qu'vne

a Cap. 1 lib. 4. de gener. anim.

b Lib. de superfœtatione.

c Lib. 2. Method. medendi

femme puisse porter ensemble plusieurs enfans, c'est chose dequoy on ne doit faire aucun doute; veu que nous en auons vne infinité d'exemples dãs les autheurs. Fausta, [a] qui viuoit à Rome durant le regne d'Auguste, acoucha en vn mesme iour de deux fils & de deux filles. Vne seruante [b] d'Auguste, & vne autre femme du regne de l'Empereur Antonin, en porterent cinq à la fois: Comme cette autre de la Peloponesse, qui fut mere de vingt enfans en quatre portées. Albucasis a cogneu vne femme qui eut vne décharge de sept, & vne autre de quinze, tous bien formez. Aux alpes vne femme nommée Dorothée, en eut vingt en deux acouchements, neuf en vne fois, onze en l'autre. Albert le Grand faict mention d'vne en Alemagne qui eut vne décharge de vingt & deux. Vne autre se deliura auant terme de soixante & dix, & vne autre encore de cent cinquante, tous de la grandeur du petit doigt. L'on racompte aussi d'vne autre, comme d'vn prodige, qui en eut iusques au nombre de trois cents soixante & six. Mais de cela i'en laisse le jugement au

[a] Apud Plin. cap. 3. lib. 7. nat. hist.

[b] De bis leg. Gellius cap. 2. lib. 10. Iul. Capitolin. in Antonino pio Plutarch. rom. quest. Plin. loco cit. Ioan. Franc. Pic. in exam. cap. 16. lib. 1.

Lecteur. De trois & de quatre, il n'est besoin d'en apporter plusieurs exemples; car cela estant asses frequent & ordinaire, il vaut mieux nous adonner à la recerche de la cause.

Quand les autheurs disputent de la generation des Gemeaux, & du moyen de leur conception en la matrice, ils semblent estre entre-eux de diuers aduis. Les [a] Stoiciens croyoient que la matrice fust diuisée en sept petites cellules, ausquelles ils rapportoient le nombre des enfans, selon qu'elles estoient remplies de matiere genitale. Et que la femme pour ceste occasion n'en pouuoit porter plus de sept: Opinion faulse & iustemẽt refutée par Aristote, [b] cõsideré que l'on ne void rien de tout cela en la matrice de la femme, mais seulement vne ligne qui la diuise en deux parties égales, dextre & senestre: A raison dequoy elle est dicte par le Philosophe [c] διμερὴς & δικρόη, (epithete attribué pareillement à la langue, pour la mesme consideration) non que pour cela nous y recognoissions aucunes cellules. Elle est vrayemẽt, διμερὴς mypartie, mais non δίκολπος, comme pensoient Pra-

a *Apud Plutarch. cap. 10. lib. 5. de plac. phil.*

b *Cap. 4. lib. 4. de gener. animal.*

c *Cap. 3. lib. 1. de gener. animal. cap. 17. lib. 2. de partib. anim. Hippocrates in coacis pr.*

xagoras[a] & Philotimus. Asclepiades[b] refere le tout à la force de la semence, comme nous voyons entre les grains d'orge, les vns multiplier dauantage que les autres: Ce qui est faux encore; veu que les Gemeaux bien souuent sont plus debiles, & viuent moins que ceux qui sont mis en lumiere sans cõpagnie. Mais sans auoir égard à telles opinions, nous constituons deux causes de la generation des Gemeaux. L'abondance de la semẽce, & la diuision d'icelle dans le lieu genital de la mere, [c] πλεόνασμον καὶ σχισμόν. Que l'abondance y soit requise, il appert en ce que les grands animaux, comme l'Elephant, le Chameau, le Cheual n'engendrent qu'vn à la fois, τὰ μέγιστα μονότοκα τῶν ζώων, dit Aristote,[d] à raison qu'ils ont peu de semence à proportion de leur grandeur, leur sang estant conuerty en nourriture. Les petits animaux au contraire, qui font plus de sang que la grãdeur du corps ne requiert, font beaucoup de semence & portent beaucoup de petits à la fois, πολύσπερμα καὶ πολυτόκα ὄντα. L'Homme qui est moyen entre ces deux genres, participe des facultez de l'vn &

a Apud Galen. lib. de dissect. vul.

b Plutarch. cap. 10. lib. 5. de plac. phil.

c Empedocles apud Plutarch. ibidem.

d Cap. 3. lib. 4. de gener. animal.

de l'autre; de maniere qu'il engendre & vn & deux & plusieurs. La diuision de la semence de plus y est necessaire; car puis qu'il y a pluralité d'enfans, il faut de necessité qu'il y ait distinction & separation du principe qui procure la conformation. Ceste diuision se fait, ou lors de l'éjaculation, comme il est certain qu'elle est espandue par ondes & à plusieurs fois a δὶς ϗ τρὶς βρέχεται; qui cause qu'elle est puis apres éparse aux deux costez de la matrice, ἐπ' ἀμφοτέρας τὰς μήτρας: ou par le mouuement de la matrice, selon Auicenne, laquelle ayant la proprieté, comme vne ventouse, d'attirer la semence pour la mesler & la disposer puis apres, comme il est requis pour la conformation: en ce faisant quelquefois elle la separe en deux ou trois parties qui causent la pluralité d'enfans. Vn enfant donc est engendré seul, quand la semence, sans diuision b ἀδιακόπως, est iettée dans la matrice. Quand elle est diuisée en plusieurs parcelles, vn enfant tout entier est formé de chaque partie, ἕκαστον μέρος ὁλόκληρον ἔμβρυον ἀποτελεῖται.

a Hippocrat. lib. I. de dieta.

b Leg. Pachymer. paraphr. in B. Dionys. pag. 265.

Nous distinguons la superfœtation

d'auec la generation des gemeaux, par deux points, qui sont la communité de l'enueloppe, & la conception en vn mesme temps. La superfœtation se fait, quãd la femme apres auoir conceu, se couplant de rechef auec l'homme, conçoit encore vne autre fois: tellement que les deux semences se forment separement en diuerses membranes, comme conceües en diuers temps. Ceste seconde conception est aucunement rare entre les femmes, veritable toutefois, cõme nous auõs obserué apres plusieurs autheurs [a] graues & dignes de foy. La cause de cela, est que la matrice qui doit estre close & seellée estroitement apres la conception, s'entrouure quelquefois en l'acte du coït: de sorte que la semence du masle y est portée & conceue apres ceste seconde charge, comme apres la premiere. Popea fille d'Agrippa, interrogée pourquoy les femmes apres auoir conceu, desiroient la cõpagnie de l'homme, veu que les bestes pour la plus-part s'abstiennent du masle, durant tout le temps qu'elles portẽt leur fruict. Ce sont bestes, dit-elle, il ne les faut pas imiter. Mais ceste réponse, quoy que

[a] Leg. Hippocr. lib. de superfœt. Arist. lib. 7. hist. animal.

joyeuſe & libre de prime face, me ſemble aucunement beſtiale: car la volupté bien ſouuent tranſporte les femmes par-dela la raiſon, & les rend plus beſtes que les beſtes brutes: comme il appert par l'effect de ceſte conception reiterée, qui eſt cauſe ordinairement de faire perdre le premier fruict. Si la ſuperfœtation ſe faict aux premiers iours d'apres ceſte premiere conception, raremẽt l'enfant paruient iuſques à ſon terme, mais il eſt déchargé auant le temps, & quand & ſoy ordinairement precipite le premier conceu: par ce que les liens de la groſſeſſe, eſtans encore tendres ſont faciles à rompre, ce qui n'aduient ſi ayſement quand elle ſuruient ſur les derniers moys.

La mole qui eſt vne maſſe de chair ſans mouuement & ſans forme [a] σὰρξ ἀργὴ καὶ ἀδιάπλαστος, engendrée en la matrice, eſt auſſi vne ſorte de generation, mais imparfaicte, & plus contre nature que la ſuperfetation. Pour le regard de la cauſe de ceſte maſſe & generation imparfaicte, Ariſtote tient qu'elle eſt faicte par la debilité de la chaleur [b] δι' ἀσθένειαν θερμότητος, laquelle ne pouuant conduire le ſang

[a] Apud Galen. lib. 14. method. med. & cap. 7. lib. 14. de vſu part.

[b] Cap. 4. lib. 4. de gener. anim.

menstruel de la mere à vne perfection, succombe sous le faiz, & au lieu d'vn enfant bien figuré, ne forme qu'vne chair lourde & indistincte. Mais ceste opinion semble n'estre veritable, par ce que la chaleur qui est debile ne peut engendrer que de l'indigestiõ, & de la crudité; apres laquelle s'ensuit incontinent la corruption : chose qui ne conuient aucunemẽt à la mole : veu qu'on en a remarqué demeurer en la matrice plus de douze ans. Ioint que nous experimentons souuent, que les femmes qui ont la matrice froide de temperament, ou engendrent vn enfant parfaict, ou n'engendrent point du tout. Moschion,[a] Cleopatra, Paulus[b] & Ætius[c] disent que c'est vne tumeur engendrée d'inflammation ou d'vlcere: Et en cela pareillement ils se trompent, par ce que la mole est vne fausse conception, veu qu'elle est couuerte de membranes, & attachée à la matrice cõme vn enfant. Plutarque[d] a opinion qu'elle est faicte ἐκ διαφθορᾶς, de plusieurs humeurs corrompues en la matrice, excusable par ce qu'il n'estoit pas Medecin. De substances corrompues ne peut estre produict que de la

a Lib. de mulier. affectibus.
b Cap. 69. lib. 3.
c Cap. 8. lib. 16.
d In precept. connubialib.

corruption.[a] Auicenne ne donne autre raison de la generation de la mole, sinon qu'elle est engendrée du sang & de la semence de la femme; absurdité apparente, car comme ont remarqué Aristote, Pline, Galien & autres, & comme l'experience l'enseigne, on n'a jamais veu femme qui ayt conceu vne mole, sans auoir eu compagnie d'homme auparauãt, qui faict cõjecturer que la semence de l'homme y est necessaire. Mercurial[b] est d'auis qu'elle est faicte de sang qui tombe en abondance, & tout à coup dans la matrice, & puis apres épessi & conuerty en chair, par la chaleur de ceste partie: refutable cõme les autres, par ce que de sang tout seul, nature ne peut rien former en la matrice que de la corruption, & de la pourriture.

a *Lib. 10. de animal. &* 21. *tert. 2. tract. cap. 19.*

b *Cap. 3. lib. 1. de morb. mulier.*

En ceste confusion d'opinions, nous deuõs suiure le Soleil des Medecins Hippocrate, lequel n'a iamais esté trompé en ses preceptes, ny trompé aucun, comme dit Macrobe,[c] *qui tam fallere quam falli nescit.* Il tient que la mole est formée en la matrice, quand le sang menstruel de la mere se joint auec la semence du pere,

c *Cap. 6. lib. 1. in Som. Scip.*

qui eſt de mauuaiſe qualité, & en trop petite quantité à proportion du ſang, a ἐπὴν πολλὰ τὰ ἐπιμήνια ἔοντα, γονὴν ὀλίγην καὶ νοσώδεα ξυλλαμβάνωσιν. La ſemence de l'homme, à raiſon du deffault, & qu'elle eſt mal affectée, au lieu d'eſtablir le fondemẽt des parties ſpermatiques de l'enfant, ſurquoy doit eſtre baſty tout le reſte de l'edifice, trouuant le ſang en abondance dans le lieu genital de la mere, eſt contrainct de luy obeir, & employer ſi peu de force qui luy reſte, à conceuoir & façonner ceſte maſſe de chair confuſe & inarticulée. Ceſte maſſe eſt toute de chair, à cauſe de la petite quantite de la ſemence, preſque ſuffoquée par l'abondance du ſang. Elle n'a peu retenir la figure de l'enfant, à raiſon de la debilité de la faculté conformatrice, car eſtant forte elle pourroit former vn enfant tout de chair & ſans os παιδίον b σαρκῶδες καὶ ἀνόστεον, comme celuy de la femme d'Antigenes. Actuarius c a ſuiuy ceſte doctrine d'Hippocrate: car il tient que la mole eſt faicte de ſemence infeconde ἐξ ἀγόνου σπέρματος.

a Lib. 1. de morb. mulier.

b Apud Hippocr. ſect. 2. lib. 2. Epidim.

c Cap. 56. lib. 1. de dignoſc. affect.

Reſtent trois choſes dignes de remar-

que. Vne que la mole ne reçoit point de nourriture, mais prend accroissemẽt à la façõ des pierres & des metaux, par apposition de matieres. La seconde que quelquefois elle deuient tellemẽt dure, qu'elle ne peut estre coupée par le fer [a] γίνεται σκληρὰ οὕτως, ὥστε μόλις διακόπτεσθαι καὶ σιδήρῳ. [b] *ferri ictum & aciem respuens*, dit Pline. La troisiéme que de tous les animaux du monde, la femme seule engendre ceste masse inutile & imparfaicte, à cause de l'abondance des menstrues.

a *Arist. cap. 7. lib. 4. de gener. anim.*

b *Cap. 15. lib. 7. natur. hist.*

Pour le regard des monstres, qui sont effects contre nature comme la mole, il ne sera hors de propos de dire icy quelque chose de leur origine. Il n'y a point de doute que tous ne soient fouruoyements de la nature, ainsi les appelle Aristote [c] παρεκβάσεις τῆς φύσεως καὶ ἁμαρτήματα, c'est à dire, les erreurs du principe de la generation, quand il ne peut paruenir à son premier desseing. En la mole la faculté conformatrice est abolie. En la generation des monstres elle est deprauée. Ce qui destourne le principe de son intention, est l'abondance ou le deffault de la matiere, le mauuais ordre, le meslange

c *Cap. 3. lib. 4. de gener. anim. & cap. 8. lib. 2. physic.*

de quelque chose d'estrange, ou la force de l'imaginatiue. L'abondance induict la faculté à former quelque partie grande outre nature, comme pour exemple, la main longue d'vne coudée : ou faire monstre de quelque partie superfluë, comme l'on a veu des enfans auoir quatre bras, deux testes, & autres semblables. Le deffault au cõtraire est cause que l'enfant manque de quelque partie necessaire, comme si quelqu'vn naist sans pieds bras ou mains, ou autres membres, sans lesquelz on ne peut estre parfaict. Le
a Alexander probl. 47. lib. 2.
mauuais ordre [a] ἡ ἀταξία apporte vne vitieuse disposition de parties; quand pour exemple en la conformation de l'enfant, nature forme le pied où doit estre la main; ou quand le foye & la rate occupẽt la place l'vn de l'autre. Le meslange de choses estranges, comme quand vne femme se couple auec quelque beste, & de là prouiennent les monstres diuers en espece, ou selon le tout, ou selon quelques parties, combien que cela puisse estre referé à d'autres causes, comme à la corruptiõ des humeurs : car l'on a veu des femmes porter des taulpes & des ser-

pents, desquels neantmoins elles ne pouuoient auoir eu la compagnie. Dieu quelquefois est la cause secrette de tels effects, & quelquefois l'imaginatiue de la femme.

Quoy que ce soit le desseing premier de la nature est destourné en la generation des monstres: Et par ce qu'elle ne peut estre oysiue, ayant failly à l'vn, elle s'adonne à former quelque autre chose, selon la capacité de la matiere: Pour exemple, quand elle a intention de former des vers de la corruption de la terre; elle choisit de ceste matiere, ce qu'elle trouue de plus propre pour former ce petit animal. Si elle est frustrée de son intention, à raison de l'abondance ou du deffault de la matiere, ou par ce qu'elle est composée de diuers genres, ou qu'elle ne luy obeit pas comme il est requis, elle produit vn monstre, si elle ne peut paruenir à chose meilleure. Si cela encore luy est refusé, elle aura recours à la production de quelque plante, plustost que de demeurer oysiue & inutile; aymant mieux former quelque chose que rien du tout. Il seroit aysé d'apporter icy vne

infinité d'exemples de generatiõs monstrueuses, mais estants frequentes dans les autheurs, elles y peuuent aussi facilement estre recerchées, comme leües en ce present discours, lequel seroit monstrueux, s'il tiroit en longueur, plus que le sujet ne merite.

SI LA SEMENCE EST CAVSE DE la ressemblance. Combien il y a d'especes de ressemblance. La ressemblance selon l'espece prouient du principe de la semence contre l'opinion commune. Pour quelles raisons.

CHAPITRE. IX.

NOVS auons deduict comme la semence est cause efficiente & materielle: Considerons maintenãt si la ressemblance de l'enfant luy doit estre attribuée en qualité de cause materielle, ou à raison du principe qu'elle cõtient, ou si cela appartient seulement au sang de la mere, ou à l'vn & à l'autre. Pour éclaircir ceste difficulté, nous deuons noter qu'il y a trois genres de ressemblance: La premiere est dicte specifique ou selon l'espece, quand vn homme engen-

engendre vn homme, non vn lyon, ou vn elephant. La seconde est selon le sexe; quand l'enfant est né masle ou femelle. La troisiéme est appellée indiuiduale, quand l'enfant ressemble au pere, ou à la mere, ou à quelque autre.

La ressemblance selon l'espece prouiét non de la matiere, mais de la forme ou faculté generatiue. Mais dautant que nous tenons cet aduis, contre Galien, & generalement contre toute l'échole de la Medecine; ie proposeray les raisons qui m'ont tiré à ceste opinion. La premiere est que la forme donne à la matiere estre cecy ou cela, c'est à dire que la matiere, qui de soy est indeterminée, est definie ou determinée par l'aduenement de la forme. L'homme donc est homme, non à raison du corps de la semence, mais principalement à cause de la forme. Cela pourra estre entendu plus facilemét, par l'exemple du statuaire, lequel ayant de l'argile pour matiere, fera à sa volonté l'image d'vn chien ou d'vn cheual, d'autant qu'il ne trouue resistence aucune de la part de la matiere, qui empéche son dessein. Ainsi la nature ayant la semence Raison 1.

&le sang pour matiere, apres la preparation d'icelle, elle luy donne la forme d'homme, & quant & quant le charactere de l'espece. S'ils disent que les matieres secondes sont determinées, & que telle ou telle matiere est vouée seulemẽt à telle ou à telle forme: nous répondrons à cela cy apres, en la troisiéme raison.

Raison 2. L'on attribue la cause des monstres qui sont dissemblables selon l'espece, à la frustration de la cause efficiente, qui n'a peu surmonter la matiere. La raison est, que la resistence de la matiere fait que la vertu generatiue ne pouuant produire la forme semblable à la forme du pere, est contrainte d'auoir recours à vne autre, qui conuient seulement selon le genre: de façon qu'au lieu de produire vn homme, elle produit vn animal, [a] τ' ὕλης οὐ κρατηθείσης, μένει τὸ καθόλου μάλιστα, τοῦτο δ' ἐστὶ τὸ ζῷον. Au moyen dequoy nous inferons, que ceste vertu generatiue est cause de la ressemblance specifique, & que la matiere n'y a de que de son obeissance, lors qu'elle est traictable, & que sans resistence elle reçoit l'impression de la faculté.

Raison 3. Les Medecins & les Philosophes confessent, que

[a] *Aristot. cap. 3. lib. 4. de gener. animal.*

l'imaginatiue a tant de force, qu'elle peut seule destourner la faculté generatiue de sa premiere intention: de sorte qu'vne femme peut au lieu d'vn enfant, produire vne beste, de laquelle elle aura auec violence, imprimé l'image en sa fantasie. La raison est que les esprits qui courent par tout le corps *Vagi & influentes spiritus*, meus par l'imaginatiue, & poussez au lieu où nature est totalement empéchée à former & figurer le corps, à proportion de la forme future, luy dérobent ce premier dessein, & luy supposent l'espece imaginée, laquelle puis apres elle imprime en ceste matiere encore tendre, & semblable à du laict nouuellement prins & caillé: tout ainsi que si le statuaire ayāt prins le ciseau, pour tailler en marbre l'image d'vn cheual, se presentant vn autre obiect, changeoit d'aduis, & au lieu d'vn cheual formoit vn Elephant, sans changer de matiere. Et cela doit seruir de réponse, à ceux-là qui obiectent que les matieres secondes sont destinées & determinées à certaines formes. Car lors que l'imaginatiue est cause de la generation d'vn monstre, la matiere mesme y

est employée & toute telle que si le principe n'ayant point perdu ses premiers mouuements, eust produict vn enfant semblable au pere. A la verité la semence de l'homme est vouée & destinée pour receuoir la forme de l'homme, & le charactere de ceste espece,& tel est le dessein de la nature. Mais ceste intention peut estre rompue, la matiere n'en estant aucunement cause. Aux monstres qui ne sont point dissemblables selon l'espece, mais seulement selon le deffaut, sur abōdance ou mauuais ordre de quelques parties, nous ne pouuons nier que cela ne soit vne dissemblance materielle, qui prouient à raison ou de trop, ou de trop peu, ou de quelque desordre en la matiere: mais l'action de la conformation neantmoins, doit tousiours estre referée à
Raison 4. la faculté. I'adiouste que c'est improprement parlé, de dire que la matiere soit cause de la ressemblance specifique, veu que faire ressembler, est vne action qui se fait en la matiere, non de la matiere: tout-ainsi que nous disons, la lumiere estre produite par le Soleil, non de l'air, mais en l'air. Et ce pour autant qu'elle ne

peut estre agent & patient, & agir en elle mesme. Ie n'ignore point qu'il ne soit tresdifficile, sinon impossible, de donner la raison comment la faculté generatiue procure toutes choses en nostre generation. Mais ceste ignorance prouenant de nostre imbecilité, pour ne sçauoir comme la chose se fait, [a] ὅπως γίνεται, nous ne deuons pourtant en reiecter la cause. Voila les raisons principales, qui m'ont induit à me departir de la doctrine ordinaire, tant de Galien que des autres Philosophes anciens & modernes, prest toutefois à me resilier, quand i'en oiray de meilleures.

a *Galen. lib. 1. de semine.*

Ceux qui sont de contraire aduis, se fondent principalemẽt sur l'experience: Nous voyons, disent-ils, quand deux bestes de diuerse espece se couplent ensemble, que ce qui est produit de ce meslange, retient la ressemblance specifique de la mere & non du pere, dautant que la mere y apporte dauantage de matiere: Ainsi d'vn bouc & d'vne brebis, naist vne brebis, d'vn belier & d'vne cheuure, vne cheure. Mais ie réponds que ceste obseruation n'est point tousiours verita-

ble veu que le mulet engendré d'vn cheual & d'vne anesse, fait vne espece à part, & ne retient de charactere specifique de l'vn ny de l'autre, ains meslé de to⁹ deux, côme disoit Athenée, [a] ἐξ ἀμφοτέρων μικτὸν. L'on a obserué, dit Pline, que ce qui naist de deux animaux de diuers genres, constitue vne espéce à part, qui ne ressemble ny au pere, ny à la mere. [b] *Obseruatum est è duobus diuersis generibus nata, tertij generis fieri & neutri parentum esse similia.* Entre les bestes à quatre pieds, le chien & le regnard engendrent vn tiers nommé κυναλώπηξ, semblable à l'vn & à l'autre. Entre les oyseaux le coq & la perdrix. Entre les poissons le scadre, autrement, angelot, & la raye produisent vne tierce espece semblable & dissemblable à l'vn & à l'autre. Les Grecs la nomment ῥινόβατον, les Latins *Scatraiam*, comme si nous disions en nostre lãgue, ange-raye. De-là nous pouuons cognoistre, que les propositions vniuerselles sont perilleuses, & que nous ne deuons pour quelques particularitez, tirer le general à consequence, si nous ne voulons renuerser tout ordre en matiere de science, & de doctrine. Dauantage

a *Apud Galen. lib. 2. de semine.*

b *Apud Plinũ cap. 44. lib. 8. natur. hist.*

encore que leur proposition fust veritable, que ce qui est né de diuerses especes d'animaux, fust tousiours semblable à la mere; il ne s'ensuit pas pourtant, que cela prouienne seulement de la matiere; car en la mere est aussi la cause efficiente comme au pere; quoy qu'en degré inferieur & plus debile. Mais il faut noter que la semence du belier (pour exemple) estant comme hors d'element dans le lieu genital de la cheure, a beaucoup moins d'action, que dans la matrice d'vne femelle de mesme espece. Et partant il semble aucunement plus raisonnable, que la femelle qui engendre en elle-mesme, ayt plus de force & par le moyen du principe de sa semence (aydé pourtant de celuy du masle) imprime son espece en la chose produite, plustost que le belier. La vertu donc generatiue de la semence du pere, conioincte auec la vertu de la semence de la mere, est cause de la ressemblance specifique. Pour le regard de Galien, il ne faut s'esbahir, s'il attribue le tout à la matiere; car quand il parle de l'áme raisonnable, plus timide encore qu'Aristote, il semble

marcher sur des espines. Quelquefois il confesse du tout qu'il ne sçait que c'est,& qu'il n'en peut auoir la cognoissance. Quelquefois il maintient qu'elle n'est autre chose que le temperament. En vn lieu il doute si elle est mortelle ou immortelle, en vn autre il ne sçait si elle est gouuernée par le corps, ou si le corps est conduit & commandé par elle. Brief il ne faut pour ce sujet rien esperer de Galien que de l'irresolution. Ce n'est donc merueille s'il donne plustost à la matiere qu'à la forme, la raison de la ressemblãce specifique, veu mesme qu'il appelle la matiere [a] οὐσίαν comme si la forme ne meritoit pas mieux le nom de substance.

a Lib. 2. de semine.

Concluons que toute ressemblance selon l'espece prouient de la faculté generatiue, aydée toutefois de la matiere, entant qu'elle preste son obeissance, soit que le masle & la femelle soient sous vne mesme ou diuerses especes. En la diuersité d'especes, ce qui est engendré faict tousiours vne espece à part, qui retient neantmoins quelque chose des deux parents, quelquefois plus du pere, quelquefois plus de la mere. Vn certain Ephesien

nommé Ariston, ayant les femmes en hayne; eut la compagnie d'vne asnesse, dont nasquit vne fille nommée ὀνόσκελις cuisse-d'asne. Vn autre dit *Fulvius Stellus* eut affaire auec vne jument, laquelle conceut de luy, & en fin de terme se deliura d'vne fille qu'il nomma ἐπόνη cauale. En Suisse vne jumẽt fut saillie d'vn taureau, & de ce meslage nasquit vn poulain, qui ne retenoit rien du cheual que les pieds, de tout le reste semblable a vne vache. Ælian raconte d'vne brebis saillie par vn lyon, qui porta vn lyon. Pline dit qu'Alcippe couuerte d'vn Elephant engendra vn Elephant. De nostre tẽps, vne vache couuerte par vn maraut, eut vn enfant qui sortit de la vache à la presence de plusieurs. Il fut baptisé, & comme témoigne vn docte hõme de ce temps, [a] il vit cõme hõme parfait & adõné à la pieté, mais nõ toutefois sans retenir quelque inclinatiõ au naturel de la vache. En Florẽce vne fille deuenue amoureuse d'vn chien, eut sa compagnie, deuint grosse de luy, & eut enfant auec pieds, mains, & oreilles de chien. En Auignon fut produit vn iour, vn semblable mõstre, ayant teste d'hom-

[a] *Delrius. lib. 2. disquisit. q. 14. tom. 1.*

me, mais le col, les bras, les oreilles, la verge & autres parties de chien. La mere interrogée en Iustice, confessa qu'elle auoit eu affaire auec vn chien : pour lequel crime, elle fut condamnée à estre bruslée auec le chien, par le commandement du Roy François. En France vne iument saillie par vn cerf, porta vn poulain, qui neantmoins ressembloit au cerf de tout le derriere, & n'y auoit cheual tát vite, qu'il ne vainquist à la course. Celuy à qui il appartenoit en fit vn present au Roy Louys. Passons à la seconde espece de ressemblance.

DE LA RESSEMBLANCE SELON le sexe. Diuerses opinions de Philosophes touchant ce sujet, rapportées à certains chapitres. Quelle doctrine doit estre suiuie en ceste varieté.

CHAPITRE X.

QVAND à la ressemblance selon le sexe, nous auons vne confusion d'opinions sur ceste matiere, lesquelles nous reduirons à certains chapitres, de peur que ceste confusion n'en en-

gendre vne autre; & affin que nous ayõs moyen de les examiner distinctement, & auec methode. Tous ceux qui ont discouru de ce sujet, ont rapporté la cause de ceste ressemblance ou aux deux semẽces, ou à leurs principes, ou à la semence & à la nourriture, ou à leurs qualitez, quand il y a victoire obtenue par l'vn au desauantage de l'autre; à raison du lieu du temperament, ou des deux ensemble.

Democrite[a] & Hippocrate referent le tout aux deux semences de l'homme & de la femme, κατ' ἐπικράτειαν, selõ que l'vne demeure plus forte que l'autre en la cõformation. Mais comme ils s'accordent en cela, ils different quand ils entrent en l'explication de leurs aduis. Democrite faict ceste victoire partiale, dautant qu'il l'a refere, non à la semence totale,[b] mais à ceste partie seulement, qui prouient de la partie genitale du pere ou de la mere; & croit que nature produict le masle quand au meslange des deux semences, ceste parcelle qui est descendue des parties genitales du pere, demeure victorieuse sur ce qui est prouenu des parties

a *Apud Plutarch. cap. 7. lib. 5. de plac. Philos.*

b *Arist. cap. 1. lib. 4. de gener. animal.*

genitales de la mere: Et vne femelle au contraire. Car l'opinion de ce Philosophe estoit que la semence descend de toutes les parties du corps.

Hippocrate, qui a recogneu que le masle & la femelle, ne different pas seulement, pour le regard de leurs parties genitales; mais aussi de complexion & de temperament, a prononcé sans aucune reserue, qu'il est necessaire pour la distinction de sexe, que l'vne des deux semences demeure victorieuse par dessus l'autre. [a] Pour establir ceste doctrine, il constitue tant en l'hõme qu'en la femme, deux sortes de semence: Vne masle & robuste ἄῤῥεν καὶ ἰσχυρὸν. L'autre debile & qui retient dauantage du naturel froid de la femme σπέρμα θῆλυ καὶ ἀσθενές. Selon la diuerse prerogatiue de ces deux semences en la generation, il tient que la nature produict diuerses sortes de masles & de femelles. Si la semence que l'homme contribue est masle, c'est à dire chaulde forte & robuste, & masle aussi celle de la femme, mais en degré inferieur, naistrõt de ces deux des masles forts & robustes & doüez d'vne belle áme, λαμπροὶ τὴν ψυ-

[a] Lib. 1. de dieta & lib. de genitur.

χλὼ καὶ τὸ σῶμα ἰχυροί. Pour raporter à ce qu'il dit autre part, que les effects sont grands qui prouiennent de deux grandes causes, δυοῖν μεγάλοιν a μεγάλα καὶ τὰ ἔκγονα. Si la semence de l'homme est masle, & la semence de la femme femelle & inferieure, de ceste rencontre sortiront encore des masles forts & genereux, moins illustres toutefois que les premiers, ἧσσον λαμπροὶ τῶν προτέρων. Mais quand la semence de la femelle est masle, & celle de l'homme femelle, & la victoire neantmoins demeure de la part du masle, de là naissent des hommes mols & effeminez, αἱ ἀνδρόγυνοι. Il poursuit d'vne mesme raison pour le regard de la generation de la femelle. Si les semences, dit-il, sont femelles de part & d'autre, & celle de la femme remporte la victoire, de ces deux seront engendrées des femelles froides & molles θηλυκοταί. Si la semence femelle de la femme surpasse la semence masle de l'homme, naistront des femelles belles & deliberées, θρασυτέραι καὶ κοσμίαι. Mais où la semence femelle de l'homme seroit plus forte que la semence masle de la femme ; ce seroit vne occasion à la

a Sect. 4. lib. 6. Epidem.

nature de produire des filles promptes & hardies, & qui aprocheroient du naturel de l'homme, τολμηρότερας τῶν προτέρων καὶ ἀνδρείας. Dauantage il enseigne que la semence pour estre propre à l'vn ou à l'autre sexe, doit estre aydée de trois choses, qui sont la maniere de viure, le testicule dextre ou senestre, & la partie dextre ou senestre de la matrice.

Pour engendrer vne fille, il conuient vser d'vne maniere de viure froide & humide τῇ πρὸς ὕδατος διαιτήσει. Pour produire vn fils, [a] τῇ πρὸς πυρὸς ἐπιτηδεύσει, le regime doit tendre à chauld & sec. Pareillement si quelqu'vn desire vne fille, auāt la copulation, il doit lier le testicule droict, δέχιν [b] τὸν δέξιον ἀποδῆσαι. Si vn fils, il doit lier le gauche τὸν ἀριστερόν. Les enfans masles sont volontiers situez en la partie dextre, Les filles en la partie senestre de la matrice, [c] ἔμβρυα τὰ μὲν ἄρσενα ἐν δεξίοισι, τὰ δὲ θήλεα ἐν ἀριστέροισι μᾶλλον.

Anaxagoras, [d] Leophanes, & Parmenides ont consideré seulement ceste victoire selon l'auantage du lieu, C'est à dire, selon que la semence part de l'vn ou de l'autre testicule, & est receuë en la

a Lib. 1. de diæta.

b Lib. de superfœt. & sect. 4. lib. 6. Epidem.

c Aphor. 48. sect. 5. & lib. 2. Epidem.

d Apud Plutarch. lib. 5. de plac. philos. cap. 7.

partie dextre, ou senestre de la matrice.
Et ceux-cy se trouuent encore differens: par ce que Anaxagoras & Parmenides requierent en la generation du masle, & le testicule dextre, & la partie dextre de la matrice, comme pour la formation de la femme le testicule gauche, & la partie gauche de la matrice. Selon Leophanes [a] il suffit pour l'vn ou l'autre sexe, que la semence descende de l'vn ou de l'autre testicule.

a Apud Plutarch. ibidẽ.

Empedocles[b] a eu égard seulement à la qualité de la matrice. Et dit que si la matrice qui reçoit la semẽce est chaulde de temperament, elle produict des masles, & des femelles au contraire.

b Leg. Arist. cap. 1. lib. 4. de gener. animal.

Hipponax[c] a rejetté toutes ses opiniõs comme nulles, & ne s'arrestant ny aux deux semences, ny à leurs qualitez, ny aux testicules, ny à la matrice, a raporté le tout à la victoire de la semence ou de la nourriture. εἰ μὲν ἡ γονὴ κρατήσει ἄῤῥεν, εἰ δ' ἡ τροφὴ θῆλυ. Si la semence emporte la nourriture, naistra vn masle: Si la nourriture surmonte la semence, vne femelle.

c Apud Plutarch. cap. 7. lib. 5. de plac. philos.

Aristote[d] apres tant d'opinions y a entremis son jugement, & differe d'auec

d Cap. 1. lib. 4. de gener. anim.

tous les autres, ne considere ceste victoire, sinon entre le principe de la semence du pere, & le sang menstruel de la mere. Car nyant que la femme ayt semence, & refusant la cause materielle à la semence de l'homme, de necessité il a eu recours à ces deux, & conclu en ceste maniere. Quand la semence du masle, à raison de la debilité de sa chaleur δι' ἔνδειαν θερμότητος ne peut cuire le sang menstruel à perfection, & ne luy peut aussi imprimer le charactere designé, elle change de desseing, & au lieu de faire vn masle (qui est tousiours sa premiere intention) elle engendre vne femelle qui est son plus proche contraire, ἀνάγκη ἐπὶ τοὐναντίον μεταβάλλειν. Que le masle & la femelle soient cõtraires, il appert, dit-il, en ce que le masle est ὥσπερ δύναμις, vne puissance de parfaire la semence, qui est le principe actif de la generation : & la femelle vne impuissance ἀδυναμία, dautãt qu'elle est priuée du tout de ce principe. Puis dõc que toute corruption se fait entre cõtraires, quãd le principe surmonté, ne peut former vn masle, qui est son premier but; il a recours à son plus proche contraire qui est la femelle. Afin

Afin que nous puiſſions tirer quelque verité de cete confuſion d'aduis, il ſera expedient de les examiner par ordre.

Premierement l'opinion d'Ariſtote, fondée ſur mauuais principes, encore qu'elle monſtre quelque vray-ſemblance, à l'examen ſera trouuée impertinente: Car combien qu'il ne puiſſe eſtre repris en ce qu'il dit de la cauſe efficiente, à ſçauoir que la diſtinction de ſexe prouient du principe ſelon la force, ou debilité de ſon inſtrument, qui eſt la chaleur naturelle: Il eſt toutefois non receuable en ce qu'il traicte de la cauſe materielle, & de la contrarieté du maſle & de la femelle. Dauantage il eſt ayſé à juger par ſes paroles, qu'il croit que le deſſeing & naturel appetit de ce principe que dõne le maſle, eſt touſiours de produire vn maſle: mais qu'il eſt contrainct de changer de batterie, & engendrer vne femelle, lors que ce premier pouuoir luy manque. En quoy il me ſẽble qu'il peut eſtre accuſé de deux abſurditez; La premiere, que l'intention du principe eſtant telle, il ſ'enſuit que cet appetit naturel ſe-

roit du tout contraire à la nature. Car elle qui comme vne bonne mere, ne tẽd à autre fin, qu'à conseruer les especes, par la generation, se trouueroit la main close, si l'appetit de ce principe estoit tousiours effectué, veu que le masle seul ne peut satisfaire à la generation. La seconde est que sans necessité la femme ne seroit qu'vn fouruoyement παρέκβασις attendu que de premiere intention, elle peut estre formée de la nature, puis que sans elle, il n'y a point de generation. Nous disons donc contre Aristote, que l'appetit ou premiere inclinatiõ du principe que porte la semence, est de former vn homme indifferemmẽt, masle ou femelle: Mais que cet appetit est determiné puis apres à l'vn ou à l'autre, selon la force ou debilité de la chaleur, qui est son instrument.

Aux autres qui opiniastrent que le sexe dépend des testicules & de la matrice, s'oppose l'experiẽce ordinaire. Car nous voyons que plusieurs qui sont taillez de costé ou d'autre, engendrẽt neantmoins & fils & filles. Et plusieurs femmes porter leurs enfans masles en la partie gau-

che, & les filles en la dextre de la matrice. Ioint que si leur raison auoit lieu, les gemeaux naistroient le plus souuent fils & filles, chose toutefois qui est assez rare.

Empedocles doit attendre la reprimende comme les autres, car si la chaleur & la froidure de la matrice estoient causes suffisantes de la distinction du sexe, la nature qui aura trouué ceste partie chaulde au commencement, tant que ceste chaleur durera procurera la production du masle. Si à la moitié du temps de la conformation, la matrice deuient froide par accident, le reste du temps sera employé pour former vne femelle ; au moyen dequoy l'enfant aura moitié de l'vn & moitié de l'autre, & sera de tout le corps participant des deux sexes. Mais que respondroit ce Philosophe de la Sicile, à cet argument ; que la matrice seroit chaude & froide en vn mesme tẽps, si son opinion estoit veritable : asçauoir quand vne femme porte fils & fille gemeaux. Si quelqu'vn dit qu'elle peut estre chaude en vne part, & froide en l'autre; il sera aussi tost cõdamné par l'obseruation d'Aristote, qui a veu par la dis-

section de plusieurs animaux, des gemeaux masle & femelle, formez en vne mesme partie de la matrice.

Ceux-là aussi semblent auoir peu de raison, comme Hipponax, qui tiennent que la femelle est engendrée, quand la nourriture demeure superieure, par dessus la semence, & le masle au contraire. Estant certain que la conformation des parties est parfaite, auant qu'il soit aucun besoin de nourriture.

Quant à Democrite, il n'y a que douter que son opinion ne merite la censure, consideré qu'elle est fondée sur faulses maximes, asçauoir que le masle & la femelle ne different sinon à raison des parties genitales, & que les parties du corps de l'enfant, sont formées des parties de la semence, qui prouiennent des parties semblables du pere & de la mere. Mais ie n'ay deliberé de perdre le temps à la deduction d'vne chose qui est de soy assez apparente.

Pour nous tirer de ce labyrinthe, il me semble que le fil de la doctrine d'Hippocrate & de Galien, mieux que tout autre, nous peut seruir de conduicte. Il faut

necessairemẽt qu'au meslange des deux semences, l'vne ou l'autre demeure victorieuse, pour la distinction du sexe. Galien [a] y a adjousté le sang menstruel *a Lib. 2. de*
de la mere, & veut que selon le tempe- *semine.*
rament de ces trois en la conformation, naisse vn masle ou vne femelle: Où il semble couuertement reprendre Hippocrate. Car il dit qu'il ne faut point que l'vne des deux semences soit du tout plus forte que l'autre [b] πάντῃ κρατήσῃ τὸ ἕτερον σπέρ- *b Ibidem.*
μα, d'autant que nous voyons plusieurs *243. 44. &*
enfans masles ressẽbler à la mere; ce qui *55.*
n'aduiendroit si la semẽce du pere estoit de tout point superieure: Mais il me semble que leurs aduis sont du tout conformes. Car Hippocrate ne parlant en cet endroit que de la ressemblance selon le sexe, ne faict mention que des premieres qualitez de la semence, apres lesquelles suiuent les secondes comme seruantes. Ce qu'il appelle semence masle est celle-là qui a beaucoup de chaleur naturelle, & qui est aucunement ferme de consistence. La semence femelle au contraire, qui est plus froide plus humide & moins amassée. Or s'il aduient que la fil-

le ressemble au pere, c'est vne autre difficulté qui apartient à la ressemblance indiuiduale, de laquelle nous parlerons incontinent.

Partant nous concluons auec Hippocrate, que tout ainsi que la premiere ressemblance, qui est selon l'espece, prouiēt de la vertu generatiue, la matiere n'estant que le sujet, auquel est graué le charactere. Ainsi en la ressemblance selon le sexe, le temperament est la principale cause, à raison qu'il conduit la faculté generatiue, à faire de la semence vn masle ou vne femelle: Si quelqu'vn dit, que la matiere, en la ressemblance specifique, conduict pareillement la faculté. Ie responds que cela est faux, & que la matiere ne la peut cōduire que passiuement n'ayant point d'action, seulement que la faculté se gouuerne selon elle, s'acommodant à sa capacité. Mais que l'instrument a de l'action, estant vne espece de cause efficiente. La faculté tend indifferemment à la generation de l'hōme, le temperament determine puis apres ceste inclination indefinie à faire vn masle ou vne femelle: Que le temperament ayt

ceſte vertu, nous le prouuerons par raiſons, ſelon la doctrine d'Ariſtote & autres Philoſophes. Les maſles en la matrice ſont pluſtoſt formez que les femelles, par ce que la chaleur y eſt plus grande, qui cuit la matiere pluſtoſt & plus parfaitement, & la rend plus ferme exhalant l'humidité ſuperflue. De maniere qu'elle deuient pluſtoſt capable de receuoir le charactere, lequel ne peut ſi toſt eſtre imprimé en la ſemence de la femelle, eſtant plus froide & plus humide, comme en de la cire trop molle, ne peut eſtre imprimée la figure du cachet. Nous experimentons auec Ariſtote, que les jeunes hommes & les vieillards, engendrent pluſtoſt des filles que des fils, & ceux qui ont atteint l'âge viril au contraire. La raiſon eſt qu'aux jeunes, la chaleur n'a point encore acquis le degré de ſa perfection, comme aux mediocres, [a] οὔπω τέλειον τὸ θερμόν. Aux vieillards la chaleur naturelle deffaut τὸ θερμὸν ἀπολείπει. Aux parties du Septẽtrion, la productiõ des maſles eſt plus frequente que vers le midy, [b] βορείοις ἀρρενοτοκεῖν μᾶλλον ἢ νοτίοις, à cauſe que ceux qui habitent vn climat froid, comme les

[a] *Ariſt. cap. 2. lib. 4. de gener. ani-*

[b] *Apud Ariſt. ibidem.*

Polaires, ont leur chaleur retirée au dedans, [a] εἰς τὸ βάθος, à raison de la froidure exterieure qui l'enuironne. Les meridionaux au contraire, ont leur chaleur au dehors εἰς τὸ δέρμα, attirée là par l'excez de la chaleur exterieure. Au moyen dequoy vn Scythe ou vn Moschouite, est plus chauld en l'interieur, qu'vn Ægyptien ou vn Abissin, de chaleur naturelle, οἰκείῳ θερμῷ, & par cõsequent abonde dauantage en sang. C'est pourquoy [b] Vegece dõne moins de hardiesse en guerre, aux peuples de l'Orient, qu'aux nations du Septentrion, dautant que ressentans qu'ils ont moins de sang, ils craignẽt dauantage les playes & les blessures, *Metuunt vulnera qui se exiguum sanguinem habere nouerunt.* Ce que dit [c] Alexandre, semble venir à ce propos, que les vins de la Scythie sont plus chauds & plus forts, que ceux de l'Ethiopie. Dauãtage nous voyons que le testicule dextre, combien que l'vn & l'autre ayẽt la vertu de preparer la semence propre pour l'vn & l'autre sexe, est neantmoins plus conuenable à la generation du masle, que le senestre, cõme aussi la partie dextre de la matrice. La

a *Apud Galen. lib. 2. de temper.*

b *Cap. 2 lib. 1. de re militari.*

c *Probl. 6. lib. 2.*

raison est, que la partie dextre du corps, tant en l'homme qu'en la femme, a ordinairement plus de sang que la senestre, a αἷμα ἐς τὰ δέξια μᾶλλον καταῤῥεῖ, (& ce par le moyen du foye) eu égard que les parties qui ont plus de sang, ont par consequẽt plus de chaleur que les autres, selon Aristote, b qui enseigne que l'abondance de sang est vn signe de chaleur, ἡ πολυαιμία θερμότητος σημεῖον. Apres Platon, qui tient que tout animal, quel qu'il soit en ce mõde, a vne chaleur alumée au sang des venes, comme vne fontaine de feu, c περὶ τὸ αἷμα καὶ τὰς φλέβας θερμότητα ἔχει οἷον πηγήν τινα πυρὸς. Au surplus ceste obseruatiõ d'Hippocrate est veritable, que les jeunes hõmes lors qu'ils commencent à sentir leur feu, si l'orgueil de la semence ὀργασμὸς, tend au testicule droit, cela denote qu'ils seront habiles à engendrer des fils plustost que des filles; à raison, comme nous auons dit, que la partie dextre, à cause du foye, a plus de sang & plus de chaleur que la senestre. Ioint que la vene spermatique senestre descend de la vene emulgente, qui luy fournit vn sang sereux, plus froid, & plus humide que n'est celuy de la dextre, qui

a Hippocr. lib. de morb. sacr.

b Cap. 6. lib. 3. de part. animal.

c In Timæo. leg. Plutarch. cap. 4. lib. 3. Sympos.

prouient directement de la vene caue. C'est donc le temperament qui cause la ressemblance selon le sexe, estant à presumer puis que le masle est naturellemẽt plus chauld & d'vne substãce plus tissue, & plus amassée que la femme, qui est molle & lasche ἁπαλόσαρκος καὶ ἀραιόσαρκος, comme dit Hippocrate, a doit estre formé d'vn leuain plus chaud, plus sec, & plus solide que la femme. Et par consequent de la semence du testicule dextre receue en la partie dextre de la matrice, non toutefois que cela soit du tout necessaire, & infaillible.

a *Lib. 1. de morb. mulier.*

LA TROISIESME ESPECE DE RESsemblance examinée. Rapport de diuerses opinions de Philosophes. Elle a pour causes la faculté conformatrice & l'imaginatiue.

CHAPITRE XI.

Reste maintenant, que nous discourions de la ressemblance indiuiduale & particuliere, qui est quand l'enfant rapporte ou au pere, ou à la mere, ou à quelque autre. Empedocles b a eu opinion que la ressemblance

b *Apud Plutarch. cap. 11. lib. 5. de plac. phil.*

de l'enfant au pere ou à la mere, prouient de la victoire de l'vne ou de l'autre semēce: La dissemblance, quand la chaleur de la semence s'euapore. Mais s'il ressemble à quelqu'autre, il en attribue la cause à l'imaginatiue de la mere, lors de la conception, τῇ κατὰ σύλληψιν φαντασίᾳ. Aristote[a] refere cela au mouuement de la semence, ou faculté cõformatrice, en laquelle est, dit-il, tant de vertu qu'elle retient, cõme de main en main, le traict du pere, de la mere & des ancestres, iusques au quatriéme degré. Mais dautãt que ceste raison seroit de trop longue deduction, nous l'omettrons pour briefueté. Galien[b] n'approuue point ce mouuement enseigné par Aristote, mais il rapporte toute la cause de cete ressemblance, à la force de la faculté, & à la victoire des semences. Athenée[c] à la matiere, & non au principe, d'où vient, dit-il, que tous enfans tãt masles que femelles, rapportent ordinairement à la mere. [d] Fernel a eu recours seulement à l'imaginatiue. Ie diray apres eux ce qui m'en semble.

a Cap. 3. lib. 4. de gener. animal.

b Lib. 2. de semine.

c Apud Galen. ibidem.

d Cap. 12. lib. 7. Physiolog.

Il n'y a point de doute, que nul genre de ressemblance ne peut estre procuré

en la conformation, sans la faculté conformatrice, eu égard que c'est elle qui ménage tout en cet affaire: Mais elle a plus de pouuoir en l'vne qu'en l'autre. En la premiere ressemblance elle a toute puissance. En la seconde on luy attribue moins qu'au temperament. Cete troisiéme est encore sous sa charge, non de premier chef toutefois, comme la premiere; veu que le principal but de la faculté est de faire ressembler generalement, & selon l'espece: Mais s'il faut ainsi parler, de seconde intention. La semence du pere & de la mere, portent chacune leur principe, par la vertu duquel, l'enfant est faict semblable au pere, si la victoire est demeurée à la semence du pere, semblable à la mere, si le principe de la mere a esté le plus fort. Il ressemble à l'vn & à l'autre, selon que la victoire aura esté partagée aux deux semences. Il peut aussi ressembler à quelqu'vn des parents, selon les mouuements de ce principe enseignez par Aristote, cõme nous voyons que la vertu de [a] l'aymant peut estre communiquée à vne seconde, troisiéme, & quatriéme aguille. Voyla com-

a Leg. Ioan. langi. Epist. 10. lib. 1.

me la nature ſe gouuerne en cete reſſemblance indiuiduale, lors qu'elle joüit de ſa liberté, & n'eſt deſtournée de ſes deſſeings. Si elle eſt empeſchée, cela prouient de l'imaginatiue pluſtoſt que de la matiere. Car nous voyons qu'vn enfant, qui euſt peut eſtre reſſemblé au pere ou à la mere, eſt faict ſemblable à vn autre, par la force de l'imaginatiue, qui rompt ce premier deſſeing, Comme il appert par l'exemple de cete femme qui eut vn enfant more, pour auoir trop attentiuement contemplé l'image d'vn more, en vn tableau.

Pour couper court, nous deuons conſiderer en la reſſemblance indiuiduale, le traict, la couleur, & la proportion. Le traict prouient de la faculté, ſoit qu'elle ſuiue ſon deſſeing ſans empeſchement, ou qu'elle imprime en la matiere, ce que luy preſente l'imaginatiue, qui a eu la force de luy effacer ſon premier exemplaire. Car encore que ce traict ne ſoit autre choſe qu'vne reſſemblance, qui conſiſte en meſmes delineatiõs du corps, principalement du viſage, & que telle delineation ſuiue l'aſſiete des parties

[a] solides, la faculté neantmoins en doit estre reputée la cause, veu qu'elle forme les parties solides & toutes autres. Quãd donc la nature dõne à l'enfant les traicts du pere ou de la mere, elle faict cela par la vertu conformatrice de la semence, laquelle est demeurée entiere en son dessein. S'il ne retient aucun traict du pere, ny de la mere, ny des parents: mais de quelque autre, cet effet doit estre referé ou à l'imaginatiue, qui fait perdre le dessein naturel, pour en donner vn violent, ou à la fortune, quand la faculté estant hors de tout dessein determiné, donne vn traict indifferent, qui fortuitement se rapporte & faict ressembler à vn autre. S'il ne ressemble à aucun, cela est pour la mesme raison, dautant que la semence est lors dépoüillée de tout desseing particulier. La difficulté est, commẽt se peut faire qu'vn enfant masle ressemble à la mere, & vne femelle rapporte du tout au pere. Ie réponds selon la doctrine d'Hippocrate, qu'il est impossible qu'vn enfant soit du tout semblable au pere & rien à la mere; ou à la mere & rien au pere, οὐκ ἀνυστὸν πάντα τῇ μητρὶ ἐοικέναι τὸ τέκνον, τῷ δὲ πατρὶ

[a] *Galenus lib. I. Anatomic. admin. dicit ossa & musculos esse fundamenta figuræ partium reliquarum.*

μηδὲν, ἢ τὸ ἐναντίον. Car puis que la semence part de l'vn & de l'autre auec faculté conformatrice, il est impossible que l'enfant ne retienne quelque chose du traict de l'vn & de l'autre.

Quand à la couleur & à la proportion, ce sont accidents qui accompaignent le traict, & qui aydent à faire ressembler, dependans toutefois & de la faculté & de la matiere. La constitution du corps de la semence, & la complexion des humeurs peuuent estre cause de ces deux effects. Car comme vn peintre, quand il veut naifuemēt contrefaire quelque excellent tableau, vse de semblables peintures & de mesmes couleurs. Tout ainsi la faculté formatrice, qui est comme vn peintre, bien souuent ne se contente pas de donner au fils le traict du pere, mais outre cela represente les couleurs mesmes, par les mesmes humeurs du pere desquelles elle composa la semence. Et noterons pour monstrer en cecy la force de la faculté, qu'elle peut faire chāger de couleur à la matiere; cōme il appert par l'exemple du more, duquel nous auons parlé. Quand à la proportion, elle pro-

uient des secondes qualitez de la semence, selon qu'elle est solide & amassée, ou molle & traictable. Ordinairement vn pere qui est petit, engendre vn enfant petit aussi, parce que comme il a esté fait d'vne semence ferme & amassée, & non obeissante à la faculté, qui l'eust menée à vne iuste grandeur, il en a rendu de semblable pour la production du fils, qui luy donne la mesme proportion. Toutesfois la matrice a en cela beaucoup de puissance, [a] parce qu'estant petite, elle empesche l'accroissement naturel de l'enfant, & cause que puis apres il ne paruient pas à cete grandeur, qui peut estre luy estoit promise, n'eust esté cet empeschement.

a Leg. Aristot. probl. 5. lib. 10.

SCAVOIR SI LA SEMENCE EST animée. Opinions diuerses de Philosophes qui tiennent qu'elle a âme. Quelles sont leurs raisons.

CHAPITRE XII.

AFIN de continuer à discourir des facultez & proprietez de la semence, nous examinerons encore ceste controuerse; Sçauoir si la semence lors de la generation, agit sous la conduite de

l'âme

l'áme preſente, ou bien ſi les facultez qu'elle a ſont vertus & puiſſances imprimées par l'áme du pere, afin d'operer en ſon abſence. L'on propoſe ordinairemẽt ceſte difficulté en autres termes, ſçauoir ſi la ſemence de l'hõme a áme vegetatiue, ou ſenſitiue, ou raiſonnable, ou point du tout. Ce qui m'induit à examiner cete queſtion, eſt que pluſieurs doctes perſonnages ne l'ont conſiderée qu'en paſſant, & ont negligé de la vuider totalement, & de leuer ce ſcrupule à la poſterité: de maniere qu'elle eſt demeurée indeciſe & irreſolue. Non toutefois que ie preſume d'y pouuoir plus qu'eux, recognoiſſant aſſez la grandeur du ſujet, & la petiteſſe de mon eſprit. Mais deſireux d'auancer en quelque choſe la republique des lettres: I'ay voulu tenter cete diſpute, & eſſayer de la mettre à fin, ou pour le moins d'ouurir le chemin à meilleurs eſprits, & leur donner occaſion de la reduire à ſon periode. Ce qui apporte de la difficulté en ce ſujet, eſt premierement que noſtre eſprit ne peut penetrer iuſques à vne cognoiſſance entiere des merueilles de noſtre generation, puis la diuerſité d'opi-

nions foustenues de part & d'autre, auec beaucoup de raisons & graues authoritez: Tellemẽt qu'il semble estre plus aisé de couper, que de dénoüer cete controuerse. Valesius [a] croit auec plusieurs autres, que la semence de l'hõme a áme vegetatiue. Scaliger [b] luy dõne l'áme sensitiue. Argenterius [c] plus liberal encore & plus hardy, y cõstitue l'áme raisonnable.

a Cap. 9. lib. 2. cõtrouers. med.
b Exercit. in card. 6. num. 5. 6. 7. 8. 9. 10.
c Com. 2. in Art. medic. Gal.

La raison de Valesius est que l'áme est tousiours presente là où sont ses operations. En la semence sont les fonctions & operations de l'áme vegetatiue, asçauoir la generation, la nourriture, l'accroissement. La semence donc a áme vegetatiue.

Raisons de la seconde opinion.

Scaliger & ceux qui tiennent la seconde opinion, ont les raisons qui ensuiuent pour fondemẽt. 1. Nous ne pouuõs donner, disent-ils, ce que nous n'auõs point. La semence donc ne peut rendre la chose animée, si elle ne l'est elle-mesme. 2. En la nature chaque chose produit son semblable. Si donc la semence du lyon, pour exẽple, est priuée de l'ame du lyon, la chose produite sera dissemblable, & la generation equiuoque. 3. Dauantage si

la ſemence n'eſt point animée, nous ne pouuons attribuer la cauſe de la generation, ſinon à vne puiſſance ou faculté generatiue communiquée par le pere, ou au Soleil. Que ce ſoit vne faculté ſeparée, il n'y à point de raiſon : car ce ſeroit contreuenir aux regles de la Philoſophie, de dire que l'âme qui eſt vne ſubſtance, euſt vn accident pour cauſe efficiente. Ioint que mille accidents ne pourroient produire vne ſubſtance. Si le Soleil en eſt la cauſe, pourquoy diſons nous que l'homme eſt engendré par vn homme, & vn lyon par vn lyon? 4. L'on tient pour maxime en la Phyſique, que toute action naturelle ſe fait par attouchement, ou de parties, ou de vertu. Puis donc que nous tenons pour cõſtant que le pere engendre le fils, il faut que cete generation ſoit faite dedans, non dehors le pere; eſtant impoſſible qu'elle ſoit parfaite dehors, conſideré que le pere quelquefois meurt auant la conception de ſon enfant, à l'inſtant de la copulation, & que la production ne laiſſe pourtant de ſe parfaire, comme ſ'il eſtoit preſent. Puis donc qu'eſtant mort ou ſeparé il eſt

hors de proportion de pouuoir communiquer aucune vertu à la semence, qui est dans la matrice de la mere, il s'ensuit qu'il luy à donné l'âme, auant la separation. Nous ne pouuons dire aussi, que le pere ait imprimé ceste vertu auant la separation, eu égard que les accidents n'agissent que par la vertu de la substance. La semence donc a âme sensitiue, laquelle ne peut mettre encore ses facultez en euidence, par le defaut des parties instrumentaires. A raison dequoy les Philosophes tiennent que l'âme y est potentiellement. 5. Ils adioustent que la cause efficiente de l'enfant, a esté iugée par les Philosophes, sage, prouide, & architecte d'vn si beau temple. Ce ne peut dōc estre vne faculté separée, qui n'est qu'vn accident sans preuoyance; mais vne substance excellente qui est l'âme. 6. C'est disent ils, vne chose vaine d'employer plusieurs causes à la confection de quelque effect, quand vne seule peut suffire. Or l'âme du pere peut plus aysement imprimer son charactere, & produire vne forme semblable en la semēce, que par l'entremise d'vne faculté separée, ce seroit

donc vn vain & inutil trauail à la nature de faire autrement. 7. Toute cause efficiente est ou plus excellente que son effect, ou pour le moins egale, & n'en pouuons recognoistre aucune qui soit inferieure: La faculté generatiue de la semēce, est inferieure à l'áme de l'enfant. Elle n'est point cause donc de la production de l'enfant: mais l'áme du pere, laquelle immediatement produit en la semence l'áme sensitiue. 8. Tout ainsi qu'vn medicament purgatif, est excité à faire son operation, par la chaleur naturelle du ventricule, nō qu'il recoiue en ceste partie vne nouuelle forme, mais par ce que destitué d'ayde au parauãt, & n'ayant où exercer son action, il estoit contrainct de demeurer oysif & inutil. Ny pl⁹ ny moins la semence du pere, lors qu'elle est receue dans la capacité de la matrice, commence à desployer ses facultez, non que l'áme luy soit donnée alors, mais à cause que cete forme qui sembloit oysiue au parauant, est seulement promue par la chaleur & autres aydes de la mere, à l'exercice de ses facultez. Le semblable peut estre dit de la chaulx. Car cōme nous ne

pouuons nyer que la chaleur qui y est en puissance ne soit chaleur, nous ne deuõs soustenir aussi que l'áme qui est cachée en la semence ne soit áme. 9. Nous ne pouuons nier que l'œuf ne soit vne semence enclose dãs vne coque, de laquelle peut estre produit vn poulet, par vne chaleur temperée exterieure, comme estãt retenue en lieu moderémẽt chauld. Si donc en cet œuf n'estoit l'áme du poulet, nous serions cõtraincts d'attribuer la cause de cete production, à la chaleur exterieure. 10. Vne substance, pour exẽple l'áme du pere, peut patir immediatemẽt & sans entremise d'aucuns accidents, elle peut donc agir immediatemẽt: Car si elle ne pouuoit ainsi agir, cela prouiendroit ou à raison de son imperfection, ou de sa perfection: Sa perfection n'en peut estre cause, car il s'ensuiuroit que Dieu qui est tresparfait ne pourroit agir immediatement; Ny son imperfection, veu que les accidents qui sont moins parfaits & accomplis que la substance, agissent immediatemẽt. L'áme du pere donc peut produire l'áme sensitiue en la semence, sans l'ayde d'aucune faculté separée, & ceste

áme puis apres se former & façõner elle-mesme les instruments necessaires pour ses operations. 11. La production de l'áme est vne action recogneue vrayement substancielle, elle ne peut donc auoir vn accidēt pour dernier & proche principe. 12. L'áme est comparée à la flamme d'vne l'ampe, de laquelle nous pouuons faire viure immediatement vne autre l'ampe, sans qu'elle soit pour cela en rien diminuée. Car l'áme du pere produit l'áme du fils immediatemēt en la semence, demeurant tousiours en mesme estat qu'au parauant.

La principale raison d'Argenterius, pour prouuer que la semēce de l'homme a áme raisonnable, est la ressemblance de l'enfant au pere ou à la mere. Comme le fruict d'vn arbre, dit-il, engendre la semence dans soy, en laquelle est la forme de la plante, pour puis apres produire vne autre plante semblable estant iectée en terre, où elle trouue vne matiere propre pour cet effect. Ainsi les testicules de l'homme, ont le pouuoir de parfaire la semence, en laquelle la forme de l'homme est contenue: vray est qu'elle man-

que alors d'instruments & de matiere; mais estant jectée dans la matrice, elle rencontre le sang de la mere & produict vn homme parfait & accomply qui ressemble au pere.

AVTHORITEZ D'HIPPOCRATE, d'Aristote, de Galien, par lesquelles ils pretendent prouuer que la semence est animée.

CHAPITRE XIII.

POVR fortifier leurs opinions, ils apportent les authoritez d'Hippocrate, d'Aristote, & de Galien. Hippocrate,[a] disent-ils, a esté formellement de cet aduis, car il appelle la semence ψυχὴν áme, & luy donne cet Epithete ἔμψυχος γονὴ semence animée.

a Lib. 1. de diata.

1. Aristote compare la semẽce à vn artisan,[b] τὸ σπέρμα ποιεῖ ὥσπερ τὰ ἀπὸ τέχνης. Or l'artisan pour exemple vn statuaire, a en sa puissance la forme qu'il veut imprimer en la matiere. La semẽce du chien donc, a la forme du chien en sa puissance, c'est à dire pour en disposer. 2. Le mesme Philosophe parlant de la semence, constitue en elle le principe du mouuement,

b Cap. 9. lib. 6. Methaphys.

[a] ἀρχὴν τῆς κινήσεως, & l'appelle [b] τὸ κινῆσαν καὶ τὸ εἶδος principe qui fait mouuoir & qui a raiſon de forme: il la nomme autre-part [c] ἀρχὴν τῆς ψυχῆς, le principe de l'áme & [d] ἀρχὴν τῆς γενέσεως, le principe de la generation. 3. Ils adiouſtent que ſelon le meſme Philoſophe, [e] ce n'eſt point la matiere qui fait l'animal, mais la nature: comme le bois ne fait point le chariot, mais l'art. Or en autre lieu, diſent-ils, il met ceſte nature aux eſprits de la ſemence, [f] τὴν φύσιν ἐν τῷ πνεύματι. Par lequel mot de nature ne pouuãt entendre que la matiere ou la forme, il s'enſuit ſelon ſon aduis, que la forme eſt aux eſprits de la ſemence, conſideré qu'il en a exclud la matiere, au lieu prealegué. Ioint qu'il n'entend point que la ſemence entre comme matiere en la generation de l'enfant. 4. Dauãtage ils diſent que le Philoſophe reprent quelques-vns de ſes deuanciers, de ce qu'ils conſtituoient les accidents, cauſes dernieres & immediates de la generation, au lieu d'attribuer le tout à la forme, [g] ἀφαιροῦντες τὴν κατὰ τὸ εἶδος αἰτίαν: qui fait preſumer, que ſon opinion a eſté, que la generation ſe fait par l'áme preſente qui eſt la forme; non par vne

a Cap. 3. & 8. lib. 2. phyſ. cap. 4. lib. 8. Metaph. cap. 18. lib. 1. & cap. 1. lib. 2. de gener. animal.
b Cap. 20. lib. 1. de gener. anim.
c Cap. 3. lib. 2. de gener. anim.
d Cap. 18. lib. 1. de gener. anim.
e Cap. 9. lib. 2. de ortu & inter.
f Cap. 3. lib. 2. de gener. animal.
g Cap. 10. lib. 2. de ortu & inter.

vertu imprimée, qui n'est qu'vn accidẽt. 5. Autre-part[a] il dit que les semences des plantes & des animaux, ont áme en puissance, τῇ δυνάμει. Ce qui doit estre entẽdu, eu égard à l'operation, non à la presence d'icelle: car elle y est actuellement. Ouuertement encore il confesse[b] que la semence a vie. La vie est vn effect qui procede de la conionction du corps & de l'áme, selon luy donc la semẽce est animée.

a Cap. 3. lib. 2. de gener. anim.

b Cap. 18. lib. 1. de gener. anim.

Galien semble pareillement appuyer à ceste opinion, quand il compare la semence à Phidias, ἐ ἀνάλογον τῷ φειδίᾳ. Cet artisan auant que toucher à la matiere, πρὶν ψαύειν τῆς ὕλης, auoit les facultez de l'art τὰς δυνάμεις τῆς τέχνης. De mesme maniere, la semence ou l'esprit de la semenee, quoy qu'il n'ait encore la matiere propre, ne laisse pourtant de iouïr des facultez. Ils s'aident encore de ce que Galien apres auoir qualifié l'esprit de la semence de ce mot τεχνίτης artisan, & l'auoir nõmé ἀρχὴν δραστικὴν τοῦ ζώου, principe & cause efficiente de l'animal engendré, conclud en fin cõtre Erasistratus, qu'il n'y a point d'apparence, que ce principe soit destitué de sa premiere faculté, qui est d'attirer la ma-

c Lib. 2. de natur. facult. cap. 2.

tiere propre, pour son accroissement, à sçauoir le sang mẽstruel de la mere. Puis quand il discourd de la conformation de l'enfant, il semble (dit-il) que l'áme qui figure & articule le corps, soit dõnée par le pere à l'enfant, & qu'elle soit contenue en la semẽce, a ὡς ἐν τῷ σπέρματι περιεχομένη. Voila comme ils appellent à garant ces trois signalez Philosophes, apres la deduction de leurs raisons. Considerons maintenant s'ils sont bien fondez en équité de cause.

a *Lib. de fœtus formatione.*

RESPONSES AUX RAISONS ET allegations cy dessus.

CHAPITRE. XIIII.

TOVTES ces raisons mises en auãt, pour prouuer que la semence est animée, semblent à la verité auoir quelque couleur de vray semblance; mais si elles sont attentiuement considerées, à peine endurerõt elles la rigueur de l'examen. Premierement de ce qu'ils disent, que la semence reçoit accroissement, & nourrïture, & partant qu'elle a áme &

Réponse à l'argument de Valesius.

vie, nous en attendõs la preuue: Car nous nyons auec Auicenne, quelle prenne aucune nourriture, auant la formation accomplie des parties ſpermatiques. Il eſt bien vray qu'elle attire à ſoy le ſang de la mere, comme dit Hippocrate, mais non pour le conuertir en ſa ſubſtance, conſideré que par ce moyen elle ſ'acroiſtroit ſeulement ſans autre mutation, au lieu de former & articuler cete diuerſité admirable des parties du corps. Puis l'attraction eſt vne action commune tant aux choſes animées qu'inaminées, comme nous voyons par experience, que l'haymant attire le fer, & la meche allumée en vne lãpe attire l'huille, inanimez neantmoins & l'vn & l'autre: n'en déplaiſe à Cardan, qui dit que l'attraction de l'haymant eſt vne action de l'áme de l'haymant. Mais il ne ſera beſoin icy de le chaſtier, pour ce ſuject, puis qu'il a ſenty les verges de Scaliger. Ariſtote [a] nous apprend que le blanc de l'œuf eſt du tout changé & tranſmué en la ſubſtance du poulet, le rouge eſtant encore tout entier, quoy qu'il ſoit deſtiné pour luy ſeruir de nourriture: Argumẽt certain qu'il

[a] *Cap. 3. lib. 6. hiſt. anim.*

n'eſt beſoin d'aucun aliment auant la cõformation acomplie. Pour le regard de la generation, nous nyons auſſi quelle ſoit en la ſemence à raiſon de l'áme preſente, ainſi que nous deduirons plus amplement cy apres.

Quant à ce qu'objectent ceux de la ſecõde opinion, 1. nous rejettõs premierement ceſte propoſition comme faulſe, que nous ne pouuõs donner ce que nous n'auons point. Le ſoleil donne chaleur aux choſes inferieures, priué neantmoins de toute chaleur, ſelon l'aduis des Philoſophes, qui le diſent chauld en effect ſeulement ἐνεργητικῶς, non qu'il ſerue de ſujet à cet accident. L'áme eſt cauſe du mouuemennt du corps, & toutefois, comme le diſpute fort bien Ariſtote contre Platon, elle demeure immobile. S'ils ne veulent adiouſter foy à cet exemple, peut eſtre croyront-ils, que Dieu eſt immobile, lequel neantmoins eſt cauſe du mouuement de toutes choſes. Car ſ'il à mouuement, enquoy ſera til meu, puis qu'il eſt infiny? Nous voyons ſouuent par experience, que le mouuement échauffe, croyrons-nous pourtant que le mouue-

Réponſes aux raiſons de la 2. opinion.

ment ait de la chaleur? Le cerueau d'où prouient le ſentiment manque de ſentiment. La ſemence donc ſans auoir áme, peut eſtre cauſe de la productiõ de l'áme. 2. Ie réponds à leur ſeconde objection, que la generation du lyon n'eſt point équiuoque ou diſſemblable, quoy que la ſemence du lyon n'ayt point l'áme du lyon: Car nous diſõs que le lyon duquel eſt prouenue la ſemence, engendre le lyon *per ſemen & ex ſemine*. De maniere que nous referons la generation au pere, comme cauſe premiere, eu égard que ſi la generation eſtoit effect de la ſemence, elle ne produiroit que de la ſemẽce; veu que le deuoir des agents naturels eſt de produire leur ſemblable. 3. Au ſurplus nous nyons du tout, que ce ſoit contreuenir aux preceptes de la Phyſique, de dire qu'vn accident produiſe vne ſubſtance: Tant ſ'en faut, nous ſouſtenons au contraire, que nulle ſubſtance en la nature, ne peut produire vne autre ſubſtãce ſemblable, que par l'entremiſe des accidents, ou diſpoſitions accidentaires qui ſont comme inſtruments de la generation, fondez ſur la vertu de l'agent, qui

leur communique le principe du mouuement. Ainsi la chaleur du feu engendre le feu, non que nous tenions pourtãt que l'action de la cause principale qui est le pere, soit autre que celle de la seconde, qui est la faculté de la semence; mais vne mesme action, de laquelle le pere est cõme chef & principal agent, & la faculté comme cause instrumentaire. Tellemẽt qu'il n'importe, si nous disons que l'enfant est engendré par le pere, ou bien par la vertu & puissance generatiue, qui est en la semence prouenue du pere. Pour le regard du Soleil nous consentons auec Aristote, qu'il est cause équiuoque, & qu'il engendre l'homme, à raison qu'il donne aux esprits de la semence vne celeste & diuine chaleur, qui ayde generalement à la generation. Mais l'homme particulierement donne la faculté generatiue, par laquelle il produict son semblable. 4. La raison qui suit apres peut estre ruinée d'vne mesme machine, car le pere ayant communiqué à la semence le principe de la generation, quoy qu'il soit puis apres separé, l'action neãtmoins luy est tousiours attribuée, voire quand

il seroit mort incontinent apres la copulation. Plus les causes sont excellentes, plus elles estendent loin leur actiō. L'áme du pere peut estre comparée à vn grand Prince, au commandement duquel on obeit, encore qu'il soit éloigné de la meilleure partie de ses sujects. La semence est cōme vn Commissaire deputé, qui met à execution la volonté du Prince en vertu de sa commission, comme si le Prince y estoit present. Ioint que nous pouuons dire que la semence du pere estant conceüe en la matrice, est tousiours assistée & éclairée de l'áme de la mere, qui est vne mesme áme selon l'espece, quoy que differẽte en nombre. Ceste áme en l'absence de l'áme du pere, peut conduire l'action du principe de la semence, ny plus ny moins que quand l'affaire d'vne partie plaidante, est mise és mains d'vn nouueau rapporteur, à la fin du semestre. Ie leur accorde dōc que ce principe estant receu au lieu genital de la mere, le pere est hors de proportion d'y plus cōtribuer aucune chose; Mais aussi n'est-il besoin de luy rien donner dauantage, cōsideré qu'il luy a laissé tout & tel pou-

uoir d'executer comme ſi luy-meſme y eſtoit preſent. Au moyen dequoy nous diſons, que comme le Prince agit par ſon Commiſſaire; le pere produict le fils par le moyen de la ſemẽce qui porte le principe, & eſt ſaiſie de la commiſſion. Nous confeſſons auſſi, que les accidents n'agiſſent & n'operent qu'en vertu de la ſubſtance, mais il ne ſ'enſuit pas pourtãt, qu'iceux eſtants ſeparez perdent touſiours leur action. Car nous voyons qu'au mouuement violent des choſes jettées (ceſte comparaiſon ſeruira pour confirmer la precedente) la force du bras imprimée à la pierre, la faict mouuoir tant qu'elle ſoit paruenue au dernier point de ſon pouuoir. Ainſi l'eau échaufe, par la chaleur que le feu luy aura donnée, combien qu'il ſoit eſtaint peu apres. La faculté generatiue ou principe du mouuemẽt imprimé par le pere en la ſemence, meut continuellemẽt ἐνδελεχῶς, le principe materiel qui eſt le corps de la ſemẽce, & le ſang de la mere, tant qu'il ſoit paruenu au but de ſon operation, qui eſt l'entelequie ἐντελεχεία, c'eſt à dire, la perfection & la joüiſſance de la forme. Cela

nous eſt preſque diuinement enſeigné par Ariſtote, quãd il compare la ſemence [a] τοῖς αὐτομάτοις aux machines qui par artifice ſont meües d'elles-meſmes : Car comme elles ont ce mouuement ſans eſtre alors touchées d'aucun, touchées neantmoins au parauãt. Ainſi la ſemence apres auoir eſté jettée par le pere, combien qu'elle ſoit puis apres ſeparée de luy οὐκ ἀπτόμενον ἔτι, ne laiſſe pourtant de continuer ce mouuement, iuſques à la fin de ſa cõmiſſion. C'eſt pourquoy [b] Nonnus appelle la ſemence αὐτόσσυτον ἀφρὸν ἐρώτων, vne écume d'amour qui eſt meüe d'elle meſme. Comme Galien [c] qui la definit πνεῦμα ἐξ ἑαυτοῦ κινούμενον, vn eſprit qui a mouuement de luy-meſme. Aucuns la nommẽt pour ceſte meſme raiſon [d] αὐτομάτητα.

a Cap. 1. lib. 2. de gener. animal.

b In Dionysiacis.

c In definitionib. Medic.

d Leg. Heſichius.

5. Pour venir à la cinquiéme raiſon, nous nyons pareillement que la faculté generatiue ayt de la prudence, ou quelque cognoiſſance, encore que Galien, Themiſtius & apres eux Iules Scaliger, recognoiſſent vne tres-grande ſageſſe en la conformation de l'enfant, ἄκραν σοφίαν καὶ δύναμιν. Car quelle ſageſſe pourriõs-nous attribuer à l'áme vegetatiue, veu meſme

que la puissance sensitiue luy est deniée? Puis que la generation est vne fonction de ceste áme, de verité quand elle seroit présente, encore ne pourrions-nous luy attribuer ceste prudence, veu qu'elle est *παντάπασιν ἄλογος*,[a] & la semence *χώρις λογισμοῦ*, selon Galien. La nature seule peut auoir ceste prouidence, aussi l'appellons-nous sage & prouide, dautant qu'elle donne ordre auec vne merueilleuse industrie, & preuoit à la conseruation de toutes les especes. Mais ceste nature n'est autre chose qu'vne puissance diuine, épandue generalement en toutes choses, pour la generation & conseruation. Aristote[b] a tres-bien recogneu ceste verité. Car il dit qu'il y a ie ne sçay quoy de diuin en nous, qui est cause de tous nos mouuements, *κινέει πῶς πάντα τὸ ἐν ἡμῖν θεῖον*. Et Scaliger[c] mesme appelle ceste puissance *diuinam rem in semine*. C'est ce qui nous rend confus, quand il est question de deduire les moyens de nostre generation, dautant que nous ne pouuons bien expliquer, comment & par quelle voye, ceste puissance d'enhaut dõne le moyen à chaque chose, de produire son sembla-

a *Lib. de fœtus formatione.*

b *Cap. 14. lib. 7. Eudemior.*

c *Exercit. 288.*

ble. La sagesse admirable donc que nous remarquons en la fabrique d'vn si bel œuure, ne peut estre en l'âme vegetatiue, mais en ceste puissance diuine, laquelle estant assignée & adressée par la premiere cause, n'agit jamais autrement si elle n'est empeschée. Hippocrate [a] nomme cela μοῖραν πεπρωμένην fatale necessité. De maniere que nous pouuõs dire que Dieu procure la generation de toutes choses, par le moyen de ceste puissance, laquelle met en besongne deux causes inferieures; vne commune qui est le Soleil, l'autre particuliere asçauoir le pere, par le moyẽ de sa semence. C'est pourquoy Hippocrate [b] a joinct ces deux mots ensemble τὸ θεῖον καὶ ἡ φύσις, Dieu & la nature; Entendant par le premier, la cause generale ou puissance diuine qui prouient du Ciel & du Soleil: Par le secõd la disposition particuliere, & la faculté qui est de la part de l'homme, pour le fait de la generation.

6. Quand à la sixiesme obiection, elle me semble du tout faulse. Car comme l'âme ne peut procurer le mouuement des parties du corps, sans ses instrumẽts qui sont les esprits, estans iceux comme le lien du

a Lib. 1. de dieta.

b Lib. 1. de morb. mulier.

corps & de l'âme, & vne ſubſtãce moyẽne qui maintient leur conjonction. De meſme il eſt impoſſible que l'âme du pere, puiſſe produire l'âme ou le corps de l'enfant, ſi ce n'eſt par le moyen d'vne faculté ou vertu imprimée par le pere. Scaliger replique, que l'âme immediatemẽt faict mouuoir les eſprits, & que la terre a ſon mouuement vers le centre ſans aucun inſtrument. Partant qu'il n'y a point d'inconuenient, que l'âme du pere produiſe immediatement l'âme du fils en la ſemence, laquelle puis apres pourra immediatement auſſi former & figurer les parties du corps. Ie réponds que la forme de la terre, donne à la terre le mouuemẽt naturel vers le centre, par le moyen de ſa peſanteur. Le feu naturellement ſe retire du centre, & ce mouuement prouient de ſa forme, par le moyen de ſa legereté. Pareillement l'enfant eſt engendré du pere, par le moyen de la vertu generatiue imprimée à la ſemence. Dauantage ceſte conſequence eſt du tout hors de raiſon: l'âme meut les eſprits immediatemẽt, Elle peut donc produire l'âme immediatement. Tout ainſi que ſi nous

disions,le statuaire meut immediatemẽt le ciseau duquel il taille vne statue de marbre; il peut donc sans ciseau parfaire son ouurage. Mais quand nous aurions d'abondant accordé cela à Scaliger, que l'âme du pere puisse immediatemẽt produire l'âme du fils en la semence, peut-il inferer de là que ce soit chose vaine de faire le contraire: consideré que Dieu qui ne fait rien en vain, fait par les secondes causes, ce qu'il pourroit faire immediatement? 7. Ceste proposition encore est faulse, que toute cause efficiente, soit plus excellente que son effect, car les causes instrumentaires ne doiuẽt estre comprinses sous la generalité de cest énoncé. Phidias peut auec vn coipeau faire de terre l'image de Minerue: dirons-nous pourtant que le coipeau soit plus excellent que la statue? Elle peut vrayement estre comparée auec la main de Phidias: mais non auec son outil. Ainsi en la generation, si nous referons le tout au pere, qui doute que la cause ne soit égale ou superieure à son effect? Si nous auons égard à la cause instrumentaire qui est la faculté de la semence, pour le certain elle

est inferieure à l'áme. 8. La huictiesme raison n'aporte rien de preuue necessaire, estant sans proportion la comparaison de la semence, à vn medicament purgatif. La semence dis-je qui est ce qu'elle est pour estre autre chose, *quæ est id quod est, vt sit aliud*, au medicament qui est du tout ce qu'il doit estre; mais seulement hors d'action faute d'object & déperon, qui réueille sa faculté, qui est oysiue & cóme endormie. La comparaison auroit dauantage de fondement, si le medicament estoit comparé à l'homme endormy ou à vne plante tirée hors de terre, laquelle pour lors demeure oysiue, n'ayát plus à qui adresser son action. Mais de dire que l'áme demeure oysiue en la semēce, & qu'elle ne peut agir faute d'instrumēts, c'est vne faute qui ne merite point d'excuse. La nature n'a point de coustume de donner la forme à aucune chose, sans la munir des instrumēts, qui luy sont necessaires pour l'vsage de ses facultez, a ἅμα ἡ φύσις τήν τε δύναμιν ἀποδίδωσιν ἑκάστῳ καὶ τὸ ὄργανον. Et comme il est impossible qu'elle les precede, il est impossible aussi qu'elle subsiste apres leur ruine. Ie parle de l'áme

a *Arist. cap. 1. lib. 4. de gener. animal.*

ſenſitiue. Comme donc le feu eſt touſiours accompagné de ſa chaleur, ainſi l'âme n'eſt iamais ſans l'appareil de ſes inſtrumēts. Parquoy ie renuerſe ceſte propoſition, & au lieu de dire que l'âme qui eſt en la ſemence ne peut agir encore faute d'inſtrumēts, ie ſouſtiens puis qu'elle n'a point d'inſtruments, qu'elle n'y eſt point encore: Et pour reuenir à noſtre comparaiſon; ie dis que comme la faculté du medicament purgatif eſt oyſiue, auant qu'elle ſoit excitée par la chaleur de l'eſtomach à faire ſon operation. Tout ainſi la faculté generatiue demeure ſans rien faire en la ſemence, tant qu'elle ſoit émuë par la chaleur & autres aydes de la matrice. A l'exemple qu'ils apportent de la chaux, ie reſpons auſſi que ce mot (*potentia* en puiſſance) peut eſtre entendu en deux manieres. L'vne precede la forme, comme quand nous diſons qu'vn homme qui n'eſt point muſicien, eſt capable d'eſtre muſicien. L'autre ſuit la forme, mais elle precede l'operation, comme quand vn muſicien eſt endormy, ~~nō~~ car nous tenōs qu'il eſt muſicien en puiſſance, *potentia*. Selon la premiere intelligēce

la ſemence eſt animée, cõme la chaux ſelon la ſeconde. 9. Nous pouuons dire le ſemblable de l'œuf, car le blanc & le rouge eſtants comme la ſemence & le ſang enclos dans la coque, comme dans vne ſeconde matrice, auec la puiſſance & faculté d'engendrer le poulet, il ne reſte plus qu'vne chaleur moderée & naturelle pour exciter ceſte faculté à parfaire ce qui eſt commẽcé, aſçauoir la formation & articulation des parties. Nõ que nous deuions pourtant attribuer la cauſe de la generation du poulet à ceſte chaleur, qui n'eſt que cauſe aydante. Ceſt ce que diſoit Epicharmus ancien Poëte Grec, que la poule ne produiſe pas des poulets viuants, mais des œufs qu'elle couue & qu'elle rẽd puis apres animez par ſa chaleur, ἀλλ' ἐπωάζει καὶ ποιεῖ ψυχὴν ἔχειν. Et apres luy Enius *oua parire ſolet genus pennis condecoratum non animas*. Et peu apres *inde venit diuinitus pullis inſinuans ſe ipſa anima.*

10. Pareillement nous ne pouuons admettre cete propoſition; que ſi vne cauſe n'opere immediatemẽt, cela prouienne de ſa perfection ou de ſon imperfection. Mais dautant que toute ſubſtance

est colloquée de moyẽ estre, entre Dieu & les accidents, elle conuiẽt auec Dieu, en ce qu'elle est cause principale comme Dieu. Elle differe d'auec luy, parce qu'elle ne peut agir immediatement. Elle rapporte aux accidents, dautant que les substances sont instrumẽts de la premiere cause, cõme les accidents instruments de la substance. Ils different en ce que la substance est seulement appellée instrument, respect à la premiere cause qui est Dieu, non eu égard à la production de son semblable, car alors elle est dite cause premiere. Mais les accidents en consideration mesme de la chose produite, sont tousiours instruments. Au surplus nous auons aucunement satisfait à tout cela en la rẽpõse à la septiéme obiection.
11. Quand à l'action d'engendrer qu'ils disent estre substantielle, & partãt qu'elle ne peut apartenir qu'à l'áme presente, & non aux accidents. Ie réponds ce que dessus en la septiéme réponse, que l'action de l'instrument est l'action mesme de la premiere cause, & partant substantielle. 12. En fin nous soustenons que la similitude de la l'ampe auec l'áme, n'est

d'aucune consequẽce pour le fait de cete dispute, & qu'elle ne fortifie en rien leur opinion. Car comme nous disons que la flamme produit vne autre flamme, par le moyen des dispositions qui preparent la matiere, auant l'auenement de la forme: Ainsi tenõs nous que l'homme produit l'homme, par le moyen des facultez, & vertu generatiue, qu'il imprime en la semence, cõme substitut en son absence.

Quand à Argenterius, il me semble que nous pouuons iustement le comparer à ceux-là, qui de peur de tomber és mains de leurs ennemis, se tuent eux-mesmes. Ce personnage subtil à la verité, mais qui se debat en vain le plus souuent, pensant éuiter quelques absurditez, pour le regard de la ressemblance des enfans aux parens, rentrant de fiéure en chaud-mal, soustient que la semence des testicules de l'homme à l'áme raisonnable: erreur impie detestable & pire cent fois que toutes les absurditez qu'il pourroit auoir éuitées, soustenant ceste opinion. Si vn pere boiteux produit vn enfant marqué de cete mesme imperfection, l'áme presente n'est point cause de cet effect, mais les

esprits qui courent par toutes les parties du corps, lesquels parce qu'ils portent le principe, representent à la vertu conformatrice, ce qu'il y a de vice ou d'imperfection naturelle aux parties du pere, pour faire semblable les parties de l'enfant, & les former selon ce modele. Nous auons cy dessus parlé amplement de cete matiere, passons à l'examen des authoritez.

RESPONSE AVX LIEVX ALLEguez d'Hippocrate, d'Aristote & de Galien. La doctrine de Galien est incertaine en ce qui regarde cete controuerse.

CHAPITRE XV.

APRES auoir ruiné leurs raisons, il semble que les lieux qu'ils ont alleguez, pour confirmer & fortifier leurs aduis, sont faciles à vaincre. Premierement il appert que l'authorité d'Hippocrate ne fait rien pour eux. Car combien qu'il nomme la semence animée ἔμψυχον cela doit estre entendu de sa vertu, laquelle fait en la conformation de l'enfant, ce que feroit l'âme presente,

& n'opere qu'au nom de l'âme du pere. Ioint que c'est mal cõclud, de dire que la semence a âme selon Hippocrate, parce qu'il appelle la semence âme. Car si cete consequence auoit lieu, pourrions nous pas dire par mesme moyen, que l'âme a de la chaleur, selon luy-mesme; veu qu'il la nomme τὸ θερμὸν, chaleur? Nous deuõs noter que ce diuin vieillard, appelle l'âme chaleur, parce que tant qu'elle ioüit de la compagnie du corps, elle a pour instrument la chaleur naturelle, la perte de laquelle est cause de leur separation. Il nomme la semence âme, à raison que la vertu & puissance diuine d'engẽdrer qui est en la semence, dépend principalemẽt de l'âme du pere.

Si l'authorité d'Hippocrate fait peu pour eux, il semble qu'Aristote leur soit aussi peu fauorable: En premier lieu ils prennent mal la comparaison qu'il fait de l'artisan à la semence; consideré qu'il ne veut pas dire que l'âme soit en la semence, comme la forme de la statuë en l'entendement de l'ouurier, mais comme il est fort bien expliqué en la Paraphrase d'Auerroys, il veut enseigner que

la production faite par la semẽce est semblable aux ouurages artificiels, ὥσπερ τὰ ἀπὸ τέχνης. Car comme l'artisan, par l'ayde de l'instrument, donne à la matiere la forme qui auparauant estoit sans matiere en son entendement,[a] ἐν τῇ ψυχῇ, combien que l'outil ou instrumẽt n'ait en soy cete forme, mais seulement le mouuement à la forme: Tout ainsi le pere est cause de la production de la forme, par le moyen de la semence qui est cause instrumẽtaire, encore qu'elle n'ait rien d'icelle forme: mais seulement le principe du mouuement, & la faculté de proceder à l'eduction de la forme: S'ils desirent vne explication plus certaine de ce lieu du Philosophe, nous leur en apporterons vn autre, par lequel il semble qu'il ayt de propos deliberé & fort clairemẽt interpreté ce mesme passage. Entre les animaux qui jectent semẽce, dit-il,[b] la nature du masle se sert de la semence comme d'vn instrument qui a actuellement le mouuement à la forme; χρῆται τῷ σπέρματι ὡς ὀργάνῳ καὶ ἔχοντι κίνησιν ἐνεργείᾳ. Tout ainsi que les outils sont meus aux choses artificielles. Parquoy nous concluons que la semen-

[a] Cap. 7. lib. 6. Metaphys.

[b] Cap. 2. lib. 1. de gener. animal.

ce a actuellement le principe ou faculté generatiue, mais l'áme en puiſſance ſeulement, δυνάμει τὸ εἶδος, [a] comme il enſeigne en autre part. 2. Quand aux lieux ſecondement citez, nous confeſſons qu'en la ſemence eſt le principe du mouuemẽt, le principe de l'áme, de la generation, de la vie: mais nous nions du tout que l'áme y ſoit actuellement. Nous leur accordõs que la ſemence a raiſon de forme, dautãt qu'elle agit ſous la vertu d'vne autre qui a la forme actuellement, aſçauoir du pere: mais que la forme y ſoit actuellement il n'y a point d'apparence. Quand il l'appelle principe de la generation, il a égard à l'action de la ſemence qui eſt la meſme action du pere continuée par le moyen de la vertu imprimée. C'eſt pourquoy il dit ailleurs [b] que la ſemence n'eſt pas vne premiere cauſe, οὐκ' ἔστι τὸ σπέρμα πρῶτον. 3. Les allegations qui ſuiuent apres ne ſont pas plus difficilles à ſoudre. Nous receuons cõme eux ceſte ſimilitude, que tout ainſi que l'art & non le bois fait le chariot: De meſme maniere la nature, c'eſt à dire, la forme fait l'animal, & non la matiere qui conſiſte au ſang de la mere & au corps de

[a] Cap. 9. lib. 6. Metaphyſ.

[b] Cap. 5. lib. 12. Metaph.

la ſemence. Mais il ne ſ'enſuit pas pourtant que la ſemẽce du chien pour exemple, doiue auoir actuellement áme de chien pour former les parties du chien, eſtãt aſſez que la nature du pere ſoit cauſe de la production de la forme, la reception de laquelle en la matiere, fait l'animal conſtitué ſous vne certaine eſpece. Or ſi la ſemence du chien auoit ja cete forme, il ſ'enſuiuroit qu'elle ſeroit chien cõtre la doctrine d'Ariſtote, lequel voulant refuter ceux-là qui tiennent que la reſſemblance des enfans aux parẽts prouient de ce que la ſemence deſcend de toutes les parties du corps, demõſtre que de-là ſ'enſuiuroit cet inconuenient, que les parties de l'enfant ſeroient conjointes en la ſemence, & par conſequent cete abſurdité que la ſemence ſeroit vn petit animal,[a] *ζῶον ἂν εἴη μικρόν*. Ce qu'ils adiouſtent apres, reſſent la mercerie meſlée & ſophiſtiquée, car cõme de pluſieurs drogues qui ſont vrayes & naturelles, les trompeurs en contrefont d'autres pour tirer de-là quelque proffit: Ainſi de ces deux paſſages du Philoſophe, qui ſont veritables contemplez ſeparement, reſſort vne

[a] *Cap. 18. lib. 1. de gener. anim.*

vne conclusion faulse & sophistiquée. Il est vray que la Nature fait l'animal, & confessons encore qu'elle est en la semence. Mais nous nions totalement que par ce nom de Nature en ce lieu là Aristote entēde la forme. Sans doute au lieu premier allegué, où il dit que la Nature fait l'animal, il prend la Nature pour la forme. Mais en l'autre où il enseigne que la Nature est aux esprits de la semence, il entend vne vertu & vne diuine chaleur, qui est en la semence pour le fait de la generation. Cela peut estre cogneu à l'ouuerture du liure, car il discourt alors a que ce ne'st point vne chaleur élemētaire qui dōne à la semence la faculté de l'áme τὴν ψυχῆς δύναμιν, & ce principe de la vie, ζωτικὴν ἀρχὴν, mais la chaleur du soleil & des animaux, ἡ τοῦ ἡλίου θερμότης καὶ τῶν ζώων. Nous remarquerons donc en passant, que ce mot Nature φύσις, signifie en Aristote diuerses choses. Aucunefois il est pris pour la forme, aucunefois pour la matiere. En vn lieu pour la generation, en vn autre pour la consistence de quelque chose, comme quand il dit φύσις b ὑγρὰ καὶ ὑδατώδης, consistence humide & aqueuse. Autre-part

a Cap. 3. lib. 2. de gener. anim.

b Ibidem.

pour la cauſe efficiente, ὅθεν ἡ κίνησις πρώτη. Quelquefois pour le principe de la generation & vertu imprimée, comme il appert qu'il doit eſtre expliqué en ce preſent texte, duquel il eſt queſtion. 4. Tout ainſi qu'ils ont mal traité le lieu precedent, de meſme façon ils ont reueſty celuy qui enſuit de leurs liurées. Ariſtote ne reprend pas les Philoſophes d'auoir creu que les accidents agiſſent immediatement, mais à raiſon qu'ils les conſtituoient cauſes efficientes premieres; ne laiſſant aucun effect à la forme, ἀφαίροντες τὴν κατὰ τὸ εἶδος αἰτίαν. 5. En apres ils ſemblent comme faux témoings depoſer contre le Philoſophe, & le vouloir rendre coulpable d'vne opinion, à laquelle comme ie croy, il n'a iamais penſé, qui eſt que la ſemence eſt actuellement animée, comme s'il l'auoit prononcé en parolles expreſſes: où neantmoins il appert qu'il a eſté formellement de contraire aduis. Toutefois & quantes qu'il parle de ceſte queſtion, pour leuer toute difficulté & oſter tout ſcrupule, il dit que l'âme n'eſt point en la ſemence ſinon en puiſſance δυνάμει. mais que le principe de la genera-

tion y est actuellement ἐνεργείᾳ. Et neantmoins Scaliger a voulu encore subtiliser sur ce mot decisoire δυνάμει en puissance, soustenant qu'Aristote en a vsé non eu égard à l'acte premier de l'áme qui est son estre simple, mais à l'acte second qui est son operation. Subtilité qui n'est propre qu'à empécher des apprétis; veu que nous auons vn arrest donné au contraire, qui est que la puissance premiere accōpaigne tousiours l'acte premier, *Actui primo semper cohæret potentia prima*. De maniere que les Philosophes ne mettēt difference entre ces deux, que rationelle, & non réelle. L'acte premier de l'áme est estre simplement. La puissance premiere est pouuoir operer & se promouuoir à l'exercice de ses facultez. Or l'áme en la semence ne pourroit operer, dautant qu'elle n'a aucuns instruments. Elle n'est dōc point en la semence. S'ils insistēt que l'áme qui est en la semence forme les parties de l'ēfant par la chaleur, & qu'il s'ensuit puisque cete operation est de l'áme vegetante, que la semence est pour le moins animée de cete espece d'áme. Ie réponds que cela est impossible, parce

que cete âme seroit immediatemẽt produite sans estre preuenue de ses dispositions. Ioint qu'il s'ensuiuroit que l'âme y seroit & n'y seroit point tout ensemble, inuolution contradictoire. Car en ce qu'ils disent qu'elle opere simplement, ils admettent sa presence. Mais aussi tost elle en est hors, quand ils disent qu'elle se forme ses instrumẽts, consideré qu'elle ne peut operer sans instruments, la fabrique desquels appartient à l'âme vegetante du pere, non à l'âme du fils. C'est ce que nous auõs dit, que l'acte premier ne peut estre sans la puissance premiere. Pour faire fin, il ny à aucune apparence, que ce grand Philosophe ait rien tenu de cete opinion: Mais au contraire que par tout où l'occasion s'est presentée d'en parler, il a entierement fauorisé l'autre party. Faisons maintenant vne reueüe des authoritez de Galien, & considerons en quoy ils peuuent estre plus gratifiez de luy que d'Aristote.

Galien, disent-ils, appelle la semence ἀρχὴν δραστικὴν τοῦ ζώου principe actif de l'animal. Nous tenons cete doctrine de luy comme disciples, & la confessons verita-

ble. Toutefois nous nyons que ce principe ſoit l'áme, mais prouenu de l'áme. Il la nomme τεχνίτην ouuriere, & la compare a Phidias, ce que nous leur accordons auſſi eſtre dit auec raiſon, veu qu'elle eſt cauſe efficiente ſeconde: Mais auec moins de jugement que ſ'il l'euſt comparée à l'inſtrument τῷ ὀργάνῳ auec Ariſtote. Neantmoins pour parler ſainement de l'aduis de Galien, il ſemble qu'Il ne tient ny l'vn ny l'autre party, & qu'il demeure irreſolu en ſa contemplation, quand il traite ce ſujeċt. Lors, dit-il, que ie conſidere la reſſemblance du fils au pere, ie ſuis contraint d'admettre l'áme vegetatiue en la ſemence. Mais quand ie contemple qu'en la conformation des parties de l'enfant il eſt beſoin d'vne grande prudence & preuoyance, ie quite auſſi toſt cete premiere conception, dautant qu'il ny à raiſon ny prudence en l'áme vegetatiue. D'autre-part auſſi, d'attribuer la figuration des parties à l'áme raiſonnable, ie ny trouue, dit-il, aucune raiſon, parce qu'auant que nous ayons pratiqué l'anatomie, nous ignorons & la forme & l'vſage de toutes les parties du

corps, quoy que nous ayons la mesme áme. Partant il demeure incertain & irresolu, & ne sçait s'il doit auoir recours à l'áme du mõde auec les Platoniciens, ou à l'áme raisonnable, ou à l'áme vegetatiue, que les Stoiciens nomment φυτικὴν naturelle. Au traité intitulé, Sçauoir si ce qui est cõceu dans la matrice est animal, nous lisons des lieux plus expres, pour prouuer que la semence est animée, mais ce liure est suspect, veu que les doctes fõt difficulté de le receuoir au nombre des liures legitimes de Galien. Il conuient donc têter vne meilleure voye, & asseoir noz raisons sur meilleurs fondements, afin qu'elles soient moins sujectes à la ruine.

LA SEMENCE N'EST POINT ANImée. Raisons par lesquelles on confirme cete opinion. Scaliger pour auoir esté de contraire aduis commet des absurditez.

CHAPITRE XVI.

LEs raisons qu'on apporte contre cete premiere opinion, semblent estre fondées sur des preuues plus

certaines & demonſtrations plus neceſſaires que les precedentes. Premieremẽt ſi la ſemence eſt animée, elle eſt telle ou auant qu'elle ſoit ſeparée ou apres. Si auãt la ſeparation, comme veut Scaliger, le maſle ſeul eſt principe de la generation contre la verité, & contre la doctrine d'Ariſtote, qui conſtitue deux principes de la generation le maſle & la femelle: le maſle qui engendre hors de ſoy l'animal, la femelle qui dans elle-meſme. Que la conſequence ſoit veritable, il eſt aſſez éuident, veu que la forme eſt le dernier terme, & le but pretendu de la generation. Si apres la ſeparation, qui eſt l'opinion la plus commune, ce doit eſtre, ou à l'inſtant, ou peu apres. Si a l'inſtant, ie demande pourquoy & comment le pere luy peut donner pluſtoſt l'áme eſtãt ainſi ſeparée, qu'au parauant. Car ſ'il ne luy peut donner auant la ſeparation, il eſt impoſſible qu'il luy donne puis apres tãt proche que l'on voudra, ſi ce n'eſt par le moyen de quelque vertu imprimée, laquelle toutefois ils ne veulent admettre. Dauantage à meſure qu'elle ſortiroit elle ſeroit animée, & par conſequent en par-

tie animée, en partie non: Au moyen dequoy la generatiõ seroit vn mouuemẽt, contre l'aduis d'Aristote: S'ils disent, peu apres, c'est à dire lors quelle est receue dans la matrice, il faut necessairement confesser, ou que la mere seule soit cause efficiente de cete forme, ou qu'il y ait vne vertu imprimée par le pere, laquelle agit & opere en son absence. 2. En apres si la semence a âme, cete âme est ou vegetante ou sensitiue, nous parlerons apres de la raisonnable. Si vegetãte, comme croit Valesius, puis que c'est le propre de la forme de constituer la chose sous vne certaine espece, il faut que cete semence soit ou laictue ou grenadier, ou quelque autre plante. Si sensitiue, comme veut Scaliger, nous vserons de mesme argument, que l'homme au premier temps de sa generation est beste formellement cete-cy ou cete-là. De maniere que ie m'esbahy que les anciẽs Philosophes n'ont fait leur proffit de cete Philosophie, pour deprimer l'orgueil des grands monarques, leur remonstrant qu'ils ont esté fourmis, moucherons, scorpions, ou vers de terre, au commencement de leur vie. Mais, ie

vous prie, à quel tiltre veulent ils que nous ſuiuions leurs aduis, puis que nous ne remarquons en la ſemence aucuns inſtruments, qui ſoient propres pour les operations de ces deux âmes? Car combien que l'acte ou accompliſſement ſecond, ne ſoit point de l'eſſence de la forme; ſi eſt-ce que la puiſſance premiere en eſt, qui eſt de pouuoir operer. Or cete puiſſance n'eſt point où défaillent les ininſtrumẽts. Il ſ'enſuit donc que la ſemẽce n'a ny âme vegetatiue ny ſenſitiue. 3. Quãd d'vn cheual & d'vne aſneſſe eſt engendré vn mulet, ſi la ſemence de l'vn & de l'autre eſt animée, d'où vient que le mulet qui eſt engendré, fait vne eſpece a part? Scaliger répond, que les âmes du cheual & de l'aſne ſe meſlent en la conionction des ſemences, *equi & aſini formas miſceri*. Mais cete réponſe eſt indigne d'vn Philoſophe, car en cete mixtion, ou les deux âmes demeurent, ou des deux eſt faite vne troiſiéme: Le premier eſt impoſſible, conſideré que la forme ayant cete proprieté de reduire la choſe ſous vne certaine eſpece, ſi le mulet auoit deux âmes, il ſeroit enroollé comme ſubſtan-

ce, sous deux diuerses especes en la nature. Le second est plein d'absurdité, car si des deux reussit vne troisiéme; les deux premieres aurõt raison de matiere. Ioint que de deux accomplissements sortiroit vn accomplissement *ex duobus actibus vnum fieret actu*, qui est du tout impossible & contraire aux loix de la physique. Cela conuient à la matiere & non à la forme.

4. Disons plus sans sortir beaucoup de ce propos, puis que le masle & la femelle ont semence, & l'vne & l'autre doiuent auoir âme differente en nombre; Ces deux âmes, ou demeurerõt distinctes en la chose produite, ou reduites en vne tierce, ou l'vne restera apres la corruption de l'autre, ou apres la corruption des deux vne nouuelle. Le premier ne peut estre; car puis que la chose produite est vne, elle ne peut auoir qu'vne forme, *vnius rei vna tantum est forma*. Le second ne doit estre pensé, car la forme alors seroit composée de puissance & d'accomplissement, *ex actu formali & potentia materiali*, contre les regles de la physique, & contre Scaliger mesme, qui dit que les especes ne peuuent estre meslées, *species non misceri*.

Le troisiéme pareillement est faux, car pour quelle raison cete forme auroit elle esté produite pour estre corrompue aussi tost. La quatriéme est reietable pour la mesme raison, outre que ce seroit vne nouuelle generation, & faudroit par ce moyen que toute production fust precedée de deux autres. Pour exemple, en la generation du chien, les deux semences asçauoir du masle & de la femelle seroient comme deux chiens imparfaits, ausquels estans corrõpus succederoit vn troisiéme chien qu'ils appelleroient *articulatum canem*, chien articulé. Philosophie phantasque & digne de mocquerie.

5. Mais ie leur demanderois volontiers, si la semence est animée, qu'elle sorte d'áme aura la semence de l'homme. De croire auec Argenterius qu'elle ait áme raisonnable; ce seroit monstrer vne ignorãce pleine d'impieté & cõtraire aux points de nostre religion. Car les polutions & faux germes seroient autãt d'homicides & suffocations d'hommes viuants, contre l'opinion de Moyse, qui purge la coulpe de la pollution par vn lauement d'eau simple seulement, & le faux germe par

vne amende pecuniaire. De vouloir aussi qu'elle n'eust point d'áme du tout, ils seroient en cela contraires à eux-mesmes. Elle aura donc áme vegetante ou sensitiue. Mais si cela est veritable, que deuiennent ces deux à l'auenemẽt de l'áme raisonnable? Si elles se perdent l'vne & l'autre, la ligne mathematique a plus de priuilege en cela que la semence, parce que estant diuisée pour vn point perdu elle en recouure deux, & icy pour l'acquisition d'vne forme, nature feroit perte de deux autres. Puis qu'elle peut a moins de peine & de frais conduire les generations, pourquoy la voulons-nous vainement obliger à tout cela, & la rẽdre semblable a ces enfans [a] en Homere τοῖς Ὁμηρικοῖς παισὶ, qui prenoiẽt plaisir à bastir de petits chasteaux de sable, pour les abatre & ruiner puis apres. Ils pourrõt dire q̃ la generation de l'vn est tousiours suiuie de la corruption d'vn autre, *generatio vnius corruptio alterius:* Ce que nous leur accordõs cõme veritable. Aussi ne nyons nous pas, q̃ la forme de la semẽce ne se perde à l'aduenement de l'áme à laquelle elle estoit voüée naturellemẽt, & que lors elle n'est

[a] *Apud Plutarch. lib. de ε. 1. ap. delph. & Iulian. Epist. ad Iamblicum.*

plus semence: mais ou vn homme, ou vn lyon, ou vn grenadier. Toutefois no⁹ ne pouuõs admettre q̃ cete forme soit áme. S'ils disent que les deux ámes demeurent à l'aduenement de la raisonnable: comme deux petits cercles en vn plus grand. C'est aduoüer contre toute raison plusieurs formes en vn suject. De maniere qu'il est difficile de se tirer d'vn si mauuais chemin. Cete dispute a beaucoup exercé les esprirs de Iules Scaliger, homme à la verité d'vn grand & solide jugement, & les doutes duquel, ont donné occasion de douter à beaucoup d'autres. Mais neantmoins pour n'auoir esté bien fondé en équité de cause, il se trouue quelquefois au bout de ses subtilitez, & est contraint ayant ouuert le passage à vne premiere supposition faulse, d'octroyer passe-port puis apres à plusieurs absurditez. Pour maintenir son opinion, il admet le meslange des especes, reprouué en autre endroit par luy-mesme. Il soustient que l'áme du chien est vne partie de l'áme du pere, comme les Manicheens que l'áme de l'homme estoit vne partie de la substance de Dieu. Et qu'il

ny à point de corruption, lors que la sensitiue se pert à l'aduenemẽt de la raisonnable, dautant, dit-il, que la premiere vie est immediatement, & sans interualle de temps suiuie de la seconde. Mais il semble que c'est mal entendu, veu que la nature pratique le semblable en toute autre generation. Puis que la corruption & generation sont mutations & changements qui se font en vn instant, ce sont comme deux instans ou moments de nature, praticquez en vn momẽt de temps, *duo instantia naturæ in vno instanti temporis.* Pour exemple quand le feu change l'air en sa substance, l'air demeure tousiours air, tant qu'il soit dépouillé de sa forme, pour receuoir la forme du feu. Et toutefois ces deux mutations qui sont la corruption de l'air, & la generation du feu, se font en vn moment, appellées nonobstant & generation & corruption par les Philosophes. Dauantage ie ne puis m'imaginer, si l'âme sensitiue est vne partie de l'âme de celuy qui engendre, comment vne souris peut estre tellement fœconde, que de produire en vne seule portée six vingts autres âmes. Car Ari-

ſtote a remarqué que l'on en a veu vn tel nombre dedans vne mere: S'ils répondent que tout ainſi que d'vn arbre, d'vn ſaule pour exemple, peuuent eſtre tirez pluſieurs plançons, leſquels eſtants remis en terre, font autant d'arbres puis apres. Ainſi l'âme d'vne ſouris peut ſuffire à vne legion d'âmes ſouricieres. Cete ſimilitude me ſemble clocher d'vn coſté, dautant que le plançon ou la brãche eſt vne partie de l'arbre, l'âme duquel eſtant diuiſible, ſans doute luy peut eſtre cõmuniquée, mais la ſemence n'eſt qu'vn excrement, tant ſ'en faut qu'elle ſoit partie. 6. Nous obiecterõs encores, que l'âme eſtãt en la ſemẽce, demeureroit oyſiue & ſans action. Scaliger répõd, que cela ſeul doit eſtre dit oyſif, qui n'agit point quand il peut ou doit agir, *quod cum debet, aut poteſt agere non agit:* Et qu'il ſuffit que le grain detenu vn an dans le grenier, ſoit viuifié par l'âme y contenue, comme l'arbre durant l'hyuer, quoy qu'il ſemble oyſif, eſt touſiours viuifié par l'âme vegetatiue. Mais cete rẽpõſe quoy qu'elle ſemble ſubtile, eſt vaine & de nul effect. Car nous nyons touſiours qu'elle y ſoit, & qu'elle

viuifie en aucune façon. Sa forme luy donne ſeulement vn eſtre ſimple, & non la vie, qui eſt vn effect du corps & de l'âme. Pour le regard de l'arbre, ceſt vn cas à part, car durant l'hyuer il ſe nourrit touſiours, mais il ne peut vacquer à la production des feuilles & autres parties, à raiſon du froid exterieur. 7. C'eſt vne ſentence aſſez cogneue entre les naturaliſtes, que l'eſtre ſuit la forme: c'eſt à dire que la diuerſité de formes apporte diuerſes ſortes d'eſtre entre les choſes naturelles; & au rebours que par tout il y à diuerſité d'eſtre, il y à par cõſequent diuerſité de formes, & d'appellations. La ſemence du froument eſt nommée ſemence & nõ plante, auant quelle ait receu le charactere de la plante, comme d'autre-part lors qu'elle a acquis cete perfection, ny de nom ny de fait elle n'eſt plus ſemence. Ie conclus donc neceſſairement, que le premier eſtre de la ſemence, eſt vn eſtre ſimple, qui dépend de la forme de la ſemence, non d'âme vegetatiue. Le ſecond vn eſtre plus parfait appellé vie, qui dépend d'vne forme plus parfaite, & plus éleuée d'vn degré, qui eſt l'âme vegetante;

tante ; mais lors ce qui estoit semence n'est plus semence. Si cete premiere forme contenue en la semence du froumét, qui se perd à l'aduenement de l'áme vegetante estoit áme, il y auroit vne espece d'áme inferieure à l'áme vegetante, & plus imparfaite d'vn degré, qui seroit vne doctrine nouuelle, & opposite à la verité. Mais sans nous arrester à tant de raisons, oyons attentiuement ce qu'en a dit Aristote, qui mieux que tout autre nous peut resoudre cete controuerse.

AVTHORITEZ D'ARISTOTE POVR confirmer que la semence n'est point animée. Conclusion de cete dispute.

CHAPITRE XVII.

IL EST facile à demóstrer, que l'aduis d'Aristote est, que l'áme n'est point en la semence sinon en puissance. I. Il appert premierement en ce qu'il nye que la semence entre comme matiere en la generation,[a] soustenant au cótraire qu'elle se pert, apres auoir communiqué le principe au sang de la mere. Si ce principe est l'áme ; il s'ensuiuroit

a *Passim in lib. de gener. anim.*

qu'elle ſeroit transferée de ſubſtance en autre, du pere à la ſemence, puis au ſang de la mere, & ainſi de main en main à la pythagorique. Opinion qui contreuient du tout à la doctrine du Philoſophe. 2. Ariſtote definit[a] l'âme l'entelechie, c'eſt à dire la derniere perfection du corps or-ganique & inſtrumentaire, τὴν ψυχὴν ἐντε-λέχειαν τοῦ σώματος ὀργανικοῦ. Or la ſemẽce, cõ-bien qu'elle ſoit comparée par luy à vn inſtrument, n'eſt pas toutefois vn corps inſtrumentaire, c'eſt à dire compoſé de plusieurs inſtrumẽts, veu que luy-meſme[b] la met au nombre des ſubſtances ſimi-laires. Elle n'eſt donc point animée ſelon ſon aduis. 3. Toutes & quantes fois qu'il parle de ce doute, il reſould que l'âme eſt en la ſemẽce τῇ δυνάμει en puiſſance, mais que la vertu generatiue ou principe du mouuement y eſt actuellement, comme nous auons ja dict. Quelle doctrine pourrions nous deſirer plus claire & plus manifeſte? C'eſt vn malheur qui ſuit les eſprits obſtinez, de s'arreſter pluſtoſt à déprauer vn lieu, ou l'interpre-ter ſelon l'opinion qu'ils auront mal conceue de quelque choſe, que de l'e-

a Cap. 1. lib. 2. de anima.

b Cap. 2. lib. 2. de partib. anim.

xaminer ſoigneuſement pour en tirer vne verité. 4. Il nous a laiſſé toutefois vn témoignage encor plus clair que celuy-là, & de meilleure marque, quand il a dit que ce qui eſt premier en date en la generation, eſt poſterieur au fait de la forme & de la ſubſtance. C'eſt pourquoy, dit-il, [a] l'homme eſt premier que la ſemence, ἄνθρωπος τοῦ σπέρματος, à raiſon que l'homme a deſia la forme, & la ſemence non, ὃ μὲν ἤδη ἔχει τὸ εἶδος, τὸ δ' οὔ. C'eſt ce qu'il dit en autre lieu que le corps eſt de generation premier que l'âme, [b] τὸ σῶμα πρότερον τῇ γενέσει τῆς ψυχῆς. En fin puis qu'Ariſtote nous enſeigne en pluſieurs lieux, que la ſemence eſt comme vn inſtrument, & que le ciſeau ſelon luy-meſme n'a point la forme de la ſtatue. Il s'enſuit de neceſſité que la ſemence à ſon aduis n'a point l'âme de la choſe qui en doit eſtre produite.

a Cap. 9. lib. 9. metaph.

b Lib. 7. politic.

Nous concluons donc & reſoluõs auec Ariſtote, que la ſemence, ſoit de l'homme, des beſtes, ou des plantes, n'eſt point animée ſinon en puiſſance: voire meſme qu'elle n'a aucun degré de l'âme ou partie de ſa ſubſtance. Le pere ſeulement luy

communique vne certaine vertu, ou faculté generatiue, laquelle comme fidelle seruãte en l'absence de l'âme sa maistresse, ordonne & dispose de toutes choses necessaires à la production, ou reception de la forme future. De cete vertu le mot latin, *vita*, a pris son origine, a *vi*, selon M. Varron, apres Lucilius qui nomme la semence *vim*. Arnobius depuis l'vn & l'autre, pour ne point vser du mot commun, a dit par circonlocution *vim Lucilij*. Le mot Grec θόρος, a la mesme signification, prins souuent pour semẽce & pour force, *pro vi & semine*, d'où cet autre est deduit, θοῦρος violent.

Et cela ne doit estre trouué impossible, qu'vn agent puisse operer par vne faculté separée. Car combien que ce priuilege eust esté refusé aux autres choses naturelles, l'âme pouuoit obtenir cete faueur de la nature, veu qu'elle surpasse en dignité toutes autres formes. Mais puis que nous recognoissons que telle puissance a esté donnée aux choses inanimées, comme au Soleil qui échauffe toutes choses icy bas par sa lumiere, & au feu qui imprime en l'eau sa chaleur, laquelle puis apres

échauffe, quoy que le feu soit separé, voire mesme esteint, de quel droit voudrions nous que l'âme fust priuée de ce benefice? Quand donc la semence est épandue au lieu genital de la mere, cete vertu ou principe de la vie, ne cesse par vn mouuement continu, de preparer & disposer la matiere, afin qu'estant de tout point accommodée & rendue capable, elle reçoiue la forme desirée, qui est l'horison de son appetit naturel, son accomplissement, sa perfection. Alors ce qui estoit semence ne l'est plus, ny de nõ, ny de fait, ains vne autre substance, à raison que sa forme est perdue pour faire place à vne autre de plus grande consequence, qui est l'âme. Au moyen dequoy il y à mutation aussi, d'vn estre simple en vn estre plus parfait, appellé vie. Pour ne point sortir de l'exemple de l'homme, nous tenons pour constant, que la semẽce n'est aucunement animée, mais quelle reçoit du pere, le principe de la generation, qui procure la conformation de toutes les parties; Cete conformation estant accomplie, au mesme instant l'âme raisonnable y est infuse, qui contient

en ſoy les deux autres âmes ſenſitiue & vegetâte, non que ces trois ſoient creées ſeparement l'vne apres l'autre, comme cete opinion a eſté refutée cy deſſus, ny que ce ſoient trois âmes pourtant, mais vne ſeule qui peut ce que peuuēt les deux autres, comme la ſenſitiue, ce que peut la vegetante. L'âme raiſonnable en cete qualité, ne dépend en rien de la matiere, ny en ſon eſtre, ny en ſes operations. Les deux autres qui ſont encores ſous ſa puiſſance, diſtinguées formellemēt, non reellement, en leurs operations dépendent de la matiere, & partant ſont dites materielles, principalement aux beſtes & aux plātes, parce qu'elles ne peuuēt en icelles eſtre produites ſans matiere, ny eſtre, ny operer. Mais l'agent aydé de la puiſſance paſſiue de la matiere, eſt cauſe de leur production. Les Philoſophes diſent que la façon d'operer ſuit la façon d'eſtre, *modum eſſendi ſequitur modus agēdi:* l'âme donc qui eſt materielle, a de neceſſité ſes operations materielles, & eſt par cōſequent diuiſible & corruptible. Mais nous remarquōs pluſieurs degrez de perfection entre les âmes materielles, con-

ſideré que plus les animaux ſont accomplis, plus leur áme eſt ſimple & moins ſujete à diuiſion, ſelon Ariſtote, τὰ ἄριστα ζῶα φύσιν ἔχει μάλιστα μίαν. Le lyon, le chien, le cheual, à raiſon qu'ils ont vne generation plus parfaite, ont auſſi vne áme moins diuiſible que les animaux nommez inſectes, ἔντομα ζῶα, & ceux-cy encore ſont plus parfaits que les animaux dits ζωόφυτα beſte-plátes, parce que leur nature participe de la beſte & de la plante, cõme ſont l'oüitre, l'eſponge, & autres telles eſpeces. Les plantes ſont le dernier degré d'imperfection, de maniere que leur áme plus attachée à la matiere que les autres, eſt pareillement plus ſujecte à diuiſion. Il eſt ayſé à juger par leurs branches, leſquelles greffées ou replantées, prennent nourriture à la meſme maniere que leurs premieres ſouches; parce que l'áme vegetante moins parfaite que les autres, requiert moins d'inſtrumẽts pour operer, & qu'il ſuffit qu'vne brãche pour continuer ſon eſtre, ait des fibres qui tirent la nourriture de la terre, & qu'elle ſoit d'vne ſubſtance molle & rare, comme le ſaule, le pommier & autres ſembla-

bles, non trop dure ou amaſſée, comme le buys, le breſil, ou le gayac.

Si quelqu'vn demande, comment il eſt poſſible que l'âme raiſonnable contienne les deux autres, ſans admettre vne pluralité d'âmes. Nous diſons auec Ariſtote que la ſenſitiue & vegetatiue ſont contenues en la raiſonnable, comme le triangle eſt comprins dans le quarré. Tout ainſi que les figures inegales ſont raportées à la circulaire, qui eſt tres-égale, & icelle referée au centre qui eſt la cauſe de ſon égalité. De meſme maniere toutes formes accidentaires & diuiſibles, ſont raportées à la forme ſubſtancielle diuiſible, & ceſte-cy à la forme ſubſtancielle indiuiſible. De ſorte que l'âme raiſonnable peut ſeule ce que peuuent les autres, outre les actiõs qui luy ſont particulieres.

Pour faire fin, il appert que la vertu imprimée en la ſemence contient quelque choſe de diuin, & caché aux jugements des hommes; tellemẽt que quelque peine que nous prenions pour eſtre éclaircis en ceſte obſcurité, il nous reſte touſiours quelque doute & ſcrupule, qui entretient & nourrit noſtre ignorãce. C'eſt

à mon aduis, ce que vouloit dire Aristote, qu'il y a ie ne sçay quoy d'admirable, iusques aux plus petites parties de la nature. Parquoy il me semble qu'on demande à tort, comment les accidents peuuent produire vne substãce, veu que d'eux-mesmes ils ne peuuent subsister. Car cõme les formes inferieures à l'âme, sont produictes par vne chaleur élementaire promue par la premiere cause. Ainsi les âmes vegetantes & sensitiues par vne chaleur celeste & diuine, instrument de Dieu & des causes particulieres, sont produictes en la matiere, sans toutefois que nous puissions paruenir à vne cognoissance entiere de ce mystere. Plus encore donc deuons-nous estre ignorans, en ce qui regarde la generation de l'homme, l'âme duquel est vne substance diuine, & du tout éloignée de la nature. Nous deuons contempler les choses selon la capacité de nostre esprit, & ne nous pas obstiner a vouloir donner raison de ce qui passe les bornes de noz coniectures.

SCAVOIR SI LES DEMONS ONT SEmence, de laquelle l'homme puisse estre engendré. Opinions diuerses touchant les demons incubes & succubes. D'où peut estre prouenue cete erreur de la generation par les demons. L'homme ne peut estre engendré que de l'homme.

CHAPITRE. XVIII.

APRES auoir longuement discouru & prouué que la semence n'est point animée: vne autre difficulté se presente, pour estre examinée à son tour. Sçauoir si les Demons incubes & succubes peuuent charnellement se coupler auec les hommes, dont s'ensuiue la generation d'vn homme. Quelques-vns croyent que la conionction, ou copulatiõ charnelle des Demons auec les hommes est impossible, attendu qu'ils n'ont point de corps, & que n'estants point composez des élements, ils ne peuuent auoir le plaisir de l'attouchement. S'ils ne reçoiuent point de plaisir en cete action, Il fault, disent-ils, qu'il soient induicts à cela, ou pour mal faire, ou pour la necessité de la generation. Pour mal

faire ils ont assez de moyens sans cetuy-là. Ioint qu'ils peuuent induire les femmes à se coupler dereglément auec les hommes, la compagnie desquels leur apporteroit dauãtage de plaisir. Non la necessité, car il n'est point besoin d'engendrer des Demons, puis qu'ils sont incorruptibles, n'estant la generation à autre fin, que pour entretenir & conseruer les especes des choses perissables. Ny de produire des hommes en cete maniere, veu que les hommes de leur part si employent assez, & que l'espece ne peut perir, faulte de s'adonner à la propagation. Cassianus semble auoir esté de cet aduis, Iehan Chrysostome, Philastrius, Iules Scaliger, & vn imposteur Alemand qui a écrit de l'imposture des diables.

Plusieurs autres tiennent qu'ils peuuent auoir afaire auec les hommes & engendrer, mais entre-eux il y a encore de la diuersité. Les Ægyptiens soustenoient obstinement qu'il n'y a point de succubes, mais seulement des incubes. Quelques autres qu'il y a des succubes & des incubes, & qu'ils engendrent de leur semence propre, ayant la compagnie des

hommes. Cete opinion a esté suiuie par Iosephe, Iustin Martyr, Tertulliã, Athenagoras, Clement Alexãdrin, Marc d'Ephese, & Franciscus Georgius. Ceux qui croyent que les Demons sont immateriels, & qu'ils n'ont point de corps, soustiennent qu'ils peuuent engendrer seulement par le moyen d'vne semence empruntée, & qu'vn mesme Demon se faict succube premierement, afin de receuoir la semence de l'hõme, pour la jetter puis apres (ayant prins forme de Demon incube) dans la matrice de la femme, de laquelle il aura la cõpagnie. Sainct Thomas est de cet aduis, Albert le Grand, Hector Boethus, Simphorian Chãpier, Spranger, Cardan & autres. Ceux-cy se fortifient de témoignages & d'experiences, & disent que ce que les Poëtes ont autrefois raconté des Faunes, Satyres, Siluains, Nymphes Dieux & Deesses, n'estoiẽt que Demons incubes & succubes. Qu'vn Demon incube nõ Iupiter fut pere d'Hercules. Qu'Æneas fut engendré d'Anchise & d'vn succube. Romulus d'vn incube & de Rhea Siluia. Que le serpẽt qui coucha auec Olympias fẽme de Phi-

lippes, estoit vn Demon incube qui fut pere d'Alexandre. Que Merlin en Angleterre fut ainsi engendré. Balderus entre les Gots. Que les Huns tirent leur origine de quelques Demons incubes, qui engrosserent certaines femmes de la Gothie. Que Mellusine estoit vn Demõ succube, & que Seruius Tullius Roy des Romains fut fils d'vn Demõ incube *laris familiaris filius*, comme dit Pline. L'histoire en est assez notable. Ils disent qu'Ocrisia estant assise pres le feu, s'apparut à elle vn membre viril, qui saillit de dessous les cendres & l'engrossit. Ainsi Simon le magicien se vantoit d'estre fils de Rachel, lors qu'elle estoit encore vierge, & d'vn incube. Et que l'on a attesté le semblable de Martin Luther, qui a esté vn des monstres de nostre siecle. Mais pour plus grande foy, ils produisent outre cela les histoires qui ensuiuent.

Hector Boethe dit qu'en Escosse, vne jeune Damoiselle, qui ne voulut entendre à se marier, eut affaire auec le Diable, dont elle deuint grosse, & acoucha en fin de temps, d'vn mõstre hideux & effroyable à la veüe, lequel fut jetté au feu &

bruslé par les sages-femmes, depeur que cela estãt cognu, ne tournast au deshonneur de toute la race.

Helinand recite que dans le Diocese de Cologne, est vn magnifique chasteau sur le Rhin, nommé Iuuamen, & que plusieurs Princes qui s'estoient vn jour assemblez en ce lieu, apperceurent sur le fleuue vne nasselle tirée par vn Cigne, auec vne chaisne d'argent attachée à son col, de laquelle menée à bord, sortit vn Soldat incognu à tous les assistants; puis le Cigne auec sa nasselle se remit au coulant de la riuiere. Ce Soldat se maria depuis & eut des enfans. Mais quelque tẽps apres, le Cigne s'estant represente auec sa nasselle, il rentra dedans, & onc depuis ne fut veu d'aucun. On tient que de ce Demon sont sortis les Ducs de Cleues, Comme de Mellusine, les Contes de Poitou.

Godefroy d'Authun faict mention d'vn jeune homme de la Sicile fort bon nageur, lequel se bagnant en la mer, sur le commencement de la nuict au clair de la Lune, prist par les cheueux vne femme qu'il pẽsoit estre l'vn de ses compagnons,

& que l'ayant tirée au riuage & interrogée, elle ne profera iamais aucune parole. Nonobstant qu'il la mena ches soy & la print à femme. Mais quelque espace de temps apres, comme quelqu'vn luy reprochast d'auoir épousé vn Demon ou vn fantosme, il tira vne espée en presence de cetuila, la menaçant de tuer l'enfant qu'ils auoient eu ensemble, si elle ne parloit & declaroit son origine. A quoy elle fit cete réponse. Malheur sur toy miserable, qui pour m'auoir contraincte de parler, perds vne femme qui t'estoit grãdement vtile & necessaire. Si tu eusses peu porter patiemment ce mien silence, ie fusses demeurée auec toy pour tõ proffit. Mais puis que tu mas forcée à cela, tu ne me verras plus desormez, & à l'instant elle disparut.

Quelques-vns adioustent pour raisons, que telle generation par les Demõs n'est point hors de raison, veu qu'on tient que certains poissons naturellemẽt font le semblable, quãd de semence qu'ils recueillent des corps d'hõmes morts jettez dãs la mer, ils engendrẽt certains poissõs qui portent figure d'homme. Dauantage

puisque l'hõme peut estre engẽdré de vapeurs ou d'exhalatiõs, selõ le témoignage d'Heraclides, qui dit que de son tẽps, vn hõme tõba de la moyẽne region de l'air, comme vn lyon en la Peloponesse, & vn beuf du tẽps & en la presence d'Auicẽne. Pourquoy tiẽdrons-nous pour impossible, que l'hõme soit engendré par vn Demon de semence d'hõme empruntée, & iettée encor dãs la matrice de la femme?

Mais nonobstant tout cela: Il me semble que l'opinion de ceux-là est la meilleure & la plus certaine qui croyent que telle generation par les Demons est impossible. Nous cõfessons bien qu'ils peuuent auoir copulation auec les hommes, soit qu'ils trõpent l'imaginatiue, ou qu'ils se seruent de corps empruntez en cete conionction: Mais nous nyons du tout que de là puisse reüssir aucune generation. La raison est que s'ils engendrent, il est necessaire que ce soit de leur semence propre, ou de semence empruntée. De dire que deux-mesmes ils ayent semence, c'est vne ignorance, eu égard qu'estãs substances immaterielles, ils ne peuuent auoir cet excremẽt qui est com-

posé de sang & d'esprits. Ioint que quād cela leur seroit accordé ; le Demon incube produiroit plustost son semblable, ou quelque substāce moyenne entre l'homme & le Demon, comme peut estre le mulet entre le cheual & l'asne, que d'engendrer vn homme simplement, ce que toutefois nous ne voyons point, si nous ne prenons les demy-dieux de la Poësie pour argent contant. De vouloir d'ailleurs attribuer aux Demons la faculté de transporter la semence de lieu en autre, sans diminuer la vertu generatiue & le principe qu'elle contient : C'est chose où ie ne vois aucune raison, veu que les hōmes mesmes, qui ont la partie genitale trop lōgue, sont trouuez inhabiles au fait de la generation, par ce qu'en si long chemin la semence se refroidit & le principe se debilite. Si cela est possible croyons par mesme moyen ce que dit Auerrois de cete femme qui conceut dans le bain: & tenons pour histoire la fable de cete autre, qui eut vn enfant engēdré de neiges au lieu de semence. Albert le grand dit, que la partie genitale de la femme est tellemēt fœconde, que la semence

estant espandue dedans, elle produit infailliblement. Mais ce propos est vne réuerie indigne d'vn tel persõnage, & fondée sur quelques contes de vieilles, plustost que sur la raison. Chaqu'vn aduouë que l'homme qui est le plus parfait entre les animaux, a par mesme moyen vne generation plus parfaite & plus accomplie que tout autre. Il ny à point d'apparence donc, que les Demons quoy que sçauans, experimentez de longue main, & habiles à effectuer promptemẽt beaucoup de choses que nous tenons estranges & impossibles, puissent atteindre à ce chef d'œuure: Dauantage tous les témoignages qu'ils apportent pour fortifier l'autre opinion, ne sont que fables & cõtes apostez. Les Huns, Simon Magus, Merlin, Geuffroy à la grand dent, Balderus, ou n'õt point esté du tout, ou ont esté engendrez cõme les autres hõmes. Telles impostures estoient bõnes du temps que le monde estoit au berceau, pour couurir & cacher les adulteres, & conseruer l'honneur des filles qui s'abandonnoient à leur plaisir. Mais maintenant que le monde est hors de page & deniaisé plus

que iamais, telles inuentions ſont jugées vaines & ridicules, & tant ſ'en faut que de ce temps nous en ayons eu aucuns exemples, que la pluſpart ne croyent pas qu'il y ait des Demons. C'eſt la queſtion que fait Varron qui viuoit ſur la fin du regne ſuperſtitieux des Demons. Pourquoy Iupiter, dit-il, que les Poëtes tiennent auoir eſté extremement laſcif, a til deſiſté d'auoir des enfans? Eſt-ce point, qu'il eſt paruenu à l'an ſoixantieſme de ſon âge, & que la loy Papie a mis vne bride à ſa volupté?[a] *Vtrum ſexagenarius factus eſt, & illi lex Papia fibulam impoſuit?*

Quant aux raiſons qu'ils apportent, elles ſont tellement indignes d'eſtre miſes en ieu, que ie fais ſcrupule de les refuter. La premiere tirée d'vne maxime de Paracelſe, pourroit-elle eſtre qu'a l'aduantage des Demons, veu que cet impoſteur proteſte dans ſes œuures, que le diable a eſté ſon precepteur en Medecine? Si nous croyons que de la ſemence d'vn corps mort, peut eſtre produit vn poiſſon de forme d'homme. Croyons par meſme moyen auec les ſots, que le diable peut eſtre engẽdré d'vne racine de Man-

dragore. Pour le regard de ce que dit Heraclides, nous deuons tenir cela comme du tout faux, & comme inuenté pour cõfirmer l'opinion de ceux qui soustenoiét qu'il y a vn monde habitable dans la lune. Ou bien les Demõs auoiét transporté ce corps en l'air, pour puis apres le laisser tomber & nous abuser par ce moyen.

Nous auons des histoires certaines de nostre siecle, pour preuue de la copulation des incubes & des succubes auec les hommes, mais que la generation s'en soit ensuiuie, il n'en est point de nouuelles.

Iacques le Roux Chirurgien raconte, qu'en la ville de Constance en Allemaigne, vne seruante nommée Magdaleine eut la compagnie du diable, dont elle deuint grosse. Mais luy ayant dõné congé selon le saint & loüable conseil des superieurs de l'Eglise, elle fut tellement affligée, qu'elle pensoit à chaque moment estre au terme de son acouchement. En fin comme les sage-femmes estoient ordinairement appellées à cet affaire, elle se deliura, non d'vn enfant, mais d'vn amas de plusieurs ordures, de clous, de morceaux de bois, verres cassez,

cheueux, estoupes, os, pierres, ferrailles, & choses semblables qu'elle rendit par la matrice.

Le mesme autheur témoigne, qu'vne certaine fille receut le Diable à coucher auec elle en forme d'homme, dont peu apres elle tomba en telle maladie, que la matrice & entierement toutes les parties genitales luy deuindrent gangrenées ; & quelques remedes qu'on apportast contre ce mal, on ne peut empescher que les aynes & toutes les parties voisines ne luy cheussent de pourriture. Ainsi fut traicté le seruiteur d'vn boucher qui allant par pays, rencontra vn Demon en habit d'vne ieune femme belle & agreable, auec laquelle il eut affaire, ignorant qu'elle fust vn Demon. Peu apres il eut vne telle inflammation aux parties secrettes, qu'elles luy deuindrent totalement vlcerées. D'où nous pouuõs coniecturer, qu'ils se seruent de corps morts pour se ioindre auec les hommes, & que de là prouient cete corruption: Ce qui n'aduient toutefois quãd ils trõpent l'imaginatiue. Nous auons pour cõfirmer cete opinion, que tous les sorciers

& sorcieres, qui ont confessé en jugemẽt auoir eu affaire auec le diable, ont attesté qu'il est extrémement froid au toucher, & que la semence qu'il rend en l'acte de l'accouplement retient cete mesme qualité. Coniecture certaine que la generation ne peut s'ensuiure de tel embrassement, attendu que la chaleur celeste de la semence qui répond à l'élement des estoilles, selon Aristote, est vn fondement tellement necessaire, que sans icelle il ny à point de generation.

Nous concluons donc auec Vlricus Molitor, Pererius & autres, que les Demons ne peuuent engẽdrer, encore qu'ils ayent affaire auec les hõmes. Nous reiettõs les opinions premieres pour estre du tout banies, auec les fornettes des Rabins, qui disent que les Demons incubes & succubes prindrent naissance de la semence d'Adam, en cent trente ans qu'ils s'abstint de la cõpagnie de sa femme, apres le meurtre commis par Cain, en la personne d'Abel son frere. Si les vns croyent que les hommes peuuent estre engẽdrez de Demons, & les autres que les Demõs soient produits de semence d'homme;

commẽt en cete ſorte contrarieté pourrons-nous aſſeoir quelque jugemẽt? Les Demons ont eſté crées au commencement du mõde en meſme nombre qu'ils ſont auiourd'huy; ils ſon perpetuels, incorruptibles, & ſans aucun corps ſ'il n'eſt emprunté, & par conſequent ſans aucune ſemence, ſi elle n'eſt pareillemẽt empruntée. Reſulte donc qu'ils ſont inhabiles au fait de la generation.

Deux choſes à mon aduis, ont donné entrée à ceſte opinion de la generation par les Demons. La premiere vn paſſage de Moyſe mal entendu, quand il dit que les fils de Dieu ayants recogneu la beauté des filles des hõmes, prindrent à femmes celles qu'ils choyſirent entre toutes. Tertullian, Ioſephe, Iuſtin Martyr ont entendu par les fils de Dieu, les Anges contre toute apparence. Aben Ezra interprete, les hommes vertueux. Raby Kimhy explique, les hommes de grande ſtature, ſelon la maniere de parler des Hebrieux, qui nommẽt les haultes montagnes, les mõtagnes de Dieu. Et ſemble que cete intelligence ſoit conforme à la verité, eu égard que l'écriture adjouſte

puis apres, que de cete conjonction des fils de Dieu auec les filles des hommes nasquirent les Geans.

L'autre est vne maladie nommée ἐφιάλ-της *incubus* coquemare, qui à la verité est tellement estrange, que celuy qui en est saisi, pense estre suffoqué par vn Demon. Ce mal prend principalement au commencement du dormir, quand quelques vapeurs épesses & grossieres portées des parties inferieures, principalement de l'estomach au cerueau, bouchẽt les nerfs qui seruẽt à la voix & à la respiration. Au moyen dequoy le malade a opiniõ d'vn pesant fardeau sur sa poictrine, ou d'vn Demon qui veut faire force à sa pudicité. De verité ce mal peut estre causé par vn Demon. Toutefois le vulgaire qui ignore les causes des choses, & qui ne s'arreste qu'à l'apparence exterieure, croit que ce sont tousiours esprits qui apportent telles maladies. Pline a suiuy l'erreur du vulgaire en ce qu'il nomme ceste indisposition *faunorum ludibrium*, le passetẽps des fées. Nous lisons de ce subiect vne histoire assez plaisante, d'vn faict que raconte vn Medecin de ce temps estre na-

gueres aduenue en vn conuent du pays d'Auuergne. Ce Medecin ayant esté appellé pour visiter en ce lieu quelque malade, l'apotiquaire qu'il auoit mené auec luy, voulut vn matin, apres auoir esté tourmenté de la coquemare, quereller ceux qui auoient couché en la mesme chambre, de ce qu'ils luy auoient tellement serré & pressé le col, qu'ils l'auoiét, disoit-il, presque suffoqué. Ses compagnons au contraire nyoient hardiment, & le blasmant rejectoient sur luy toute la faute, de ce qu'il auoit passé toute la nuict sans dormir, comme s'il eust esté oultré de folie. Le jour ensuiuant apres auoir soupé largement, & pris des viandes flatueuses, qu'on luy auoit presentées de propos delibereé, on le fit coucher seul en vne chambre, bien close & fermée de toutes parts, où l'accez l'ayant repris comme en la nuict precedente, il iura que c'estoit vn Demon, duquel mesme il dépeignoit fort naiuement les gestes & le visage. Ce que depuis on ne luy peut oster de la phantasie, sinon apres auoir consulté les Medecins, & par leur moyen receu la guerison de son mal.

Il est certain donc que les Demons incubes & succubes peuuent auoir affaire auec les hommes, mais sans aucune generation, quelque histoire que l'on apporte au contraire. La generation de l'homme naturellement ne peut estre sans semẽce. Puis donc que les Demons manquent de ce principe, veu qu'ils n'ont point de sang, il faut qu'ils l'empruntent ailleurs. Et à raison qu'estant empruntée, il est impossible de la transporter de lieu en autre, sans perdre ce principe, il s'ensuit de toute necessité, que la generation de l'homme est vne mutation hors de la puissance des Demons.

BRIEFVE CONCLVSION DE TOVT ce discours. Description de la semence.

CHAPITRE XIX.

POVR mettre fin à ce discours, nous concluons generalement, que la semence nommée par Euripide vne rousée du Ciel, par L'actance, vne grasse & blanche humeur, *pinguis & cãdens humor*. Par Pline & Tertullian *virus genitale*. Par Arnobius *vis Lucilij*, par Nonnus

panapolitain écume mouuante d'elle-mesme, αὐτόκινητος ἀφρὸς, Est vn excrément de la secõde coction, loüable, blãc, & écumeux, cõposé de sang & d'esprits, qui acquiert sa perfectiõ aux testicules, pour seruir en la generation de cause materielle par le moyen de sa corpulẽce, & de cause efficiẽte à raison de ses esprits qui portẽt le principe. C'est cete vertu generatiue, qui en l'absence de l'âme du pere prepare & dispose la matiere, articule les parties de l'enfant, & les rend capables de receuoir la forme qui est l'âme, à l'aduenement de laquelle est la generation accõplie. Pour cete generatiõ sont necessaires le masle & la femelle, l'vn pour engẽdrer hors de soy son semblable: l'autre pour engendrer dedans soy, estant impossible que l'vn ou l'autre separement puisse suffire à la production de l'enfant. La semẽce du masle doit estre immediatemẽt par le masle conferée à la femelle; car autrement elle demeure sterile par la perte de son principe, quelque diligence que les Demons y apportent. La semence de la femelle est principalement dediée pour seruir de matiere aux membranes, qui

enueloppent l'enfant, & de supplement à la semence du masle, pour l'accomplissement des parties spermatiques.

Fin du second Discours.



DISCOVRS TROISIESME DE L'HVMEVR MELANCHOLIQVE.



A NOBLE ET VERTVEVX SEIGNEVR PIERRE DE Roncherolles Baron du Pont Sainct Pierre.

MONSIEVR,

Dautant que ce petit discours semble tenir quelque chose de l'humeur noire de laquelle il traicte, & mõstrer vne face triste & melãcholique (cõbien qu'il soit autre en l'interieur) ie lay long temps retenu comme captif, aymant mieux le voir chez moy couuert d'aragnes & de poußiere, que de l'exposer en tel estat à la veuë & au jugement des hõmes. I'auois opinion que le tiltre qu'il porte dégousteroit le Lecteur, de sorte qu'il feroit difficulté d'y employer quel-

ques heures, comme on regarde à peine vn visage décharné & de mauuaise couleur. Mais en fin ie me suis aduisé de le vous dédier, afin qu'estant sous vostre protection, la clairté de vostre nom fust vn remede contre cete noirceur, qui autrement me seroit fascheuse, comme le voile noir au pere de Theseus. Chaqu'vn recognoist, outre la splendeur de vostre maison, qui est des plus anciennes & des plus celebres de ce Royaume, L'honneur & la gloire que vous auez d'estre gratifié de tous les presents de la nature & de la fortune: D'estre né à la guerre & à la paix, pour embrasser comme Pallas les armes & les liures, & cherir également Mars & les Muses: Perfectiōs rares, & non ordinaires au demeurant de la noblesse. Il m'estoit dōc impossible pour dōner cours à ce petit traité, de le mettre en meilleure main.

Si quelqu'vn dit, qu'il semble en vous faisant ce present, que ie n'aye autre desseing que de me seruir de vostre grãdeur pour authoriser mon liure, & que i'employe vostre nom à trop peu de cas. Ie réponds quãd cela seroit vray, qu'on ne peut dire neantmoins que i'aye malfait. Les Grãds sont semblables au Soleil qui épãd icy bas sa lumiere pour dõner la vie, voire aux plus viles creatures, sans aucun espoir de recõpense. Si ie desire faire vn present à vous & au public, suis-je à blasmer si pour le rendre plus recommandable, ie luy souhaite vn rayon de vostre lumiere? Mais que ie n'aye autre but ou desseing que cetuila, c'est chose que ie ne puis auoüer. Car ie n'eusse iamais pensé à vous faire offre d'vn si petit don, n'eust esté que i'ay obserué plusieurs fois en choses pareilles, que vous auez l'œil à l'affection de ce-

luy qui donne, plus qu'à la valeur du present. Partant cõme Pan ne dedaigna pas de mettre sur ses leures la fluste d'vn petit berger. Cõme Æsculapius ne mesprisa point le logis de Sophocle: Ne Theseus la table d'vne pauure vieille. Ie m'assure que vous prendrez en bonne part ce petit discours, cõme s'il estoit de plus grand prix, & n'aurez desagreable de le voir éleué & estably sur la base de vostre nom. Autrefois vous m'auez conseillé de luy faire voir le iour, & deslors ie cõmençay à le limer & luy donner vne meilleure forme, pour vous faire paroistre que ie ne desire riẽ plus que de vous complaire, & demeurer toute ma vie,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble & affectionné seruiteur, IOVRDAIN GVIBELET.

TABLE DES CHAPITRES

DV TROISIESME DISCOVRS.



PREFACE.

COMBIEN QVE ce fust asses de faire voir la lumiere aux deux precedents discours, afin que selon le jugement que donneroit le Lecteur, sur ce coup d'essay, Ie prisses resolution, ou de me ranger à choses meilleures, ou de donner cógé du tout à ma plume. Si est-ce que fortuitement ayant rencontré ce troisiéme de la melancholie, cófus & en mauuais estat dãs mes memoires, ie me suis proposé d'employer quelques mauuaises heures à le polir, pour le presenter au public comme les autres. Voire mais dira quelqu'vn, quel plaisir receura le Lecteur en ce traicté de la melá-

cholie? Ce diſcours peut il apporter autre choſe que du chagrin & de la triſteſſe, puis que le tiltre qu'il porte ſur le front, ne promect que de la melancholie? Le Lecteur qui ne cerche que les moyẽs de trouuer quelque repos, relaſche, ou recreation à ſon eſprit, doit-il pas vacquer à vn autre ſuject, pluſtoſt que de ſ'arreſter à vne ſi facheuſe matiere, qui ſe preſente aſſes d'elle-meſme dans les affaires du monde, ſans la recercher de propos deliberé dedans les liures? De verité encore que le premier but de ceux qui écriuent ſoit en inſtruiſant de profiter au public, ils doiuent outre cela, donner quelque gouſt à leurs écrits, pour réioüir le Lecteur, & luy oſter les occaſions de ſ'ennuyer quãd il nous donne vne partie de ſon loiſir. Et n'eſtoit que

ie me promets ces deux points, tāt ſ'en faut que ie vouſiſſes rien expoſer au jugement des hommes, que i'aymerois mieux prēdre l'éponge que la plume: Mais auſſi eſt-il à noter, que le contentement de la lecture ne dépend pas touſiours de ſujects ridicules, mais pluſtoſt de matieres qui enrichiſſent l'intellect & le rendēt plus noble & plus parfait. Les eſprits ſolides ſ'exercēt à la recerche des cauſes: Ils ſe reſiouiſſēt lors q̄ par diſcours ils entrēt en cognoiſſance de ce qu'ils ignoroiēt au parauāt; fuſt ce vn ſujet le pl⁹ triſte du mōde. Les Philoſophes diſcourēt de la vieilleſſe, de la mort, & des paſſiōs de l'áme. Les Medecins des maladies, des douleurs, des excremēts, des poiſons, & neātmoins on prēt plaiſir à la lecture de leurs œuures. Pourquoy dōc ce diſcours de

la melācholie, ou nous examinons la nature, les effets & les proprietez de cete humeur, d'vn jugemēt precipité sera til condamné sans estre oüy? Si nous sommes melancholiques, prenōs plaisir à oüyr discourir de nostre naturel, comme ceux qui passent leur dueil en plorant, τὴν λύπην ἅμα τῷ δακρύῳ συνεξάγουσιν. Si nous n'auōs rien de la malice de cete humeur? Ce nous doit estre vn cōtentemēt estāts exempts de cete misere, de voir les autres sur le theatre, comme ceux qui en asseurāce sur le port, se delectent à contempler vn naufrage. Combien que la melancholie de soy, soit mal-plaisante, I'espere neantmoins, que ce que ie deduiray de cete humeur, sera jugé agreable, & moins fascheux, peut estre, que ce qu'Erasme a escrit de la folie.

LA MELANCHOLIE DIVISEE EN ses especes. De l'origine de leurs noms. D'où prouienent toutes les especes de melancholie.

DISCOVRS III.

CHAPITRE I.

GALIEN reprent quelques Medecins, à mon aduis, de l'eschole d'Erasistratus, qui nioient que l'humeur melancholique peust auoir lieu en vn corps sain & bien disposé, & attribue la cause de cete erreur à l'ambiguité du mot τῇ ὁμωνυμίᾳ. Parce qu'ignorans que ce mot melancholie, fust commun à plusieurs especes, Ils prenoient le general pour le particulier, la melancholie pour la cholere noire. De peur que nous ne tombions en pareille faute, nous leuerõs premierement l'ambiguité de la diction, diuisant la melancholie en ses especes; où en passant, nous deduirõs la nature, pour puis apres discourir des qualitez de chaque espece.

Nous constituons donc deux especes de melancholie, vne naturelle κατὰ φύσιν, l'autre παρὰ φύσιν cõtre nature. La premie-

re eſpece eſt ditte ſuc ou humeur melancholique, *ſuccus aut humor melancholicus*, μελαγχολικὸς χυμὸς. L'autre eſt nõmée communémẽt cholere noire, *atra bilis*, μέλαινα χολή.

a Cap. 37. lib. 7. nat. hiſt.

b In intinerario.

Selon Pline[a] & Rutilius [b] *fel nigrum*. Le genre qui comprend l'vne & l'autre, eſt entendu par ce mot melancholie, cõbien que quelquefois il ſoit approprié aux eſpéces, principalement à la cholere noire. De vray toutes ces dictions, preſque ſignifiẽt vne meſme choſe, mais faute d'autres, eſtant vn peu deguiſées elles ſont employées pour ſignifier diuerſes ſubſtances. Nous pratiquõs le ſemblable en ces deux noms ἄνθραξ & *carbunculus*. Les Iuriſconſultes vſent de la meſme licence en ces deux termes *pignus* & ὑποθήκη, gage & hypoteque; cõme les Theologiens en ces deux autres *quinquageſima* & πεντηκοστή. Mais il ſuffit que par les mots quels qu'ils ſoient, nous paruenions à la cognoiſſance des choſes. L'vne & l'autre melancholie ſont encore diuiſées en d'autres eſpeces, leſquelles nous deduirons preſentement en traictant de l'origine de cete humeur.

Quand en la premiere digeſtion, le

chyle, qui eſt la meilleure partie des viãdes cuittes au ventricule, eſt diſtribué au foye, par les venes dites meſaraiques; Nature par la faculté ſanguifique de cete partie noble, le tranſmue en ſang, qui eſt vn aſſemblemẽt des quatre humeurs, aſçauoir du ſang proprement appellé, de la pituite, de la cholere, & de la melancholie. Non toutefois que telle diuerſité d'humeurs ſoit cauſée d'vne chaleur inégale, ou de pluſieurs facultez diuerſes: mais d'vne ſeule, qui produit par le moyẽ d'vne meſme chaleur, diuers effets de diuerſes matieres. Puis que nous experimẽtons ſouuent, qu'vne meſme cauſe peut engendrer des effects cõtraires de ſujets diuers & differents; La chaleur naturelle retenue en vn meſme degré, peut produire multiplicité d'humeurs, du chyle qui eſt composé des quatre éléments, à raiſon que ce que nous donnons au ventricule pour nourriture, eſt pareillement mixtionné de ces quatre corps ſimples. De la partie plus ſubtile du chyle eſt faite l'humeur bilieuſe & cholerique, ſemblable à la fleur du vin, οἷον ἄνθος τοῦ οἴνου, dit Galien, [a] ou à la fleurette du laict τοῦ βουτύρου.

[a] *Lib. 2. de facultatib. naturalib. leg. Alex. probl. 7. li. 2.*

a Lib. 4. de morbis.

selon Hippocrate, a & cete humeur répond de proportion au feu élementaire. La partie la plus épesse est changée en melancholie, humeur terrestre comme la lye qui rassied au fond du vin, ou de l'huile, ὥσπερ ἡ τρὺξ καὶ ἡ ἀμοργή. Les deux autres qui moyennent entre ces deux extremitez, sont cõuerties en sang & pituite, qui rapportent aux élements de l'air & de l'eau. Or la nature qui a cete coustume de rẽdre les choses à leur perfection, auant que de conduire cete masse d'humeurs dans les grandes venes, pour alimenter toutes les parties du corps, tasche de purifier le tout, tant qu'il luy est possible, πειρᾶται ἡ φύσις καθαίρειν διὰ παντός. De sorte que par le moyen de la chaleur, qui a cete vertu de separer les choses estrangeres, la partie la plus subtile & la plus chaude, qui n'a peu estre conuertie en vn suc louable, est attirée par la vessie du fiel, destinée du tout à cet affaire. Et est cet excrément de la seconde coction appellé *bilis excrementitia*; Bile ou cholere reiettée. La partie plus terrestre, de mesme maniere, de laquelle nature n'a peu faire son proffit, est portée à la rate, par la vé-

ne ſplenique. Et cete humeur eſt dite *melancholia excrementitia*. Melancholie excrement. Où nous noterons en paſſant, que la nature comme vne bonne mere de famille met tout à proffit, iuſques aux choſes qu'on penſeroit abiectes & inutiles. Car tout ainſi que la veſſie du fiel, apres auoir tiré la meilleure partie de l'excrément bilieux pour ſa nourriture, ſe décharge du ſurplus dans les inteſtins, pour ſeruir de clyſtere naturel. La rate ny plus ny moins, apres ſ'eſtre nourrie du plus exquis de la melãcholie reiettée, dégorge la reſte, en partie dans le fond du ventricule; tant pour ayder à retenir là, les viandes par ſon adſtriction, ſelon Galien, que pour y donner par ſon aigreur, l'aiguillon de l'appetit, ſelon les Arabes; En partie aux venes hæmorrhodales du ſiege. Le ſang donc eſtant ainſi purifié de ces deux excrements, eſt porté dans la vene caue, où il demeure encore compoſé de quatre humeurs, pour la nourriture du corps, ſelon la diuerſe conſtitution de ſes parties. L'humeur bilieuſe eſt la partie du ſang la plus chaude & plus prompte, ſemblable

à l'eſprit du vin, pure & nette de toute mauuaiſe qualité, afin de nourrir les parties bilieuſes comme les poulmons. La melancholie eſt la partie plus terreſtre, propre à rendre le ſang plus ferme & plus ſolide, & à ſeruir de nourriture aux parties plus groſſieres du corps, comme ſont les os, conſideré qu'elle n'a ny aigreur, ny aucune autre cõdition mauuaiſe, que pourroit auoir celle qui n'eſt qu'excrement: Auſſi n'eſt elle pas nommée excrémẽt comme l'autre; mais ſuc melancholique *melancholicus ſuccus*. La pituite pareillement y trouue place, & à cete-cy, la nature n'a point donné de lieu certain pour receuoir ſes excrements, à raiſon qu'elle n'a rien qui empeſche qu'elle ne ſoit totalement changée en ſang bon & loüable, pour la nourriture des parties pituiteuſes, comme le cerueau. Cete humeur eſt cõparée à la verdeur du vin, qui (comme l'on dit vulgairemẽt) ſe change & ſe tourne en vin auec le temps. La partie la plus douce & la plus temperée en toutes ſes qualitez, que nous pouuons iuſtement nommer le threſor de la nature, eſt le ſang. Combien que impropre-

mẽt ce nom ſoit attribué à toute la maſſe. Outre ces quatre humeurs, no⁹ voyõs vne certaine humidité ſereuſe, qui eſt vne partie de ce que nous beuuons, meſlée auſſi auec le ſang: Mais cela ne doit eſtre reputé humeur, n'eſtant à autre fin dans les venes, que pour porter & conduire le ſang par tout le corps, & à la fin de ſa charge, ſeruir de matiere aux ſueurs, aux l'armes, & aux vrines. Ces quatre humeurs ſont dictes alimentaires, par ce qu'elles ſont conuerties en la ſubſtance du corps. Et partant il appert que la melancholie naturelle contient ſous ſoy deux autres eſpeces, vne qui eſt ſuperflue, l'autre alimentaire, neceſſaires toutes deux neãtmoins, ſelõ la doctrine d'Hippocrate. Venons maintenant à l'autre genre qui eſt la melancholie contre nature.

La melancholie que nous appellons cholere noire, eſt en toutes ſes qualitez pire que la premiere, nagueres décrite. Et à raiſon qu'elle eſt outre l'intẽtion de la nature; les Medecins la nomment melancholie contre nature. Cete-cy, ainſi que l'autre, cõtient deſſous ſoy pluſieurs

especes, le nombre desquelles est en controuerse entre les doctes. Auicenne en constitue de quatre sortes, parce qu'il a opinion que chacune des quatre humeurs, estant bruslée, peut separemẽt constituer vne espece de cholere noire. L'humeur bilieuse vne espece à part, la pituite bruslée vne seconde, & ainsi des deux autres. Galien semble quelquefois n'en admettre que deux especes, vne faite des cendres de l'humeur bilieuse ou cholerique, l'autre de melancholie bruslée, alimentaire ou autre. Quelquefois il y adjouste vne troisiesme de sang bruslé. La plus suiuie opinion est que la cholere noire est diuisée en trois especes, eu égard qu'elle ne peut estre faite par adustiõ, que de trois humeurs, asçauoir de sang, de cholere, & de melancholie. Et que la pituite est du tout hors de proportion, de pouuoir paruenir à la nature de la cholere noire, qui luy est contraire cõme fort bien ont disputé contre les Arabes Manard, Valesius, Valeriola & autres celebres personnages, qui ont destruict les fondemens de cete opinion.

Nous pouuons pour accorder ce different

rent establir deux especes de cholere noire. Vne bastarde & quasi contrefaite, d'autant qu'elle ne possede point entierement [a] les mauuaises qualitez de la vraye cholere noire, & qu'elle est comme moyenne entre la melancholie naturelle & non naturelle, estant faite de matiere plus benigne, plus douce & plus temperée, asçauoir de sang bruslé. L'autre exquise & legitime, laquelle de rechef nous diuisons en deux especes dernieres. La premiere est de cholere bruslée, que nous soustenons auec Galien cõtre les Arabes, estrange & trespernicieuse μοχθηρότατον χυμόν. La seconde de melancholie naturelle bruslée, dãgereuse aussi, toutefois moins facheuse que l'autre, à raison que l'humeur bilieuse a vne action plus prompte que la melancholie δραστικωτερός ἐστι.

[a] Leg. Galen. aphor. 53. lib. 6.

DES QVALITEZ DE LA MELANCHOLIE. Quel est son temperament. De sa couleur & par quelles causes elle est noire.

CHAPITRE II.

APRES auoir distingué les especes de la melancholie, il ne sera hors

de propos, que nous demõstrions qu'elles sont leurs qualitez, le temperament, la couleur, & consequemment les autres. Personne comme ie croy, ne doute que l'humeur melancholique, ne soit froide & seiche, eu égard qu'elle est terrestre γεώδης χυμὸς, & composée des parties terrestres de la premiere nourriture. Mais la cholere noire est froide & seiche, diuersement toutefois selon la diuersité des espéces. La cholere noire causée de cholere jaune bruslée, sans doute est chaulde & seiche. Celle qui est de sang bruslé retient ces mesmes qualitez, Mais en vn degré plus remis. La troisiéme qui est d'humeur melancholique bruslée ou pourrie à vn temperamẽt inegal; c'est à dire, participant du chauld & du froid cõme le vinaigre. Quand le vin par vne maniere de corruptiõ, est conuerty en vinaigre, qui est cõme vn vin mort & corrompu, *vini cadauer*, cete corruption luy oste la chaleur du vin, luy laissant quelque chaleur toutefois à raison de la pourriture; de maniere qu'il y à [a] inegalité de temperament. Il est resolutif à cause de sa chaleur, il est adstringent à l'occasion de sa froi-

[a] *Leg. Galen. lib.* 10. *&* 14. *meth. Ætius cap.* 1 *lib* 1. *Paulus Æg. lib.* 7. *de simpl. med.*

dure. C'est ce qui a donné sujet aux anciens, de douter du temperament du vinaigre, parce que ne recerchans en cete liqueur que l'vne ou l'autre qualité (arrestez peut estre sur ce fondemẽt que deux contraires ne peuuent subsister ensemble en vn mesme sujet) & voyans d'autre-part, les effects de la chaleur & de la froidure, ils sont demeurez irresolus sur cete matiere: La mesme raison à mon aduis, est de l'huile rosat, du camphre, du vifargent, & du psilium, desquels le temperament est en controuerse entre les modernes. La cholere noire causée d'humeur melancholique, brulée ou corrompue entant qu'elle est vne substance terrestre, ὅτι γεώδης, dit Galien, sans doute doit estre reputée froide. Mais elle retient outre cela quelque chaleur, à cause de l'adustion ou de la pourriture comme la cendre & le vinaigre, [a] καθάπερ ἡ τέφρα καὶ τὸ ὄξος!

[a] Gal. lib. 6. de sympt. caus.

Apres le temperament, nous remarquons en la melancholie la couleur noire, les causes de laquelle me semblent à la verité d'vne difficile recerche. Car si nous en attribuons la cause, à l'element

de la terre, duquel cete humeur possede le plus, pourquoy, demãdera quelqu'vn, les os ne sont-ils de cete couleur, peut estre plus terrestres que la melancholie? Si nous auons recours simplement à la froidure, la pituite deura estre noire par mesme moyen. Si nous en reiectons la cause sur la qualité froide & seiche, & sur la substãce terrestre tout ensemble; toute substance de pareille constitution, deura estre noire comme la melancholie; ce qui n'est point toutefois, veu que la coque de l'œuf est froide, seche, & terrestre selon a Aristote, laquelle toutefois nous confesserons estre blanche, si nostre esprit n'est malade de la iaunisse, ou si nous ne voulions auec Anaxagoras obstiner que la nege fust de couleur noire. Si nous disons que l'humidité & la froidure aux parties terrestres, causent cete qualité, nous osterons la proportion de cete humeur auec la terre; en laquelle la secheresse est admise, comme en premier sujet, entre les Philosophes. Et qui est plus, no9 nous opposerons à ce que dit Theophraste, que les choses deuiennent noires, quand l'air & l'eau qu'elles contiennent

a *Cap. 2. lib. 3. de gener. animal.*

sont consommez par le feu.

Pour resouldre cete question, nous noterons qu'il y a plusieurs causes qui aydẽt à acquerir cete couleur, & pareillement diuerses matieres propres ou non propres à la receuoir. Nous voyons plusieurs choses deuenir noires par la froidure, cõme les vieillards, les bourgeons des arbres exposez à la gelée, & les parties du corps en la vehemence de l'hiuer, μελαίνεται γὰρ ὑπὸ ψύξεως, dit [a] Aristote. Nous pourriõs adiouster auec Galien que les dejectiõs & les vrines noires, sont quelquefois aussi causées de froidure; mais en cela ie n'aprouue point son opiniõ. Car si à son imitation nous comparons les choses interieures aux exterieures, puis que hors de nous tout ce qui deuient noir est tel à raison d'vne extréme froidure, nous ne pouuons dedans nous, acquerir la noirceur par ce moyen, attendu que nous ne pourrions viure auec vn tel excez de froidure. La chaleur vehemente a encore cete faculté, consideré que le soleil noircit la peau, & les charbons deuiennent noirs par le feu. L'humidité pareillemẽt peut estre cause de cete qualité, car nous

[a] Leg. Alex. probl. 43. lib. 1.

voyons que le ſucre diſſoult auec de l'eau deuient noiraſtre : Comme le plaſtre lequel tant blanc que l'on voudra, noircit eſtant meſlé auec de l'eau, laquelle puis apres eſtant exalée & diſſipée, il reuient à ſa premiere blancheur. Pour cete meſme raiſon, le pain nouueau cuit, dit Ariſtote, ſemble plus noir & plus bis que le raſſis, dautant qu'il a plus d'humidité, [a] αἴτιον γὰρ τῆς μελανίας ὕδωρ. Or que le pain tendre ayt plus d'humidité, il appert en ce qu'il peſe dauantage : Car l'humeur, ſelon le meſme Philoſophe, rend les choſes plus peſantes. Ainſi diſoit Empedocles [b] que les yeux noirs ont plus d'eau que de feu μελανόμματα πλεῖον ἔχειν ὕδατος ἢ πυρὸς c'eſt à dire plus d'humidité. Les Ægyptiens nous ont ſignifié cela, par la deſcription de leur Dieu Oſiris, qui eſtoit le Nil, qu'ils diſoient eſtre de couleur noire μελάγχροον, par ce que comme dit Plutarque, [c] toute ſorte d'eau a cete proprieté de noircir & les nues, & la terre, & les habits ὅτι πᾶν ὕδωρ καὶ γῆν καὶ ἱμάτια, καὶ νέφη μελαίνει. Si quelqu'vn oppoſe à cecy ce que dit [d] Ariſtote que ceux qui habitent les païs chauds du Midy ont les yeux noirs, & les

a Ariſt. probl. 4. ſect. 21.

b Leg. Ariſt. cap. 1. lib. 5. de gener. animal. & probl. 14. ſect. 14.

c Lib de Iſid. & Oſirid.

d Problem. 14. ſect. 14.

Septentrionnaux au contraire. Ie réponds que cela prouient des esprits, l'abondance desquels cause la blancheur,& le deffault la noirceur cõme en Æthiopie,où ils sont dissipez par la chaleur excessiue du climat. Si on obiecte encore que la chaulx meslée auec de l'eau deuiẽt blanche: Ie répõds que le feu caché dans la chaulx est cause de ceste blancheur, par ce qu'il conuertit ceste eau comme en écume & la rend aërée.

Entre les substances, celles qui sont aërées, inclinent plustost à la blancheur qu'à toute autre couleur, ainsi qu'il est aysé à juger, tant par les écumes que par les gresses & liqueurs huileuses. Où au cõtraire les matieres terrestres sont plus propres à receuoir la couleur noire, principalement si elles ont quelque humidité adstringẽte, comme la scyure du boys de chesne encore vert. La raison est que la couleur plus naturelle de la terre, combien qu'elle n'en doiue point auoir naturellement, est la noire; veu qu'elle est de tout point opposée à l'air, qui cause la blancheur aux choses mixtes, à raison qu'il les rend transparẽtes, comme nous

pouuons voir en la ſemence, laquelle eſtant expoſée au froid, deuient noire par la diſſipation de l'air & des eſprits a ὅταν ἀναπνεύσῃ τὸ θερμὸν καὶ ὁ ἀὴρ ψυχθῇ, ὑγρὸν γίνεται καὶ μέλαν. Les Grammairiens ſemblẽt eſtre de cet aduis quand ils deduiſent le mot Latin *ater quaſi a terra*, de la terre, & les b Poëtes qui appellent la terre noire γῆν μέλαιναν, comme ſi ceſte couleur luy eſtoit plus ordinaire que toute autre.

a *Cap. 2. lib. 2. de gener. animal.*

b *Anacr. od. 19. leg. Plutarchus lib. de primo frig.*

Cela ainſi eſtably nous diſons que la melancholie a preſque toutes les conditions requiſes, pour acquerir la noirceur. Premierement la naturelle eſtant vne ſubſtance terreſtre eſt froide. Elle a de l'humidité car elle ne ſeroit receüe entre les humeurs ſi elle eſtoit ſeiche actuellement. Ceſte humidité eſt accompagnée d'aſtriction, cõme Galien & l'experience nous le monſtrent. La froidure & l'adſtrictiõ, en reſſerrãt chaſſent ce qui pouuoit eſtre d'humidité ſuperfluë, amaſſent les parties terreſtres, & les allient auec l'humidité, au moyen dequoy elles ſont moins tranſparentes, par ce que moins aërées & par conſequẽt plus noires. Ainſi l'ebene qui eſt auſſi adſtringente, eſt de

couleur noire : Ainsi le chesne noircit en l'eau. Pour cete raison le gayac, les gales, le coupros, les grenades, noircissent les liqueurs où ils sont mis en infusion. Ainsi les noyaux des mirabolans sont propres à faire de l'encre. En consideration de cela mesme les Medecins ordonnēt aux dysenteriques le laict d'vne asnesse noire, plus cōuenable que d'vne autre, à raison de l'adstriction. Ce qui empéche que les os n'ayent cete couleur, est qu'ils sont secs naturellement, & comme vne terre plusieurs fois recuitte, selon l'opinion de Platon. S'ils ont quelque humidité, elle est huileuse & aërée, qui est vne des principales causes de leur blancheur. Car nous voyons que cete humeur estāt dissipée par vn feu moderé, ou tournée en suye, ou cariez en la gaugrene, ils deuiennēt noirs cōtre leur nature. Apres dōc la dissipatiō de cete humidité aërée, reste vne secōde qui est aqueuse cause en partie de la noirceur, & cete-cy estāt encore dissipée par le feu, l'os retourne à sa premiere blācheur, cōme l'huile qui deuiēt blāche exposée au feu par la dissipation de laquosité qu'elle peut auoir, [a] ἐξαλμίζοντος

[a] *Aristot. cap. 7. lib. 4. meteor.*

ὄλετος, ou comme les charbons quand ils sont reduits en cendre. Le trop d'humeur donc rend les choses blanches, d'où viẽt que les branches nouuelles sont plus blãches que le tronc des arbres, comme dit Aristote, L'humidité moderée en vne substance terrestre & adstringente: cause la noirceur, si elle ny est par fantasie & en apparence seulement κατ' φαντασίαν, cõme en l'obscurité de la nuict. La melãcholie contre nature a vne couleur noire, encore plus assouuie que la naturelle: Mais cete qualité luy prouiẽt d'vne cause cõtraire asçauoir d'vne chaleur excessiue, qui dissipe le plus subtil de l'humeur, la brusle & la desseche dauantage, soit sang, bile, ou melãcholie. S'il ny à point d'inconuenient [a] que deux causes contraires produisent vn mesme effect, non plus que deux effets cõtraires recognoissent vne mesme cause: Si le Soleil blanchit l'huile & noircit la peau. Si le feu amolit la cire & durcit le sucre. Si le chaud quelquefois cause le frisson & les fluxiõs de cerueau qui peuuent aussi estre causez par la froidure. Pourquoy la froidure ne pourra-tel causer la noirceur en la melã-

[a] Leg. Alexand. probl. 129. lib. 1. & probl. 65. lib. 2.

cholie naturelle ; & l'aduſtion ou chaleur exceſſiue en la cholere noire. Ie n'ignore point que cela ne ſoit arreſté entre les Philoſophes, que la diuerſité des choſes requiert diuerſité de principes, & que c'eſt contre Ariſtote, qu'vn meſme effect ſoit cauſé de deux contraires, τὰ ἐναντία τοῦ αὐτοῦ εἶναι αἴτια. Mais cela doit eſtre enrendu, qu'il eſt impoſſible en la nature que deux contraires produiſent vn meſme effect, par vn meſme moyen. Quand la chaleur excite le catharre ; cela ſe fait par dilatation, parce qu'elle ouure les pores à vne humeur preſte à ſortir, & qui n'attendoit que l'ouuerture du paſſage : La froidure fait le meſme ; mais en reſerrant & en cõprimant, comme quand en preſſant les doigts nous chaſſons le noyau qui eſt entre-deux, κατ' ἐκπύρησιν. Le froid en comprimant, repouſſe l'humidité ſuperflue : le chaud en l'exhalant la conſomme & la diſſipe. Ariſtote dit que le ſang ſe noircit deuenant eſpez [a] τὸ αἷμα πηγνύμενον μελαίνεται. Il ſ'épeſſit par deux moyẽs, par la froidure ; & lors il eſt appellé grumeau θρόμβος, ou par aduſtion, & lors il dégeneré en cholere noire. C'eſt ce que dit Theo-

[a] Ariſt. probl. 1. ſect. 8.

phraste, [a] que toutes choses bruslées deuiennẽt noires, πάντα καιόμενα μελαίνεται. Mais icy nous deuons cognoistre quelles choses sont propres pour estre bruslées, & par ce moyen il sera aysé de donner raison pourquoy la pituite tant seiche que l'on voudra demeure tousiours blanche: Tout ce qui est aqueux & de la nature de l'eau, ou facile à estre resout en vapeur, ne peut estre bruslé, parce que le feu ne trouue point de resistẽce, en ce qui a trop peu de parties seiches, [b] ὀλίγον ξηρὸν ἔχει. Mais celles-là qui ont vne substance terrestre: auec des pores ou le feu puisse penetrer, pour consommer peu à peu l'humidité, sont bruslées par ce moyen. La pituite donc qui a peu ou point de parties terrestres, ne peut estre bruslée, mais dissipée en vapeurs cõme l'eau pour cete raison dite ἄτμιστον par Aristote, [c] & par Plutarque, [d] ἄκαυστον qui ne peut estre bruslée. La cire & l'huile, qui ont vne humidité aërée & inépuisable, blanchissent au Soleil & à la chaleur, parce que la chaleur moderée ne peut auoir le dessus de cete humidité, où pour brusler, il faut que l'humidité soit plus debile que la chaleur

[a] Lib. de colorib. leg. Arist. probl. vltimo sect. vltima.

[b] Arist. cap. 9. lib. 4. meteor.

[c] Ibidem.

[d] Lib. de primo frigido.

ἀδυνατεῖ ἐγ. τοῦ πυρὸς.

Les raiſins en la vigne deuiennẽt noirs, quãd la chaleur en cuiſãt diſſout l'humidité ſuperflue. Ainſi les roſes rouges eſtãt deſſechées noirciſſent, & ſemble que la couleur rouge en l'vn & l'autre ſoit vn chemin à la noirceur. Auicenne toutefois qui a recogneu que toutes choſes bruſlées ne deuiennẽt pas noires, a donné cete diſtinction, que quand le chauld adreſſe ſon action ſur vne ſubſtance humide, il noircit, quand il agit ſur vne ſubſtance ſeche il cauſe la blancheur. Mais il ſemble que cete diſtinction, pour ne ſuffire & n'eſtre encore aſſez ample doit eſtre ſuiuie d'vne ſecõde. Car ſi le chaud agit en vne ſubſtance qui n'ayt que peu ou point de parties terreſtres, elle diſſipe ſans changer la couleur, ſi en vne ſubſtãce terreſtre qui ait de l'humidité agueuſe elle noircit. C'eſt ce que dit Ariſtote, que toute ſubſtance terreſtre noircit eſtant bruſlée, τὸ γεῶδες ἅπαν καιόμενον γίνεται μέλαν.

RAISONS DE LA PESANTEVR DE La melancholie. Quelles causes la rendent luisante.

CHAPITRE. III.

LEs autres qualitez de la melãcholie sont l'épesseur, la pesanteur, & la splendeur, desquelles les deux premieres estant de facile deduction ne meritent qne nous nous y arrestions dauantage. Puis que cete humeur est terrestre, de necessité elle doit auoir part aux qualitez de la terre. L'épesseur se cognoist au doigt & à l'œil. La pesanteur se manifeste par le mouuement. Les varices & les vlceres malignes & melancholiques s'engendrent souuent aux iambes, à cause que cete humeur tend aux parties inferieures διὰ τὴν καταφερῆ ῥοπήν. C'est la raison que rend Alexandre, pour soudre cete question, pourquoy la cholere noire, peut ronger les iambes, les mammelles, & autres parties, & non la substance du cerueau. Parce, dit-il, que le cerueau qui n'a que des venes fort estroictes, & est situé au lieu plus haut & eminent de tout le corps, n'est guere propre pour receuoir

beaucoup de melãcholie, qui a ſon mouuement pluſtoſt vers les parties baſſes. C'eſt ce que nous enſeigne Hippocrate, qu'il faut purger par le bas les melancholiques, pour autant dit Galien, que cete humeur encline à raiſon de ſa peſanteur, vers les parties inferieures, ὅτι κάτω ῥέπει ὁ χυμὸς οὗτος.

Pour le regard de la ſplendeur, c'eſt vne qualité qui eſt de ſon propre, & qui requiert de la diligence pour la recerche de ſa cauſe: Il n'y a point de doute, que toutes ſubſtances liquides n'ayent quelque ſplẽdeur, à raiſon de l'entretenance des parties qui cauſent vne égalité & poliſſure de ſuperficie. Mais à la verité plus l'humeur eſt épeſſe & amaſſée, plus elle rend de lueur & de ſplẽdeur, cõme nous voyons que la mer eſt plus luiſante que l'eau doulce, & entre les plantes celles-là qui ont vn ſuc eſpez & viſqueux, comme le pourpier, la hannebane, la petite éclayre & autres ſemblables. La melancholie, & principalement la cholere noire, ſurpaſſe pour cete raiſon les autres humeurs, pour le regard de la ſplendeur, veu meſme qu'elle reluit dauantage que

le ſang, ſelon le témoignage de Galien ἡ μελαίνα χολὴ στιλπνοτέρα καὶ αὐτοῦ τοῦ αἵματος. A raiſon dequoy il l'a compare au bitume τῇ ἀσφάλτῳ qui croiſt en la mer morte de la Iudée. Pour diſtinguer donc la melancholie d'auec toute autre eſpece d'humeur, nous pouuons eſtablir trois qualitez fort propres pour en tirer vne definition: Aſçauoir la noirceur, la ſplendeur, & cete proprieté de ne pouuoir eſtre caillée. Par la noirceur elle differe d'auec la pituite, la cholere, le laict, la ſemence & autres ſemblables. Par la ſplendeur d'auec les humeurs noires compriſes ſous ce mot τὰ μελάνα en Galien. Et par cete vertu qu'elle a de ne pouuoir eſtre caillée τῷ μὴ πεπηγέναι d'auec le ſang, qui à raiſon de ſes fibres ou filets, eſt pris & caillé auſſi toſt qu'il eſt hors des venes. C'eſt pourquoy Galien ne ſe contente pas quelquefois de dire αἷμα μελαγχολικὸν ſang melancholique, mail il adiouſte καὶ στίλβον & luyſant, comme eſtant vne des plus certaines marques de cete humeur. Il a en cela ſuiuy la doctrine du grand Hippocrate, Autheur diuin & pere de la Medecine, à qui Dieu & la nature ont élargy

tous

tous les secrets de cete sciẽce, pour estre par luy enseignez à la posterité. Ce grand Philosophe discourant des maladies des femmes, faict vne hypothese en cete maniere: Si la femme est mal disposée en sa santé, & que ses purgations luy soient suruenues bilieuses & choleriques, cela sera cogneu par ce moyen. Ses purgations, dit-il, seront fort noires, & quelquefois noires & luisantes μέλανα καὶ λαμπρά. Il y a au texte ἢ λαμπρά, mais il me semble, sauf l'aduis de plus doctes, que c'est auec moins de raison, & que la copulatiue sera remise en son lieu mieux à propos, & selon l'intelligence de l'autheur. Si quelqu'vn dit qu'Hippocrate en ce lieu n'entend traicter de la melancholie, veu que le texte porte καταμήνια χολώδεα purgations bilieuses; Ioint qu'il adiouste apres que telles purgations se caillent incontinent ταχύτατα πήγνυται: Ie répõds que ce mot χολὴ est vn mot general qui comprend l'vne & l'autre bile jaune & noire, & que Galien en vse quelquefois en cete signification. Comme entre les Latins *bilis* bien souuent est vsurpé pour signifier la melancholie. Ie confesse que ce lieu ne doit

estre entendu de la melancholie pure; mais du sang qui a plus de cete humeur qu'il n'en doit auoir naturellement: De maniere que si cete masse de sang se préd & se caille incontinent, cela ne prouient pas à cause de la melancholie, mais à raison du sang, lequel estát hors de son lieu se chãge & cõuertit en grumeau, θρομβοῦται. Peu apres il semble encores constituer deux especes de purgations noires τῶν μελάνων; Les vnes luysantes comme charbõs ἀνθρακώδεα, qui sont de cholere noire, les autres obscures & qui ont moins de splédeur ζοφοειδέα, parce qu'elles sont de beaucoup de sang espessi, & de melancholie meslez ensemble.

La cause donc de cet accident est que la melancholie est vne humeur terrestre, épesse & polie, parce qu'ayant les parties de sa substance amassées grossieres & terrestres, elle fait reflexion de la lumiere, qui ne peut penetrer. Outre qu'elle a vne superficie polie & égale qui rend cete lumiere continue & point interrompue. Theophraste definit ainsi la splendeur, τὸ λαμπρὸν, dit-il, συνέχεια φωτὸς καὶ πυκνότης, vne continuité de lumiere en vne sub-

ſtãce denſe & amaſſée. Scaliger dit apres luy *ſplendor eſt lumen in polita ſuperficie*, qui eſt la meſme choſe. Car ce que dit Theophraſte; ſuite & continuité de lumiere, emporte poliſſure & égalité de ſuperficie. La melancholie tant naturelle que contre nature fait monſtre de toutes ces qualitez, elle ne peut donc qu'elle ne ſoit luyſante, comme les raiſins noirs de la vigne, ou comme la poix. De ſorte qu'elle peut eſtre definie vne humeur terreſtre noire & luyſante, & qui ne ſe caille iamais.

QVELLES PROPRIETEZ A PARTIculierement la cholere noire. Que le vinaigre eſt contraire aux melancholiques. Que les maladies cauſées de cete humeur ſont pour la pluſpart eſtranges & incurables.

CHAPITRE IIII.

LEs ſuſdites qualitez ſont communes à toutes les eſpeces de la melancholie: Mais la cholere noire a des proprietez particulieres, par leſquelles elle ſe fait craindre & redouter en la nature. Hippocrate deſcrit la malice de cete hu-

meur en peu de paroles, luy attribuant ces trois facultez d'estre aigre, mordante & rongeante τὸ ὀξῶδες, δριμὺ καὶ διαβρωτικόν. Tout cela luy est acquis ou par adustion, ou par pourriture. Par adustion comme à la chaux & à la cẽdre qui ont ie ne sçay quelle chaleur cachée ἔγκαυμα ἐμπύρευμα, à raison du feu. Par pourriture cõme le vinaigre. Car toutes choses qui pourrissent perdẽt leur chaleur naturelle pour en acquerir vne estrangere; d'où vient l'acrimonie, quand cete chaleur est en vne substance subtile & déliée. La cholere noire encore qu'elle apparoisse épesse & grossiere, a neantmoins quelques parties subtiles & déliée qui demeurent cõme cendre apres estre bruslée, ou comme vinaigre apres la pourriture. La melancholie naturelle a bien en soy quelque pointe d'aigreur, comme nous auons dit, mais sans acrimonie. En la cholere noire qui est vne humeur bruslée, outre l'aigreur nous recognoissons l'aspreté & l'acrimonie, dautant qu'elle possede dauantage de chaleur. Et s'il aduient qu'elle s'enflamme au dessus du troisiéme dégré, elle ronge alors la partie où elle s'adresse; la fond &

la consomme, ce que ne pourroit iamais faire la melancholie naturelle estant d'vne substance plus froide & plus grossiere.

Ce n'est sans cause donc que la cholere noire est comparée au vinaigre, veu qu'il y a vne telle affinité entre l'vn & l'autre. Le vinaigre qui n'est que moderement fort, ne monstre auec son aigreur qu'vne acrimonie moderée, mais estant distillé il consomme les perles & les metaux. La cholere noire tout de mesme, estant seulement constituée en vn simple dégré de malice, elle n'apporte que peu d'incommodité. Quand d'vn feu violent elle a esté cõsommée & peut estre bruslée plusieurs fois, principalement si elle a la bile pour matiere, elle ronge & mãge les parties, comme il appert aux chancres vlcerez. Le grand Hippocrate a donné fondement a cete doctrine, car il dit que le vinaigre enfle la melancholie & luy sert de leuain τὰ μέλανα ὑπ' ἀυτȣ̃ ζυμοῦ). Et partant qu'il est contraire aux melancholiques. En autre endroit ce diuin autheur parle ainsi de la melancholie contre nature, descriuant vne maladie qu'il nomme μελαίναν νȣ̃σον maladie noire. Le mala-

de, dit-il, vomit comme de la lye, par interuales comme du sang, quelquefois cõme du vin de pressoir, souuent comme de la bouë de poulpe; & cela ordinairement est acre & mordant comme le vinaigre δριμὺ ὡς ὄξος. Il adiouste peu apres, qu'en ce vomissement d'humeur noir & meslée de sang il semble sentir comme le mort δοκέει ὡς φόνου ὄζειν, que le gosier & la bouche luy bruslēt, les dents luy deuiennent stupides & agacées, & que ce qu'il a vomy éleue la terre, καὶ τὸ ἔμεσμα τὴν γῆν αἴρει. Galien apres Hippocrate l'a depeinćte en ceste maniere: Cete humeur, dit-il, est acre comme le vinaigre, elle racle & éleue la terre où elle tombe, elle ronge les parties du corps τὰ μέρη τοῦ σώματος διαβρώσκει, & partant qu'elle est tres pernicieuse à la santé. Il tient qu'elle paruient quelquefois à vn tel degré de chaleur, par pourriture ou par adustion, qu'elle brusle, sont, & corrõpt la chair où elle s'adonne: καίει τινὰς καὶ διαφθείρει τὴν σάρκα. En autre lieu il condamne la pleuresie comme mortelle; lors qu'elle est causée de cholere noire, d'autant, dit-il, que ceste humeur est de mauuaise condition, farouche, rongeante ex-

trement, de coction difficile, & qui n'obeit qu'à grãde peine à la purgation. χυμὸς κακοηθέστατος, διαβρωτικώτατος, δύσπεπτος καὶ δυσεκκάθαρτος. Puis quand il explique cete sentence d'Hippocrate; que la disenterie qui commence par melancholie ou cholere noire est mortelle, il en apporte cete raison, pour autant, dit-il, que telle maladie est du tout semblable à vn chancre, & par consequent incurable παντῶς ἀνίατον. C'est ce qu'il dit ailleurs que toutes vlceres causées de melancholie ne reçoiuent point guarison. Mais n'experimentons nous pas tous les iours, que les maladies melancholiques sont cõme le tourment, & s'il faut ainsi dire le deshonneur des Medecins? Que cete humeur se mocque ordinairement de noz remedes? Les medicaments doux & gratieux ne peuuent rien pour la debeller, les vehements l'irritent & l'aigrissent dauantage; au detriment des malades. Nous la pouuons cõparer à vne fascheuse garnison, qui vit à discretion dans vne ville. Si elle est traictée doucement, elle ne peut déloger qu'auec regret. Si elle reçoit du mécontentement, elle voudra tarder encore

pour ſe vanger, & donner dauãtage d'affliction. Aëtius dit fort bien que les maladies melancholiques ceſſent quand les Medecins quittent & n'en peuuent plus. Les fiéures quartes qui ſont ſous la charge de cete humeur, & pour cete raiſon nommées filles de Saturne, donnẽt bien ſouuent tant de peine, qu'elles exercent égalemét le Medecin & le malade: Car ſi l'vn eſt ennuyé de porter la fiéure, l'autre ne l'eſt moins, ſe voyant fruſtré en la preſcription de tant de remedes. Auicenne a veu durer douze ans vne fiéure quarte: d'où ie vous prie prouient la rebellion ennuyeuſe de cete maladie, ſinõ de la contumace de l'humeur, qui à raiſon de ſes vicieuſes qualitez, ne ſe range à aucune preparation, coction ou purgation, comme ſi vn méchant hõme eſtoit enfermé en vne forte place; en laquelle le Roy auec toutes ſes forces, tãt du pays qu'eſtrangeres, auroit trop peu de puiſſance pour le forcer à ſe rendre, ſans démolir & ruiner le chaſteau. Ie ſçays que l'elebore a vn effect merueilleux contre cete peſte & que Herophile le compare à vn Roy vaillant & genereux, à raiſon,

dit-il, qu'ayant émeu & ébranflé tout le corps, il se presente le premier à la sortie. Mais neantmoins, en la rencõtre il trouue souuent son enemy le plus fort, & au lieu de le vaincre, il ne luy apporte que de l'étonnement, & de l'insolence quand il sera assailly vne autre fois. Ce n'est point merueille dõc si en la cholere noire comme en la mer morte ou lac de Sodome nul animal ne peut viure, ou trouuer aucune nourriture agreable; car elle est tellemẽt vicieuse, que tãt s'en faut qu'elle puisse donner vie à aucune chose; que plustost elle corrompt & démolit tout ce qu'elle rencontre. Parquoy nous deuons loüer la prouidence de la nature; qui donne ordre que l'humeur melancholique soit en moindre quantité au corps que toute autre: dautant qu'elle est son ennemie (comme dit Alexandre) ἔχθρα τῆς φύσεως. Car combien que la naturelle soit exempte des mauuaises complexions & conditions de l'autre; si est-ce qu'estant en abondance, elle pourroit dégenerer, deuenir mauuaise, & apporter de pareilles incommoditez.

QVE CETE HVMEVR PRINCIPALEment la cholere noire a de grands effects. La faim canine le chancre & autres telles maladies prouiennent de melancholie.

CHAPITRE V.

LEs effects de l'humeur melancholique sont tellement grands, que ie doute s'il y a rien plus admirable en tout le reste de la nature: Celle qui est naturelle, sans doute ne monstre que peu ou rien de tout cela, mais l'autre espece qui est contre nature est plaine d'vne malice si estrange, qu'elle donne vne peine infinie au corps, où elle prēd pied, depraue les plus nobles facultez de l'áme & trauaille les esprits qui s'adonnent à rechercher les causes & moyens par lesquels elle peut exciter tant de tragedies. Les fiebures quartes, l'épilepsie, l'apoplexie, les squirrhes, la tigne, la lepre des Grecs & des Arabes, les varices, les hemorrhoides, la folie, sont de ses effets. Et croy qu'on pourroit encore assigner à l'occulte proprieté de cete humeur, la raison des maladies pestilentes, auec plus

de fondement, comme ie croy que Fracastor qui ne pouuant trouuer la raison des iours critiques, les a attribuez au mouuemēt particulier de l'humeur melancholique. Elle est cause bien souuent des pleuresies & dysenteries incurables, des conuulsions, de la goutte, & autres miseres, la tyrannie desquelles rend la vie de l'homme plus miserable que de toute autre creature. Voyons nous rien au monde plus effroyable qu'vn chancre? Cete vlcere ronge les parties où elle s'adonne; elle deuore & mange tout vn membre en peu de temps. Si vne piece de viande est appliquée dessus, elle est aussi tost consommée, & fault neantmoins ainsi nourir la gourmandise de cete humeur, depeur qu'elle ne tourne sa dent & sa furie sur la partie où elle a pris place. Non sans cause ce mal est appelé par le vulgaire *noli me tangere*, quand il exerce sa cruauté sur le visage, car il décharne cete partie iusques aux os, de sorte que la mort est plus souhaitable que cete misere. Il est aussi appellé loup χειρωνείον ἕλκος καὶ νομῶδες par Alexandre, pourautant qu'il déuore & ronge les parties

charnues cõme vn loup rauiſſant. Quelquefois ce mal ſuruient aux mammelles, & en les rongeant les denuë tellement, que les coſtes en demeurent toutes découuertes: Maladie horrible & qui faict horreur en la décriuant. Et neantmoins ce ſont des effects de la cholere noire. Pour cete raiſon le conſeil d'Hippocrate eſt, qu'il ne faut point toucher aux chancres cachez κρυπτοὺς καρκίνους μὴ θεραπεύειν.

Il y a vne autre eſpece de mal nommé faim canine, qui rapporte aucunement au chancre. Car comme l'vlcere mange les parties du corps, en ce mal les viandes dans le ventricule ſont deuorées en vn inſtant; de maniere que le patient eſt preſſé d'vne faim continuelle & inſatiable, comme d'vne ſoif perpetuelle les hydropiques. N'eſt-ce point vn cas admirable de voir vn ſeul homme conſommer des biens de la terre, autant qu'il ſuffiroit pour nourrir vne vingtaine de familles, & deuorer comme vn feu tout ce qu'on luy preſente, ſans eſtre en rien ſatisfait en ſon appetit? On luy porte touſiours, Il demande touſiours, & n'a preſque pas loyſir de vomir ſa charge, pour ſe

remplir d'autres viandes nouuelles. S'il void vn feſtin aprocher de la fin, ſans le commencement d'vn autre, il ſuë d'apreheнſion, & redoute ce que l'on creint en vn moulin, que tournāt à vuide les meules ne facent feu. Pour voir cete maladie décrite naifuement, il fault lire la fable d'Eriſyƈhon en Ouide. I'ay veu vn gentilhomme en telles alteres, auquel il falloit à toute heure ou vn chapon ou vne piece de bœuf, ou vn membre de mouton ou choſe ſemblable. Il eſtoit preſque au deſeſpoir, dautant que, comme il diſoit, pour ſubuenir à cet appetit enragé, il eſtoit contrainƈt de vendre ſon bien, & laiſſer ſes enfans pauures & miſerables. C'eſt l'humeur melancholique qui joüe ſes jeux.

Mais tout cela eſt peu encore à comparaiſon des autres maux qui peruertiſſent les operations de l'âme, comme ſont la melancholie, maladie qui porte le nom de ſa cauſe; & la manie. Il eſt certain que la cholere noire a cete proprieté, de corrompre l'imaginatiue, & bien ſouuent de déprauer ce qui eſt du jugement & de la raiſon. C'eſt pourquoy les Grecs vſoiēt

de ce mot μελαγχολᾶν, pour dire eſtre hors du ſens : comme nous pouuons voir par ce lieu d'Ariſtophane μελαγχολᾷς ὦ ἄνθρωπε νὴ τὸν οὐρανόν. Ie iure par le Ciel que tu n'eſt pas en ton bon ſens. Et ſimplement ce mot χολᾶν, ſignifioit en langue Attique μαίνεσθαι eſtre fol ou enragé, comme l'explique le Scholiaſte. De verité c'eſt auoir vne force extréme, que d'abaiſſer tant l'âme qui eſt immortelle, que de luy oſter l'exercice de ſes facultez. Et ne puis bien comprendre comme il eſt poſſible que les hommes auſquels Dieu a donné le benefice de la raiſon, la ſocieté, la douceur deuiennent (ſoubs ombre d'vn peu d'humeur engendrée en quelque partie du corps) priuez de tout jugement, trompez & deceuz en leurs fantaiſies, & tellement farouches & furieux qu'ils viuent à la façõ des beſtes brutes ; βίον ζῶσι ζωώδεα, dit Areteus. Combien voyons-nous de melancholiques par leurs folies appreſter à rire au monde ? Combien de maniaques auec des clameurs & crys eſtranges, des furies brutales, ſe precipiter, ſe tuer, mordre comme enragez & faire mille autres excez épouuentables ? Tout

cela ne prouient que de cholere noire ennemie de la nature, qui s'est emparée du siege de la raison. Les Grecs la nomment μελαγχολίαν θηριώδη melancholie ferine ou farouche. Les Arabes l'appellent sauuage. Nous auons plusieurs especes de cete folie melancholique: Vne causée de cholere noire engẽdrée dans le cerueau. Vne autre en laquelle cete humeur est generalemẽt espandue par tout le corps. La troisiéme nõmée hypochondriaque par ce que le sujet du mal est seulement aux hypochondres, en la region du foye & de la rate: Ou selon Diocles en l'orifice superieur du ventricule. L'amour qui est vne passion placée principalement au foye, cause quelquefois vne maniere de melancholie, qui peruertit aussi l'imaginatiue, par ce qu'elle échauffe & brusle le sang, & le rend melancholique: Mais cete espece peut estre referée à vne des precedentes. Apportons pour plaisir, quelques exemples de melancholiques, auant que de passer aux autres effects.

QVELQVES HISTOIRES DE MElancholiques. Explication de leurs diuerses imaginations.

CHAPITRE. VI.

COMBIEN que cete maladie melancholique n'ayt sous soy que trois ou quatre especes, elle produit neantmoins tant de sortes d'imaginations faulses, qu'il est impossible de les reduire à vn certain nombre: C'est pourquoy au lieu de perdre le temps à en faire vne curieuse recherche, Ie me contenteray d'en apporter quelques histoires.

Artemidore le Grammairien pour auoir veu vn crocodile entra en vne telle peur (estant melancholique de son naturel) que tout le reste de sa vie, il eut opiniõ d'auoir perdu vn bras & vne jambe. La cause de cela peut estre raportée à la grande & excessiue peur qu'il eut d'auoir veu cete beste, par ce que craignant d'estre deuoré, & ne pouuant s'imaginer qu'il peust estre sauué de la dent de cet animal si épouuentable, la fantaisie y fut offencée selon l'inclination de son humeur, & pensa y auoir perdu ces deux parties.

parties. Il se sauua du crocodile, Il n'a peu se preseruer de sa personne propre. Le crocodile luy a pardonné, mais la melancholie luy a deuoré vn bras & vne jambe. Voyla comme la tyrannie de cete humeur nous rend cruels contre nousmesmes, par fantasie, en la folie melancholique: Realement & de faict en la manie sauuage & furieuse, en laquelle plusieurs se tuent & precipitent euxmesmes.

Vn autre estoit en perpetuelle crainte, qu'Atlas, que l'on dit porter le Ciel sur ses épaules, ne se lassast en fin de sa charge; & succombant sous le faiz, ne fust cause de la ruine de tout le monde. Alexandre raconte que quelques-vns ont pensé estre Atlas eux-mesmes, & qu'ils n'osoient se mouuoir, de peur que de là ne s'ensuiuist la ruine, non seulement d'eux, mais de tout l'vniuers. Il témoigne auoir veu vne femme melancholique, affligée pour vne semblable imagination; Elle roydissoit tousiours le maistre doigt de la main & le tenoit droict, croyãt que sur iceluy tout le monde fust porté & soustenu. Au moyẽ dequoy elle

ploroit sans cesse, saisie d'vne peur extresme, que si elle ployoit le doigt tant soit peu, le monde ne fust renuersé, & perist de fond en comble. Tout cela peut estre raporté ou à la pesanteur de l'humeur melancholique, laquelle pressant le cerueau, en donne vne fausse impression en l'âme, de porter le monde, comme c'est le propre de cet humeur d'éleuer, plustost que d'abaisser ou diminuer: Comme nous voyōs que les petits mouuements semblent grands à ceux qui songent, selon [a] Aristote. Ou à la debilité qui est, selon Galien, comme vn fardeau ἄχθος. Cete pesanteur de tout le corps imprimée en l'imaginatiue corrompue, peut causer cete fole fantasie de porter tout le monde: Ainsi voyons nous que ceux qui sont ambitieux de leur nature, lors qu'ils deuiennent melancholiques, courent incontinent aux grandes dignitez, & s'emparent des plus grandes Monarchies. Les vns sont Roys, les autres Papes ou Empereurs selon les diuerses affections. Nous auons en ce pays vn hôme de lettres, qui a laissé quelque œuure à la posterité pour preuue de sa suffisan-

a *Lib. de diuinatione per insomnia.*

ce. Mais la melancholie ayant pris place en son cerueau, luy a imprimé cete opinion en la fantasie d'estre descendu du grand Constantin Empereur des Romains, dautant comme je croy, qu'il porte le mesme nom. Il obstine que les Roys de present l'empéchent de joüir de sa dignité, mais qu'il espere vn iour d'estre remis en pleine & entiere jouïssance de son Empire, auquel temps il se reserue, pour recompenser ses bons & fidelles seruiteurs. Au moyen dequoy il promet à l'vn de le faire son Chancelier, à l'autre l'estat de premier President en son Parlement, ou semblables recompenses. On raconte d'vn autre de la ville de Dieppe, qui croyoit fermement estre Roy. Il demeuroit tout le iour assis au port pres la riue de la mer, où les passants qui cognoissoiēt son humeur & sa folie, le saluoient, & par raillerie luy portoient autant de respect que s'il eust esté vrayement Roy, prenans plaisir de le nourrir & entretenir en cete folie. Tous les vaisseaux qui abordoient il les reputoit siens, & prenoit vn singulier plaisir quand ils paruenoiēt à bon port. Si quelques-vns estoiēt

submergez, d'vne constance Royale, il monstroit porter cete perte patiemmēt. L'histoire de Thrasilaüs est toute telle en Athenée, car estant au port de Pyrée d'Athenes, il prenoit vn grand contentement à voir arriuer de toutes parts nauires qu'il reputoit siennes, & les deniers leuez sur les peuples qu'il croyoit luy estre tributaires. Mais vn malheur suruint, que son frere le fit guerir par les Medecins: Car lors il assura qu'on luy auoit fait vn tresgrand tort, de luy auoir osté cete fantasie, en laquelle il viuoit le plus heureux homme du monde. Le recouurement de sa santé fut cause de la perte de son Royaume. Ainsi ce citoyen d'Argos décrit par Horace, estant deliuré de sa melancholie par vne purgation d'hellebore, se pleignoit comme d'vne iniustice cōmise à sa personne. Tant s'en faut (dit-il) que vous m'ayez guery, que plustost vous m'auez du tout perdu & ruiné, m'ayant rauy vne volupté si delicieuse; & osté de force vne fausse imagination, plus agreable que toute la sagesse du monde.

——Pol me occidistis amici.

Non seruastis, ait, cui sic extorta voluptas,
Et demptus per vim mentis gratissimus error.

I'ay pẽsé depuis quelques années vn ieune religieux melancholique, qui croyoit estre vn grand Prophete. Or parce qu'il estoit aucunement commencé à l'estude de la Philosophie & Theologie, il discouroit en sa folie & proposoit comme il auoit esté transporté au dessus de la huictiéme sphere, plus haut encore que le Prophete Elie: Et qu'en ce lieu le grand Dieu luy auoit reuelé beaucoup de ses secrets, & plus cachez misteres incogneus aux autres hommes.

Nous lisons d'vn autre melancholique, qui en la presence des plus excellents Medecins de Paris, se disoit estre mort. Quelquefois cõme sa fantasie estoit vn peu changée il prioit lesdits Medecins de ne point empécher, que son áme ne partist du Purgatoire, pour s'en aller à Dieu: Par interuales il contrefaisoit l'hõme mourant, & sembloit tout tel que s'il eust voulu rendre le dernier souspir, & requieroit souuent que l'on prist garde à sa fin, combien qu'il ne fust tant malade que par fantasie. En fin estant soigneu-

sement secouru, il fut deliuré de cete folie, par vn flux d'hemorrhoides. Vn autre pareillement pensoit du tout estre mort, & pour cete occasion s'abstenoit du tout de manger, parce, disoit-il, que les morts ne mangent point. L'on aduisa de faire manger quelqu'vn en sa presence qui contrefaisoit le mort, qui fut cause de le faire manger, & fut guery par ce moyen. A ce propos, il me souuient de Pisander, qui croyoit n'auoir point d'âme, & qu'elle s'estoit retirée de son corps, de maniere que comme les melancholiques sont tousiours accõpagnez de quelque crainte, il ne redoutoit rien plus que de la rencontrer en quelque lieu. Vn certain Gentil-homme de ce tẽps, demeurant à l'Aigle, ainsi s'appelle vn Bourg de la Normandie, ne pensa pas seulemẽt estre mort, mais croyoit obstinément qu'il estoit damné, quelques remõstrances que luy fissent les plus doctes & plus subtils Theologiens. Cete opinion le tourmentoit estrangemẽt & l'affligeoit de telle sorte, qu'il n'auoit aucun repos en son âme. Mais en fin apres qu'elle l'eut exercé l'espace de sept ans (comme si le

Soleil conduisoit les crises des maladies longues, comme la lune des maladies aguës) il reuint à son bon sens, sage & aduisé comme au parauant qu'il fust saisi de cete maladie.

La raison de tout cela peut estre referée à la couleur noire de l'humeur melãcholique, qui est cause de les rẽdre peureux, ainsi que nous deduirons puis apres. Car comme tous presque apprehendent la mort. Quand le sujet de cete apprehension fantasque excede l'ordinaire, au lieu de craindre la mort auenir, ils s'impriment l'opinion de la mort presente; & ceux qui ont quelque scrupule ou remord de conscience, ou qui se dédient du tout à vne bonne vie, de peur d'encourir vne punition eternelle, s'imaginẽt quelquefois la mort de l'âme, qui est la damnation.

Il fut aduis vn iour à vne femme melancholique, qu'elle auoit deuoré vn serpent, elle le sentoit mouuoir & faire bruit au tour de son estomach, au moyen dequoy elle estoit fort en peine, craignant que cela fust cause de luy apporter la mort. Aucuns rapportent cete fan-

tasie aux vers qu'elle pouuoit auoir dans les intestins. Mais ie penserois plustost que cete femme estoit hypochondriaque, & que le brouïssement qu'elle pouuoit entendre & sentir au tour des hypochondres, ayant l'imagination corrompuë, luy causoit cete fausse opinion d'auoir deuoré vn serpent. C'est vn signe qui accompagne tousiours les hypochõdriaques, que de sentir ordinairement quelque bruit en la region du foye & de la rate: A l'occasiõ dequoy vn Medecin, en Plaute, desirant cognoistre le mal d'vn qu'on pensoit estre hors du sens, luy demande s'il n'entend pas aucune-fois bruire ses intestins. Quand ie suis saoul (répond le malade) ils se taisent, mais quand la faim me tient ils crient. *Vbi satur sum nulla crepitant quando esurio crepant.* Cete femme fut guerie par l'industrie du Medecin qui l'assistoit: Car luy ayant ordonné vn vomitoire, quand le medicament voulut faire son effect, il luy tendit le bassin, & laissa couler subtilement vne couleuure qui estoit en sa manche, luy persuadant qu'elle estoit tombée & sortie de son estomach. Ainsi vne fausse

imagination eſt deſtruicte par vne plus forte *ſic mendacium mendacio curatur*.

Mais ceſtuy-là fut fort plaiſant, qui penſa auoir le nez d'vne telle longueur, qu'il ſ'en ſentoit grandement empeſché & incommodé. Quand il marchoit par la ville, il craignoit fort que ceux meſmes qui en eſtoient beaucoup éloignez, ne le bleſſaſſent en cete partie; & les prioit inſtamment d'y prendre garde: Il n'oſoit entrer en aucun lieu eſtroict, de peur que n'ayant aſſez d'eſpace pour ſe tourner, il n'accrochaſt ſon nez à quelque choſe. Son Medecin neantmoins le tira de cete miſere, luy ayant perſuadé qu'il eſtoit ayſé de luy retrancher cete ſuperfluité, & auec peu de douleur luy remettre ſon nez en ſon priſtin eſtat ſ'il vouloit obeir au remede: Il lui preſſa dõc le bout du nez, juſques à le faire crier, puis il tira, ſans que le malade ſ'en apperceuſt, comme vn long boyau de pourceau qu'il auoit caché pour cet effect, & luy fit croire que c'eſtoit ce qui luy rendoit le nez ainſi difforme & épouuentable: Il pouuoit alors eſtre joyeux de ſe voir exempt de telle incommodité, & faché tout en-

ſemble, d'auoir monſtré au peuple vn nez d'vne forme ſi eſtrange. Cete fantaſie, doit eſtre rapportée ou au ſoing qu'auoit le malade de ſon nez, lors qu'il eſtoit ſain, ou au ſang melancholique, qui peut eſtre abondoit en cete partie, prompte de ſa nature à receuoir les vapeurs qui montent du foye au cerueau, comme nous remarquõs en ceux-là qui ont le foye chaud, & le ſang vapoureux, & qui vſent de vins forts immoderemẽt. Ioint que cete partie eſt aſſez ſujette à la cholere noire, comme nous experimentons ſouuent que les polypes & les chancres ſi adonnent, qui ſont des effects de cete humeur.

Alexandre Trallian raconte d'vn autre, qui croyoit auoir veritablement la teſte coupée. Cela doit eſtre referé, à ce qu'il auoit le cerueau remply de flatuoſitez: ou à ſes penſées ordinaires, conſideré qu'il eſtoit tiran. Il fut guery toutefois par la prudence de Philodotus, Aëce dit Philotimus, qui luy fit mettre vn caſque de fer fort peſant ſur la teſte.

Hugo Senenſis ancien Medecin fait mention d'vn jeune homme, qui eſtoit

en peur continuelle de la mort, de ce qu'il croyoit auoir le ventre trop reſerré & cõſtipé, de ſorte qu'il ploroit ordinairement, & viuoit en perpetuelle facherie. Cete crainte luy procedoit d'vne mauuaiſe conſtitution melancholique, aux parties du Meſentere; & vers les inteſtins, qui cauſoit à mon aduis vn commencement d'Hypochondriaque: Tellement que l'humeur repreſentant la partie affectée à la fantaſie, luy cauſa cete folle conception d'eſtre conſtipé.

Valeſcus de Tarenta dit auoir penſé vne femme malade qui auoit opinion que toutes les nuicts le Diable couchoit auec elle; qui neantmoins fut guerie, par les aydes de la Medecine. Ie croy que cete femme eſtoit malade de la coquemare, & de melancholie enſemble.

Il y a vne infinité d'autres telles fantaſies que nous pouuons attribuer aux qualitez de l'humeur melancholique. Celuy qui croyoit auoir vne teſte de fer, auoit cete opinion à raiſon de la peſanteur de cete humeur terreſtre. Vn certain penſoit eſtre cuir. Et vn autre vn pot de terre; de maniere qu'il apprehendoit que

quelqu'vn le touchast en passant, de peur d'estre froissé & mis en pieces, la secheresse de l'humeur, & l'intemperie froide & seiche du cerueau estoit cause de cete folie. Plusieurs ont eu opinion que tout ce qu'on leur presentoit à mãger sentoit le poiure, à raison de l'acrimonie & de l'empirennie qui demeure en cete humeur comme en la chaux, & en imprime l'espece en la fantasie. Quelques autres se sont pleins de sentir tousiours l'odeur du soulfre, ou de la poix, combien que cela fust faux. Cela pouuoit prouenir de l'odeur de la cholere noire, que Galien compare à de la poix. Si nous voulions icy raporter touts les exemples qui font pour ce sujet, nous seriõs nous mesmes ennuyeux & melancholiques.

Nous nous contenterons de dire en gros que la melancholie interesse tellement le sens interieur, que plusieurs malades ont pensé estre Demons, oyseaux ou autres choses du tout repugnantes à leur nature. L'histoire est assez cogneuë de cestuy-là qui croyoit estre coq. Nous n'auons que trop d'exemples de maniaques qui pensent estre chiens & de loups-

garoux. Et en tous ceux-là, la fantaſie eſt tranſportée hors de l'eſpece. Pluſieurs autres recognoiſſent touſiours qu'ils ſont hommes, mais leurs conceptions neantmoins ſont faulſes en quelque choſe de deffaut; comme croire de n'auoir point d'âme, auoir la teſte coupée, auoir perdu vn bras. Ou auec excez comme il appert en celuy-là qui penſoit eſtre Pape, & ſe contentoit de cete fortune, comme ſi vrayement il euſt joüy de cete dignité. Cela eſtoit vn effect d'vne ambitieuſe deuotion de melancholique. Il me ſouuient à ce propos d'vn certain que l'on trouua en ſa chambre caché derriere vne tapiſſerie, auquel lieu eſtant ſurpris par quelques-vns de ſes amis, & interrogé à quel deſſein: Vous m'auez, dit-il, fait vn grand tort: I'eſtois ſur le point de prendre le Saint Eſprit à la pipée. Parquoy il me ſemble que Timon qui fut anciennement le Roy des melancholiques diſoit vray & à propos de ſon naturel, que les hommes n'eſtoient autre choſe que des facs pleins de faulſes opinions.

Ἄνθρωποι κενεῆς οἰήσιος ἔμπλεοι ἀσκοί.

RAISONS DES SYMPTOMES QVI suruiennent ordinairement aux malades de melancholie.

CHAPITRE VII.

ENCORE qu'il soit impossible selon Aëce, de dōner raison de tous les accidents ou symptomes qui suruiennent aux melancholiques. Ie ne laisseray pourtant de m'efforcer de faire la recerche d'vne bōne partie, & de proposer mes conjectures. Car tout ainsi qu'vn estomach reglé & accoustumé à viandes legeres est aisé à debaucher, & qu'il vaut mieux vne fois le moys le briser à vn petit excez. Ny plus ny moins si nous voulons tenir noz esprits en haleine, nous deuons quelquefois les exercer à choses difficiles.

Tous les Medecins confessent que les melancholiques sont tousiours accompagnez de crainte & de tristesse, encores qu'ils n'en eussent aucune occasion. La cause de ce symptome est doctement deduicte par Galien, quoy qu'il soit contredit par Auerroys. Il dit que la couleur noire de l'humeur melācholique est cau-

se de cete crainte, & explique cela par vne similitude. Tout ainsi, dit-il, que les tenebres épouuentent les enfans, ainsi la noirceur de l'humeur melãcholique semblable à vne nuiƈt, enueloppe la clarté de l'áme dans ses tenebres, qui est cause de la peur, si nous n'y opposons la clarté de la raison. Pour éclaircir cete doƈtrine de Galien, nous disons que comme Hippocrate n'entend pas que l'áme soit sujete à aucune maladie, encore qu'il die que la maladie de l'áme soit cause que les phrenetiques ne sentent point de douleur, voulant signifier par là que les esprits, retenus par la nature, pour aider à la partie malade, ne sont point represen-tez à l'imaginatiue, pour imprimer l'espece de la chose qui blesse: Galien aussi en ce lieu allegué n'entẽd pas que la peur des melancholiques prouienne de ce que l'áme soit noire, ou qu'elle soit épouuentée à la veüe de cete noirceur, comme pense Auerroys. Mais à raison que les esprits, qui luy seruent d'instrument en toutes ses aƈtiõs, sont obscurcis. Les fonƈtions de l'áme sont entieres, quand cet instrument est naturellemẽt disposé, c'est

à dire pur & point defectueux en sa quãtité, & au cõtraire corrompues lors qu'il manque, ou qu'il a de l'impurité. Quand dõc il y a quelque vapeur ou matiere melancholique, portée ou éleuée parmy les voyes de l'âme disoit Platon ταῖς τῆς ψυχῆς περιόδοις, c'est à dire au cerueau siege du jugemẽt de l'imaginatiue & de la raison. Il ne faut point douter que les esprits estãts obscurcis de cete impurité, ne corrõpent les fonctiõs de ses facultez, & produisent des imaginations faulses, & par consequent la peur & la tristesse: Nous demõstrerons cela plus particulierement. Les esprits deuiennent noirs & obscurs à raison du meslange de quelque humeur ou vapeur melancholique, ou par intemperie froide & seiche. La melancholie est ou particulierement au cerueau, ou en quelque autre partie qui luy communique, ou generalement par tout le corps. La vapeur est portée au cerueau d'vne autre partie inferieure. L'intemperie est ordinairement ou au cœur, ou au cerueau. L'intemperie froide & seiche du cœur en comprimant reserre les esprits, dechasse les parties subtiles & lumineuses, & les rend

rend par ce moyen obſcurs & melancholiques, de maniere qu'eſtans ainſi portez au cerueau, ils corrompent l'imaginatiue, & la reduiſent comme dedans vne nuict, qui cauſe qu'elle ne produict que des fantaiſies triſtes & épouuentables. Nous deuons juger le ſemblable de l'intemperie du cerueau. Le cœur a cete intemperie, ou naturellement ou par acquiſition, apres quelque peur ou facherie extréme, comme le cerueau par veilles immoderées, eſtudes trop aſſidues & laborieuſes, cogitatiõs profondes, & beaucoup d'affaires ruineuſes. Puis donc que l'áme pour le regard de ſes actions, compatit aux affections du corps, la partie de l'áme qui repreſente les images, eſt contraincte de repreſenter à faux, quand ſon organe a perdu ſa beauté & clairté acouſtumée, παχυνθέντος τοῦ πνεύματος οὐδὲν εὔσημον ἐν ταῖς φαντασίαις.[a] dit Plutarque. C'eſt comme vn miroir obſcur & plein de taches, qui ne repreſente les eſpeces qu'obſcuremẽt. Tout ainſi que la langue du paralitique, eſt incapable de bien gouſter les viandes, à raiſon qu'elle eſt imbibée de quelque humeur qui luy empeſche ſon action,

a Cap. vltim. lib. 8. ſympoſiac.

L'imaginatiue pareillement ne peut receuoir les especes, ny les representer à l'âme que faulsement, lors que les esprits sont obscurcis. Il ny a rien qui les obscurcisse que l'humeur ou l'intemperie melancholique, il faut donc referer la peur à la couleur noire de cete humeur, parce qu'elle fait perdre l'asseurance & la hardiesse des facultez, les fait chanceler, & representer faulsemẽt les choses. Ioint que la froidure ayde aussi à produire cet
a Probl. 1. accident, car comme dit[a] Aristote, tout
sect. 30. ainsi que la chaleur de cete partie par laquelle nous esperons & sommes faicts sages, nous rẽd prompts & courageux: De mesme maniere l'intemperie froide de cete mesme partie nous fait perdre toute asseurance, & n'apporte que de la timidité, & par consequent de la fascherie.
b Lib. 1. de Hippocrate[b] a fort biẽ expliqué cete peur
dieta. des melancholiques. Ils plorent, dit-il, n'estants offensez ny touchez de personne κλαίουσιν οὐδενὸς λυποῦντος ἢ τύπτοντος, δεδοίκασί τε τὰ μὴ φοβερά, & craignent ce qui n'est aucunement redoutable. Nous pouuons
c De sympt. dire auec Virgile, *omnia tuta timent*. Galiẽ
caus. & cap. 5. lib. 6. de locis affectis. dit[c] presque le semblable δεδίασί τε ἐξ αὐτῶν

δυκ ὀλίγοι θανατόν τε καὶ ἄλλα μηδὲν ἄξια δείματος.
Plusieurs d'iceux, dit-il, craignẽt la mort & autres choses où il n'y a aucune raison de crainte. Et Themistius : [a] Les melancholiques, dit-il, craignent sans aucun sujet de crainte, à raison de leur temperament, & sont en tel estat que ceux qui craignent & ont peur sans occasion, καὶ δεδίασι τὰ ἀδεῆ. Mais nous remarquerons encore que l'explication que donne Galien de ce symptome, est prise de la doctrine d'Hippocrate, [b] afin que nous cognoissions que tous les preceptes & plus beaux poincts de la medecine, ne sont qu'extraicts tirez de cet original. Ce grand precepteur discourant des maladies des filles, vse de ces paroles. A raison d'vne inflammation, dit-il, elles deuiennent furieuses, A cause de la corruption elles crient, & à l'occasion de l'obscurité des humeurs, elles craignent & deuiennent timides, ὑπὸ δὲ τοῦ ζοφεροῦ φοβέεται καὶ δέδοικεν. Tout ainsi donc que les esprits enflammez causent la frenesie, meus en rond & circulairement, apportent le tournoyemẽt *vertiginem*. De mesme quand ils sont obscurcis par l'humeur melancholique, &

[a] *In lib. 1. de anima.*

[b] *Lib. de Virginib.*

priuez de leur naturelle ſplendeur, au lieu d'vne pure & vraye imagination, ils impriment le ſujet d'vne crainte mal fondée. Tellement que pluſieurs interrogez pourquoy ils craignent, ils n'en peuuent donner aucune raiſon.

Nous obſeruons dauantage que tous melancholiques de temperamēt, ont vn grand appetit, mangent & deuorent beaucoup βοροὶ καὶ ἰσχνοὶ οἱ μελαγχολικοὶ dit [a] Aretæus. La raiſon eſt que l'humeur melācholique a vne certaine pointe d'aigreur, comme le vinaigre, qui donne l'appetit à l'eſtomach, quād elle eſt portée en cete partie. Quand donc la melancholie eſt naturelle, c'eſt à dire qu'elle obeit au gouuernement de la nature, & qu'elle eſt portée naturellement au ventricule, elle ne produit qu'vn appetit naturel. Mais quand elle paſſe les bornes que nature luy a preſcrites, & qu'elle eſt aigre exactement, elle apporte vne fain ou appetit outre meſure: [b] ὀρέξεις σφοδροτάτας ἐργάζεται καὶ μάλιστα ὅταν ἀκριβῶς ὀξώδης ᾖ. Ce qui fortifie cete raiſon, eſt que nous experimentons que toutes choſes aigrettes aguiſent l'appetit: Et que Galien attribue la cauſe de

a Cap. 5. & 6. lib. 2.

b Leg. Gal. cap. 1. lib. 6. de loc. affect.

la faim canine à l'aigreur des humeurs corrõpues en l'estomach, [a] τῇ κακοχυμίᾳ ὀξώδει. Deux choses toutefois aident encore à acquerir cet appetit, les veilles immoderées ausquelles sont volontiers sujects les melancholiques, à raison de l'intemperie seiche du cerueau, Hippocrate dit, [b] *vigilia vorax* ἀγρυπνίη βορὸν, d'autant qu'elle dissipe beaucoup. Et la froidure de l'humeur; cõme il appert en ceux qui sont saisis de cete faim excessiue nõmée βουλιμία, pour auoir lõg-tẽps marché dedãs les neges. Pourquoy (demande [c] Aëce) les melãcholiques appetẽt ils beaucoup de viãdes? Est-ce point qu'ils ont l'orifice superieur du ventricule refroidy διὰ τί οἱ μελαγχολικοὶ πλειόνων σιτίων ὀρέγονται, ἢ ὅτι ψύχεται αὐτοῖς τὸ στόμα τῆς γαστρός? Il est certain que les choses froides excitent l'appetit, comme l'eau dicte pour cete raison appetissante βορὸν par Hippocrate. Cecy a esté cogneu par Aristote, car il dit [d] que les melancholiques requierent tousiours la presence du Medecin, parce qu'ils ressentent ordinairement quelque poincture à raison de leur temperament, & sont tousiours en vn extréme appetit, οἱ μελαγχολικοὶ τὴν φύσιν

a Cap. 7. lib. 4. de sympt. caus. & Aphor. 21. lib. 2.

b Cap. 4. lib. 6. Epidem. leg. Aretæus cap. 6. lib. 2.

c Cap. 9. lib. 6. medic.

d Cap. vltim. lib. 7. Ethic.

ἀεὶ δέονται ἰατρείας, καὶ γὰρ τὸ σῶμα δακνόμενον διατελεῖ διὰ τὴν κρᾶσιν, καὶ ἀεὶ ἐν ὀρέξει σφοδρᾷ εἰσιν. I'ay obserué cela en plusieurs quartanaires, qui vne ou deux heures auant leur accez entroient en vn appetit desordonné, parce que l'humeur de la fiéure commençant lors à s'échauffer & à s'émouuoir, se communiquoit au ventricule, de sorte qu'estant vicieuse & dereglée, de necessité elle causoit vn effect contre nature, qui est cet appetit dereglé. Et par mesme moyen pouuons nous soudre ce probleme pourquoy en Autonne nous mengeons plus qu'en autre saison.

Le begayement *balbuties* est aussi vn accident frequent aux melancholiques, comme nous apprent le grand Hippocrate. Ceux, dit-il, [a] qui hesitent & begayent en parlant, qui sont chauues & velus, sont sujets aux maladies melancholiques, νοσήματα ἔχουσι τραυλὸς ἢ φαλακρὸς ἢ δασυς, ἰσχυρῶς μελαγχολικά. Et quand il dit que le begayement est güery quand il suruient vne varice, [b] ἰσχνοφωνίην κιρσὸς λύει. Car puis que les varices sont causées de sang grossier & melancholique transporté de lieu en autre, si elles deliurent & gueris-

[a] Sect. 5. lib. 2. Epidem.

[b] Ibid. & aphor. sect. 40. 7.

ſent ceux qui heſitent en parlant, il eſt à preſumer que cete indiſpoſition prouenoit d'humeur melancholique, qui empeſchoit la liberté des muſcles de la langue. Nous tenons pour conſtãt que l'humeur melancholique peut cauſer cet accident, paſſons à la recerche de la cauſe. Cet' humeur pour empeſcher la liberté de la parole doit eſtre ou au cerueau, ou aux muſcles & aux nerfs de la langue. Eſtant au cerueau, elle repreſente plus d'imaginations à l'eſprit, que la langue n'en peut exprimer briefuement, à l'occaſion dequoy elle ſe precipite. Car puis que l'âme eſt le principe de la parole *ἀρχὴ τοῦ λέγειν*, ſelon [a] Ariſtote, & que la langue qui eſt comme l'inſtrument de la prolation compatit aux affections de l'âme, *ὅταν ἡ ψυχὴ πάθῃ τι, συμπάσχει καὶ ἡ γλῶττα* l'imaginatiue & autres facultez eſtant remplies des vicieuſes qualitez de cete humeur, il s'enſuit que l'action de la lãgue doit eſtre viciée, comme incõmodé le principe de la parole. Dauãtage cete humeur affecte diuerſement l'imaginatiue & la langue, en ce qu'elle rẽd l'imaginatiue prompte & turbulẽte, à raiſon dequoy les melan-

[a] *Problem. 32 ſect. 3. leg. Plutarch. lib. de puer. educ.*

a *Leg. Arist. cap. 2. lib. de diuin. per insomn. Plutarch. lib. de cessat. oracul.*

b *Probl. 30. sect. 11.*

choliques sont appellez[a] πολυφάνταστοι *imaginosi* ; & la langue au contraire tardiue: de sorte que se mettant en effect de declarer & mettre hors les conceptions de l'âme, qui se presentent confusément & à la foulle; elle ne peut satisfaire à cete promptitude, & cela est cause du begayement. C'est ce qu'ailleurs dit[b] Aristote, que tout l'empéchement que l'homme peut auoir en la prolation des paroles, procede d'impuissance, quand la langue ne répond pas à la pensée, δι' ἀδυναμίαν, τῇ γὰρ διανοίᾳ οὐχ ὑπηρετεῖ ἡ γλῶσσα. Les melancholiques (dit Aëce) sont begues *ob linguæ intemperiem*, τῷ ἀκρατεῖ τῆς γλώσσης. La promptitude des actions dépend de la legereté des esprits & de la chaleur. Les esprits melancholiques sont tardifs froids & terrestres, ils ne peuuent donc qu'ils n'empeschent, les mouuements des muscles de la langue. Pour cete raison Aristote qui estoit begue luy-mesme τραυλός, compare le begayement à l'Apoplexie. Les yurongnes sont sujets à cete mesme incommodité, parce que les vapeurs du vin brouillent & la langue & la fantasie.

Ils ont la peau couuerte de poil, à rai-

ſon, dit Aëce, d'vne grande quãtité d'excrements épez que nature pouſſe vers la peau, *διὰ τὸ πλῆθος τῶν παχέων περιττωμάτων.*

Ils ont la peau dure & ſeiche, dautãt que l'humeur melãcholique eſt terreſtre, c'eſt à dire froide & ſeiche de temperament. Ariſtote dit *σκληροὶ μελαγχολικοί*. C'eſt la demande que fait vn Medecin dans Plaute, à vn qu'il redoutoit eſtre malade de melancholie, ſi les yeux luy deuenoiẽt point durs quelquefois, [a] *ſolent tibi vnquam oculi duri fieri?* Ainſi voyons nous que les ladres ont la peau ſemblable au cuir d'vn Elephant, à raiſon de la cholere noire, nommez pour cete occaſion *Elephantici*. Cela prouient donc, comme nous auons dit, des qualitez de l'humeur qui retient du naturel de la terre. Au moyen dequoy pluſieurs melancholiques en leurs réueries ont penſé eſtre l'vn vne brique, l'autre vne peau, vn vaiſſeau de terre ou choſes ſemblables par ce que l'humeur imprime ces qualitez en la fantaſie.

Ils ſont outre cela ſujets à vne infinité de ſonges & de réueries en dormãt [b] *πολυόνειροι*, parce qu'ils ont l'imaginatiue prõpte. Ils ſongent voir des choſes noires &

a *Menechm. act. 5. ſcen. 5.*

b *Leg. Areteus & Plutarch. de ceſſ. oracul.*

obscures, marcher dans les tenebres, & croyẽt plusieurs, qu'ils sont veritables en leurs songes εὐθυόνειροι, parce, disent-ils, q̃ cete humeur a ie ne sçay quelle proprieté d'échauffer & exciter l'âme à ce qui est de son propre. Ils se seruent de la comparaison que fait Aristote [a] à vn chasseur, ou à ceux qui tirent à quelque but. Car cõme ils frappent auec la fleche jectée de violẽce, ce qui est éloigné & ne peuuent toucher eux-mesmes : Ainsi les melancholiques par la vehemence de l'imaginatiue, preuoyent les choses futures cõme presentes, τὰ μὴ παρέοντα ὁρέειν δῆθεν ὡς παρέοντα dit [b] Areteus. Mais nous examinerons cela plus amplement cy apres.

[a] Lib. de diuin. per insomn. & lib. de reminisc. Themist. ibidem.

[b] Cap. 6. lib. 1.

Nous ne voyons point de melancholiques qui n'entrẽt en soupçon & defiance, voire de leurs plus grands amis, craignans d'estre par eux trompez, trahis ou empoisonnez. Nous auõs l'histoire d'vn Paticier ialoux & melancholique, lequel táchant par toutes voyes de trouuer sa femme auec son adultere, selon l'impression qu'il en auoit en la fantasie, & ne pouuant toutefois paruenir à son dessein, comme à la verité elle estoit repu-

tée chaste & hõneste:Fasché puis apres de ne les pouuoir découurir, s'aduisa de se couper les testicules, afin d'oster cete excuse à sa femme, & que l'on cogneust si elle auoit des enfans à l'aduenir, qu'ils ne pourroient estre de luy, mais de l'adultere. Cela prouient de ce que la melancholie est vne humeur froide, seiche & noire, qualitez du tout cõtraires à la vie, qui a pour fondement la chaleur naturelle; l'humeur radicale & la splendeur des esprits. Cete humeur donc ainsi cõtraire oste toute esperance de vie,& rend suspecte non la compagnie des hommes indifferemment, mais des plus signalez amis à raison de la conuersation, comme s'ils machinoient tousiours quelque entreprise contre leur personne. Cela mesme est cause que bien souuent ils entrent en d'autres soupçons, comme de la mort, iusques à douter de l'immortalité de l'âme, ce qui est aduenu à plusieurs doctes personnages, cõme à Auempacé, selon le témoignage qu'il en a rendu de luy-mesme. Non que cela prouienne à raison de leur doctrine, mais parce qu'ils sont rendus soubçonneux & ti-

tnides, par cete humeur noire & terre-
ſtre. Pour cete occaſion auſſi quelques-
vns plorent ſans ceſſe, car ils ruminent
touſiours quelque ſujet facheux, qui les
retient en vne perpetuelle peine. C'eſt
ce que diſoit Menander, que les l'armes
ſont les fruicts de la melãcholie, ἡ λύπη ἔχει
ὥσπερ τὰ δένδρα καρπὸν τὰ δάκρυα.

Ils ſont adonnez à la volupté, à raiſon
qu'ils engendrent beaucoup de vents,
qui eſtants portez aux parties de la gene-
ration, bendent la verge & excitent au
plaiſir de Venus. Cela eſt euident aux la-
dres, & aux melancholiques hypochon-
driaques, que les anciẽs nõmoient pour
cete raiſon φυσώδεις venteux. Pourquoy,
demãde le [a] Philoſophe, les melancholi-
ques ſont ils voluptueux ἀφροδισιαστικοί? Eſt-
ce point parce qu'ils ſont flatueux πνευμα-
τώδεις, attendu que le ſperme eſt vne éua-
cuation de vents & d'eſprits? Puis qu'ils
abondent en cela, ils ſont induicts à deſi-
rer ce plaiſir, afin d'eſtre dautant déchar-
gez & ſoulagez. Pour cete meſme raiſon
toutes ſortes de viandes & de bruuages
qui engendrent des vents, comme les le-
gumes & le vin gros & couuert excitent

a Problem. 1. ſect. 30.

à la volupté, τῶν ἐδεσμάτων καὶ πότων ἀλόγως ταῦτ' ἐστὶν ἀφροδισιαστικὰ ὅσα πνευματώδη. Ce qui eſt cauſe de rendre flatueuſe l'humeur melancholique, eſt qu'elle a beaucoup d'humeur & peu de chaleur. La chaleur ſ'efforce de reſoudre l'humidité, mais ne pouuãt à raiſon de ſa debilité, elle demeure à my chemin & n'engendre que des vents.

Ils fuyent les compagnies & haiſſent les hommes φυγάνθρωποι καὶ μισάνθρωποι. Ils ſe retirent ordinairemẽt aux lieux obſcurs deſerts & ſolitaires, iuſques la que pluſieurs ſe rendent hermites, plus obeiſſans à leur humeur que pouſſez d'vne ſainte & deuote inclinatiõ, encore que cela ne ſoit vituperable; eu égard que Dieu ſe ſert de tous moyens pour nous pouſſer a bien faire & nous mettre en la voye de noſtre ſalut. Nous pouuons dire auec Rutilius [a] qu'ils entrẽt en telles ſolitudes & qu'ils ſe retirent du mõde, ou pour expiation de leurs fautes, ou à raiſon qu'ils ſont melancholiques.

a *In itinerario.*

Siue ſuas repetunt ex fato ergaſtula pœnas,
Triſtia ſeu nigro viſcera felle tument.

Ainſi Bellerophon ſe banit de toute cõpagnie. En cete meſme maniere Do-

a Lib. de human. imper. mician que Themistius a appelle μελαγχολῶντα passoit tout le iour en solitude, ne s'occupant à autre exercice qu'à tuer des mouches. Timon le farouche hayssoit tellement la compagnie des hõmes, que s'il eust peu il se feust volontiers dérobé de luy-mesme. Ainsi Ausone reproche à Paulin, qu'il s'est retiré du monde par vne maladie d'esprit. La cause de cete solitude est qu'estans craintifs & soupçonneux, ils redoutẽt tousiours que la compagnie ne leur machine quelque trahison, joint que l'áme qui est enueloppée dans l'obscurité de l'humeur, en reçoit l'impression, & ne demande que les tenebres. Les vns cerchent les sepulchres cõme Democrite b τοῖς τάφοις ἐνδιατρίβων. Les autres se promenent dans les ruines de vieux & anciens edifices. Plusieurs courent toute nuict dans les forests. Bref ils apprehendent ce qui est de plus naturel & desirable entre les hommes, asçauoir la societé. Nous pourrions encore referer la cause de cete misere à la multitude de leurs fantasies, parce qu'ayants tant de réueries à démesler, ils se peuuent entretenir deux-mesmes, & se donner assez de

b Apud Laert in Democrito.

sujet pour discourir, sans cercher auec qui continuer vn deuis. S'ils se trouuent fortuitement en compagnie, cela est cause d'interrompre leurs discours, au moyen dequoy ils cerchent incontinẽt quelque excuse, pour retourner à la solitude. Alors ils déclament en chambre, ils discourent à par-eux [a] σφίσιν αὐτοῖσιν ὁμιλέουσι. Ils decidẽt de toutes les afaires du Royaume, ils proposent & répondent, ils sont juges & parties, ils menacent & récompensent, bref tant de la main de la langue, que de la fantasie, il ny à affaire au monde qu'ils n'expedient.

a *Aretaeus cap. de melancholia.*

POVRQVOY LES MELANCHOLIques sont propres aux arts & sciences. Que les plus grands Philosophes ont esté melancholiques. Opinion de Marcile Ficin non receuë. Qu'elle est la cause de cet effet.

CHAPITRE VIII.

LA melancholie outre les effets que nous auons declarez, a encore cete faculté de rendre les hommes ingenieux, habiles inuenteurs, & propres à vne parfaite recerche des choses. Que ce-

la soit vray, nous l'apprenons par experience: Plusieurs doctes & anciens Philosophes nous le témoignent, comme Democrite, Platon & [a] Aristote. Mais sans doute nous aurions icy besoin, d'estre melancholiques de la meilleure sorte, pour pouuoir penetrer iusques à la cognoissance des causes de cet effect, & deduire le tout pertinemment, selon le merite du suject.

[a] *Probl. 1. sect. 30. leg. Aret. cap. 6. lib. 2.*

Plusieurs se sont efforcez de rẽdre quelque raison, comme cela peut estre; & par quel moyen vn peu d'humeur sujete à corruption, & qui peruertit ordinairement l'integrité des fonctions de l'áme, puisse encore rendre ses actions plus parfaites. Aristote a touché aucunement le neud de cete difficulté, mais n'ayant expliqué totalement la cause; nous a laissé du doute & du sujet assez pour nous exercer. Apres auoir proposé pourquoy ceux qui ont excelle en quelque chose, soit en la Philosophie, ou en la Poësie, ou au fait de la police, ont esté melancholiques, il en apporte les exemples d'Hercules, Lysander, Aiax, Bellerophon, Empedocles, Platon & Socrates. Puis pour mieux demonstrer

monſtrer qu'elle en eſt la cauſe, il fait vne comparaiſon de la melancholie auec le vin. Le vin, dit-il, [a] change les meurs par degrez ἠθοποίει ἐκ προσαγωγῆς, il eſt flatueux πνευματώδης, il induit à la volupté ἀφροδισιαστικός ἐστιν, & rend les hommes ſemblables aux melancholiques. Si quelqu'vn (dit-il) froid de temperament & de peu de propos, prend du vin vn peu plus que d'ordinaire, il commencera à ſ'échauffer, & entrer aucunement en paroles. S'il en vſe plus largemẽt, il deuient abondant en diſcours, éloquent & plus aſſeuré. S'il paſſe de rechef cete meſure, il eſt fait hardy & prompt en ſes actions. Paſſant outre encore, il ſe monſtre facheux & iniurieux. Et en fin paruenu au dernier excez, il deuient du tout abatu, ſtupide comme les enfans qui tombent du haut mal, ou comme ceux qui ſont grandement melancholiques. La melancholie ny plus ny moins, ſelon les degrez de ſon inegalité, & la diuerſité des natures produict des effects differents. Ceux qui ont beaucoup de melancholie froide, ſont ſtupides & ſans jugement, νωθροὶ ϰ̀ μῶροι. Ceux qui ont beaucoup de

[a] Probl. 1. ſect. 30. leg. Aret. cap. 6. lib. 2.

cholere noire chaulde, sont furieux ingenieux, subiects à l'amour, prompts à la cholere & à la vengeance, & quelques-vns parlent plus qu'ils ne doiuent. De là sont prouenus les Sybilles, les Bacchides & les deuins. Par ce moyen Maracus Syracusain, estoit fait meilleur Poëte lors qu'il entroit en excez melancholique. Mais ceux, dit-il, qui ont de la cholere noire plus remise en chaleur & plus temperée, encore qu'ils soient neantmoins melancholiques, sont plus sages & moins insolens φρονιμώτεροι καὶ ἧττον ἔκτοποι, & beaucoup plus excellens les vns en l'estude des bonnes lettres, les autres aux arts, ou aux affaires d'estat, οἱ μὲν πρὸς παιδείαν, οἱ δὲ πρὸς τέχνας, οἱ δὲ πρὸς πολιτείαν.

a Leg. Marsilius ficin. cap. 1. lib. 1. de tripl. vita.

Les[a] Astrologues attribuēt cet effet aux deux planetes Mercure & Saturne, quād elles dominēt en nostre natiuité. Mais cette opinion me semble debile, par ce que nous voyons plusieurs melancholiques ingenieux, qui n'ont eu ces deux planetes pour gouuernantes en leur natiuité: Et au contraire plusieurs lourds & stupides d'esprit, en l'horoscope desquels on a recogneu la domination de ces deux pla-

netes. Dauantage s'il est vray que le temperament dépend des principes de la generation, les plus rudes de nature qui auroient l'influēce de Mercure & de Saturne, seroient plus habiles aux sciences, que les esprits naturellemēt bien formez, qui manqueroient des bonnes graces de ces deux planetes. Car s'ils disent que la melancholie qui a cete faculté de rendre l'homme industrieux, est aydée de l'influence des planetes. Cela est tousiours rentrer en la premiere difficulté, qui est de sçauoir pourquoy & par quel moyen, la melancholie a cete puissance.

Quelques autres referent cela, à la proportion qui est entre la cholere noire, & l'élement de la terre; & vsent de cete raison. Tout hōme pour cōprendre choses ardues & difficiles, doit auoir l'áme cōme restreinte & retirée dedans son centre: Or estre porté de la circonferēce au centre est le propre de la terre. Resulte donc que la melancholie qui répond de proportiō à la terre, & qui a toutes les qualitez de cet élement, ait la vertu de rendre les hommes propres à contempler & à mediter. Cete raison toutefois ne satis-

fait non plus que la precedente, parce qu'ils font la qualité d'estre meu vers le centre passiue en la terre, & actiue en l'humeur melãcholique: Comme la terre disent-ils tent au centre; ainsi la melãcholie fait que l'âme se reserre, & presse toutes ses forces afin qu'estant ainsi amassées, elles ayent d'auantage d'action, que si elles estoient esparses & separées, ou employées à diuers offices. Il est certain que la faculté de reserrer de la cholere noire, ayde beaucoup à cet effect, comme nous deduirõs plus à plain: Mais il n'estoit besoin icy de cete comparaison qui est mal fondée.

Aucuns adioustent que le cerueau estãt deseiché par vne frequẽte agitation d'esprit en estudiant, la chaleur naturelle qui a pour fondement l'humeur radicale, par consequent se diminue & debilité, & par ce moyen le cerueau deuient de constitution melãcholique, laquelle puis apres est communiquée a tout le corps, par la dissipation des plus pures & plus subtiles parties du sang. Le corps estant ainsi abatu & rendu comme esclaue de l'âme, par cete excessiue contemplation, elle em-

ployе tout le tẽps à ce qui eſt d'elle; ſans auoir ſoin que bien peu de cete maſſe materielle; & cete liberté prouffite & aduance beaucoup à la cognoiſſance des choſes. Cete propoſition en ſon contenu eſt veritable, & neantmoins inutile à ce dequoy il eſt queſtion: Parce qu'au lieu de rendre raiſon, pourquoy les melancholiques ſont ingenieux & adonnez à l'eſtude; ils demonſtrent par quel moyen les hommes ingenieux & ſtudieux ſont faits melancholiques. Ie ne doute point qu'il ny ait de l'apparence beaucoup, à ce qu'ils diſent que tout le corps eſtant fait melãcholique, à raiſon des meditations & contemplations exceſſiues, ſe debilite, & que l'áme ayant alors moins d'affaires, a meilleur moyen de vacquer aux contemplations, & de paruenir à la cognoiſſance des arts & des ſciences. Mais noſtre queſtion n'eſt pas du tout cela, veu que nous entendons parler de ceux la meſmes qui ſans eſtude ſont habiles aux ſciẽces, & incontinent qu'ils ont entrepris quelque choſe de difficile, paruiennent à fin de leur intention.

Valeriola [a] a adiouſté quelque choſe à [a] *Enarrat. 10 lib. 6.*

l'opinion d'Ariſtote, mais n'ayant pourtant entierement ſatisfait, ie diray briefuement ce qui m'en ſemble. Pour pouuoir reſoudre cete difficulté, nous deuõs premierement cognoiſtre quelle eſpece de melancholie eſt propre à produire cet effect. Puis comment cela ſe fait & par quels moyens. Nous auons à l'entrée de ce diſcours diuiſé la melancholie en deux eſpeces, l'vne deſquelles eſt dicte naturelle, l'autre cholere noire ou melancholie contre nature. D'attribuer cete vertu à la melancholie naturelle, il n'y a point d'apparẽce, eu égard qu'elle eſt plus conuenable à obſcurcir & hebeter les eſprits, qu'à les éclaircir & eueiller, pour la recerche de quelque choſe: Si nous auons recours à la melancholie contre nature, il ſemble que ce mot ſeul contre nature luy oſte le moyen de pouuoir communiquer aucune grace. Ioint que cela ſeroit aucunement contraire à ce que nous auons dit parlant de ſes proprietez, qu'elle dépouille l'homme de la raiſon, luy oſte la memoire, le rend ſauuage & de meurs ruſtiques & farouches. Toutefois nous deuons icy vſer de diſtinction, & conſi-

derer qu'il y à plusieurs especes de cholere noire. Cete la qui est faite de bile ou cholere bruslée, lors qu'elle s'empare de la raison, sans doute rend les hommes furieux, maniaques & transportez, & ne cause que de la rage, & de la violence. La seconde espece qui est d'humeur melancholique bruslée, quoy qu'elle soit aucunement plus remise & moins furieuse, produit neantmoins des effets contraires à celuy que nous recerchons. Elle depraue l'imaginatiue & represente à fauls vne infinité de fantasies: Il est donc impossible qu'elle puisse rendre l'âme plus parfaite en ses operations. Pour tirer vne ligne droite, il est necessaire de nous regler sur vne mesure droite. Puis donc que cete espece de cholere noire depraue les facultez de l'âme, c'est vne folie de croire qu'elle puisse rendre les hommes ingenieux & capables de donner vn sain & entier jugement de quelque chose. Reste donc la troisiéme espece qui est de sang bruslé, à laquelle nous puissiõs referer ce que nous pretendons. Mais cecy merite encore de passer par l'examen. Nous voyons certaines natures d'hommes, qui

ont le ſang chaud & les eſprits pronts & ſubtils, ſujects aux paſſions & perturbations de l'âme, ſans toutefois que rien paſſe les limites de la nature. En telle cõſtitution s'il aduient par maladie, où par vn ſoin exceſſif, & veilles immoderées, ou par quelque autre accident comme l'amour, que le ſang aucunement bilieux au parauant deuienne eſpes, noir & luiſant, auec les autres qualitez moderées de la cholere noire: Ce leur eſt vne complexion moderément melancholique, qui participe de la naturelle & de celle qui eſt contre nature, tres capable de cauſer l'effect duquel il eſt icy queſtion. Elle n'eſt point froide comme la naturelle, ny chaude & mordante, comme la cholere noire de bile ou melancholie bruſlée: Mais chaude & froide moderement, comme le vinaigre, ſans excez en aucune de ſes qualitez. C'eſt ce que vouloit dire Ariſtote [a] que les melancholiques qui ont vne chaleur remiſe & moyenne entre les extremitez, πρὸς τὸ μέσον, ſont les mieux aduiſez & les plus ſages.

[a] *Problem. 1. ſect. 36.*

Ce fondement ainſi eſtably, il ſera aiſé

de donner raiſon de tout le reſte. La melancholie faite ou de cholere ou de melancholie naturelle bruſlée, pour eſtre trop ſeiche & terreſtre ne peut apporter qu'vne ſterilité de bonnes conceptions. La naturelle qui eſt trop froide rend les eſprits pareſſeux, peſants & inhabiles à penetrer à la cognoiſſance des choſes ardues & difficiles, comme la pituite qui ne cauſe ordinairement que de la ſtupidité, à l'occaſion de ſa trop grande froidure, & de l'excez de ſon humidité. C'eſt ce que dit Areteus,[a] que les epileptiques ou malades du haut mal, ſont tardifs à apprendre, parce qu'ils ont l'eſprit & le ſentiment peſant δυσμάθεες νωθείῃ γνώμης τε καὶ αἰσθήσιος, à raiſon de la pituité. Le ſang pur ne peut eſtre aſſez excellent pour rendre l'hõme tant ingenieux, parce qu'il a trop d'humidité, laquelle retarde les fonctiõs de l'âme, comme nous voyons aux enfans qui manquẽt de memoire pour cete occaſion, l'humidité ſuperflue eſtãt cauſe, que l'eſpece ne peut longtemps demeurer en la memoire, οὐ μένει τὸ φάντασμα ἐν τῇ ψυχῇ, dit Ariſtote.[b] Ioint qu'il eſt priué des qualitez neceſſaires qui ſont la cha-

a *Cap. 4. lib. 1. de morb. long.*

b *Lib. de memor. & reminiſc.*

ſeur & la froidure enſemble, la couleur noire, l'épeſſeur, l'aſtriction, l'acrimonie, la peſanteur & la ſplendeur. La melancholie ou cholere noire faite de ſãg bruſlé moderemẽt & au premier degré, ayãt toutes ces qualitez, eſt vn inſtrument treſpropre, pour exciter & eueiller l'áme à la cognoiſſance des choſes. Premierement elle eſt chaude, qualité du tout neceſſaire à toutes les facultez de l'áme, cõme nous voyons en la vieilleſſe qui n'eſt qu'vne froidure; vne tardiueté, defiance & debilité d'eſprit & de courage: où les ieunes au contraire, parce qu'ils ont de la chaleur en la partie où cõſiſte la prudence περὶ τὸ τόπον ᾧ φρονοῦμεν, ſont plus pronts & plus courageux. Elle eſt auſſi accõpagnée d'vne froidure moderée, comme Galien & Ariſtote auouent qu'il y à en cete humeur inegalité de temperament κράσεως ἀνωμαλία, pour empeſcher l'excez de la chaleur, qui cauſeroit des actiõs precipitées. Elle eſt épeſſe moderément pour affermir les eſprits trop prompts, & arreſter leur trop grande legereté, de peur que l'inconſtance de l'outil ne rende l'áme legere & inconſtante en ſes actions, μετα-

ἐπιπλτέσαι πολλάκις. a Puis que la sciẽce est dite a *Lib. xi de diata.* ἐπιστήμη par les Grecs, ὅτι τὴν ψυχὴν ἐφίστησι parce qu'elle arreste l'áme, & qu'il est impossible de rien comprẽdre, l'áme estant ébrãlée & agitée φερομένης τῆς ψυχῆς οὔτε αἰσθέσθαι οὔτε διανοηθῆναι δύνατον, comme il est aisé à voir aux enfans, aux yurongnes & aux maniaques. Il est necessaire que les esprits turbulents soient retenus par la pesanteur de cete humeur noire. Si nous voulons considerer de pres ceux-là qui sont de complexion bilieuse, nous apercevrons incontinẽt que leur áme turbulente & sans arrest, à raison de la trop grande chaleur & legereté du sang & des esprits, ne se peut long temps occuper à vne seule chose, mais auec impatience passe par dessus vne science pour courir legerement à vne autre, se contentans de dõner vne premiere atteinte à vne difficulté : De façon qu'ils ne peuuent en fin acquerir vne science solide comme les melancholiques, mais vague & superficiaire. Nous les pouuons comparer aux souris du moulin, qui ne se repaissent que de la folle farine, *farina vagua & fatua*, ou au regnard d'Æsope *qui vitreum vas labit*

pultem non attingit. Il faut, dit Seneque, [a] nous occuper à certains points, si nous voulons que quelque chose prenne place fidellemẽt en nostre áme: Car qui pense embrasser tout, n'embrasse rien, *nihil enim cogitat qui cogitat omnia.* [b] Heraclite que Theophraste dit auoir esté melancholique, nous enseigne que l'áme claire & seiche est tressage αὐγὴ ξηρὴ ψυχὴ σοφωτάτη Entendant que les esprits qui sont plus secs qu'humides, & qui ont leur splẽdeur naturelle, sont cause que l'áme exerce entieremẽt ses fonctions. Ces deux qualitez sont en la melancholie faite de sang brusle moderément. Elle est seiche par adustion, & tient de l'élemẽt de la terre: Et outre cela, elle a la splendeur, comme nous auõs discouru cy dessus. Nous pouuõs icy rapporter ce que disent quelques vns, que les ongles luysants sont signe de bon esprit, *Vnguium luciditas ingenij fœlicitatem declarat*, attendu que cela peut prouenir de l'humeur melancholique, de laquelle sont nourris les ongles & autres parties adiacentes. La couleur noire moderée de cete humeur, accompagnée de splendeur est cause encore que l'áme se

[a] *Epist. 2. lib. 1. ad lucil.*

[b] *Apud Diogen. in Heraclito.*

plaist à la solitude, & luy imprimant vne crainte & vne apprehẽsion de l'ignorance, fait qu'elle ayme l'estude, & qu'elle se plaist à cet exercice, plus qu'à toute autre vacation. Mais deux autres qualitez que nous recognoissons en cete espece de melancholie sont pareillement requises, & grandemẽt profitables pour cet effect, l'aigreur & l'astriction. La pointe de l'aigreur, sert pour chatoüiller & prouoquer les instruments qui seruent aux facultez animales, pour éueiller les esprits, & les inciter à la recerche des choses. L'adstriction, pour cõprimer en vn lieu ἀποσφίγγειν καὶ a καταπυκνοῦν, la chaleur & les esprits, reprimer les vapeurs qui pourroient offusquer l'entendement, rendre l'imaginatiue plus ferme, la memoire moins labile, & la substance du cerueau plus arrestée. Bref l'aigreur sert d'éperon, l'adstriction sert de bride, pour retenir longtemps les esprits à la contemplation, s'il en est besoin, & rendre l'áme aussi libre en ses actiõs lors que le corps est éueillé, que quand il est abatu du sommeil. Voila les raisons pourquoy les hommes melancholiques sont ordinairement doctes

a Plutarch. lib. de cessat. oracul.

& ingenieux. Où nous noterons en passant, que telle constitution melancholique est principalement acquise en nostre jeunesse, ou âge d'accroissement, lors que le sang aucunement prompt & bilieux deuient melancholique, & cete complexiõ est appellée [a] ἐκ μεταπτώσεως par échãge. Les actions alors ne sont point precipitées, comme quand le sang est purement bilieux, ny furieuses cõme en la manie, ny troubles comme en la maladie melancholie, ny tardiues comme en quelques epilepsies & stupiditez d'esprit. Mais aucunemẽt promptes, à raison de la chaleur qui surpasse les autres qualitez, auec prudence toutefois, à cause du froid qui est comme de l'eau messée auec du vin, pour rabatre le fumet. Car si la chaleur n'estoit retenue par la froidure, cõme en Homere Achilles cholere par Minerue, les actions seroient turbulẽtes & pleines d'imprudence. Ceux qui sont melãcholiques de cholere, ou melancholie bruslée sõt begues pour la plus part ἰσχνοφώνοι. Mais ceux qui sont tels de sang melãcholique, parlẽt moderément & auec grauité, signe d'vn esprit graue & moderé selõ Aristote.

a Leg. Galen.

SCAVOIR SI LES DEMONS SE MESlent quelquefois auec l'humeur melancholique. Ou bien si ce qu'on dit des Demons doit estre attribué à cete humeur.

CHAPITRE VIIII.

AVANT que mettre fin à ce discours, il ne sera peut estre hors de propos, que nous vuidions encore ce doute: Sçauoir si les Demons se meslent quelquefois auec la cholere noire, comme propre à iouer leurs jeux, ou bien si tout ce que l'on dit des Demons peut estre effectué naturellemēt, par la vertu de cete humeur. Quelques-vns principalement du vulgaire, ont opinion que tout ce qui se fait en nous d'estrange & aucunement extraordinaire, comme les visions faulses, qui se presentent aux frenetiques & melancholiques, les alienations d'esprit, les grandes conuulsions comme l'Epilepsie, sont de la part de Dieu, ou des Demons. Et ne donnent autre raison de cela, sinon que tels effets excedent du tout les limites de la nature.

Quelques autres qui nient entieremēt qu'il y ait des Demons, tiennēt que tout

cela qui leur est attribué par le vulgaire, sont purs effects de la nature: Et prouuẽt leur opinion par les raisons qui ensuiuẽt. Nous auons de coustume, quand nous ne pouuons paruenir à la cognoissance de quelque chose, d'en attribuer la cause aux Demõs, comme s'il estoit necessaire que tous les effets de la nature fussent de facile deduction, & qu'elle ne peust executer aucune chose admirable. De maniere que cela est cause de nourrir nostre ignorance, parce que nous nous contentions de ce mot de Demon, sans passer outre à la cognoissance des choses. Mais si vn petit poisson pour exemple, disent-ils, peut arrester vn vaisseau de deux cẽts pieds, par voye de nature; dequoy il est impossible que nous rẽdions aucune raison: Ne deuons nous pas plustost auec Pline[a] tenir pour croyable tout ce qu'on dict de la nature, *nihil incredibile existimare de ea*, que d'auoir recours à cet azile des ignorants, & referer le tout aux Demons, de l'estre desquels nous n'auons aucune preuue asseurée: Qui ne sçait que l'Eclipse de lune estoit attribué aux Demons, auant qu'Anaxagoras eust parfaitement

[a] *Cap. 3. lib. 11. natur. hist.*

tement expliqué la cause de cet accident? Si ce grand Philosophe se fust tousiours arresté comme les ignorants, à chasser les Demons auec des bassins d'airain [a] χαλκῷ τοὺς δαίμονας ἀπολαύνειν, cete folle réuerie peut estre eust encore cõtinué entre le peuple. De mesme maniere on a pẽsé autrefois q̃ l'Epilepsie fust vne maladie causée de l'ire des dieux, & neantmoins Hippocrate [b] dit que cete opinion prouient d'ignorance & de faute d'experience ἐξ ἀπειρίας καὶ ἀγνοίας. Comme Galien apres luy. Nous ne croyons point, dit-il, comme quelques-vns, que le mal caduc ny la folie d'amour soient maladies diuines, [c] μήτ' οὖν οἰόμεθα τὴν ἐπιληψίαν θεῖον εἶναι νόσημα, μήτε τὸν ἔρωτα. Ils ont creu anciennement que la maladie nommée βουλιμία & la faim canine fussent à cause de quelque Demon, à raison dequoy en Ionie ils sacrifioient vn taureau noir ταῦρον μέλανα à ce Demõ, appellé par eux βουβρώστης mange-beuf, comme tésmoignent [d] Metrodorus & Eustathius: & neantmoins il ny a aucun qui doute que ces deux maladies ne prouiennent ou d'intẽperie froide, ou d'humeur corrompue, acre & mordãte en l'estomach.

a Apud Alexãdr. probl. 56. lib. 2.

b Lib. de morbo sacro.

c Lib. 1. prognost. partic. 5.

d Apud Plutarch. cap. 8. lib. 6. sympos.

Il y a vne eſpece de manie, qui rend les hommes enragez comme loups, nõmée pour cete occaſion *Dæmonium lupinum*, par le vulgaire: Et toutefois il eſt certain que cete maladie ne recognoiſt autre cauſe que la cholere noire, laquelle eſtãt dans le cerueau, corrompt les operatiõs de l'áme. C'eſt pourquoy Hippocrate ne conſent pas à cete opinion du commun, mais ſemble au contraire n'en faire aucun eſtat, car il ne dit pas qu'en telles indiſpoſitions les malades voyent des Demons, mais penſent & ont opinion de les voir, [a] ὁρῆν δοκέει δαίμονας. Et Ariſtote diſcourant d'vne certaine maladie qui ſuruient aux femmes: vulgairement, dit-il; [b] on refere cete maladie au Demõ, ἀναφέρουσιν τοῦτο τὸ πάθος εἰς τὸ δαιμόνιον laquelle neantmoins il dit eſtre gueriſſable θεραπευτόν. C'eſt donc folie de nous arreſter à cete opinion. Pluſtoſt deuõs nous croire auec Xenocrates que les hõmes n'ont point d'autres Demons que leur áme propre, [c] τὴν ψυχὴν ἑκάστου εἶναι δαίμονα, ou dire comme Heraclite, que le Demon de l'homme eſt ſon naturel, ἦθος ἀνθρώπου δαίμων.

Outre ces raiſons, ils apportent quel-

a *Lib. de virginibus.*

b *Cap. 3. lib. 10. hiſt. anim.*

c *Apud Ariſtot. cap. 2. lib. 2. topic. & Plutarch. in Platonic. quæſt.*

ques hiſtoires pour eſtablir & confirmer dauãtage cete opinion. Galgerãdus Medecin de Mantoue guerit vn iour la femme d'vn Cordõnier qui parloit pluſieurs langues, par le moyen des remedes qu'il luy dõna propres pour purger la melancholie. Gaïnerius témoigne auoir veu vn vilageois melancholique, qui deuenoit Poëte & compoſoit des vers lors ſeulement que la lune eſtoit en combuſtion, lequel temps eſtant paſſé il ne proferoit aucun mot, ny de lettres, ny de doctrine, conſideré qu'il n'auoit eſtudié aucunement. Si le Demon eſtoit cauſe de cela, pourquoy deuenoit il Poëte en cet eſtat de la lune, pluſtoſt qu'en vne autre ſaiſon? Le Conciliateur dit auoir experimenté, que pluſieurs melãcholiques ont ceſſé de faire des miracles, apres auoir vſé de medicaments qui purgent la melancholie. Nous liſons vne autre hiſtoire d'vne fille melancholique, laquelle apres auoir eſté pluſieurs fois coniurée comme demoniaque, confeſſa qu'elle eſtoit poſſedée de l'eſprit de Virgile. Ce qui induiſoit plus à la croire, eſtoit, qu'elle qui eſtoit ſimple, pleine de deuotiõ, & de na-

tion Toſcane, qui n'eſtoit iamais ſortie de ſon païs, retenüe en la maiſon de ſon pere; ſ'adonnoit à parler le mantuan, tellement qu'elle proferoit quelquefois des mots Latins. Et neantmoins, elle fut guerie par les aydes de la medecine, apres auoir en vain tenté toutes ſortes d'exorciſmes. C'eſt donc vn abus, diſent-ils, de ſuiure en cela l'opinion du vulgaire, qui a de couſtume par ignorãce, d'introduire autant de Demons qu'il y a de maladies. Comme Mahommet qui fait entendre à ſes ſectaires, qu'il y a vn Diable dans chaque grain de raiſin noir, afin d'abolir l'vſage du vin. Ce ſeroit reuenir à cete anciẽne ſuperſtition des Ægyptiens, qui croyoient que noſtre corps fuſt gouuerné par trẽte ſix Demons. Les vns ordonnez pour regir certaines parties, les autres pour autres. Eraſme [a] eſcrit auoir veu vn homme de Spolete parlant fort bien Alemãt ſans auoir appris la lãgue, lequel ayant prins vne medecine jecta grande quantité de vers, au moyen dequoy il fut guery, & depuis ce temps ne fut proferé par luy vn ſeul mot Alemant. Le Medecin apres vne telle éuacuation de vers,

[a] Lib. de laudib. medic.

pouuoit il pas dire aux assistants? Considerez messieurs, voyla les Demons qui possedoient ce malade, voyla les mauuais esprits qui luy auoient apris cete langue estrãgere. Comme Furius Cresinus, lequel estant assigné pour se voir cõdamner comme sorcier, à raison qu'il recueilloit dauantage de fruicts en vn bien petit champ, que ses autres voisins en beaucoup d'heritage, comme s'il y eust transporté par enchantement les fruicts d'autruy, *ceu fruges alienas pellexisset veneficijs*, dit [a] Pline. Pour se iustifier mena sa fille en iustice, en bon point & bien vestue, mõstra ses hoyaux massifs, ses socs lourds & pesants, auec autres ferremẽts bien accõmodez & ses bœufs nourris à l'aduantage. Tenez, dit-il, messieurs voyla mes charmes & mes enchantements, *veneficia mea hæc sunt, Quirites*, & à l'instant il fut absous de cete faulse accusation. Ils adioustent que les Iuifs reprochoient à Iesus Christ d'estre insensé & demoniaque. Que les Medecins de Rome, qui voyoiẽt Galien admirable en ses predictions & en ses cures, luy obiectoient que c'estoit par l'ayde des Demons. Nous ne deuons

[a] *Cap. 6. lib. 18. natural. hist.*

point donc nous rapporter au vulgaire, quand il est question d'vn point de doctrine, où les plus doctes ont de la difficulté à se resoudre. Ils concluent puis que Aristote, Auerrois, Pompanace & autres ont attribué aux humeurs & à la nature, ce qu'on dit vulgairement estre des effects des Demons, qu'ils sont en cela deliberez de suiure totalement leur aduis,[a] *nihil tam sapere quam nihil sapere vulgare.*

[a] M. Cicero lib. 2. de diuinatione.

SCAVOIR SI TOVTES ALIENAtions d'esprit, les ecstases, les sciences acquises sans estude, les predictions, la cognoissance des langues en vn moment, les apparitions doiuent estre attribuées aux Demons, ou à l'humeur & à la nature. Moyen de cognoistre les inspiritez.

CHAPITRE X.

POVR resoudre cete controuerse nous ne suiurons ny l'vne ny l'autre opinion. C'est vne folie de vouloir tout attribuer aux Demons. C'est vne ignorance de vouloir referer aux humeurs vne infinité d'effects, qui sont impossibles à la nature. Nous tiendrons le milieu entre ces deux aduis & deduirons

qu'il y à des effects qui peuuent estre purement causez de l'humeur melancholique, aucuns des Demõs, aucuns des deux ensemble. Nous discourrons premierement des alienations d'esprit, des faulses imaginations, des exstases & fureurs melancholiques, des sciences acquises en vn moment, puis des visions, des predictiõs & des songes. Et declarerons en fin le moyen de cognoistre les demoniaques.

L'âme raisonnable, combien que de soy elle soit sans matiere & nullement sujete à corruption, est obligée neantmoins tant qu'elle demeure conjoincte auec le corps, se seruir de luy comme d'vn organe, & chez luy emprunter toutes sortes d'instruments pour mettre ses facultez en exercice. Non que ie nye pourtãt qu'estãt separée elle n'ayt ses actiõs plus libres & plus parfaites sans comparaison, mais la compagnie du corps luy apporte cete incommodité, de n'agir que par le moyen d'instruments materiels, encore qu'elle soit immaterielle. Tout ainsi dõc qu'vn ouurier ou artisan tant excellent en son art qu'on voudra, ne peut auec des outils mal propres façonner son ou-

urage, ſinon impropremẽt, & moins bien que s'ils eſtoiẽt tels qu'il eſt requis, combien que rien ne manque de la part de l'ouurier. L'áme ny plus ny moins, quoy que ſelon l'eſſence, ſes facultez ne ſoient ſujetes à aucun trouble, ſi eſt-ce que quãd ſes inſtruments ſont viciez & mal diſpoſez, elle opere imparfaitement, & ſe conduit ſelon le vice de ſes organes. Si la chaleur naturelle eſt debile, elle opere l'entement & tardiuement, ſi elle eſt exceſſiue, elle produit des fonctions deprauées. Si les eſprits ſont impurs, troubles & groſſiers, ſes facultez agiſſent à proportion. Puis donc que l'humeur melancholique peut échauffer le cerueau auec excez, ſouiller & obſcurcir les eſprits, inſtrumẽts des facultez de l'áme: Nous ne pouuons nyer que cete humeur ne puiſſe deprauer, abolir & diminuer les fonctions de l'imaginatiue & du jugemẽt. Tout ainſi, dit Porphire, que les eaues qui ſourdent du haut des montagnes, & coulent ſur des pierres & grauois, ſont beaucoup plus pures & plus nettes que celles qui ſont portées ſur vn lict de fange & de limon: Ainſi l'áme qui a pour organe vn corps

pur, ſubtil, & peu materiel, eſt beaucoup plus pure, plus nette & plus admirable en ſes actions, que quand elle eſt coniointe à vn corps lourd, groſſier & plein d'impurité. L'humeur melancholique noire, peſante, eſpeſſe & terreſtre, eſtant meſlée auecles eſprits, les rend troubles & obſcurs, de maniere qu'eſtants employez puis apres comme inſtruments, pour les operations de l'áme, au lieu de produire de belles actions & ſelon la nature, ils ne monſtrent que des fonctions deprauées, à raiſon de leur indiſpoſition. Si cete nuict des eſprits ne ſaiſit que le deuant du cerueau, il ny aura que l'imagination offenſée, qui alors fera voir ce qui n'eſt point, & cauſera vne infinité de faulſes & monſtrueuſes conceptions. Car il eſt certain que cete partie peut eſtre bleſſée, les autres demeurant en leur entier, & nullement iutereſſées, cõme nous pouuons cognoiſtre par l'exemple de ce Paticier melãcholique qui penſoit eſtre de beurre, à cauſe dequoy il n'eſtoit poſſible de le faire approcher de ſon four, de peur qu'il auoit d'eſtre fondu à la chaleur. Puis qu'il iugeoit qu'eſtãt de beurre

il se fust dissout s'approchant du feu, il n'y à point de doute qu'il auoit la raison entiere & le discours nullement offensé. Quand elle s'empare des moyens ventricules du cerueau, où est le siege & le domicile de la raison, alors elle ruine le jugemẽt, il n'y à plus de discours sinon égaré, sans liaison, sans discretion, sans conduicte. Il appert par l'histoire de ce jeune homme de la ville de Bourges, lequel (comme les boutades melancholiques le prenoiẽt par interualles) iouant vn iour d'vne espinette en presence de quelques-vns de ses amis, bien qu'il n'eust monstré au commencement aucune marque de folie, sur la fin comme il se mist à discourir des perfectiõs de son espinette, qu'elle estoit la meilleure du monde, & qu'il auoit desir neantmoins de la rendre encore plus accomplie. I'y veux adiouster, dit-il, vn ieu de haut bois, de flustes, de cornets à bouquin, de nazards, vn ieu de dez, de quartes, de quilles, vn ieu de paulme, de boule, de pallemail & autres passetemps qu'il nomma puis il s'enfuit de la compagnie. Si cete humeur penetre iusques aux cellules posterieures du cer-

ueau, où eſt le fort de la memoire, elle la diminue ou abolit du tout, comme pour preuue nous en auons aſſez d'exemples. Meſſala Coruinus perdit tellement la memoire, qu'il oublia ſon propre nō. Albert le grand & Trapeſonce hommes illuſtres reſſentirent la meſme incommodité ſur leur vieil áge.

C'eſt donc vn point reſolu, que l'humeur melancholique ſeule & ſans ayde du malin eſprit, peut diminuer, dépraüer & abolir les operations de l'ame. De maniere que là où nous verrions l'imagination, la raiſon, ou la memoire ſimplement mal affectées, c'eſt à dire dépraüées ou abolies ſans autres accidents eſtrāges, & éloignées des termes de la nature, nous ne deuōs pour cela entrer en ſoubçon de Demon, nous laiſſans emporter à vne folle ſuperſtition cōme les vieilles.

Il eſt bien certain auſſi que les Demons peuuent faire le ſemblable; ayans cete vertu d'occuper tous les ſens, & de boucher par certains nuages tous les cōduits qui ſeruent à l'intelligence, *quibuſdam nebulis implere omnes meatus intelligentiæ*, dit S. Auguſtin: mais comme tels eſprits ne ſe

peuuent contenter d'apporter des maux ordinaires, ils se manifestent incõtinent par d'autres symptomes.

Pour le regard des ecstases, nous en remarquons de deux especes: vne qui est comme vn rauissement d'esprit, lors que l'áme se retire chez elle, & se licécie pour vn temps du gouuernement du corps, en ce qui regarde les facultez du sentiment, du mouuement & de la nourriture. C'est vn excez que fait l'áme au banquet de ses bonnes pensées, où elle s'eniure de telle sorte, qu'elle oublie ce qui est du corps, le laissant demy mort, & presque digne de la sepulture. Nous la pourrions comparer à vn serf afranchy, qui fait pour soy ce qu'il faisoit pour son maistre, auant que la liberté luy fust donnée. L'autre est vne saillie ou émotion d'esprit, en laquelle l'áme se retire aussi des affaires du corps, mais moins qu'en la precedente, & sans perte du sentiment & du mouuement. Seulemẽt elle est émeüe & cõme échauffée en elle-mesme, pour s'éleuer à la cognoissance de quelque chose, cõme ceux qui pour mieux saulter donnent du pied en terre. C'est ce qu'on appelle aux Poë-

tes enthusiasme, quand ils entrent en vne telle chaleur d'esprit, qu'ils sortent hors d'eux-mesmes, & comme furieux disent & écriuent des choses qu'ils n'entendent pas, apres estre refroidie cete diuine cholere. Dieu separement, les mauuais esprits & la melancholie peuuent estre cause de l'vne & de l'autre espece. La melancholie, comme nous auons dit, peut retenir longuement l'âme en vne profonde contemplation. Et lors les esprits se retirans au lieu où l'âme se reserre comme en son cētre, pour luy faire quelque seruice, les autres parties demeurent destituées de leur chaleur influente, & semblent n'auoir plus aucune estincelle de vie: Qui est cause que le corps apres cet excez spirituel, demeure las & trauaillé comme apres vne violente maladie. Plusieurs des plus notables Philosophes ont esté sujets à tels rauissemens cōme Hermes, Socrates, Xenocrates, Democrite, Heraclite, Platon & autres celebres personnages. De ce tēps plusieurs bons religieux, qui ont le corps tellemēt mortifié & à mépris, & l'âme tellement éleuée qu'ils sont incontinent rauis, lors

qu'ils s'adonnent à mediter asprement sur quelque point de deuotien. Les veilles, les abstinences, les deuotions rendẽt telles personnes melancholiques de la meilleure marque. Dieu quelquesfois est cause de telles exstases, comme toutes choses luy sont possibles. Il appert par les rauissements prophetiques, cõme a esté celuy de S. Paul, qui ne pourroit estre referé qu'à cete diuine puissance. Les Demons pareillement peuuent estre cause de cet effect, soit qu'ils se seruent de l'humeur melancholique & autres substances propres à cet affaire, ou que d'eux-mesmes ils puissent exequuter cela agitans les esprits, & les chassans au lieu où l'áme exerce ses facultez principales. Pour preuue nous en apporterons quelques exemples. Aristæas tomboit souuẽt en exstase par le moyen d'vn Demon, consideré que souuent on la veu sortir de sa bouche en forme de corbeau, *corui effigie*, dit Pline. Et croyoient que ce fust son áme, le partement de laquelle fust cause que le corps demeuroit comme mort, sans sentiment & sans mouuemẽt. Porphyre témoigne que Plotin son mai-

ſtre auoit de couſtume d'eſtre rauy en ecſtaſe, & lors changer de viſage, & deuenir pale & defait comme vn corps mort. Au moyen dequoy il entroit en la cognoiſſance de hauts & cachez myſteres, qu'il écriuoit puis apres. Cela eſtoit vne pratique du Demon, eſtant treſ-certain que ce Philoſophe auoit vn eſprit familier, & vne grãde entremiſe auec les Demons. Epimenides, Pythagoras, Zoroaſte ſujets auſſi à tels rauiſſemẽts, ont eſté ſoubçonnez d'auoir eu intelligence auec le Diable. Cela eſtoit ordinaire à Hermotime Clazomenien. Son áme, diſent-ils, ſe ſeparoit fort ſouuẽt d'auec le corps, & au retour racontoit ce qui ſ'eſtoit paſſé en pays eſtrãgers. Ce qu'il n'euſt peu toutefois, ſi le Diable n'euſt eſté le meſſager, qui luy rapportoit telles nouuelles: eſtãt impoſſible que l'áme ſe ſepare du corps, auec pouuoir de retourner & ſe reünir comme au precedent. L'ecſtaſe ſe fait ſelon la puiſſance non ſelon l'eſſence de l'áme. Il faut tenter toutes raiſons, dit Tertullian [a] auãt que d'accorder que l'áme ayt cete licence de quitter & abandonner le corps, ſans que la mort ſ'en en-

[a] Cap. 16 lib. de anima.

ſuiue. *Omnia magis coniectes, quam iſtam licentiam animæ ſine morte fugitiuæ.* De verité le corps reſſemble bien de quelque choſe à vn habillemẽt, & à bon droit pluſieurs ont fait comparaiſon de l'vn à l'autre: Eſtant le corps comme l'écorce, le fourreau & le veſtemẽt de l'áme. Mais qu'elle puiſſe le dépouiller pour le reueſtir puis apres comme vn habillement, c'eſt choſe impoſſible aux Demons & à la nature. Auſſi les concitoyens d'Hermotime trõperẽt le Demon lors qu'il eſtoit au pourchas des bonnes nouuelles. Car ils bruleront le corps demeuré comme mort durant l'ecſtaſe; de maniere que le Diable eſtant de retour de ſon pelerinage, laſſé & chargé de miracles, ne trouua que les cendres de ſon fourreau, *remeanti animæ vaginam ademerunt.* Telles ſont les ecſtaſes des ſorciers, qui ſont trãſportez imaginairement à leurs ſabats, le corps demeurant ce pendant comme mort. Car cela eſt vne colluſion du Diable, qui pour tromper abolit pour vn temps le mouuement & le ſentiment, & durant ce rauiſſement repreſente à l'áme vne aſſemblée, où le Sorcier croit puis apres auoir aſſiſté.

aſſiſté. Quelques-vns ſans doute y ſont actuellemẽt tranſportez, comme Apollonius en vn moment de Smyrne en Epheſe. Mais il eſt certain auſſi que pluſieurs ny ſont preſents que par fantaſie.

Quant aux arts & aux ſciences. Sçauoir ſi vn melancholique tout à coup & en vn inſtant peut deuenir ſçauãt, il ſemble eſtre difficile d'en determiner. Car ſi l'opinion du diuin Platon eſt veritable, que l'âme ſoit creée toute ſcauante, & que Dieu ayt graué en elle les eſpeces de toutes choſes, mais miſes en oubly, lors de la conionction d'elle auec le corps, qui eſt comme vn nuage obſcur qui offuſque ſa ſplendeur: Il n'y a que douter, que s'eſtant aucunement retirée du gouuernement du corps, & ayant prins quelque liberté, & vociſſitude de repos, pour vaquer à ce qui eſt de ſon propre, comme en l'ecſtaſe des melancholiques, & aux fureurs poëtiques, elle ne rentre en ſes poſſeſſions, elle ne reuiſite tous ſes threſors, & ſe repaiſſe au feſtin de ſes bonnes pẽſées, *bonarũ cogitationum epulis.* Ce voile retiré, elle déploye toutes les eſpeces que Dieu a miſes dans ſon ſein: Tellement

que selon cete premiere grace, elle peut auoir de soy la cognoissance des choses. C'est pourquoy plusieurs ont attesté auoir veu quelques melãcholiques deuenus sçauants, éloquents & Poëtes, naturellement sans peine & sans estude.

Mais d'autre-part, si l'opiniõ d'Aristote est certaine, [a] q̃ l'áme est cõme vne carte blanche, ὥσπερ γραμμάτειον ᾧ μηδὲν ὑπάρχει γεγραμμένον, & vne table d'attente capable de receuoir toutes impressions, comme il y a grande apparence qu'elle soit telle, veu qu'il est impossible que quelqu'vn priué des sa naissance, de l'vn des cinq sens, en puisse iamais comprendre l'object, quelque melancholique qu'il soit. Pourquoy croirons-nous que la melãcholie dõne à l'ame la cognoissance de tant de choses, sans le trauail de l'échole ou de la lecture?

a Cap. 4. lib. 3. de anim.

Tenons pour constant & arresté, que la cholere noire est impuissante de rendre l'homme sçauant, & de luy donner la cognoissance de la Philosophie ou astronomie, pour exemple, sans l'auoir apprise, [b] φιλοσοφίην καὶ ἀστρονομίην ἀδίδακτον. Elle peut bien comme nous auons demõstré, par ses qualitez nous rendre plus capa-

b Apud Aretæum cap. 6. lib. 1. de morb. long.

bles & plus habiles aux ſciences, plus pronts, à la recerche des cauſes, plus perſeuerans à contempler & mediter profondement ſur vn ſujet. Elle peut donner quelque mouuement à l'âme, par lequel elle penetre pluſtoſt à la raiſon de ce qu'elle recerche: Elle rend les Poëtes furieux, & ſans cete fureur Democrite diſoit qu'il ny à point de bonne Poëſie: Mais il faut que tels melãcholiques ayẽt appris paradauant les fondements de la ſcience. Il falloit que Maracus Syracuſain euſt les preceptes de la Poëſie pour faire des poëmes excellens, eſtãt entré en cete chaleur furieuſe. Quand donc il nous apparoiſtra de quelqu'vn, qui d'ignorant ſoit deuenu ſcauãt en vn momẽt, & ſans auoir ſuby le trauail de la diſcipline: Cela doit eſtre vne conjecture certaine, que telle ſcience luy eſt inſpirée du pere des ſciences qui eſt Dieu, comme il praticqua en la perſonne d'Adam, & de Salomon, ou par le miniſtere des Demons, qui peuuẽt enſeigner ce qu'ils ont appris par vne longue experience des choſes. Cela eſt éuident par l'exemple d'Euages, Thynicus, Amphyaraus, & de Soſipatre,

laquelle ayant esté instruite l'espace de cinq ans par vn Demon, deuancea en doctrine tous les Philosophes de son temps. Cetuy-là duquel parle Gainerius qui deuenoit Poëte en certain temps de la Lune, estoit conduit par vn Demon. Car nous voyons souuent que le Diable suit le mouuemēt de cet astre, tant pour diffamer l'excellēce de cete creature, que pour se seruir de sa vertu, eu égard qu'elle à beaucoup d'authorité sur le cerueau, à raison de son humidité. Le Diable sçait choisir les saisons qui luy sont propres pour assaillir cete partie, qui est le siege du jugement & de la raison. C'est pourquoy les fols & les possedez sont nōmez lunatiques σεληνιάζοντες, comme ce Demoniaque guery par Iesus Christ, la maladie duquel faulsement quelques Medecins ont voulu attribuer à la nature, repris iustement par Origene; consideré que S. Luc, qui fut Medecin en Antioche, fait mention du Demon en ce malade. Saint Augustin écrit d'vn nommé Albigerias, homme de mauuaise vie, qui sçauoit toutes choses, iusques à declarer les pensées & conceptions d'autruy. Et

adiouste qu'vn des disciples de Romantianus qui eut enuie de l'éprouuer, luy demandant à quoy il pensoit, fit réponse qu'il pensoit à vn carme de Virgile: ce que confessa le disciple estre veritable. Il faut de necessité que le Demon luy ayt suggeré cete pensée, estant impossible que l'áme qui ne cognoist rien de toutes les parties du corps auec lequel elle est coniointe, auant qu'elle l'ayt appris par l'anatomie, puisse cognoistre les especes immaterielles qui sont dans le cerueau d'autruy. Disons plus, si les sciences ne peuuent estre acquises que par vn long trauail, ou par voye supernaturelle, asçauoir par reuelation diuine, ou par mauuaise suggestion des Demons: Commẽt pourra estre que par voye de nature, les melancholiques, sans autre instruction puissent parler plusieurs lãgues, qui sont de l'institution & vsage des hommes, τῆς συνηθείας, dit [a] Plutarque, & encores plus exterieures à l'áme que les arts & les sciences? Quand Pomponace ou aucun de sa secte, nous aura donné quelque raison pertinente, pour preuue que cela puisse estre fait par l'humeur melancholique,

[a] Lib. 8. Symp. quest. 9.

nous changerons de party. A ce qu'ils disent que quelques melancholiques ont desisté de parler plusieurs langues, apres la purgation d'hellebore. Ie répons ou que cela est fauls, ou que le Diable qui se seruoit de l'humeur a esté ensemble purgé par le medicament.

De ce pas nous entrerons au discours des apparitions des esprits, sçauoir si elles dépendent de la nature, ou si elles prouiennent de causes supernaturelles. En cecy nous ne deuons suiure, ny l'impieté de quelques-vns, qui sont resoluts de ne croire que ce qu'ils voyent; ny approuuer la superstition du commun peuple, qui s'imagine bien souuent ce qui n'est point, & attribue aux mauuais esprits, ce qui dépend de l'indisposition du corps & de la mauuaise cõstitution des humeurs. Il y à peu de temps qu'vn ieune homme se representa au Theologal d'Eureux, N. Yuelin homme celebre à raison de sa doctrine & de sa bonne vie, pour tirer aduis comme il se deuoit gouuerner touchant vn Demon qui le tourmẽtoit. Interrogé comment, en quel temps, & en qu'elle maniere il se sentoit affligé par cet esprit.

Il répond que presque à tout moment il voyoit passer vn brandon de feu à costé de luy: Et comme il tenoit ce propos il se tourna brusquement, disant que cela luy estoit apparu comme il parloit. Ledit Theologal se doutant que cela dépendoit de quelque maladie, plustost que de Demon, m'enuoya querir, & apres l'auoir enquis & entendu de luy ce que dessus, ie l'asseuray qu'il ny auoit rié d'estráge en cela, ny Demon, ny autre cause extraordinaire: Mais vne indisposition de l'œil seulement, qui le menaçoit d'vne suffusion, s'il n'auisoit à y donner ordre. Il se resolut à ce conseil, & fut guery apres auoir pris quelques remedes. Il est aduenu à quelques-vns, d'auoir veu toute leur vie, marcher deuant eux leur propre image, comme à Antipheron en Aristote, & à vn autre duquel parle Gentilis Medecin. Aristote & ses interpretes, croyent que cela prouient de la debilité de la veüe, à laquelle l'air prochain seruoit de miroir, [a] ἔνοπτρον ἐγίνετο καὶ πλήσιον ἀήρ. Mais l'opinion de Galien semble plus raisonnable, qui refere cela à l'imaginatiue offensée, consideré que la debilité

[a] Cap. 3. lib. 3. meteorol.

de la veüe est vn mal assez commun & frequent, où cet accident au cõtraire est reputé comme vn miracle en la nature. Il est certain que les humeurs vicieuses & corrompues, toute sorte de crainte excessiue, entre-autres la superstition peuuent causer beaucoup de visions faulses, dautant que l'imagination est deprauée par le vice de ses instruments, ou parce que l'áme represente au sens exterieur l'espece qui luy est imprimée auec violence. Et telles images ne sont que vaines fantasies, qui n'õt estre qu'en la pẽsée, & desquelles la cholere noire peut estre cause. Mais quand le spectre se presente à quelqu'vn qui n'est recogneu ny melancholique, ny offensé en l'imaginatiue, lors qu'il n'a aucunemẽt l'esprit à telles visions, en plain iour, car de nuict les sens plus facilement peuuent estre trompez, & en áge de prudence c'est à dire ny en enfance, ny en extréme vieillesse; Il ne faut point douter, que ce ne soit vne apparition veritable qui surpasse les loix de la nature. Ainsi Dieu s'est manifesté quelquefois à Moyse sous la figure d'vn buisson ardant. En cete maniere les An-

ges sont apparus à plusieurs, comme les trois qui mangerent auec Abraham, & les deux qui logerent ches Loth, auant la ruine des cinq citez. Tout ainsi les âmes des deffunćts retournẽt & prennẽt quelque corps pour se rendre visibles à nous, afin de nous consoler, ou pour recepuoir quelque ayde de nostre part, ou pour nous donner aduertissement de quelque chose. Vn nombre infiny d'exemples fait foy de cete verité, desquels toutefois nous ne produirons que quelques-vns, nous confians à la certitude de la chose. L'âme de Cesarius apparut à Gregoire de Nazianse son frere. L'âme de Sainte Agnes à la fille de Cõstantin. Marsile Ficin apres estre decedé à Florẽce, apporta certaines nouuelles à Mich. Mercatus de l'immortalité de l'âme, selõ qu'ils auoiẽt arresté de leur viuãt, que le premier decedé aduertiroit l'autre de ce qu'il en falloit croire. En cela neantmoins, nous deuons tousiours nous souuenir du precepte d'Epicharmus, *nerui sapiẽtiæ nõ temere credere.* Car les Demõs quelquefois nous trõpent sous ce pretexte, & par collusion nous representent les âmes de noz parents, pour

nous affliger, comme il apparut à Nicole Aubry, possedée de Lan, feignãt estre l'áme de son grand pere. Les apparitions des Demons ont esté trop frequentes, pour en douter, principalement entre les anciens. L'homme qui se presenta à Alexandre le Grand (lors qu'il estoit tellement éloigné de la Mecedoyne, qu'il desesperoit de son retour) luy promettant dans peu de temps de le rendre en son pays, estoit vn Demon. Le joueur de fluste, qui aduertit Iules Cæsar de passer le fleuue de Rubicon, estoit vn Demõ. Les spectres qui apparurent à Brutus, Dion, Cassius Parmẽsis & Pausanias auant leur mort, estoient tous Demons. L'homme docte que trouua Cleombrotus[a] aupres de la mer rouge, estoit vn Demon. Et ny auroit aucune raison d'attribuer cela à l'humeur melãcholique, n'y aux influences du Ciel, ny à aucunes autres causes naturelles, comme Auerroys & Pomponace, l'opinion desquels a esté suffisamment refutée par autres. Ie sçay fort bien que tout ce propos est vn sujet de gosserie aux atheistes, & matiere pour faire rire les ignorants, qui prennent les

[a] *Plutarch. de cessat. orat.*

railleries de telles gents pour argẽt contant. Mais il eſt impoſſible d'empécher les aſnes de braire. *Hæc poſſe contemni vel etiam rideri præclare intelligo*, (dit Ciceron) *ſed idipſum eſt Deos non putare.*

Quant à la puiſſance qu'on attribue à l'áme, de predire & deuiner les choſes futures, il ſemble que ce ſoit auec plus de raiſon. Car nous en auons tant de témoignages & d'experiences, qu'il ſemble ne reſter qu'à ratifier cet article. A quel propos tant d'Augures, d'Aſtrologues, d'interpretes de ſonges, tant d'Oracles obſeruez ſi long temps, auec beaucoup de ſcrupule, de ceremonie, de religiõ, ſ'il n'y auoit en tout cela que du menſonge. Ils tenoient ce point tant certain anciennemẽt, qu'ils oſoient tirer cete conſequẽce. *Si dij ſunt* [a] *diuinatio eſt*. S'il y a des dieux, il ſ'enſuit neceſſairemẽt que la diuination doit auoir lieu. L'áme qui a eſté formée à l'image de Dieu ſon ouurier, doit auoir quelque choſe de diuin. Or cela luy ſeroit donné en vain, ſi Dieu par meſme moyen ne luy auoit permis & accordé le pouuoir, de mettre quelquefois cete diuinité en éuidence. Tout ainſi que la

[a] *Apud Cicer. lib. 1. de diuinat.*

beauté feroit inutile à vne Dame, si elle portoit tousiours vn masque sur le visage. Il n'y a point d'inconuenient donc, de croire que l'âme ayt receu de Dieu cete grace, de pouuoir aucunefois predire les choses futures. Pour pratiquer cela, elle abaisse son masque, elle se retire du gouuernement du corps, qui est comme nous auons dit selon Auicenne,[a] la paralysie de l'âme, & le laisse comme enseuely, afin de considerer ce qui est plus éloigné. Lors elle voit beaucoup de choses futures comme presentes, qu'elle ne pourroit pas, si les affaires du corps la détournoient de cete contemplation. Ce qui rend cecy difficile à croire, est que la meilleure partie d'entre nous, principalemẽt les Atheistes ont l'âme submergée dãs les ordures de la chair, & le corps rebelle & desobeissant à l'âme. Car comme le Soleil ne peut quelquefois penetrer de ses rayons iusques à nous, à raison de quelques vapeurs épesses qui s'opposent à sa splendeur. Tout ainsi l'âme estant conjointe à vn corps lourd & grossier, & ayant pour instrument des esprits épez, terrestres & obscurs, elle ne joüit

a Cap. 7. lib. 9. Metaphys.

que d'vne lumiere enfermée & suffoquée. Au moyen dequoy elle pert la faculté de deuiner [a] ἀμαυροῦται τὸ μαντικὸν. Mais lors que ce corps est subtil, & ses instruments souples & obeissants: Il n'y a rien qui l'empéche de passer outre, de jetter ses rayons plus loing, & penetrer iusques à la cognoissance des choses futures. Nous experimentons cela aux vieillards, lesquels paruenus au dernier declin de leur áge, predisent souuẽt ce qui auient puis apres, cõme si l'áme par anticipation joüissoit desia de sa frãchise. Vn Citoyen de Rhodes (dit [b] Possidonius) estãt en l'article de la mort, nomma six de ses égaux, & prononça lequel d'iceux deuoit mourir le premier, lequel le second, lequel le troisiéme & consequemment des autres. Si au temple de Delphes comme en l'antre Trophonien, la prestresse entroit en furie, par le moyen d'vne exhalation de la terre, *terræ vi & diuino afflatu*, [c] μαντικῷ τε πνεύματι, qui luy troubloit l'entendement, à l'occasion dequoy elle dõnoit des répõses veritables. Pourquoy la melancholie, qui est vne humeur terrestre, & la terre du petit Monde, qui produit tant d'effets

a Apud Plutarch. lib. de cessat. oracul.

b Apud Cicer. lib. 1. de diuinatione.

c Plutarch. de cess. orac.

admirables, & qui a encore cete vertu de troubler lentendement, pourra tel pas émouuoir l'âme & l'inciter à la prediction des choses a venir. Nous voyons les oyseaux nommez θεῶν κήρυκες, les messagers des dieux par Euripide,[a] & autres genres d'animaux predire par la disposition de l'air, les vents, la pluye, le beautemps, la tempeste, & ce sans autre instruction que de la nature. Pourquoy l'homme sera til priué de ce bon-heur? Le Crocodile en Ægypte sçait tous les ans iusques où se doit estendre le débord du Nil, de coste & d'autre, & l'homme ne sçaura pas le succez du moindre de ses affaires. A la verité ce seroit vn sujet d'accuser la nature, de nous auoir traité comme puisnez, & vendu la raison beaucoup plus cher qu'au iuste prix.

Si nous voulons considerer les songes, chaqu'vn confessera, & sera tesmoin que l'âme nous aduertit ordinairement de ce qui doit aduenir. Mais quels exemples plus notables pourrions nous desirer en matiere de songes, que celuy d'Eudemus en Aristote:[b] Et des deux Arcades d'écrit par Chysippus, & depuis par Ciceron.

a *Apud Plutarch. lib. terrestr. ne animal. aq. prud.*

b *Leg. Cicero lib. 1. de diuinatione.*

Eudemus faisant voyage de son pays de Cypre en Macedoyne, logea à Pheres ville de Thessalie, gouuernée pour lors cruellement par le tyran Alexandre. En ce lieu là, il demeura si griefuement malade, que les Medecins doutoient fort de sa santé. Toutefois comme il estoit entré en quelque repos, il luy sembla qu'il fut aduerty par vn jeune homme qu'en brief il seroit guery, que cinq ans apres il retourneroit à son logis, & le tyran Alexandre mourroit dans peu de iours. Aristote dit que le tout aduint comme il l'auoit songé. Eudemus se porta bien, le tyran fut tué par les freres de sa femme. Et sur la fin de la cinquiéme année, cõme il esperoit pour accomplir le songe, retourner de Sicile en Cypre, il mourut en combatant deuant Syracuse, & de là on apprist l'interpretation du songe, parce que l'áme d'Eudemus ayant abandonné le corps, sembloit estre de retour en son pays. Deux hommes du pays d'Arcadie se cognoissans l'vn l'autre, & allans ensemble par pays, arriuerent en la ville de Megare, ou l'vn se retira à la tauerne, l'autre ches son hoste. Comme

dõc ils estoient en repos apres souper, au plus grand silence de la nuict, il fut aduis en songeant à celuy qui estoit logé ches son hoste, que son compagnon le prioit de le secourir, & que le tauernier auoit intention de le tuer. Parquoy il se leua à l'instant tout effrayé : mais ayant vn peu repris ses esprits, & aduisé que c'estoit vn songe auquel il ne falloit adiouster foy, se remit au lict, où s'estant endormy pour la seconde fois, le mesme derechef se presenta à luy, le suppliant, puis qu'il auoit negligé de le secourir estant vif, au moins qu'il luy fist ce dernier office de vanger sa mort, qu'il auoit esté tué par le tauernier, que son corps auoit esté mis en vn charriot, & du fumier par dessus. Pour cete occasion qu'il se trouuast à la porte, parauant que le charriot fust tiré hors de la ville. Cetuy-cy émeu & troublé de ce songe, s'éueille, se transporte au lieu & se rencõtre au deuãt du charretier à la sortie de la tauerne. Il luy demande quelle marchãdise il portoit dãs ce charriot, mais épouré ne fit aucune réponse & s'enfuit. Le corps mort fut découuert, le fait aueré, & le tauernier puny selon
son

ſon merite.

Toutes ces raiſons meurement conſiderées, nous trouuerõs qu'elles ne prouuent rien neceſſairement, quelque apparence exterieure de verité qu'elles ayent. Les augures n'ont eſté que pures réueries & ſuperſtitieuſes obſeruations, qui reüſſiſſoient peu ſouuẽt, ſi les Demons ne ſ'y meſloient pour joüer leur perſonnage. Auſſi les plus auiſes qui viuoient durant ce regne ſuperſtitieux, ſe ſont mocquez de telles diuinations, comme Euripide. Aquoy eſt propre, [a] dit-il, vn hõme qui fait profeſſion de deuiner? à mentir ſouuent & dire rarement la verité. τίς δὲ μάντις ἐστ' ἀνὴρ; ὃς ὀλίγ' ἀληθῆ πολλὰ δὲ ψευδῆ λέγει. Et le vieil Poëte [b] Accius. Ie n'adiouſte aucune foy aux Augures, dit-il, qui pour emplir leurs bourſes, enrichiſſẽt nos oreilles de vent & de paroles. Ainſi P. Clodius mõſtra ne faire aucun eſtat de leurs auſpices, lors qu'il cõmanda qu'on jettaſt les poulets dans la mer, diſant qu'il eſtoit expedient, puis qu'ils refuſoient à manger, de leur preſenter à boire. Ie demanderois volontiers pourquoy cete ſcience des Augures tant celebrée anciennemẽt,

[a] *In iphigenia.*

[b] *Apud Gell. cap. 1. lib. 14. nihil credo Auguribus, qui aures verbis diuitant ſuas vt locupletent domos.*

n'a peu auoir lieu entre les Chrestiens, & est tellement abolie de present, qu'il ne nous en restent aucunes vestiges. N'est-ce point que l'aduenemẽt de Iesus Christ a rompu les escholes du Diable? Deiotarus allant par pays fut aduerty par vn Aigle, *aquilæ admonitus volatu*, d'interrompre son voyage, & de ne passer outre. La nuict suiuante il eut nouuelle que la maison où il deuoit loger tomba de fond en comble. Qui doute que cet aduertissemẽt ne fust de la part du Demon qui luy apparut en forme d'Aigle.

Les predictions des Astrologues me semblent aussi mal fondées que celles des Augures. Nous ne trouuons rien que de la vanité en leur science, & n'auons riẽ auiourd'huy plus certain que l'incertitude des prognostiqueurs. Mais quand bien il y auroit quelque verité en l'vne & l'autre science, cela pourtant ne seroit pas vne pure prediction de l'âme. Mais vn prognostique artificiel dépendant de l'obseruation des astres & des oyseaux. Ioint que les Astrologues bien souuent s'aydent de la magie, & feignent predire par le moyen de l'astrologie ce qui leur

eſt enſeigné illicitement [a] par le Diable. Spurina aduertit Iules Cęſar, que les ides de Mars le menaçoient de quelque danger. Cela ne pouuoit prouenir que de la part du Demon. Nigidius predit à la natiuité d'Auguſte, qu'vn grand Roy eſtoit né pour le monde. Il ſ'aidoit en cela de l'induſtrie du Diable: Car Dion témoigne qu'on auoit opinion de ſon temps, qu'il ſ'adonnoit à ſciences illicites. Iul. Marathus fit la meſme prediction, mais ie croy que le Diable trompa l'vn & l'autre ſe trompant luy-meſme. Car il eſt certain, que cela deuoit eſtre entendu de l'aduenement du Sauueur. Scribonius Mathematicien, aduertit Tybere qu'il ſeroit vn iour Empereur des Romains: Et que Galba ſuccederoit a l'Empire, ce qui aduint encore qu'il ne fuſt aucunement allié à la famille d'Æneas. Aſcletarion predit la mort de Domitian & de ſoy-meſme, & le tout aduint ſelon le preſage. Vn certain Aſtrologue predit a Georg. Trapeſonce, qu'il perderoit toute memoire ſur ces derniers ans, comme luy-meſme témoigne, & ce prognoſtique fut veritable, car en ſa vieilleſſe il fut

[a] Leg. Auguſtin. lib. 2. in geneſ. lib. 2. de doctrina chriſt. & lib. 5. de ciuit. dei Ptolom. 1. Centiloqu.

saisi d'vne letargie, dont en fin il mourut. Toutes telles prognostications sont ou fortuites, ou artificielles, ou diaboliques. Dieu seul, qui est le pere des sciences, s'est reserué cete puissance de cognoistre les choses à venir, & n'y a rien au mõde Anges, hommes ou Demons qui paruiennẽt à ce priuilege que par son moyẽ. Ne croyons point que les vieillards qui approchent de leur dernier iour, ayent aucun pouuoir de predire plus que les autres, si ce n'est par reuelation comme Iacob, lequel estant pres de sa fin, prononça d'vn esprit inspiré vne abisme inépuisable de propheties. Ainsi le Pape Pie quint, Religieux & saint personnage, par reuelation diuine eut la nouuelle de la victoire remportée contre le Turc à l'Epante, à la mesme heure qu'elle fut gaignée; quoy qu'il en fust autãt éloigné que Rome est distante de la Morée. A l'instant de cete reuelation il fit rendre graces à Dieu publiquement, auec autãt ou plus de solennité & d'alegresse, que s'il eust receu la nouuelle par vn courrier. Si nous disons qu'il ayt veu cete bataille des yeux du corps, cõme Strabõ qui d'vn

promõtoire de la Sicile, cõtoit les nauires qui partoient du port de Cartage: Ce seroit vne absurdité intolerable, car à peine ce bõ pere eust veu ce qui se passoit en la Grece, qui ne voyoit pas ce qu'on faisoit dans Rome, veu qu'il estoit pour lors en deuotion dans son oratoire. L'on tient pour certain que Cornelius estant à Padouë, comme s'il eust esté present à la iournée de Pharsale, vit tout ce qui se passa entre Iul. Cæsar & Pompée: mais cete nouuelle luy estoit apportée par le Diable, & toute l'histoire representée promptement, comme il auoit veu l'issue de la bataille. Car il est certain que les Demõs n'ont aucun droit de prediction que par subtilité, par collusion & tromperie, par artifice ou par vne longue pratique & experience des choses, fussent-ils melãcholiques de veloux noir. Ainsi Apollonius[a] estant à Ephese cõme s'il eust esté present à Rome racõtoit le meurtre de Domitian. Ie ferois icy deduction de tous ces points, si la prolixité hors de propos m'estoit permise.

[a] *Philostratus in eius vita.*

Nous procederons d'vn mesme pied, pour le fait de l'interpretation des son-

ges, qui est la plus ancienne diuination,
a προσβύτερον μαντεῖον; refusans d'vn pareil
jugement à tous melãcholiques de quelque marque qu'ils soient, le pouuoir de predire en dormãt ce qui est à venir, si ce n'est comme nous auons dit, ou fortuitement, car il se peut faire que quelqu'vn par hazard, apres auoir songé d'auoir trouué vne bourse, rencontre cete bonne fortune. Ou par reuelation, ainsi qu'il appert par plusieurs exemples dans les saintes lettres. Ou par le ministere du Diable, comme il est éuident par les songes d'Eudemus & de l'Arcadien, & par autres histoires que nous produirõs presentement. Olympias estant grosse d'Alexandre, eut opinion en dormant, que la foudre du Ciel luy estoit tombée dans le ventre, témoignage de la grandeur d'Alexandre. Ce songe luy fut imprimé par le Demon, attendu qu'elle estoit magicienne, & que souuent il se presentoit à elle en forme de Dragon. De sorte que cete prediction estoit comme vne promesse du Demon à Alexandre de l'assister en to⁹ ses exploits. Attia mere d'Auguste, estãt grosse de luy songea que tout

a Apud Plutarch. in conuiu. 7. Sap.

le monde estoit enuironné de ses intestins: Il est aisé à iuger, que le Diable fut autheur de ce songe, car cete Dame s'estant endormie à minuit au temple d'Apollon, suruint vn Dragon qui s'approcha d'elle, puis se retira. De maniere qu'estant eueillée, elle se purifia cõme si son mary eust couché auec elle, & luy demeura sur son corps la marque d'vn Dragon, qui ne peut onc depuis estre effacée. *In corpore eius extitit macula velut depicti draconis, nec potuit vnquam eximi*, dit [a] Suetone. Parquoy hardiment nous prenons cete conclusion, que toutes predictions par les songes sont vaines, s'ils ne sont enuoyées de Dieu, mediatement par le bon Ange qui nous assiste, ou immediatement par la seule operation de sa volonté. L'humeur melancholique ny peut rien du tout, les Demons y apportent de la tromperie. Tellement que nous deuons mettre en vn mesme predicament les interpretes des songes les augures, les Astrologues & autres semblables, [b] *qui sibi semitam non sapiunt & alteri monstrant viam*. Si l'âme a quelque priuilege de prediction par le songe, c'est seu-

[a] *In Octauio.*

[b] *Ennius apud Ciceron. lib. 2. de diuin.*

lement pour le regard des accidens qui suruiennent au corps, de causes interieures & necessaires,& desquelles le principe est dedans nous,[a] ὧν ἐν ἡμῖν ἡ ἀρχὴ. Par ce que l'âme qui est, cõme nous auons dit, en liberté lors que le corps est abatu du repos,ainsi qu'vne nourrice quand son enfant est endormy,reuisitãt son logis voit s'il y à quelque chose mal disposé, & de mauuais ménage,de sorte q̃ l'espece lui en demeure viuemẽt imprimée,la representatiõ de laquelle en dormãt est le songe. Ceux qui sont enfamez ne songẽt qu'aux banquets & aux festins. Ceux qui ont soif pensent voir dequoy se desalterer. Ceux qui ont les reins pleins & chargez de semence, se representent la compagnie des femmes. Les hõmes replets & qui amassent de long temps grande quãtité d'humeurs, croyẽt porter quelque pesant fardeau. Ceux qui ont opinion qu'ils tombent d'vn haut lieu, en vn grand & profond precipice, ont ordinairemẽt le cerueau farcy d'humeurs superflues qui les menace d'Epilepsie ou d'Apoplexie. Vn certain deuint paralytique, apres auoir songé que l'vne de ses cuisses estoit trans-

[a] *Arist. de diuin. per insom.*

muée en pierre. Hippocrate dit que songer se baigner dans vn estang est signe d'abondance & repletion d'humeurs, ce que depuis peu i'ay veu par experience, en vn qui deuint hydropique, apres auoir eu vn pareil songe. Encore ferois-ie difficulté de recepuoir ce que raconte Artemidore, d'vn certain quidam, qui songea estre en trauail comme vne femme, & en fin se deliurer de deux filles noires, pour aduertissement de ce qui suruint puis apres, asçauoir qu'il seroit tourmẽté d'inflammations aux deux yeux, qui le rendroient aueugle. La tumeur des yeux estoit signifiée par la grossesse, par l'enfantement de deux filles noires, la chute des deux prunelles, nommées filles par les Grecs κόραι, rendues noires par la corruption & la pourriture.

Quant aux réponses des Oracles, qu'ils disent auoir esté dõnées à raison de quelques exhalations de la terre, qui auoit cete proprieté en certaines regiõs. Nous nyons du tout que l'exhalation ait peu auoir telle vertu. Mais q̃ le Diable ioüoit ses jeux par ce moyen: Et deuons juger le semblable de la melancholie. Que les

Oracles ayent esté conduits par les Demons, il appert en ce qu'ils ont cessé a l'aduenement du Sauueur, auquel temps les hommes qui ont cogneu la verité, ont moins adiousté de foy à leurs impostures, [a] *homines minus creduli esse cæperunt*, dit Ciceron. Ils ont cessé donc parce que la naissance de Iesus Christ deuoit subuertir l'empire du Diable, non que par vieillesse cete vertu de la terre se soit perdue. *Non quod vis ista terræ euanuerit vetustate.* Concluons auec Euripide [b] que toute la race des deuineurs est vn mal presumptueux & fondé sur vne vaine gloire, τὸ μαντικὸν πᾶν σπέρμα φιλότιμον κακόν.

[a] *Lib. 2. de diuinatione leg. Plutarchus lib. de cessat. oraculorum.*

[b] *Iphigen.*

Afin dōc que nous puissions distinguer les œuures extraordinaires, d'auec celles de la nature. Nous deuons noter, qu'il y a cinq ou six points principaux qui ne peuuent estre referez aux humeurs, n'y à aucune autre cause naturelle. La cognoissance des sciences sans estude. Entendre & parler plusieurs langues sans les auoir apprises parauant. Parler articulément la bouche close. Predire ce qui est à venir. Deuiner les pensées. Voir les choses absentes comme presentes. Et demeurer

quelque temps éleué en l'air ſans aucun appuy. Tout cela eſtant hors le pouuoir de la nature, ne peut prouenir que de la part de Dieu, ou des Demons. Les bonnes mœurs accompagnent les inſpirez, & en cela ils different d'auec les poſſedez & demoniaques, qui ſont recognus ordinairement ou de mauuaiſe vie, ou negligẽs au fait de la religion, ou debiles d'eſprit & de courage ἀνάνδροις ſelon S. Denys, qui dit qu'en tous poſſedez il y a ſoupçon d'vne áme laſche, & de peu de courage. Au moyen dequoy, à mon aduis, nous voyons plus de femmes que d'hommes eſtre poſſedées, parce que la femme eſt comme vn vaiſſeau fragile & imbecille, σκεῦος ἀσθενέστερον, dit S. Pierre. A Rome [a] l'an M. cinq cents cinquante quatre, ſe trouuerent plus de quarãte cinq femmes poſſedées du mauuais eſprit, conjecture que l'imbicillité d'eſprit aide beaucoup à donner entrée aux Demons. Pour cete meſme raiſon, les melancholiques ſont volontiers poſſedez, dautant que cete humeur bleſſe l'imaginatiue, & imprime des fantaſies triſtes & pleines de facherie, d'où bien ſouuẽt ſ'enſuit le deſeſpoir,

a Leg. Langius Epiſt. 34. lib. 2.

qui est vne des portes principales, pour donner entrée au Diable. *Dæmon* [a] *quoscunque superat per mærorem superat.*

[a] *Iohannes Chrysost. lib. 3. de prouid.*

Quelques doctes & graues personnages, depuis peu ont voulu attribuer le parler la bouche & les leures closes, à la nature, mais auec si peu de raison, qu'il n'est besoin de les refuter. Ils citent vne histoire d'vne femme malade décrite par Hippocrate, qui parloit de la poictrine. Et vne autre d'vn maraut, qui gaignoit de l'argent à faire ce mestier. Ils appellent Cœlius Rhodiginus côteur de fables, à raison qu'il rapporte cete action au Demon & qu'il en donne quelque exemple d'vne femme de son pays, laquelle estoit demoniaque & parloit articulement du creux de la poitrine sans ouurir, ny mouuoir les leures. Il est certain que le grand Hippocrate fait mention de la femme de Polemarchus, laquelle fut malade d'vne squinancie, & en fin d'vne peripneumonie comme il appert par le texte, & à raison que la matiere contenue dans les flustes des poulmons ne pouuoit sortir librement, elle ralloit en la poictrine, & rendoit vn son comme ceux que l'on ap-

pelle vulgairement *ventriloqui*, ἐκ τοῦ στήθεος ὑποφθέγγεσθαι ὥσπερ αἱ ἐγγαστρίμυθοι. Où il eſt aiſé à juger qu'il compare cete femme à ceux qui parlent de la poictrine, non à raiſon de l'article, mais ſeulement à raiſon du bruit & du ſon inarticulé, comme ce mot ὑποφθέγγεσθαι le declare. Dauantage, quand cete femme auroit eſté vrayemēt ἐγγαστρίμυθος *ventriloqua*, pour auoir eſté pēſée par Hippocrate, eſt-il neceſſaire qu'elle n'ayt point eſté demoniaque? Quand à Cœlius (encore que cet autheur ſoit ſujet à ſe tromper) pour ce regard neantmoins, ie ſerois content de ſouſtenir ſa cauſe, parce que outre que l'hiſtoire qu'il apporte peut eſtre veritable, on ne le bat d'aucunes raiſons, qui prouuent que cela puiſſe eſtre fait naturellemēt. Que quelqu'vn puiſſe rendre quelque bruit du dedans de la poictrine, ſans ouurir la bouche, c'eſt choſe que nous croyons fort librement, mais que ce bruit ſoit vne parole diſtincte & articulée ſans l'operation du Demon, c'eſt le point que nous nyōs, & duquel nous attendons la preuue. Parquoy nous diſons qu'Eurialus auoit vn Demō, quelque raiſon qu'on ayt oppoſé

au contraire. Le maraut veu par Turnebus necessairement estoit inspirité, ou bien le son qu'il rendoit, du fond de la poictrine n'estoit qu'vn son inarticulé.

I'adiousteray icy que les Demons quelquefois apportent aux possedez des conuulsions estranges & horribles. Mais cete marque seule ne peut suffire, parce que nous voyons des mouuements maladifs, qui sont pareillement épouuentables. Et pour cete raison Fernel pensa vn jeune homme long temps tourmenté de grandes & violentes conuulsions, sans se douter qu'il fust demoniaque, iusques au troisiéme mois, auquel temps il commença à prononcer quelques sentences grecques, combien que cete langue luy fust entierement incogneue, *quanquam ignorãs linguæ Græcæ laborans esset*. Alors dõc il fut recognu estre possedé d'vn mauuais esprit. Si en telles conuulsions le malade est veu eleué & retenu quelque temps en l'air, sans estre appuyé: Tenons pour cõstant qu'il est inspiré, ou demoniaque. Car tout ce qu'on dit contre cete verité ne sont que friuoles, qui ne meritent point de réponse.

Parquoy si Marthe Brossier pour exemple n'a eu aucune cognoissance des langues. Si elle n'a eu que des conuulsions ordinaires. Si elle n'a rien predit de futur, ny veu ce qu'elle n'eust peu voir naturellement. Si ayant la bouche close & fermée, κεκλεισμένου τοῦ στόματος, elle n'a prononcé aucunes paroles prouenantes du fond de la poitrine; Il n'y a aucune occasion de croire qu'elle soit possedée.

FIN.



TABLE DES CHOSES PLVS notables contenues en ces trois Discours.

est le

D

NOMS DES AVTHEVRS citez en ces trois Discours.

Ambrosius.
Ammianus Marcell.
Anacreon.
Anaxagoras.
Anaxillas.
Anaximander.
Andræas Laurentius.
Antiphanes.
Apion.
Apollonius.
Apuleius.
Aratus.
Archelaus.
Architas.
Aretæus.
Argenterius.
Aristophanes.
Aristophon.
Aristoteles.
Arnobius.
Arrianus.
Artemidorus.
Asclepiades.
Athenagoras.
Atheneus.
Auempace.
Auerrois.
Augustinus.
Auicennas.
Ausonius.

B

Basilius.

C

Cardanus.
Carpentarius.
Cassianus.
Catullus.
Chrysippus.
Chrysostomus.
Cicero.
Cleopatra.
Clemẽs Alexãdrinus.
Columella.
Cornelius Celsus.
Crantor.

D

Daphnus.
Dauid Propheta.
Delrius.
Demetrius Phalereus.
Democritus.
Diocles.
Diogenes Laertius.
Dionysius Areopagita

Dioscorides.

E

Elias Rabi.
Empedocles.
Ennius.
Epicharmus.
Epicurus.
Erasistratus.
Erasmus.
Esdras.
Eudoxus.
Euripides.
Eustathius.

F

Franc. Georgius.

G

Gainerius.
Galenus.
Gellius.
Gentilis.
Georgius Pisides.
Gregorius Theologus.
Gregorius Nissenus.

H

Hector Boethus.
Heraclides Ponticus.
Heraclitus.
Herodotus.
Heron Alexādrinus.
Herophilus.
Hesichius.
Hippocrates.
Hippon.
Hipponax.
Homerus.
Horatius.
Hugo Senensis.

I

Iacobus Ruffus.
Iohannes Langius.
Iohannes Philoponus.
Iohannes Picus.
Iohannes Riolanus.
Iosephus.
Irenæus.
Iulianus Imp.
Iulius Pollux.
Iustinus Martyr.

L

Lactantius.
Leophanes.
Leonicus.
Lucianus.
Lucilius.

FIN.

Fautes suruenues a l'Impression.

En la page 5. *b. ligne* 21. *faut lire Mercure. pag.* 24. *a.* 9. *δύναμιν. pag.* 27. *a.* 3. *suspects. pag.* 29. *a.* 19. *patira, & ligne* 22. *le feu. pag.* 38. *a.* 24. 25. *cete abysme infinie. pag.* 57. *a. b. autre chose qu'vn decoulement. pag.* 58. *b.* 12. *toutes escumes. pag.* 75. *b.* 18. *& quelques autres, a raison de leurs figures, nommées. pag.* 85. *b.* 12. *galanteries. pag.* 97. *a.* 3. *vlceribus. pag.* 116. *a.* 16. *seroit suiecte. pag.* 123 *a.* 22. *saliue. pag.* 124. *a.* 7. *τῇ πέψει. pag.* 125. *a.* 10. *soit causée. pag.* 144. *b.* 25. *s'insinuent. pag.* 146. *b.* 18. *s'insinuent. pag.* 155. *b.* 2. *trentecinquiesme iour. pag.* 165. *a.* 10. *ie tiens cet aduis. pag.* 170. *b.* 18. *θῆλυ. pag.* 171. *a.* 21. *θηλυκωτάται. pag.* 172. *a.* 27. *different. pag.* 193. *a.* 22. pullis diuinitus. *pag.* 223. *b.* 17. *temperament plus inegal c'est à dire plus participant. pag.* 237. *b.* 3. *μελαγχολεῖς ἄνθρωποι. pag.* 244. *b.* 8. *l'empyreume.*